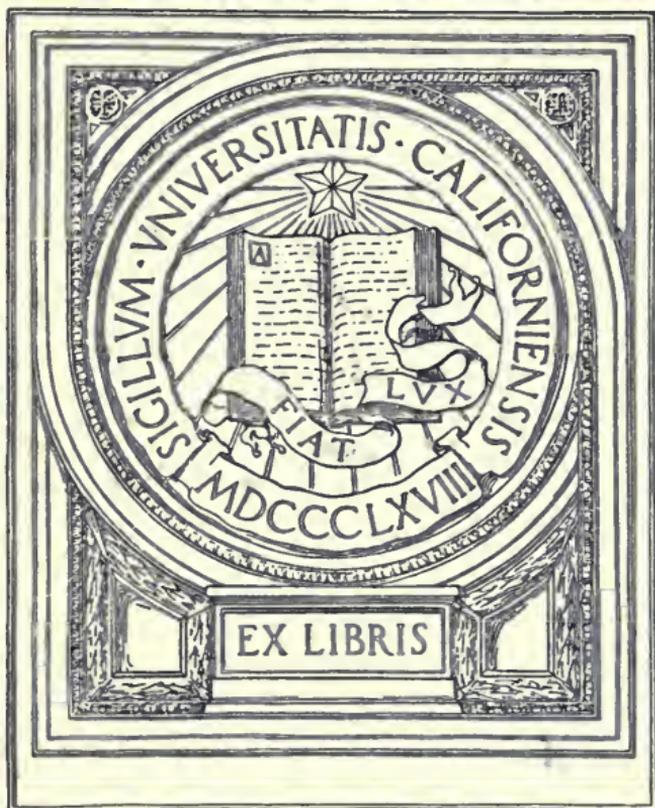
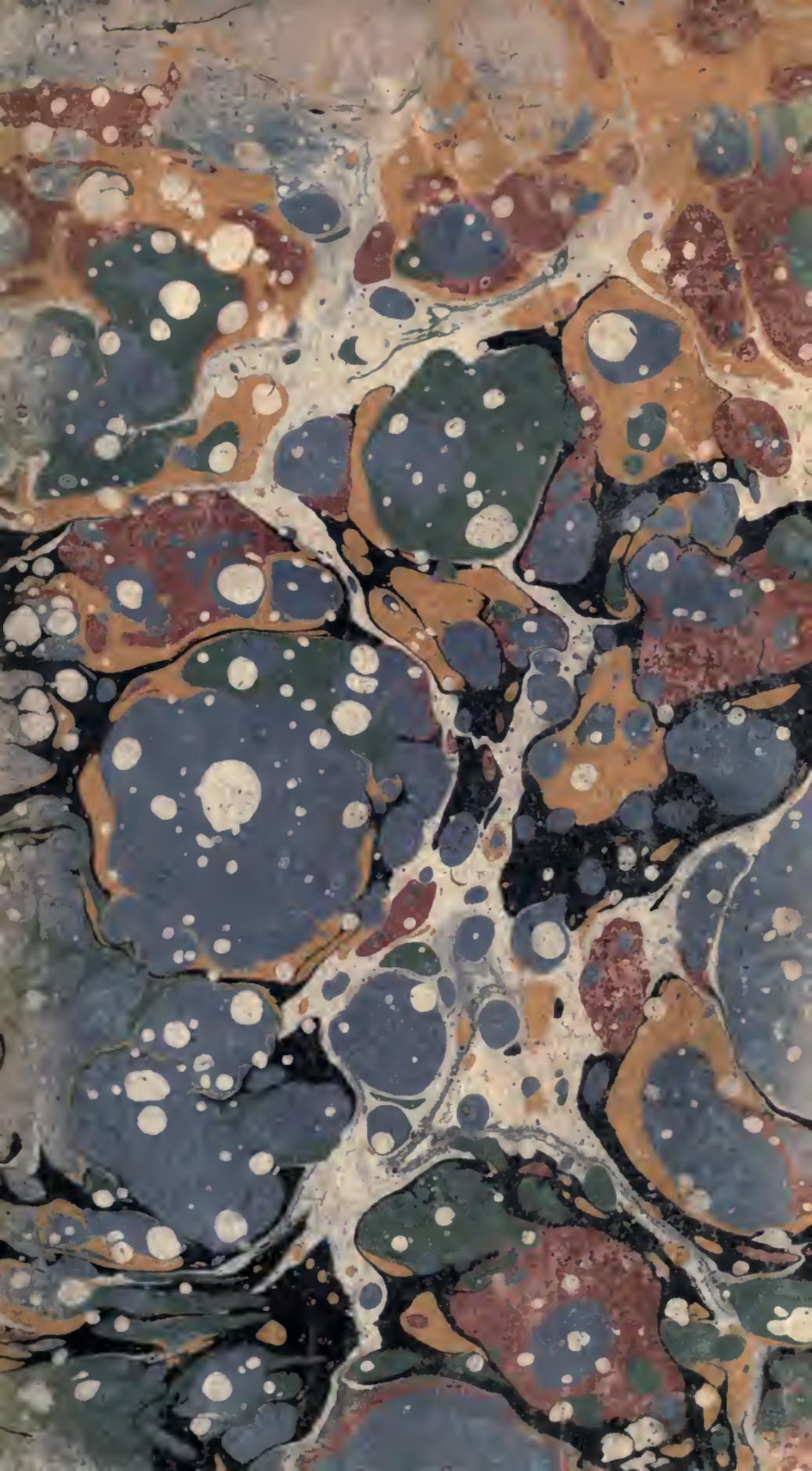




UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES



EX LIBRIS





ŒUVRES BADINES,
COMPLETTES,
DU COMTE DE CAYLUS;
AVEC FIGURES.

TOME DIXIÈME.

Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS;

AVEC FIGURES.

QUATRIÈME PARTIE.

TOME DIXIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSÉ, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

AT LOS ANGELES

LIBRARY

UNIVERSITY OF VIRGINIA
LIBRARY
ALBANY, N. Y.

PA
1961
CA
1787
VAD

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

C'EST ici le produit du délasement d'une société de gens de lettres, qu'il faut bien se garder de juger avec sévérité. Non que nous fassions l'injure à ceux qui n'ont pas dédaigné de s'en occuper, & qui après en avoir fait leur passe-temps ont cru pouvoir les faire imprimer, & s'en avouer les auteurs, d'implorer pour eux l'indulgence du public. Nous pensons que les gens sages recevront avec plaisir ces agréables productions du loisir & de la gaieté, & qu'ils les recevront, sans leur donner plus d'importance qu'il ne faut; mais aussi sans y appliquer une critique déplacée. *Le livre ne leur tombera pas des mains dès la quatrième page, & ils n'auront pas honte de fourire aux faillies dont toutes ces facéties sont remplies.*

Les tableaux présentés dans ces divers ouvrages ne sont pas nobles à la vérité, mais ils n'en sont pas moins faits pour plaire; ce sont des scènes bourgeoises, des aventures comiques, des caractères plaisamment chargés; en

Tome X.

A

un mot, c'est une suite de peintures des mœurs du peuple, de ses vices, de ses ridicules & de ses divertissemens. Le lieu de la scène est analogue aux sujets que les auteurs ont voulu traiter : c'est dans les guinguettes, dans les cabarets, sur les places publiques, au milieu des rues que se passent la plupart des aventures. Nous croyons que ces tableaux puisés dans la nature, ne seront pas indifférens à ceux qui aiment à observer les hommes dans les divers états où la fortune les a placés.

MM. Duclos, Crébillon fils, l'abbé de Voisenon & autres, aussi avantageusement connus dans la république des lettres, ont quelque part à ce qui compose cette quatrième partie; cependant on doit l'attribuer particulièrement au comte de Caylus, & on ne peut placer ces ouvrages ailleurs que dans ses œuvres. Tous ses amis ont reconnu qu'il y avoit la plus grande part, & que ce qu'il y avoit de plus saillant lui appartenoit : c'est en conséquence lui, qui les a rédigés dans l'origine; & on les a imprimés, sous son nom, d'un consentement unanime.

L'histoire de Guillaume est la plus ancienne de ces productions, elle contient différentes aventures comiques, arrivées à des personnes

de tous états que le cocher a servis , soit lorsqu'il étoit cocher bourgeois , soit lorsqu'il étoit cocher-fiacre. Cette histoire est devenue très-rare , & comme elle est très-gaie , on la retrouvera ici avec plaisir.

Les Aventures des bals de bois & les fêtes roulantes, peignent les divertissemens du peuple , & donnent une idée des espèces d'orgies auxquelles il se livre , dans les fêtes & les divertissemens publics. Ce dernier ouvrage contient en outre une critique des fêtes données par la ville , lors du mariage du Dauphin , fils de Louis XV , en 1747 ; quoique cette critique ait trait à un événement passé , elle est traitée d'une manière faite pour plaire dans tous les temps.

Les aventures de bals de bois se trouvent dans les œuvres de l'abbé de Voisenon , mais il est l'un de ceux qui y a le moins de part.

Le manége des colporteurs & les différentes intrigues de ceux qui font le commerce de livres défendus , sont comiquement peints dans les *Mémoires de l'Académie des Colporteurs* : on y trouve aussi une dissertation burlesque sur l'ancienneté & la noblesse des afficheurs , colleurs , & une généalogie plaisante de l'un d'eux.

Les deux derniers ouvrages , tiennent au genre poissard ; ce sont les *Etrennes de la Saint-Jean*,

iv AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

& les Œufs de Pâques. Ce genre étoit alors à la mode ; beaucoup de gens d'esprit s'en occupoient ; mais il faut convenir que tous ne se font pas lire avec plaisir comme le comte de Caylus.

Le *Ballet des Dindons*, & la *Bataille des Chiens*, qui font partie des Etrennes de la Saint-Jean, avoient été attribués au chevalier d'Orléans, grand-prieur.



HISTOIRE
DE
GUILLAUME,
COCHER.

HISTOIRE
DE
GUILLAUME
COCHRAN

PLA

P R E F A C E.

M. GUILLAUME au Public.

MONSIEUR le Public, vous allez être bien étonné de ce qu'un homme de mon acabit prend la plume en main, pour vous faire participant de bien des drôleries qu'il a vu sur le pavé de Paris, où il peut dire, sans vanité, qu'il a roulé autant qu'un homme du monde qu'il y ait.

Quoique je sois, à cette heure, un bon bourgeois d'auprès de Paris, cela n'empêche pas que je ne me souvienne toujours bien, que j'ai été cocher de place, après de remise, ensuite j'ai mené un petit-maitre que j'ai planté là pour les chevaux d'une brave dame, qui m'a fait ce que je fais au jour d'aujourd'hui.

Dans ces quatre conditions-là, j'ai vu bien des choses, comme je vous disois

tout-à-l'heure, ce qui fait que je me suis mis à rêver, en moi-même, comment je m'y prendrois pour coucher ça par écrit.

Je n'ai pas bien la plume en main, à cause du fouet d'autrefois qui me l'a corrompu; mais quand j'aurai écrit ce que j'ai envie d'écrire, je le ferai récrire par un écrivain des charniers, que je connois, du temps que j'étois à la Ferronnerie.

Je fais ce que je vas vous dire, pour en avoir vu plus de la moitié de mes propres yeux, moi qui vous parle, quand je ménois l'équipage.

Les gens qui vont dans un fiacre, tout par-tout où ils veulent aller, ne prennent pas garde à lui; ça fait qu'on ne se cache pas de certaines choses, qu'on ne feroit pas devant le monde.

Mais, comme il y a très-bien de ces affaires-là que je fais, je n'étois pas mal embarrassé par qui commencer, & puis ça auroit fait tout drès d'abord, un trop

gros livre. Je me suis avisé, avec l'écrivain duquel je vous ai parlé, qu'il falloit, pour ne pas faire d'embaras, vous en couler quatre l'une après l'autre.

Premièrement, d'abord & d'un; je commencerai par l'histoire de madame Godiche, qui lui est arrivée dans le temps que j'étois à la rue Mazarine, à la Glacière, à Chaillot, avec le fils d'un marchand de l'Apport-Paris.

Par après, je vous lâcherai l'affaire de la femme de ce notaire avec un gros commis de la douane, à la foire Saint-Laurent, quand j'étois remisier.

Pour ce qui est de la troisième, ce sera l'histoire de monsieur le chevalier Brillantin, qui ne m'a jamais payé mes gages qu'à coups de plat d'épée, pendant que j'ai mené sa diligence.

Et enfin finale, vous aurez celle de madame Allain, ma bonne maîtresse, qui m'a laissé de quoi vivre, avec monsieur l'abbé Evrard, duquel elle vit son

bec-jaune, comme vous le verrez vous-même à la fin du présent-livre.

Par ainsi, ça f'ra quatre aventures d'amourettes. Si ceux-là vous plaisent à lire, je vous en détacherai encore d'autres, qui ne feront pas moins chenuës.





ESSAI

SUR LES MEMOIRES

DE M. GUILLAUME.

HISTOIRE ET AVENTURE

De mamzelle Godiche la coëffeuze.

COMME j'étois un jour de l'après-dinée à attendre le chalant à la Mazarine, voilà que je vois qui vient à moi, une petite jeune demoiselle bien gentille, qui me demande, mon ami, qu'est-ce que vous me prendrez pour me mener au Pont-tournant ? Mamfelle ; ce lui fis-je, vous êtes raisonnable. Oh, point-du-tout, ce fit-elle, je veux faire marché. Eh bien, vous me donnerez vingt-quatre sols, la pièce toute ronde.... Oui-dà, qu'il est gentil avec ses vingt-quatre sols ! il n'y a qu'un pas. Je vous

en donnerai douze : tenez, j'en mettrai quinze ; si vous ne voulez pas, je prendrai une brouette... Allons, mamfelle, montez. Vous donnerez de quoi boire... Oh, pour cela non, ne vous y attendez pas : c'est bien assez.... Eh mais ! dites donc, l'homme, tirez vos vitres, il fait tout plein de vent, (il ne souffloit pas) cela me défriferoit ; & ma tante croiroit que j'ai été je ne fais où. Je tire mes glaces de bois, & nous voilà partis.

Tout vis-à-vis des Théatins, v'là - t - il pas qu'une glace tombe dans la coulisse de la portière, & j'entends : cocher, cocher, relevez donc votre machine qui est tombée !

Pendant que je la relève, il passe par-là un petit monsieur, qui regarde dans ma voiture, & qui dit tout d'abord : ha ! ha ! c'est mamfelle Godiche ! eh, mon dieu ! où allez-vous donc comme cela toute seule ? Monsieur, je vais où je vais, ce n'est pas là vos affaires, répondit-elle. Ah ! pour cela, reprit-il, vous avez raison ; mais vous sentez fort, mademoiselle, qu'une demoiselle comme vous, qui va dans un fiacre l'après-midi, toute seule, ne va pas coëffer des dames à cette heure.

C'est ce qui vous trompe, M. Gallonnet, repliqua Godiche ; & cela est si vrai, que voilà un bonnet que je ne fais que de monter, pour le porter à une dame, pour aller au paradis de l'Opéra.



Allons Mamselle, montez, Vous donnerez
de quoi boire.



A la vérité, la petite futée tire de dedans sa robe un escoffion qui étoit dessous : & le monsieur le voyant, tire une révérence en riant, & s'en va.

Pour cela dit, mademoiselle Godiche, après qu'il fut parti, les hommes sont bien curieux ! aussi pourquoi votre chose ne ferme-t-elle pas bien ? C'est le fils d'un tailleur de notre montée, qui ne va pas manquer de l'aller dire partout. C'est la plus mauvaise langue du quartier, & ses bégueules de sœurs aussi : parce qu'on se met un peu plus proprement qu'eux tous, il semble qu'on soit une je ne fais qui. Il faut que je sois bien malheureuse de l'avoir rencontré là ! Tenez, voilà vos quinze sols ; je ne veux plus aller dans votre vilain carrosse. Ah, mon Dieu ! qu'est-ce qu'on va dire ? Si ma tante fait cela, je suis perdue ! Eh bien, vous voilà comme une buche de bois, me dit-elle, à moi qui l'écoutois sans mot dire, allez donc où je vous ai dit, il en arrivera ce qui pourra : il faut bien que je porte ma coëffure, une fois ; cette dame m'attend : dépêchez-vous donc.

Nous voilà allés. Nous arrivons au Pont-tournant, où il n'y avoit non plus de dame à sa toilette, que dans le creux de ma main. Mamselle Godiche regarde à droite, à gauche,

& tout par-tout. A la fin, elle me dit, mon ami, voulez-vous que je reste dans votre carrosse, jusqu'à ce qu'un de mes cousins, qui doit me mener quelque part, quand j'aurai été chez cette dame, soit venu? Je vous donnerai quelque chose pour cela. Volontiers, lui dis-je, mademoiselle, car j'avois pris de l'affection pour elle; & puis j'étois bien aise de voir son cousin, que je me doutois bien qui ne l'étoit pas plus que moi.

Au bout d'un gros quart d'heure, je vois venir un grand jeune homme, qui vient dar, dar, du côté de la porte Saint-Honoré. Je le montre à mademoiselle Godiche; n'est-ce pas là votre cousin? Eh, oui vraiment! appelez-le, car il ne fait pas que je suis en carrosse. Je cours après le cousin, qui s'en alloit enfile le chemin de Chaillot; & je lui dis: monsieur, il y a là mademoiselle votre cousine Godiche qui voudroit vous parler un mot. Aussi-tôt après m'avoir dit grand merci, il s'en court à mon carrosse, monte dedans, & voilà mes gens à chuchotter comme des pies-borgnes, pendant long-temps. A la fin ils me disent, que je les mène dans quelque bon cabaret de ma connoissance; & que je serai bien content d'eux, si je veux les attendre pour les ramener à Paris, quand ils auront mangé une salade. En même

temps le monsieur, pour me faire voir que c'est de bon franc jeu, me coule dans la main une roue de derrière, à compte.

Je leur proposa de les mener chez la veuve Trophée, à l'entrée du cours; mais ils trouvèrent que c'étoit trop près du soleil. Je leur parlai ensuite de la Glacière à Chaillot, ou de madame Liard au Roule; mais ils aimèrent mieux la Glacière, où je les débarqua, en peu de temps.

Comme je me doutois bien du cousinage que c'étoit, je fis signe à la maîtresse, qui entend le jargon, autant qu'il se puisse; & elle les fit mettre dans un petit cabinet en bas sur le jardin.

Pour ce qui est de moi, je vous range mon carrosse; & comme il y avoit bien des écots, j'ôte les coussins, que la maîtresse du cabaret va porter dans la chambre où étoit mon monde, afin que personne ne les prenne.

Au bout d'environ près de deux heures, mademoiselle Godiche eut envie de prendre l'air dans le jardin; son cousin y vint avec elle, & ils se mettent à regarder danser. Pendant ce temps-là, j'étois avec deux de mes amis de ma connoissance, dont il y en a un soldat des petits corps, & nous buvions une pinte de vin; en mangeant le reste d'une fricassée de poulets, que le cousin & la cousine m'avoit donnée dans le

jardin avec de la salade qui restoit, de façon que nous ne faisons pas si mauvaise chère.

Comme nous n'étions pas bien loin de la danse, je vis que l'on venoit prier mamselle Godichè pour un menuet; ensuite elle prit son cousin, & ils se mettent à danser ensemble fort gentiment.

Dans le temps qu'ils n'y prenoient pas garde, à cause de la danse, voilà monsieur Galonnet qui arrive avec deux autres, & deux demoiselles. D'abord, une de ces demoiselles lui dit, comme ils passoient auprès de nous, tiens, mon frère, la voilà qui danse avec son amant de l'Aulne. Ah, la petite chienne, répond-il, je m'en suis bien douté; quand j'aurai bu un coup, j'irai la prier à mon tour.

Ce qui fut dit, fut fait: c'ete pauvre mamselle Godiche devint toute blême, & M. de l'Aulne tout pâle, quand M. Galonnet la voulut prendre pour danser, bien poliment le chapeau d'une main, & un gant blanc dans l'autre.

Je voyois bien qu'elle avoit envie de le refuser; mais je vis bien aussi qu'elle n'osoit pas, parce qu'elle avoit dansé avec un autre, & que ça auroit pu faire du bruit; comme M. Galonnet ne demandoit pas mieux, à sa mine, d'autant plus que cela ne se fait pas, parce que c'est un affront qu'on boit en plein cabaret.

Avec

Avec tout cela, elle danse ni plus ni moins que si elle avoit été bien aise. Et pour faire voir à M. Galonnet qu'elle ne se foucioit guère de lui, elle reprit M. de l'Aulne, au lieu d'un de ceux qui étoient arrivés avec lui, qui étoient deux garçons tailleurs; comme ça se pratique envers les nouveaux venus, qui n'ont pas encore dansé.

Les demoiselles qui étoient venues avec M. Galonnet, dont l'une, qui avoit le visage comme un verre à bière, étoit sa sœur, & l'autre qui étoit bancalé, s'étoient mises à une table auprès de la nôtre. Et j'entendois que la grélée disoit, en parlant de mamfelle Godiche: pour cela, il faut que cette petite créature-là soit bien effrontée, de venir toute seule avec son amant dans un cabaret; je n'y viendrois pas moi, pour je ne fais pas quoi, devant tout le monde, comme elle fait. Oh, dam!, dit la bancalé, c'est qu'elle est bien aise de faire voir sa belle robe de satin sur fil, qui, je crois, ne lui coûte guère: bon, répond l'autre, je parie que c'est ce nigaud de de l'Aulne, qui aura volé cela chez son père. Il vouloit autrefois m'en conter; mais il a bien vu qu'il n'avoit pas affaire à une Godiche; en vérité, il convient bien à une petite fouillon comme elle, de porter une robe garnie avec un man-

telet à cocluchon. Je n'en porte pas moi : & si, je suis pourtant fille d'un maître tailleur, qui est le principal locataire de notre maison ; & puis, avec ce que je gagne de ma couture, il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir si je voulois ; mais c'est qu'il n'y a que ces gens-là d'heureux ; mon cher père a bien envie de mettre tout ce train-là dehors, aussi-bien sa tante ne paye pas trop bien son terme. Oh mais, tiens, regarde donc Gogo, dit-elle tout de suite, comme elle se déhanche en dansant ! ne diroit-on pas d'une fille d'Opéra ?

Ah ! pour cela, dit l'autre, je ferois bien fâchée de danser comme elle ; tu fais bien, Babet, la dernière fois que nous étions au gros Caillou : eh bien ! est-ce que je dançois avec des contorsions pareilles ? & si pourtant je n'ai jamais appris : pour moi, dit Babet, défunt ma chère mère m'a fait apprendre, pendant plus de trois mois, par le maître de ballets de M. Colin, de la foire, à qui l'on donnoit vraiment, trente bons sols par mois, en arrière de mon cher père ; on lui disoit que c'étoit un ami de mon frère qui nous montroit pour rien.

Ce monsieur-là nous faisoit entrer quelquefois les fêtes & les dimanches, dans le jeu de M. Colin, qu'il ne nous en coûtoit rien, à ma sœur Gotton & à moi ; & bien, il y avoit là des filles qui

danfoient tout comme Godiche, sur le théâtre. Fi, que c'est vilain pour une honnête fille ! aussi je regarde cela comme la boue de mes fouliers. Va, va, n'aye pas peur que je la fa-lue jamais la première.

Oh mais, dit Gogo, pendant que Babet reprenoit son vent, c'est que, comme elle est un peu gentille, cela s'imagine... Qu'appellez-vous donc, gentille, mamfelle, reprit vîtement Babet, au risque d'étouffer ? Pardi ! tu es encore une belle connoisseuse de chat ! Est-ce parce qu'elle a de grands yeux noirs ? Oh, c'est que tu n'as pas vu qu'on diroit qu'elle louche. Si je voulois mette de la petite boîte, est-ce que je n'aurois pas de la couleur comme elle ? Tiens, Gogo, ne me parle pas de ces petits nés retrouffés ; & puis, elle se pince toujours la bouche, fans cela seroit-elle si petite ? Godiche n'est pas mal faite, faut tout dire ; mais elle n'est pas si grande que moi. As-tu vu comme elle s'habille court ? Oh, voilà ce que je ne faurois souffrir, dit brusquement la bancale, rien n'est plus vilain. Est-ce que tu ne vois pas que c'est pour faire voir ses fuseaux de jambes, reprit Babet ; & un pied, qu'on croiroit qu'elle va tomber à chaque bout de champ ?

Tout cela est vrai, dit Gogo, qui y alloit

plus à la franquette; mais cela n'empêche pas que les messieurs ne lui fassent les yeux doux. Et puis elle a peut-être de l'esprit? Ah! c'est là où je t'attends, avec ton esprit; ce n'est qu'une étourdie, & sans quelques petits mots de broustilles que ces vilains-hommes aiment à entendre dire à une fille; elle seroit plus bête qu'un pot, qu'une cruche. Oh! je t'assure qu'avec toute malgrêle, je ne me donneroïis pas pour elle, ajouta Babet, en se redressant dans son corps; & puis tout de fuite: mon Dieu! peut-on être décolletée comme cela? C'est pour faire voir sa belle carcasse, je serois bien fâchée de me débrailler comme elle; & si, sans vanité. . . Mais ne parlons plus de cette petite bégueule-là, j'aurois pourtant bien envie de lui dire son fait.

Mamselle Godiche ayant dansé tout son bien aise, s'en alloit avec M. de l'Aulne dans leur chambre; mais il falloit passer pardevant Babet, qui, pour commencer la dispute qu'elle vouloit lui chercher, lui dit, en passant, & si pourtant elle ne vouloit pas la saluer la première. Bon jour, mamselle Godiche, comment vous portez-vous? . . . A votre service, mamselle Babet. . . vous voilà donc ici? . . . vous voyez, mamselle, tout aussi-bien que vous. . . J'en suis bien aise. . . Cela me fait plaisir.

Vous avez là une robe d'un joli goût, dit la couturière; & la vôtre, répond la coëffeuse, elle me paroît bien choisie. N'est-ce pas de ces petites étoffes à cinquante sols? Pour moi, la mienne me coûte trois livres cinq sols, & à bien marchander encore... Oh dam', tout le monde ne peut pas en avoir de si belles que mamfelle Godiche, dit Babet, en riant du bout des dents, comme Saint-Médard. J'en fais faire une de taffetas; si vous n'aviez pas eu tant d'ouvrage, mamfelle Gallonnet, je vous l'aurois donnée à faire... Oh! je ne suis pas assez fameuse couturière pour une demoiselle comme vous... Bon, vous vous voulez badiner; puisque je monte vos bonnets, vous pouvez bien faire mes robes... Vous ne m'en avez guère monté, toujours... Cela vous plaît à dire, à telles enseignes, que vous m'en devez encore deux ou trois... Moi, je vous dois des montures de bonnets? Allez, allez, mamfelle, songez plutôt à payer à mon cher père, votre terme de sept livres dix sols... Cela sera à compte, mamfelle, cela sera à compte... Vous feriez bien mieux de payer vos dettes, que de porter la robe garnie, & le mantelet... Allez, mamfelle, ce n'est pas à vos dépens... Vraiment, si on ne vous en donnoit pas, où les prendriez-vous? Ce n'est

pas à monter des bonnets qu'on gagne tant... C'est que vous n'avez pas assez de mérite pour en gagner.... Je serois bien fâchée de l'avoir comme vous, bonne petite hardie !... C'est vous qui êtes une effrontée.

Ma bourgeoise n'eut pas plutôt lâché la parole, que Babet Galonnet qui la trouva tout juste au bout de son bras, vous lui couvrit la joue d'une giroflée à cinq feuilles, qui claqua comme mon fouet.

Tout le monde qui étoit là, nous demeurons comme des statues ; il n'y eut que M. de l'Aulne, qui dit à Babet : en vérité, mamfelle ; ce que vous faites-là ne se fait pas, & si ce n'étoit que vous êtes une fille, je vous ferois bien voir.... Que vous êtes sot, mon petit monsieur, répondit la couturière ; allez, allez, j'avertirai votre père que vous le volez pour dépenser votre argent avec des créatures.

Jusques-là, mamfelle Godiche s'en étoit pris à ses yeux du soufflet de sa joue ; mais quand elle se vit appeller créature, elle montra à la grélée qu'elle avoit la langue bien pendue ; elle se mit à vous lui dégoïser les dix-sept péchés mortels ; en sorte que la couturasse se jette sur elle, lui arrache son morillon plus vite que le vent, & le trépigne aux pieds, dans de l'eau qui étoit par terre, en sorte qu'il n'étoit que de boue & de crachat.

Elle veut après lui sauter aux yeux, car je voyois bien qu'elle avoit envie de défigurer sa physionomie, qui n'étoit pas grêlée comme la sienne; mais M. de l'Aulne se fit égratigner à la place de sa cousine de vendange.

Pendant ce temps-là, le petit Galonnet & ses camarades, avoient quitté une contredanse, pour venir voir ce que c'étoit; & comme il vit M. de l'Aulne qui tenoit sa sœur par les mains, pendant qu'elle lui donnoit des coups de fouliers sur les guibons, il se mit dans la tête qu'il la battoit, en sorte que pour l'en empêcher, les trois tailleurs se mettent à vous lui rabattre les coutures, pendant que madame Godiche faisoit des cris de Merlusine.

Oh dam'! quand je vis cela, je ne fus ni fou, ni étourdi; je dis à mes amis, ne laissons pas sabouler mes bourgeois. Ils ne demandent pas mieux; par ainsi, nous tombons sur les mangeurs de prunes, que c'étoit comme une petite bénédiction.

Notre soldat avoit tiré sa guinderelle; l'autre étoit un rude cannier, & moi, avec mon fouet, nous donnions sur les tronches & les tirelires, pendant qu'ils se défendoient avec les tabourets du jardin. J'avois donné un fier coup du gros bout de mon fouet sur les apôtres, à un qui vouloit me prendre par les douillets; mais

je vous le plaque à plate-terre, comme une grenouille, qui ne remuoit ni pied ni patte.

Enfin finale pourtant, on nous sépare à la fin, & qui eût l'œil poché au beurre noir, c'étoit pour son compte.

Pendant la batterie, mon bourgeois & ma bourgeoise étoient retournés dans leur chambre, où nous allons leur dire, qu'ils ne craignent rien, parce que nous sommes bons pour tous les piquepoux.

Mamselle Godiche pleuroit, comme si elle avoit perdu tous ses parens, & son cousin la consoloit. Il nous fit avaler plus de la moitié d'une bouteille à quinze, qui n'en valoit pas six, comme c'est la coutume.

Il n'y avoit pas moyen que mamselle Godiche pût remettre son tortillon, qui n'étoit que de boue; mais elle s'atintela bien proprement avec celui de cette dame du Pont-tournant, en sorte qu'il n'y paroissoit pas.

Comme elle étoit toute honteuse, nous attendons que la cohue fut passée, & puis elle avoit peur de la grélée, qui lui avoit dit qu'elle n'en étoit pas encore quitte, & que sa tante le sauroit, pas plus tard qu'à ce soir.

Sur les dix heures du soir, je mets mes chevaux & mes couffins, & nous allons grand train dans la rue des Cordeliers, où demouroit

Godiche. Mes camarades étoient à côté de moi ; puis je remène M. de l'Aulne à l'Apport-Paris, où il me donna encore un gros écu, & vingt-quatre sols pour le rogome, que nous lavons chez M. de Capelain.

Il y a bien apparence que la tante de mademoiselle Godiche lui aura chanté le *te Deon* raboteux ; mais il paroît qu'elle s'est fichée de ça ; car je l'ai vue, du-depuis, sur le pied françois, & je l'ai menée bien souvent avec des plumets galonnés.

Elle m'a bien reconnu depuis ce temps-là ; & j'avois toujours pour boire avec elle ; car quoiqu'elle fût avec des gens du haut style, elle n'en étoit pas plus fière envers mon égard.



HISTOIRE

*De M. Bordereau , commis à la douane ,
avec madame Minutin.*

M. Périgord, mon pays, pour qui je menois le carrosse, étant mort, sa veuve se défit de tout, de sorte que me voilà sur le pavé. J'allai me proposer à un de mes amis, qui louoit des remises dans la rue des vieux Augustins. Comme j'avois un bon habit sur le corps, il me donna un équipage à mener. J'allois, tous les jours l'après-dînée, prendre M. Bordereau, qui étoit un des gros de la douane, chez lui, pour le mener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & presque toujours avec des dames, que ce n'étoit pas de la guenille.

Un jour, je le mène au bout du cul-de-sac de l'Orangerie, d'où il entre dans les Tuileries, & nous restons à jaser, son laquais & moi, de choses & d'autres; & comme il me disoit souvent les tenans & aboutissans des maîtresses de son maître, qui en avoit tous les jours de nouvelles, je lui demandai s'il connoissoit celle que nous venions chercher, & où je la menerois.

Je n'en fais, ma foi, rien, répondit la Fleur, c'étoit son nom: tout ce que je fais, c'est qu'il est venu ce matin une espèce de femme-de-chambre qui a été long-temps avec lui, & qui lui a dit, en partant, que sa maîtresse se trouveroit aux Tuileries sur les quatre heures du soir.

A peine la Fleur avoit-il fini, que nous voyons M. Bordereau avec deux dames qui le suivoient, dont la Fleur en reconnut une, pour la femme-de-chambre de ce matin.

Quand ils sont dans l'équipage, ils ne savent où aller. A la fin pourtant, c'est à la foire Saint-Laurent où je les débarque. Après que le laquais les a conduits dans le jeu de l'opéra-comique, il vient me retrouver; je me range, & donne mes chevaux à garder; de-là nous allons tous les deux, nous promener & boire un coup dans la foire.

Quand le jeu est prêt à finir, la Fleur va trouver son maître, & moi mes chevaux; puis il vient me redire après, que je ne m'impatiente pas, parce que M. Bordereau va souper avec sa compagnie chez Dubois; je redonne encore mes chevaux à garder, & je vas le retrouver dans ledit endroit, parce que là ce n'est pas la manière que les laquais servent à table.

Nous nous attendions bien, la Fleur & moi,

à souper des restes, quand ils seroient au dessert; mais nous manquâmes de faire des croix de Malthe, comme vous allez voir.

Madame Du Bois avoit mis M. Bordereau & ces dames dans une salle à rideaux au fond du jardin; on apporte le souper; & nos gens faisoient bonne chère, quand voilà qu'il arrive un milord d'Angleterre avec mademoiselle Tonton de l'opéra-comique, une de ses amies, & un bourgeois de leur compagnie vêtu de noir. Tout cela demande aussi à souper, & on les campe dans un petit cabinet vitré, à l'entrée du jardin.

En attendant les restes pour souper, nous nous amusions, la Fleur & moi, à creuser une bouteille de vin sur le compte de notre bourgeois, dans un cabinet auprès de la salle; & dans ce temps-là M. Bordereau & mademoiselle Tonton, qui avoient envie de quelque chose, sortent chacun de leur endroit, pour aller dans un coin, de sorte qu'ils se rencontrent nez à nez au beau clair de la lune.

La Fleur m'avoit dit, en voyant entrer mademoiselle Tonton, que son maître l'avoit eue de louage; mais qu'il l'avoit quittée, à cause qu'elle le menoit un train de chasse.

Mademoiselle Tonton reconnoît tout d'un coup mon bourgeois; & elle lui dit, de façon

que nous l'entendions : Ah ! ah ! c'est vous, M. Bordereau ! eh mais, vous n'êtes pas ici tout seul ? vous y soupez donc ? c'est fort bien fait à vous ; laquelle de nos sœurs est de la partie ? car vous êtes un coureur de biches. Je n'en connois point, mademoiselle, répond M. Bordereau, depuis que je ne cours plus après vous. Vous êtes un insolent, mon gros ami, repliqua l'autre ; & peut s'en faut que, pour payer l'insulte que vous me faites, je ne vous fasse donner une volée de coups de bâton : vous avez donc là quelque faraud ? dit M. Bordereau : oui, oui, j'en ai, petit faquin de commis, & tu les vas voir. Alors elle se mit à crier à pleine tête : à moi, milord, à moi ! on m'insulte.

Tout aussi-tôt voilà le milord, l'autre fille & ce monsieur, qui accourent pour voir ce que c'est. Vengez-nous, milord, dit Tonton, d'un misérable caissier qui ose me traiter comme une malheureuse, & vous comme un gremlin. Allons donc, milord, allons donc, disoit-elle, en le poussant, & voyant qu'il ne se mouvoit guère, donnez-lui vingt coups de barre.

Vous êtes un sot, dit tranquillement l'anglois à M. Bordereau ; il alloit s'en aller après cela ; mais mademoiselle Tonton le retint, en lui disant : comment, milord, est-ce ainsi que

vous soutenez la réputation des dames? Que voulez-vous que je fasse, mamfelle; lui dit-il; quand j'aurai coupé son visage à cet homme; vous serez toujours une danseuse de l'opéra-comique

Tonton alloit lui répondre sur le bon ton; quand nous entendons un bacanal du diable dans la salle, où l'on cassoit les bouteilles, les verres, & qu'on faisoit voler les plats dans le jardin. C'étoit l'habillé de noir qui faisoit tapage, à cause qu'il étoit le mari de la dame de mon bourgeois. On entre comme il donnoit des coups de pieds au cul; & des noms qui n'étoient ni beaux, ni honnêtes, à la chambrière de sa femme, qui chioit des yeux dans un coin.

Cette querelle-là fit cesser l'autre. Cela est plaisant, dit Tonton, qui ne pensoit plus à son affront; comment, monsieur Minutin, les femmes de notaires courent donc le marché des filles du monde? Ce mot-là fit élever le mari comme un soupe au lait; il vouloit se jeter sur sa femme; mais monsieur & madame Dubois qui avoient peur du scandale, à cause de la police, se jettent sur lui, & vous le prennent à brasse-corps, qu'il ne pouvoit plus que remuer la langue, qui disoit les plus belles choses du monde.

A la fin, pourtant, il s'appaise petit à petit; parce que madame Dubois lui remontre en

douceur qu'il a tort encore plus que sa femme, qui n'étoit là que pour la première fois, tandis qu'il y venoit tous les jours avec le tiers & le quart.

Pour toute conclusion du bacanal ; on rapporte du vin, & on fait boire l'homme & la femme pour les repatrier ensemble. M. Boredeau dit son nom à M. Minutin, & offre de lui faire plaisir à la douane & ailleurs, quand il aura besoin de son coffre-fort : ne prenez point d'ombrage de tout ceci, M. Minutin, dit mon bourgeois ; car, en vérité, il n'y a pas de mal. J'ai vu avant-hier madame votre épouse, pour la première fois, par hasard, à la comédie ; nous avons parlé de l'opéra-comique, & elle m'a fait l'honneur d'en accepter une partie. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire agréer le souper que vous avez jeté par terre, mais il en faut commander un autre ; car apparemment vous avez faim : oh ! point du tout, monsieur, dit le notaire ; mais c'est qu'en vérité, si on vient à savoir cela, je suis tout-à-fait perdu dans le corps.

N'ayez pas peur ; allez, monsieur, dit madame Dubois, je ferai en sorte que mademoiselle Tonton & sa camarade n'en parlent point. Je fais comment je m'y prendrai pour les faire taire ; à l'égard du milord, c'est un baragoui-

neux qu'on ne croira pas, quand une femme comme moi parlera tout au contraire de lui.

Le milord & les deux filles étoient déjà rentrés dans le cabinet, fans s'embarrasser du notaire, quand ils avoient vu que le grabuge s'appaisoit; & mademoiselle Tonton, qui n'avoit non plus de fiel qu'un pigeon, trouvoit que le souper de quatre étoit excellent pour trois.

Le nouveau souper venu, on se mit à table; & comme il n'y avoit plus rien à dire en particulier, la Fleur & moi, on nous fit servir, & c'est-là que s'est fait la conversation & l'accommodement que vous allez voir.

J'avois écrit cela, comme le reste, à ma manière; mais comme chacun parloit à son tour, cela faisoit un embrouillamini de dit-il, répondit-il, repliqua-t-il, ajouta-t-il, continua-t-il; de façon que je n'y connoissois rien moi-même; cela m'embarrassoit beaucoup; mais mon écrivain du Charnier m'a donné une ouverture pour éviter l'embrouille; c'est de coucher sur le papier ce discours-là par demandes & par réponses, tout comme quand on vous parle à la comédie; & c'est ce que je vais faire; retenez bien seulement qu'ils ne font que trois qui parlent, parce que la chambrière, la Fleur & moi, nous écoutons fans souffler le mot.

Voilà

Voilà comme cela a commencé par monsieur Bordereau.

M. B O R D E R E A U.

En vérité, M. Minutin, je suis charmé d'avoir fait la connoissance d'un homme comme vous, je me ferai toujours un vrai plaisir de vous obliger.

M. M I N U T I N.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur, j'accepte, de tout mon cœur, vos offres de service. Le temps est si dur, qu'on ne peut se soutenir sans le secours de ses amis, & surtout dans nos charges; c'est pourquoi nous voyons tant de mes confrères faire la culbute.

M. B O R D E R E A U.

Cela est vrai, au moins ce que vous dites, M. Minutin; mais aussi on dit que vous le prenez sur un ton si haut.....

M. M I N U T I N.

Comment voulez-vous faire autrement? Ne faut-il pas soutenir noblesse? Savez-vous ce qui nous tue? C'est la dépense de nos femmes.

Madame M I N U T I N.

Mon petit nez, je ne dois pas être comprise dans le nombre.

M. M I N U T I N.

Tout comme une autre, madame Minutin, tout comme une autre.

Madame M I N U T I N.

Voudriez-vous que j'allasse comme une procureuse.

M. B O R D E R E A U.

Ei donc.

M. M I N U T I N.

Il faut aller selon son état; il semble que vous ne vous souveniez plus de ce que nous avons été.

M. B O R D E R E A U.

Je serois bien aise de savoir cela, si cela ne vous faisoit point de peine.

M. M I N U T I N.

Point du tout; je ne suis point de ces gens

qui cachent ce qu'ils ont été, après avoir fait fortune.

M. B O R D E R E A U.

Cela est bien glorieux pour vous. Pardi, contez-nous donc un peu votre histoire, monsieur Minutin; je parierois cent pistoles qu'elle nous feroit rire.

M. M I N U T I N.

A la bonne heure, je vais donc vous exposer.....

Madame M I N U T I N.

Non, non, laissez-moi exposer à monsieur....

M. B O R D E R E A U.

Oui, je crois que ce sera plus drôle, de la part de madame.

M. M I N U T I N.

Il faut donc la laisser jouir de ses privilèges, au désir de la coutume de Paris.

M. B O R D E R E A U.

Je vous aime de cette humeur, M. Minutin..... Je crois que nous ferons de bonnes

affaires ensemble; car je suis quelquefois un croustilleux corps, tel que vous me voyez. Allons, à nos santés, aussi-bien, c'est trop parler sans boire. Du vin comme de l'eau? Commencez, madame, s'il vous plaît; j'écoute de toutes mes oreilles.

Madame M I N U T I N.

C'est au hasard que nous devons notre fortune: avant mon mariage, je n'étois qu'une simple grifette, fille de boutique chez une marchande de modes, de la rue Saint-Honoré. J'ai, comme vous voyez, un visage assez mettable; c'étoit toute ma ressource. M. Minutin étoit alors chancelier de la bazoche. Fille de boutique & cleric, font volontiers connoissance. A la première vue de monsieur, l'amour fit évanouir les espérances de fortune que j'avois fondées sur mes attraits. Tous deux libres, & n'ayant à rendre compte de nos actions à personne, nous nous crûmes en droit de disposer pleinement de nous. Je plantai-là ma marchande; il fit banqueroute à la bazoche, & le Port-à-l'Anglois vit allumer le flambeau de notre hyménée.

M. B O R D E R E A U.

C'étoit, ma foi, bien s'y prendre.

Madame MINUTIN.

Les agrémens dont nous étions, pour ainsi dire, pétris l'un & l'autre, ne nous faisoient pas vivre plus à l'aïse.

M. B O R D E R E A U.

Cela se peut-il ?

M. M I N U T I N.

Rien n'est plus certain.

M. B O R D E R E A U.

Si je vous avois connu dans ce temps-là, vous n'auriez pas été si en peine ; je vous aurois fait avoir une belle & bonne commission ; & vous feriez peut-être comme moi à-présent. Je n'ai pourtant jamais été marié ; mais c'est que je me suis poussé d'un autre côté.

M. M I N U T I N.

J'étois trop jaloux de ma femme, pour en faire une ressource ; j'eus recours aux expédiens ; quelques-uns me réussirent, d'autres me manquèrent. Je me fis enfin solliciteur de procès. Un usurier se réfugia chez moi, avec ses larcins ; je les recueillis l'un & l'autre : on instruisoit le procès du fugitif, quand une

voisine babillarde le décéla. La justice se transporta dans mon domicile, s'empara de l'homme, & me laissa les effets. L'accusé mourut en prison, & comme, à sa mort, il avoit gardé le *tacet*, je me trouvai habile à succéder.

M. B O R D E R E A U.

Ah, ah! il est bon là; c'étoit un modèle de conduite pour les dépôts.

M. M I N U T I N.

Ma femme ayant toujours eu de l'ambition, pour la satisfaire, j'entrai dans le corps brillant des notaires de Paris.

M. B O R D E R E A U.

Que cela est louable!

M. M I N U T I N.

Oui, mais elle me ruine par une dépense excessive. Considérez son vêtement; est-ce celui d'une bourgeoise?

Madame M I N U T I N.

Ah! je demande réparation pour le corps.

M. B O R D E R E A U.

Bon, on en a bien besoin; est-ce qu'on ne

fait pas qu'une notaresse n'est pas une bourgeoise? d'où venez-vous donc, pour ne pas savoir cela, M. Minutin?

Madame M I N U T I N.

Il n'a jamais su tenir son rang.

M. B O R D E R E A U.

Oh! notre ami, il ne faut pas se laisser manger la laine sur le dos. Quelque jour je vous conterai un différent que j'ai eu avec un de nos directeurs. Oh, dame! je lui fis bien voir, en plein bureau, que son encre n'étoit pas reluisante: il ne faut pas se jouer à moi; quand une fois je m'y mets, je ne suis pas tendre.

M. M I N U T I N.

Ce n'est pas tout-à-fait l'air dont elle se met qui me fait de la peine; c'est qu'elle voit un certain monde qui ne me plaît pas.

M. B O R D E R E A U.

Ah! cela est tout différent.

M. M I N U T I N.

Eh! mais, mais, M. Minutin, vous n'y

penfiez pas ; je ne puis me renfermer , ni dans ma famille , ni dans la vôtre ; nous n'en connoiffons pas. Je fraye avec les gens de ma volée. M'a-t-on jamais vue , par exemple , vous faire l'affront de me faufler avec des procureufes , des avocates ?

M. M I N U T I N.

Je fais que vous ne vous encanaillez pas ; je ne me plains pas des gens que vous voyez ; ce n'eft que de la façon de les voir.

M. B O R D E R E A U.

Oh ! c'eft autre chofe.

Madame M I N U T I N.

Qu'a donc de repréhenfible ma manière d'agir ?

M. M I N U T I N.

Comptez-vous pour rien , d'aller fcandaleufement aux fpectacles & aux promenades , avec des moulquetaires & des abbés ?

M. B O R D E R E A U.

Celui-là eft un peu fort.

M. M I N U T I N.

Paroître en public , avec des gens de cette

espèce, c'est vouloir se décrier à plaisir; & nous sommes solidaires en réputation.

M. B O R D E R E A U.

Il a raison.

M. M I N U T I N.

Voyez-les au logis, madame, voyez-les au logis.

M. B O R D E R E A U.

Il y a encore quelque chose à dire à cela; mais cela viendra avec le temps. Avez-vous encore quelque chose sur l'estomac?

M. M I N U T I N.

M. Bordereau, vous êtes mon ami?

M. B O R D E R E A U.

Touchez-là.

M. M I N U T I N.

Il faut donc vous ouvrir mon cœur. Je ne suis rien moins que jaloux; mais je suis ruiné. J'en impose encore au public par un faste éblouissant; mais, dans peu, on me verra donner du nez en terre.

M. B O R D E R E A U.

Eh bien, mon ami, nous vous soutiendrons.

M. M I N U T I N.

Je n'aurois pas tout-à-fait besoin du secours de mes amis, si madame Minutin vouloit associer sa pratique à la mienne.

M. B O R D E R E A U.

Ah! ah! est-ce qu'on passe aussi des actes pardevant madame?

Madame M I N U T I N.

Que voulez-vous dire?

M. M I N U T I N.

Vous m'entendez : votre pension ne peut suffire pour vos plaisirs & vos habits ; il faut bien qu'il vous vienne de l'argent de quelque autre part.

Madame M I N U T I N.

Mais je gagne beaucoup au jeu.

M. B O R D E R E A U.

Cela se peut sans miracle.

M. MINUTIN.

D'accord : mais quand la femme donne à jouer, il ne reste ordinairement au mari, que les vieilles cartes & les cornets.

M. BORDEREAU.

Ne parlons pas de cela.

M. MINUTIN.

Tenez, madame Minutin, je ne suis plus jeune; &, à certain âge, on se défait de beaucoup de préjugés, faisons bourse commune : mettez le produit de vos actes dans *l'esquipot*.

Madame MINUTIN.

Mais, monsieur Minutin...

M. BORDEREAU.

Vous y perdriez, peut-être, il faut que l'étude du premier étage aille mieux que celle du rez-de-chaussée. On peut trouver une façon de vous accorder; rapportez en caisse le produit de deux études, & M. Minutin fera la dépense de la maison.

M. MINUTIN.

Il n'est rien que je ne fasse pour soutenir

l'honneur du corps. Y consentez-vous, ma femme ?

Madame M I N U T I N.

Soit.

M. M I N U T I N.

Ah ! que je vais bien morguer mes confrères.

M. B O R D E R E A U.

N'allez pas garder minute de cet acte-là, au moins. Pour peu qu'une bourgeoise fût passable, elle auroit bien l'ambition de parvenir aux honneurs du tabellionnat. Au reste, M. Minutin, mon ami, comptez toujours sur moi. Il faut qu'au premier jour j'aille sans façon manger votre gigot.

M. M I N U T I N.

Nous ne vous ferons pas l'affront de vous faire manger avec les clercs.

Quand tout fut arrangé, de la manière que je viens de le dire, il étoit une heure après minuit, ce qui fit que M. Bordereau demanda la carte, qu'il paya tout de suite sans marchander ; madame Dubois lui demanda si c'étoit lui ou ce monsieur qui payeroit les débris des

bouteilles, des verres & des assiettes cassées. Plaifante gueuserie, dit M. Bordereau, pour en aller étourdir la tête de cet honnête homme. Combien faut-il pour tout cela? En conscience, répondit madame Dubois, cela vaudroit cinquante francs pour un autre; mais, comme c'est vous qui payez, je me contenterai de deux louis, & c'est le prix courant; vous concevez bien que je ne gagne rien là-dessus.

M. Bordereau allonge deux louis, on monte dans l'équipage, & je remène tout le monde, chacun chez eux.

Du-depuis, j'ai souvent mené madame Minutin & M. Bordereau, à sa petite maison au fauxbourg Saint-Antoine, où M. Minutin venoit les trouver le soir, jusqu'à ce qu'un beau matin, mon bourgeois fit un trou à la lune, dont il a emporté à mon maître près d'un mois de louage de son remise, & ce qu'il me donnoit pour boire.

Je crois que M. Minutin l'est allé trouver, car il a déménagé sa boutique, si tellement, qu'il n'y a laissé que des paperasses.



HISTOIRE

*Des bonnes fortunes de M. le chevalier
Brillant.*

UN de mes amis, qui étoit cocher bourgeois, me proposa un jour d'entrer au service de M. le chevalier Brillantin, pour mener sa diligence; & je donnai là-dedans, parce que je ne savois pas ce qu'en vaut l'aune. C'est la plus fichue condition qu'on puisse imaginer.

Je me souviendrai toujours qu'un matin, qu'il y avoit tout plein de créanciers dans son anti-chambre, il donna des coups de bâton aux uns, des coups de pied dans le cul aux autres; de façon que, comme par son commandement, j'avois aidé à les mettre dehors, ils se mirent cinq ou six après moi, dans la rue, où ils m'équipèrent en enfant de bonne maison; cela fit, qu'avec les coups de plat d'épée qu'il me donnoit en particulier, je le laissai-là; & puis, affûte-toi, mène les chevaux qui voudra.

Dans les commencemens que j'étois à son service, je ne savois pas encore le trantran de

son allure ; c'est pourquoi , une fois qu'il sortoit de l'opéra , & qu'il y avoit bien du monde à la porte , il me dit tout haut : chez la marquise. Quelle marquise , lui dis-je ; chez la marquise où j'ai dîné , répondit-il ; ah ! ce lui fis-je , dans la rue de la Huchette , je fais où c'est. Cette réponse fit rire tout ce qui étoit là ; & si pourtant , on ne savoit pas que c'étoit une couturière : ça n'importe , en descendant du carrosse il me promit vingt coups de bâton , quand nous serions à la maison ; je ne les ai pas comptés , mais si je l'avois laissé faire , du train qu'il y alloit . . . la peste . . . mais ça m'apprit à vivre. Le lendemain , le valet-de-chambre & le laquais me dirent son allure , & je n'y fus plus attrapé.

M. le chevalier avoit trois ou quatre femmes , tant coëffeuses , que couturières & autres , dont il faisoit des marquises & des comtesses dans le monde ; leurs appartemens étoient toujours au quatrième étage. Il n'y a pas de tapissier qui sache mieux meubler une chambre que lui , & à peu de frais. D'une tapisserie de l'histoire de Bergame , il vous en fait une haute-lisse ; & de chaises de paille , des fauteuils de damas ; les habits & les diamans ne lui coûtent pas plus : on peut dire que c'est un bel instrument que sa langue.

Du reste il en fait acroire à tout le monde, & quelquefois il joue des jeux si drôles, qu'on ne peut pas s'empêcher de rire; vous allez voir.

Un soir qu'il soupoit au fauxbourg Saint-Germain, avec plusieurs de ses amis, la Roche, son valet-de-chambre; va l'avertir, au milieu du souper, que je suis en bas avec son petit carrosse gris & ses chevaux de nuit. Aussi-tôt il dit tout bas, que toute la table l'entendit, à un de ces messieurs, qu'il va à un rendez-vous, & qu'ils n'ont qu'à toujours se réjouir, en l'attendant, parce qu'une petite heure fera son affaire.

Il monte, en me disant: au Marais, à toutes jambes; & je le mène à l'ordinaire, grand train; mais il me fait arrêter au bout de la rue, pour me dire d'aller, au pas, à la place aux veaux.

Quand nous y sommes arrivés, il descend pour regarder de quel côté venoit le vent; moi, je ne savois ce que cela vouloit dire; comme il vit qu'il ne venoit pas, il se mit à taponner toute sa frisure, à se peigner avec ses doigts; en un mot, à s'ébouriffer tout au mieux; après il se déboutonne, puis se reboutonne tout de travers; il déroule ses bas, chiffonne ses manchettes, ôte le bouton d'une;

se

se mit du rouge au bout du nez, arrache sa mouche du front, se marche sur les pieds; enfin, il se met, comme en revenant du pillage.

Quand cette farce-là eut duré environ une demi-heure, il remonte & m'ordonne d'aller doucement jusqu'à cent pas de la maison où étoient ces messieurs, & d'entrer dans la cour à toute bride. Son laquais, la France, m'a dit, qu'il étoit arrivé dans la chambre tout essoufflé, & qu'il avoit dit à ses amis, que ça n'avoit pas été sans bien de la peine, comme il y paroïssoit, qu'il étoit venu à bout de la petite duchesse.

Il a fait cent tours pareils, qu'on prenoit pour argent comptant; mais il lui arriva, une fois, une vilaine catastrophe avec une vraie présidente de campagne; c'est la bonne fortune la plus relevée qu'il ait eue, si tant est qu'on veuille l'appeller bonne fortune, à cause de la façon dont cela tourna. Si elle avoit bien fini, M. le chevalier n'auroit pas manqué de s'en vanter; & puisqu'il faisoit de ses couturières des duchesses, il auroit fait de madame la présidente, au moins une impératrice.

Après tout, c'étoit aussi belle catin que beau robin, car madame la présidente lui ressembloit presque pour les façons. Elle avoit été quelquefois à la cour, quand tout le monde

y va voir jouer les eaux à la Saint-Louis, & à la procession des cordons bleus. Avec ça que comme elle avoit vu des duchesses de condition, & autres, à l'opéra, ou ailleurs, elle en avoit pris les manières aisées.

Ils se faisoient donc accroire tous les deux, que des vessies étoient des lanternes; en sorte que madame la présidente, promit de venir souper, un soir, à la petite maison de M. le chevalier: elle auroit bien voulu que ç'eût été à la sienne, à elle-même, car elle étoit outillée de tout ce qu'il faut pour les rendez-vous: mais elle l'avoit prêtée à une de ses amies, qui faisoit comme si elle avoit été à elle.

Madame la présidente arriva la première, comme cela se pratique aujourd'hui; & quand M. le chevalier fut venu, ils se mettent à souper tête-à-tête, comme des fourbisseurs. Pour moi, après avoir bu deux coups d'une main, & autant de l'autre, je vais chercher à roupiller un somme, dans le jardin, à la belle étoile.

Il y avoit près d'une heure que je tapois de l'œil au mieux, quand je m'entends réveiller par deux voix qui parloient auprès de moi; on voyoit clair comme dans un four; mais je reconnus bien la parole de M. le chevalier, qui affuroit madame la présidente, qu'il n'avoit

aimé personne comme elle. Chevalier, lui répondoit-on, vous hazardez beaucoup ; un homme aussi répandu que vous l'êtes, a dû ressentir de grandes passions : il est vrai, reprenoit mon maître, & je ne suis pas assez sot pour en disconvenir ; mais je vous jure, en honneur, que je n'ai jamais été aussi vivement amoureux que je le suis à cette heure : & voilà justement, dit la présidente, cette vivacité que j'appréhende ; vous n'ignorez pas, chevalier, que je suis veuve, & encore assez jeune pour appréhender de compromettre ma réputation. Je vous jure, reprenoit mon maître, qu'elle ne court aucun risque avec moi, & que je saurai la ménager. Allons, ma reine, plus de résistance ; rendez-vous aux empressements du plus amoureux de tous les hommes.

La conversation finit là, pour un petit bout de temps ; car, un moment après, madame la présidente dit, à moitié bas : eh, mais, chevalier, vous n'y pensez pas ? Vous me prenez apparemment pour une grisette vous n'avez nulle considération ôtez-vous, cela est horrible c'est malgré moi, je vous assure vous m'affommez vous aviez bien raison de dire que ma réputation ne courroit point des risques avec vous retournez d'où vous venez vous êtes un

insolent..... on n'en use pas ainsi avec une femme de ma qualité.

Je m'aperçus bien que la présidente s'étoit dépeétrée de M. le chevalier, car elle demanda son carrosse, &, malgré tout ce que pût faire mon maître, elle monta dedans, & le laissa là avec sa courte honte.

Cette affaire-là lui fit bien de la peine; & comme il avoit, outre cela, besoin d'argent; nous allâmes auprès d'Orléans, où il avoit des lettres pour en ramasser. Il y avoit dans le village une jeune fille, fort jolie, qui avoit demeuré à Paris fort long-temps, avec sa maraine, qui l'avoit prise en amitié auprès d'elle; mais comme elle étoit venue à mourir, Javotte étoit retournée avec sa mère, pour rester dans le pays, ce qui ne lui plaisoit guère.

La Roche, qui étoit au fait de la commission, tourneviroit cette jeunesse, pour la faire tomber dans les filets de son maître; il lui avoit fait accroire, que si elle vouloit l'épouser en mariage, il demanderoit son congé de valet-de-chambre, pour être concierge du château, ou pour aller vivre à Paris à louer des chambres garnies.

La fille, qui étoit futée, aimoit mieux l'un que l'autre; parce qu'à Paris on a une bien meilleure liberté que non pas à la campagne.

Avec tout cela, elle voyoit bien qu'il avoit peut-être envie de l'attraper, ce qui faisoit qu'elle ne croyoit pas la moitié de ce qu'il lui disoit. Je voyois bien la manigance de la Roche; j'avois envie de découvrir, à Javotte, la mèche du panneau où on vouloit la faire tomber; mais j'avois peur aussi, que si cela venoit à être su de M. le chevalier, je lui payerois tôt ou tard. J'étois donc bien embarrassé, comment m'y prendre; quand, un beau jour que j'étois dans le parc, à faire je ne fais pas quoi, je vis passer la Javotte, & la Roche qui alloit après elle; je les suis à pas de loup, jusqu'à un petit endroit où ils s'affirent sur l'herbe; je me cache derrière un buisson; d'où j'entends toute leur conversation, que voilà, comme je l'ai retenue, en propres termes, mot à mot.

La Roche lui disoit, pourquoi ne voulez pas croire ce que je vous dis des bontés que mon maître a pour moi? Il ne me laissera jamais manquer de rien; & il me disoit encore hier, que si j'avois le bonheur de vous épouser, il ne prétendoit pas que je me retirasse de son service, comme j'en avois formé le dessein: Le sien est, que vous demeuriez ici, dans le château; votre logement est marqué, c'est dans l'aile gauche, du côté du petit bois.

parce qu'il trouve qu'il est nécessaire que je sois logé auprès de lui, & naturel que vous soyez avec moi. Cependant nous aurons une chambre séparée, afin de me trouver plus à portée de mon service, & pour ne pas interrompre votre repos, quand, par hasard, dans la nuit, il aura besoin de moi.

Ces mesures-là, répondit Javotte, qui voyoit bien ce qui en étoit, sont bien prises; je crois que qui les dérangeroit, vous feroit grand dépit. Ce ne feroit, répliqua la Roche, que par rapport à M. le chevalier, qui mérite toutes sortes d'attentions; si vous saviez jusqu'où s'étendent ses bontés pour moi, avec quelle amitié il m'assure qu'il veut travailler à ma fortune.... vous verrez, vous verrez de quel air il s'y prendra; je suis persuadé que vous en serez surprise. Point-du-tout, dit Javotte, je m'y attends, & que vous la méritez cette fortune, par toutes vos complaisances; mais, dites-moi une chose: si je deviens votre épouse, ne faudroit-il pas que je fournisse aussi mon contingent de complaisance?

Je crois vous entendre, répondit le valet de chambre en riant un peu, celle qu'il pourroit exiger de vous, ne doit vous causer aucune inquiétude par rapport à moi. Et quoique je vous aime chèrement, j'ai trop de bon sens

pour donner dans l'erreur commune. Non, non, je ne suis pas assez fat pour me mettre en tête que vous ne puissiez plaire qu'à moi. Un homme seroit ridicule de vouloir que sa femme ne fût belle qu'à ses yeux. Ah! je vous entends, répondit Javotte, vous seriez homme à vous prêter à certains petits desseins, que M. le chevalier pourroit avoir sur ma personne. Ayez meilleure opinion de moi, répliqua vite ment la Roche. Cependant je crois qu'on peut, sans pécher contre l'exacte bienséance, ne pas s'arrêter à cent petites choses qui ne valent pas qu'on y pense, & sur lesquelles cependant le commun des maris se gendarme. Je m'explique : je vous suppose mariée ; M. le chevalier vous a vue ; il fait que vous êtes belle ; & il le verra de plus près, quand nous serons unis. Je le connois pour un conteur de fleurettes, & c'est tout. Le bon seigneur n'en demande pas davantage : il vous cajolera sur votre beauté, sur vos agrémens, que fais-je, moi ? sur mille choses, qui le plus souvent échappent à un mari. Eh bien ! irai-je sottement me fâcher de ce qu'il est poli, galant ? de ce qu'il vous trouve de son goût ? Ce n'est pas ma faute. Je ne lui ai pas dit, pas fait remarquer. Entre nous, n'aurois-je pas mauvaise grace de faire le jaloux ? pour une bagatelle qu'il vous aura

dite en passant ? bagatelle qui, en effet, n'en est qu'une qui ne porte nul coup. Galanterie que vous dira le premier qui vous verra : car ce que je vous dis de lui, je le dis de tout le monde. Les hommes se sont fait une habitude de débiter la fleurette, & les femmes de s'en repaître avidement. Pourquoi s'opposer au torrent ? à un usage établi, & pour ainsi dire, généralement reçu ? En vérité, mademoiselle, ce seroit être ridicule de gaieté de cœur. Si j'en suis cru, je serai le maître, sur cet article, dans mon ménage. C'est - à - dire, répondit Javotte, que vous comptez avoir toute l'autorité, & me faire partager le déshonneur.

Le déshonneur ! reprit la Roche, expression vague, que chacun interprète à sa manière, & que personne n'entend au juste, pour lui vouloir donner trop d'étendue. Je n'ai pas plus d'esprit qu'un autre ; mais un gros bon sens m'enseigne à faire peu de cas d'une chose d'elle-même si chimérique, qu'étant réalisée, elle ne produit aucun mal effectif. Cependant il y a des gens assez fots pour s'en formaliser, & pour publier les visions qu'enfantent d'autres visions ; plus un homme fait voir clairement qu'il est un fot, moins il passe pour l'être. N'est-ce pas bien entendre ses intérêts ? Quoi ! parce qu'il a plu à quelques cerveaux creux de rendre les

Femmes depositaires de ce qu'on appelle notre honneur, il faut crier au voleur, quand elles le laissent échapper ! On veut que j'aie publiquement demander raison d'un mal, dont je ne me ferois jamais plaindre, si mon voisin, que la chose n'intéresse point du tout, ne s'avisait pas de s'en formaliser pour moi.

Les maris de votre espèce, dit Javotte, devraient faire imprimer cette morale-là. Pensez-vous, repliqua la Roche, que les femmes eussent tort de contribuer aux frais de l'impression ; elles y ont autant & même plus d'intérêt que nous. Je vais vous le prouver, ajouta-t-il, en retenant Javotte qui vouloit s'en aller, si vous voulez me prêter un moment d'attention. Et sans attendre sa réponse, il continua :

Quand nous vous avons confié la garde de notre honneur, nous savions que vous le défendriez mal ; & par un raffinement de sottise, oui, de sottise, c'est le terme convenable, nous avons mis en œuvre toutes les ruses dont on se serviroit contre un ennemi, dont on connoitroit la vigilance & l'intrépidité. Nous savions bien que vous succomberiez même à de moindres efforts ; mais nous avons voulu nous mettre dans le cas de vous faire les reproches que mérite votre impertinence. Nous faisons bien pis, à la honte de notre sexe plutôt

que du vôtre. Quand nous vous avons vaincues, nous vous insultons en indignes vainqueurs : nous nous réjouissons de votre défaite, comme si nous n'y perdions pas plus que vous ; convenez donc, mademoiselle.....

En voilà assez, dit Javotte, en s'en allant, je n'en veux pas entendre davantage. La Roche vouloit encore la retenir ; mais elle le rabrona de façon, que je vis bien qu'il n'y avoit rien à faire pour lui, c'est ce qui me fit prendre la hardiesse de lui proposer de la prendre en mariage pour moi tout seul.

Je n'attendis pas plus tard que le soir même où je la trouvai seule, & tout à la franquette, je lui lâche ce que j'avois sur le cœur à son égard : elle ne me met ni dehors, ni dedans, de façon que j'avois bonne espérance, d'autant plus qu'elle n'étoit pas à savoir que j'avois quelque chose devant moi à Paris, des profits que j'avois épargnés en menant l'équipage ; de sorte que ça faisoit un petit magot bien joli pour une fille qui n'avoit rien du tout.

Deux jours après, mademoiselle Javotte, de sa grace me dit qu'elle alloit bientôt partir pour Paris avec sa mère, pour tâcher de trouver une bonne condition, & que si je veux les aller trouver là, nous parlerons d'affaires.

Ce qui fut dit, fut fait ; le lendemain de

leur départ, je me mets à les suivre à beau-
 pied sans lance, après avoir demandé à M. le
 chevalier, de l'argent & mon congé; il me
 donna l'un, tout sur le tas, & je cours encore
 après l'autre.

Ça n'empêche pas que je ne rattrape mes
 gens à Montlhéry, d'où nous arrivons à Paris,
 chez une blanchisseuse de ma connoissance, où
 mademoiselle Javotte & sa mère furent bien
 reçues.

Comme on ne trouve pas des conditions,
 d'aucunes qu'il y a, dans le pas d'un cheval,
 mademoiselle Javotte, & sa mère, furent un bout
 de temps sur mes crochets, que mon saint
 frusquin s'en alloit petit à petit, je proposa le
 mariage pour tout de bon; & comme la mère
 voyoit bien que j'étois le fait de sa fille, ça
 fut bâti en quinze jours. La belle-mère s'en
 retourna au pays après la noce; & moi je trouve
 la condition duquel je vais vous parler, & où
 notre femme entra par la suite.



HISTOIRE

De madame Allain & de M. l'abbé Evrard.

CE fut tout bonnement & par un cas fortuit du hasard, que j'entrai au service de cette dame. Comme elle passoit un jour sur le Pont-neuf, un fiacre accroche son équipage, si tellement fort, que son cocher tombe à bas, sans pouvoir remonter. Comme j'étois là présent en personne, je m'offre à monter sur le siège, ce qu'elle accepte. Son cocher ne pouvant plus mener depuis sa chute, elle le fit son portier, & moi j'ai pris la place.

C'étoit une bien brave dame, veuve sans enfans, de quarante-deux ans environ, qui avoit été belle femme, & qui en avoit encore de beaux restes.

Il y avoit dans la maison, M. l'abbé Evrard, qui conduisoit tout. Il étoit gras comme un moine, & cependant il ne mangeoit guère que des petits pieds; son visage étoit frais & vermeil comme une rose, à cause du bon vin de Bourgogne qu'il buvoit, pour fortifier son estomac contre le bréviaire; il n'y avoit jamais

sur son habit, ni sur son chapeau de castor, la moindre petite ordure. Ah! c'étoit un homme bien propre!

Tout d'abord que je le vis, je le pris en amitié, car il avoit l'air d'un luron; mais j'ai bien trouvé à déchanter par la suite.

Quand on est nouveau venu dans une maison, on n'en fait pas le trantran; cela fit qu'un jour je payai du vin au portier, dont j'avois pris les chevaux, pour afin qu'il m'instruise de tous les tenans & aboutiffans.

Il me dit donc, que madame Allain, c'étoit notre maîtresse, étoit la meilleure femme du monde, quand on ne la contrarioit point; parce que M. l'abbé lui avoit appris, qu'il ne falloit pas qu'un domestique dise non, quand le maître dit oui; quand même le bourgeois auroit tort, parce que le valet est un impertinent, quand il a plus de raison que son maître.

Pour ce qui est d'à-l'égard de M. l'abbé, qu'il étoit, comme je le voyois bien par mes yeux, un gros compère qui avoit tant d'esprit, qu'il n'y avoit que madame qui pût entendre quelque chose à ses discours; il en faisoit à toute la maison, en manière de prône ou de sermon, les dimanches & fêtes, plutôt que d'aller à la paroisse, parce que M. Evrard disoit,

que les prêtres de là ne favoient pas la bonne religion comme il faut.

Que madame Barbe, la gouvernante autrefois de madame Allain, ne faisoit presque plus rien dans la maison, à cause qu'elle étoit vieille, que de porter tous les matins un bouillon à M. Evrard, & de lui faire son chocolat, quand il étoit levé, & son café de l'après-dînée; & que madame ne vouloit pas qu'elle fît œuvre de ses dix doigts, que pour son service à lui.

Que mademoiselle Douceur, la fille de chambre, faisoit tout ce qu'il falloit aux environs de madame, excepté de bassiner le lit de M. l'abbé, l'hiver, qu'il faisoit froid, & de lui mettre ses moines à côté de ses jambes, & sa boule d'étain pleine d'eau chaude aux pieds, quand il étoit dans le lit.

Que M. Coulis, le cuisinier, avoit ordre de faire tout de son mieux en fricassées, & sur-tout en soupe; parce que M. l'abbé disoit, à chaque bout de champ, que le bon potage faisoit le bon estomac.

Qu'il n'y avoit pas pour le présent d'officier en confitures, à cause qu'on avoit renvoyé le dernier qui ne faisoit pas son métier, comme M. Evrard le vouloit, qui s'y connoissoit mieux que lui. On en avoit mandé un de Tours & un de Rouen, pour voir à qui feroit le mieux des deux.

Enfin finale ; qu'il falloit que tout le monde obéît à M. l'abbé, qui n'en faisoit qu'à sa tête, comme les bonnetiers, dans la maison où il étoit maître de tout, jusqu'à manier l'argent de la daronne, sans compte ni mesure.

Quand je fus bien instruit de tout cela, je m'arrange là-dessus, de façon que j'obéissois plutôt à monsieur qu'à madame.

Malgré tout cela, je manquai pourtant d'en sortir. Un jour que j'avois un peu viné, j'avois mené M. Evrard, pour prendre l'air, dans les allées de Vincennes. En revenant, comme je voulois passer plutôt qu'un autre à la porte Saint-Antoine, nous accrochons tous les deux, pas bien fort pourtant, mais assez pour réveiller M. l'abbé qui sommeilloit dans le carrosse.

Il ne fut pas plutôt arrivé à la maison, qu'il alla dire à madame, que j'étois un brutal qui ne savois pas mener ; & qu'il falloit en prendre un plus doux.

Moi, qui ne savois rien de rien, je fus bien étonné, quand madame me fait appeller, pour me signifier qu'il faut que je fasse mon paquet pour le lendemain, qu'elle prendra un autre cocher.

Je ne pus m'empêcher de demander la raison pourquoi ? Et M. l'abbé me répond, que c'est pour m'apprendre à ne pas accrocher, au risque

de faire tuer le monde, à cause que je suis un ivrogne qui put le vin d'une lieue.

J'étois fâché de sortir pour un si chétif sujet ; mais enfin , on ne reste pas chez le monde malgré eux. Le lendemain, comme je vas pour monter à l'appartement de M. l'abbé, & recevoir mon argent, voilà ma femme qui vient m'apporter du linge à rechanger, & je lui conte mon histoire dans la cour, que M. Evrard nous voyoit par la fenêtre. Madame Guillaume se mit à pleurer de me voir sur le pavé ; moi je la console de mon mieux, & je vas chez M. Evrard pour toucher mes noyaux.

Mon compte étoit tout prêt. Comme je mettois mon poussier dans ma poche, M. l'abbé me fait la grace de me dire : quelle est cette jeune femme à qui vous parliez dans la cour ? Monsieur, vas-je lui répondre, c'est la mienne. Vous êtes donc marié, ce fit-il ? Oui, monsieur ; vous n'êtes pas à le savoir, lui fis-je. Oh ! cela change la thèse, il faut avoir de la commisération pour les gens qui ont de la famille. Combien avez-vous d'enfans ? Celui ou celle qui va venir, lui répondis-je, ce sera le premier. C'est une raison de plus qui engage ma charité à demander grace pour vous, dit-il ; l'état dans lequel se trouve votre femme, & la misère, où vous vous verriez, peut-être, bientôt
plongé

plongé, étant sans condition, me font oublier vos sottises : allez, retournez à votre devoir, j'obtiens votre pardon ; votre femme demeure-t-elle dans le quartier ? Tout au contraire, monsieur, lui répondis-je ; elle est vraiment bien loin : mais, continua-t-il, elle doit être fatiguée de venir de si loin ? Je crois qu'il y a, ici-dessus, une petite chambre où l'on pourroit la loger ; elle sera plus à portée des secours que son état exige. La charité de madame Allain s'étend sur toutes sortes de sujets indistinctement ; mais il est naturel que ses domestiques soient préférés : je vais lui demander le logement de votre femme, faites toujours apporter ses petits meubles, en attendant.

Je demeurai si ébaubi, en voyant tant de bonté, que je restai comme une statue qui ne souffle pas, sans pouvoir le remercier. Dans le temps que je raconte tout cela à madame Guillaume, notre maîtresse nous fait venir tous les deux devant elle.

Après bien des questions, & des oui, & des non, à cause que madame Allain n'avoit jamais voulu avoir de ménage chez elle, enfin, il fut arrêté que ma femme coucheroit dans la petite chambre, au-dessus de M. l'abbé, & moi, dans la mienné, à l'ordinaire, sur l'écurie.

Il me parut, à quelques paroles que dit

mamselle Douceur, qu'elle n'étoit pas bien contente de voir madame Guillaume dans la maison; mais, comme on ne lui demandoit pas son avis, c'étoit à elle à se taire. Cela n'empêcha pas notre femme de venir s'y installer quelques jours après; & ce qui fit encore plus de peine à la chambrière, c'est que M. l'abbé fit manger madame Guillaume à l'office; & puis, quand elle fut près de son terme, on lui en portoit dans sa chambre, à cause qu'elle pouvoit se blesser en montant ou en descendant; de façon qu'elle étoit bien choyée.

J'étois si aise de voir toutes ces bonnes manières, que je me serois mis dans la glace pour madame, & dans le feu pour M. l'abbé, qui prenoient tant de soin de ma femme & de son fruit, qui fut une petite fille, qui vint un peu plutôt que madame Guillaume ne croyoit; cela fit que madame Allain ne lui donna qu'une petite layette de rien, au lieu d'une plus belle; mais M. l'abbé dit à madame Allain, qu'il n'y avoit pas grand mal, parce que l'autre serviroit pour le premier enfant qu'auroit notre femme.

Tout alloit le mieux du monde dans la maison, où chacun étoit content, à l'exception de mamselle Douceur, qui me lâchoit toujours quelques brocards en passant, sur madame

Guillaume, & M. l'abbé. A la fin, pourtant, cela me mit martel en tête; de sorte que je me mis à les espionner pendant long-temps, sans rien voir de ce que disoit mam-
selle Douceur, que je vis bien qu'elle n'étoit qu'une bavarde.

Un beau jour, elle crut avoir ville gagnée, en m'apportant une lettre d'amour de M. l'abbé, à ce qu'elle disoit, & qu'elle avoit vu tomber de la poche de ma femme; elle me la lut plus d'une fois, depuis un bout jusqu'à l'autre, sans y rien comprendre de ce qu'elle vouloit qui fut dedans, contre mon honneur; & vous allez voir, qu'à la vérité, il n'y avoit rien du tout de cela: car voilà que je vous la mets devant les yeux.

» Ma très-chère sœur,

» Je goûte enfin, avec une entière suavité,
» le fruit de la nouvelle vie dont j'ai eu le
» bonheur de vous enseigner la pratique; &
» vous êtes prête d'entrer dans la perfection
» dont je vous ai vanté les douceurs ineffables.
» Je m'apperçois aussi, avec plaisir, que vous
» n'avez plus ces sécheresses, dont la privation
» ne vous causoit, autrefois, que d'imparfaits
» embrasemens de cœur; sécheresses, qui nous

» faisoient mutuellement désespérer de parve-
 » nir jamais à cet état de béatitude, qui fait
 » la récompense de la vie unitive, dont nos
 » plus grands & plus profonds docteurs nous
 » font un si beau portrait; cependant comme
 » je crois, & que je fais, par ma propre
 » expérience, qu'il est bon quelquefois de
 » s'éloigner des principes généraux, je ne
 » saurois trop vous répéter, que pour faire
 » cesser ces cruels combats, qui vous font
 » ressentir encore les violentes secousses des
 » tribulations intérieures, il faut un peu s'é-
 » carter du contemplatif, sans cependant le
 » perdre de vue, pour donner quelque chose
 » de plus à l'actif. Coopérez donc, doréna-
 » vant avec moi, ma très-chère sœur, à la
 » perfection de ces douces extases, dont votre
 » tiédeur vous a privée jusqu'à présent, malgré
 » les soins que je me suis donné pour vous les
 » faire goûter, dans leur entière plénitude. »

Que trouvez-vous donc à cela, dis-je à
 mademoiselle Douceur, quand elle eut fini de lire ?
 Il n'y a pas là-dedans un seul mot, de ce que
 vous voulez me faire accroire. C'est vraiment
 un bel & bon sermon, & vous voulez que je me
 plaigne de ce que M. l'abbé veut bien prôner
 notre femme ? Non ferai, ma foi ; au contraire,
 je lui en aurai obligation, toute ma vie vivante.

'Ah ! puisque vous le prenez si bien, répondit-elle, il faut vous en donner encore un paquet ; vous m'avez l'air de le bien porter, pauvre M. Guillaume ; que vous avez l'esprit bouché ! vous n'entendez donc pas ce que ces termes-là veulent dire pour votre honneur ? Pour mon honneur, répondis-je ? Vous avez donc la berlue à l'esprit ? Allez, allez, madame Douceur, tant qu'on ne parlera que comme cela à ma femme, je n'ai pas peur de loger à l'enfer de *j'en tenons*.

Tant mieux pour votre femme, & pour votre repos, M. Guillaume, me dit-elle ; mais si vous ne comprenez rien à ces mots-là, l'abbé les lui fera bien entendre : le scélérat ! je ne fais à quoi il tient que je ne l'étrangle : cet indigne ! après ce qu'il m'avoit promis... & tout de suite elle s'en va en jetant quelques larmes, qui ne laissèrent pas que de me donner à penser, que M. l'abbé lui avoit peut-être promis plus de beurre que de pain.

J'ai eu cette idée-là dans la pensée, pendant plus de huit jours ; mais une chose, que j'aperçus, au bout de ce temps-là, me fit venir toute autre chose dans l'esprit, tant sur elle, que sur madame Guillaume.

Un matin que j'étois dans mon grenier à l'avoine, pour la remuer, comme c'est la ma-

nière dans les cochers, pour empêcher qu'elle ne s'échauffe, je vis de dedans un coin, où j'étois par la fenêtre, M. Evrard qui étoit en robe de chambre auprès du lit de madame, & qui lui parloit de bien près à l'oreille, de façon que je ne voyois pas leurs mains, ni à l'un, ni à l'autre; cela fit que je me douta de quelque chose, avec autre chose d'une autre fois, qu'il raccommodoit la jarretière de madame, couchée sur la duchesse.

Cela me donna de la curiosité de voir mieux; mais comment faire? On pouvoit me voir par la fenêtre. Je songe en moi-même que madame m'avoit ordonné d'aller, tous les matins, savoir si elle se serviroit de ses chevaux. C'étoit une bonne invention pour me couler chez elle, comme je fis tout bellement. Je ne rencontre ame qui vive jusqu'à la porte de la chambre, qui étoit entre-bâillée; de façon que je ne voyois d'un œil, dans un miroir vis-à-vis, que la moitié de ce qui se passoit sur le lit; mais en récompense, j'entendois tout ce qui s'y parloit, & c'étoit madame Allain qui, dans ce temps-là, disoit à M. Evrard: à quoi, mon cher abbé, dois-je attribuer la froideur, pour ne pas dire l'indifférence, que vous me faites éprouver depuis quelque temps? Moi, froid! moi, indifférent! répondit-il; je ne fus jamais plus

épris, plus charmé, & plus en état de répondre aux bontés dont vous m'accablez; & il falloit que cela fut comme il le disoit, car ils ne parloient plus, ni l'un ni l'autre, que par des paroles entrelardées de foupirs & de ha! ha! où je ne comprenois rien; c'est pourquoi j'allois me retirer, quand madame Douceur arrive, qui me demande ce que je veux. Savoir si madame sortira ce matin, lui dis-je; mais je n'ai pas osé entrer, parce que je crois qu'elle est avec M. l'abbé, en conversation sérieuse, qui ne regarde qu'eux d'eux. Passe encore pour elle, répondit en grognant la chambrière; mais pour une autre, il me le paiera, ou je ne suis pas fille. Allez, M. Guillaume, continua-t-elle, je vous ferai avertir si madame a besoin de vous; mais apprenez toujours de moi, en passant, qu'il ne faut pas se fier aux detits collets.

Je compris bien, par ces paroles, ce que madame Douceur vouloit me faire entendre à son sujet, comme à celui de madame; mais je ne pouvois pas me fourrer dans la caboche, qu'un abbé étoit capable de ces fortes de choses-là, envers la maîtresse & la servante; qu'il y en avoit assez d'une des deux, pour un homme tout seul: & ce qui me passoit encore, c'est que cette petite langue de serpent vou-

loit m'è faire accroire , comme à un Glaude , que madame Guillaume avoit part au gâteau ; d'autant plus que je savois bien encore , par moi-même , que ma femme n'étoit pas trop fur sa bouche de ce côté-là , & puis , d'ailleurs , que la lettre qu'il lui avoit écrite , ne parloit pas du tout comme ce qu'il disoit à madame.

Les jours allans & venans , comme dit l'autre , il arriva , pourtant à la fin , que mamfelle Douceur savoit mieux que moi ce qui la regardoit du côté de M. l'abbé , qui n'en agit pas bien avec elle dans cette occasion-là ; ce qui la fit aller aux oreilles de madame , qui ne fit semblant de rien , pendant quelque temps , pour mieux jouer son jeu , comme vous verrez par après.

A l'égard de mamfelle Douceur , elle disoit , de son côté , qu'elle alloit voir ses parens dans son pays ; mais il y avoit des gens de la maison qui favoient bien qu'elle alloit être pigeon dans le colombier d'une sage-femme.

Madame Guillaume prit sa place de chambrière auprès de notre maîtresse , qui la fit coucher tout auprès de sa chambre , à porte ouverte , à cause que depuis un certain temps , elle s'imaginoit de voir des esprits la nuit , dont elle avoit peur ; & c'étoit pour la rassurer , car elle ne s'en rapportoit pas à M. l'abbé , qui

disoit qu'il n'y avoit jamais eu de revenans que dans la tête des bonnes femmes. Je n'étois pas trop content de ce changement-là, qui m'empêchoit d'aller voir ma femme, comme je faisois quelquefois dans la petite chambre. Je fis enfin tant, par mon esprit, que bien souvent, la nuit, j'allois la trouver dans son lit, par le petit escalier borgne; & je décampois toujours drès le grand matin, pour aller panser aussi mes chevaux.

Un jour pourtant, je ne fais comment cela se put faire, je m'étois endormi si fort, que je ne songeai pas à me lever, à l'ordinaire, au point du jour, que je voyois venir par la fenêtre, dont je ne tirois pas le rideau; comme il avoit fait bien chaud pendant toute la nuit, je m'étois mis à l'air, sur le bord du lit, comme quand on fait bien que personne ne nous verra.

En me réveillant, j'entends du bruit dans la chambre de madame, comme de quelqu'un qui marcheroit: aussi-tôt je vois par le pied du lit, que c'est madame Allain; rien qu'avec sa chemise, qui entre où je suis; me voyant pris, comme un renard dans un bled, je m'avise de faire le dormeur, & je fais semblant de ronfler, sans remuer ni pied ni patte, tant que madame fut sur sa chaise percée, qui étoit dans un coin de la chambre, tout vis-à-vis de

moi. On fait bien qu'une femme veuve a été mariée, & qu'elle n'est pas apprentisse; c'est ce qui me fit rester comme j'étois, sans changer de posture, ni sans faire semblant de me réveiller, pour n'avoir pas la peine de lui faire des excuses: après tout, m'auroit-elle fait un péché d'être couché avec ma femme?

Si-tôt qu'elle fut partie, je m'en allai aussi à mon ouvrage, comme à l'ordinaire, & tout se passa ce jour-là, à l'accoutumée.

La nuit d'après, en voulant aller voir madame Guillaume, je trouve la petite porte fermée. Ce qui me fit penser que c'étoit par ordre de madame, qui ne vouloit pas que je couche avec ma femme. Cela ne me fit pas trop de plaisir. Je frappe tout doucement à la porte; mais notre femme ne m'ouvroit pas, je pense qu'elle est dans son premier somme; c'est pourquoi je m'en retourne avec si peu de poisson que j'ai pris.

Le lendemain, comme j'étois après mes chevaux à cinq heures du matin, je vois madame à sa fenêtre, qui me fait signe de monter par le grand escalier: elle ouvre toutes les portes elle-même, & parce que j'avois mes escarpins d'écurie, elle me les fait laisser dans l'antichambre, pour ne pas faire du bruit.

Je ne savois que penser de tout ce manège: car elle n'avoit qu'un petit cötillon tout court;

mais elle me dit : si tu me promets de ne rien dire de ce que je vais te faire voir , tu auras tout lieu de te louer de moi. Je lui promis tout ce qu'elle voulut , & elle me mena tout au travers de sa chambre , dans celle de ma femme , que je vis dans son lit , & monsieur l'abbé étendu auprès d'elle , qui dormoient tous les deux.

Cette vision-là me surprit si fort , que quand je n'aurois pas promis à madame Allain de ne rien dire de ce que je venois de voir , je n'aurois pas pu souffler le mot : ma maîtresse m'entraîna jusques dans l'anti-chambre , dont elle ferma les portes sur nous , & puis elle me dit : eh bien ! Guillaume , que penses-tu de ce que tu viens de voir ? Ah ! madame , lui répondis-je , je ne m'y ferois pas attendu ; cela est bien vilain pour un homme de cet habit-là. Je n'oserai peut-être pas lui toucher , à cause de son caractère ; mais pour ma femme qui n'en a point , je vous la rosserai , qu'elle dira bien vite holà ! Il n'en fera ni plus ni moins , mon pauvre Guillaume , dit-elle ; & l'éclat que tu ferois , apprendroit à tout le monde , ce qu'il est bon qu'il ignore pour ton honneur & celui de ma maison ; mais ne t'inquiète de rien , je fais les moyens de te venger , & tu verras , dès aujourd'hui , comment je m'y prendrai. Achève de panser tes chevaux , & sur les neuf heures

tu iras dire au révérend père Simon, que je le prie de venir dîner ici aujourd'hui.

Et qu'est-ce que fera, madame, lui dis-je, le père Simon à tout cela ? Me remettra-t-il l'honneur sur la tête, à la place de ce que ce chien de M. l'abbé y a planté ? A présent, voyez-vous, je ne me fierai ni à prêtre, ni à moine. Tu feras bien, répondit madame, je suis bien revenue des uns & des autres : mais, exécute toujours ce que je t'ordonne ; je te donne ma parole, mon cher Guillaume, que dans peu nous ferons débarrassés de ce coquin d'abbé ; tu auras le plaisir de me le voir mettre à la porte : vous feriez bien d'y mettre aussi ma carogne de femme, lui répondis-je. Cela n'en seroit peut-être pas plus mal, repliqua-t-elle : mais prends patience, tout ira bien ; j'espère trouver les moyens de te guérir bientôt du mal que je viens de te faire, en te découvrant la conduite de ta femme ; tu verras que ce sera un mal pour un bien : attaches-toi à moi, & je ferai ta fortune : je te tirerai de l'écurie pour te faire mon valet-de-chambre. Je ne ferai pas la première femme qui se sera servie d'un grand brun comme toi : ne dis rien de tout ceci à personne, & me laisse faire. Là-dessus elle me fait sortir, & rentre dans sa chambre.

On a bien raison de dire, qu'il n'y a rien qui guérisse de tout mal, comme le bien : car

la pensée seule de la fortune, que venoit de me promettre madame Allain, me fit presque oublier ce que je venois de voir : & puis d'ailleurs, quand votre femme a été capable de faire de ces écarts-là, cela diminue tellement la bonne opinion que vous devez toujours avoir d'elle, quand ce ne seroit que pour vous-même, qu'il paroît qu'on ne se soucie plus qu'elle s'écarte ou non de son devoir, parce qu'elle ne vaut pas la peine qu'on l'estime, quand elle ne le mérite plus ; & qu'on est indifférent pour les choses, dont on a raison de ne plus s'embarrasser.

Je me mis donc à prendre mon parti là-dessus, & cela fut bientôt fait, car j'y allois de bon cœur : je n'avois plus d'envie que de voir ce qu'alloit opérer le père Simon, quand il seroit venu pour dîner, comme il l'avoit promis, quand je lui en avois parlé.

A son arrivée, M. l'abbé Evrard fit une moue longue d'une aune ; car c'étoit sa bête : on se met à table, sans que madame s'embarrassât de la mine de l'abbé, qui se mit à asticoter le moine pendant le dîner, & il lui répondoit bravement sur toutes les choses qu'il mettoit en avant, pour disputer ; d'autant plus que madame étoit du côté du révérend, contre son ordinaire, ce qui fit que la moutarde monta au nez d'Evrard qui jette sa serviette, & s'en va comme un fou, boudier dans sa chambre.

Cela fit un esclandre, que tout le monde qui étoit-là, nous ne favions qu'en penser; mais, madame prit tout d'abord la balle au bond: Guillaume, me dit-elle, allez dire à M. Evrard, que puisqu'il reconnoît si mal l'honneur que je lui fais, en l'admettant à ma table, & qu'il y manque de respect aux gens que je considère, il me fera plaisir de n'y plus paroître dorénavant.

Quand on m'auroit donné de l'argent, madame ne m'auroit pas fait plus de plaisir que de me charger de cette commission, que je vas vous lui faire tout chaud. Ne t'auroit-elle pas aussi chargé, me répondit l'abbé, de me dire de sortir de chez elle? Non, lui repartis-je; mais cela pourroit bien arriver sans miracle: quand on est chassé de la table, on ne met guère à l'être de la maison. Ces derniers mots que j'avois ajouté de mon crû, & à cause de la bonne amitié que je lui portois, le mirent dans une colère qui me fit un grand plaisir: je crus qu'il m'alloit battre, & je l'aurois bien voulu voir; car je lui aurois rendu de bon cœur sur le dos, le bois qu'il m'avoit mis sur la tête.

Sur le soir, l'abbé envoya demander à madame, si elle vouloit bien lui donner jusqu'au lendemain pour lui rendre compte de ce qu'il avoit à elle: & madame Allain lui fit répondre,

qu'elle le vouloit bien. De sorte que le jour d'après, il rendit son compte tant bien que mal : mais madame étoit si aise de s'en voir dépêtrée, qu'elle ne prit pas garde à bien des petites choses, qui ne laissoient pourtant pas que d'être de conséquence.

Ses meubles furent bientôt emportés ; car il n'en avoit pas ; ceux de sa chambre appartenoient à la maison : à la fin il partit, & il n'y eut ni petit ni grand qui n'en fût bien aise, à l'exception de madame Guillaume, qui ne faisoit pourtant semblant de rien, mais qui n'en pensoit pas moins ; car la bonne bête fit un trou à la lune deux jours après, qu'elle m'emporta ce que j'avois de plus beau & de meilleur pour courir après son abbé. Il faut qu'ils soient allés bien loin, car je n'en ai jamais eu ni vent, ni voix du depuis, & je m'en soucie comme de Colintampon.

Madame Allain me donna le double pour le moins de ce que ma femme m'avoit emporté, ce qui fit que je fus encore plutôt consolé. J'eus commission de lui chercher une femme-de-chambre & un cochèr, & je lui donnai tous les deux à ma poste.

Quoique je ne savois lire, ni écrire, ni chiffrer, je pris ses affaires en main pour gouverner le ménage, comme avoit fait l'abbé ; en sorte

que tout le monde m'appelloit M. Guillaume, gros comme le bras, dans la maison.

Un matin qu'elle étoit dans son lit, & que je lui rendois compte de quelque chose, elle me va dire : tu vois, Guillaume, que j'ai beaucoup de confiance en toi ; j'espère que tu ne me trahiras pas comme ce fripon d'Evrard. Oh ! pour cela non, madame, ce lui fis-je, car il faudroit que je fusse un grand misérable ; & là-dessus je lui baise la main d'un bras qu'elle avoit hors du lit.

Comment donc, dit-elle, tu es galant ? Oh ! madame, répondis-je, je voudrois être aussi galant que vous êtes belle, afin de vous être autant agréable : mais, fais-tu bien, reprit-elle, que tu me fais une déclaration d'amour, & que je devrois m'en fâcher ? Qu'est-ce que cela vous avanceroit, dis-je, à mon tour ? il n'en seroit ni plus ni moins, & il vaut mieux que vous soyez bien aise que fâchée. Je fais bien qu'un homme de mon acabit n'est pas digne que vous correspondiez à son dire ; mais si vous aviez cette bonté-là, vous ne vous en repentiriez pas par la suite. Je le veux croire, répondit-elle, ou je serois fort trompée, ou tu es un honnête homme ; mais ce n'est pas encore assez, il faut être discret. Oh ! n'ayez pas peur ; allez, madame, lui dis-je, je suis
muet

muet comme une carpe quand il le faut. Là-dessus elle se mit à rêver, & moi à prendre sa main, puis son bras; en sorte que je découvre la couverture, à l'endroit de son sein, qui étoit blanc comme de la neige. Je me hafarde à mettre un doigt dessus un, & puis toute une main, ensuite les deux sur les deux; comme elle rêvoit toujours, sans que cela la fit revenir en rien, je me hafarda, de lui prendre un baiser. Oh! c'est cela qui la fit revenir: retire-toi, Guillaume, dit-elle, en se mettant à son séant, tu es trop hardi, ou je suis trop foible. Eh bien! madame, repartis-je, laissez faire à ma hardiesse & à votre foiblesse. Cela fera que nous aurons tous deux contentement: non, répondit-elle; aussi-bien j'entends ma femme-de-chambre: retire-toi, & sur-tout songes que tu ne peux me plaire, que par la discrétion. Et comme la femme-de-chambre venoit véritablement, je dis à madame, en me retirant, que sur ce pied-là, je comptois que mon affaire étoit dans le sac.

Je ne lui avois parlé, & fait ce que je viens de dire, que parce que j'avois reconnu qu'elle avoit de la bonne volonté pour moi, depuis un certain temps. Cela se déclara bien mieux le lendemain, que nous mêmes toutes nos flûtes d'accord, pour vivre, par la suite, d'une bonne

amitié parfaite avec toutes sortes de circonstances, les meilleures & les plus agréables; sans que qui que ce soit, s'en soit jamais apperçu au point que c'étoit.

Cela a duré, de cette façon, pendant plus de près de dix ans, qu'elle m'a fait le bien dont je vis à présent à mon aise: après ce temps-là, cette bonne dame mourut, en me laissant encore quelque chose par testament, de même qu'à ses autres domestiques.

Depuis sa mort, je suis à la campagne auprès de Paris, d'où j'ai appris du maître d'école, à écrire, & lire dans les livres, qui m'ont fait venir l'envie d'en faire un à mon tour, comme je vois que tout le monde s'en mêle.

Si ces quatre histoires-là ne déplaisent pas au public, elles ne déplairont pas à d'autres, à coup sûr: cela m'encouragera; & qu'est-ce qui m'empêcheroit après cela, de tomber dans le bel esprit? de plus, que fait-on ce qui peut arriver dans le monde? Je ne suis pas plus gros qu'un autre; & puis d'ailleurs, la porte de l'académie n'est-elle pas belle & grande? en tout cas, qu'est-ce qu'on peut me reprocher? que j'écris comme un fiacre, il y en a bien d'autres qui écrivent de même; & si pourtant ils ne l'ont jamais été?

Fin de l'histoire de M. Guillaume.

LE LIBRAIRE

à qui a lu.

A la fureur d'écrire, a succédé celle d'être imprimé; & le bon M. Guillaume, mon voisin de campagne, ne m'a pas donné de cesse, que je ne lui aie promis d'employer ma typographie, au service de son ouvrage. Comme j'ai eu, dans le commencement, assez de peine à entrer dans mes bottes, l'envie qu'il avoit de paroître, en personne, au grand jour du lumineux théâtre de l'impression, l'a porté jusqu'à m'offrir de l'argent pour parvenir à cela; mais le désintéressement dont nous nous piquons, dans la librairie, m'a fait rejeter cette offre scandaleuse, avec une espèce de sainte horreur, à cause, non-seulement parce que je craignois l'appréhension de me voir exposé aux justes reproches de mes confrères les libraires, mais, encore même, parce qu'une bonne conscience, bien timorée, ne souffre pas certaines bassesses, dans celui qui en est revêtu.

Parmi, & entre le fatras immense des histoires dont ce recueil est composé, j'ai choisi les quatre que vous venez de lire, cher ami lecteur; j'en ai corrigé le style en extirpant les

brouffailles dont elles étoient remplies du-depuis un bout jusqu'à l'autre. J'ai rectifié de mauvaises inversions, dures, rendues moins louches; des tournures amphibologiques & corrigé un très-grand nombre de mots, qui ne m'ont paru tout-à-fait dignes de la pureté de la langue françoise, tel que nous avons l'avantage de la parler, au jour d'aujourd'hui.

Enfin, je crois avoir mis lefdites quatre histoires en état d'être lues agréablement par un public éclairément judicieux, d'un goût délicat, & d'une juste finesse de discernement.

Je pourrois même dire, que c'est un petit service essentiel que j'ai déjà rendu, sans rougir, à plusieurs de messieurs nos plus célèbres auteurs, qui ne s'en sont pas trouvé beaucoup plus mal, & de même que leurs œuvres, que j'ai eu l'honneur d'imprimer.

Si je n'ai pas réussi, pour cette fois, on dira du moins, à ma louange: *laudabilis coronatus.*

Au surplus, comme mon talent n'est pas de me piquer d'écrire, & que je ne cherche pas à cacher, sous une feinte modestie apparente, le service que je crois avoir rendu à notre littérature, en me donnant pour l'éditeur de ce petit ouvrage, dont je déclare, à la face du public, que je ne suis point, en aucune façon quelconque, l'auteur aussi caché qu'anonyme.

AVENTURES
D E S
BALS DE BOIS.

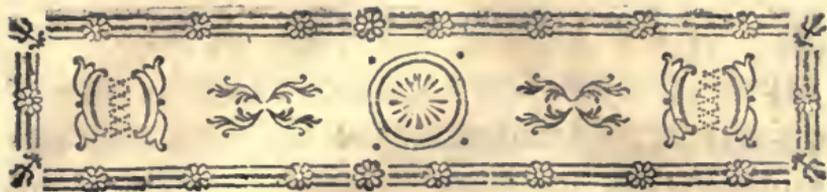
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

ANNUAL REPORT

FOR THE YEAR 1902

CHICAGO, ILL.

1903



L E S
BALS DE BOIS.



L E T T R E

*De M. le comte Z***, à M. le
marquis, &c.*

MONSIEUR, cher ami, & marquis; c'est pour vous dire, que je ne vous regrette point ce port; quand vous seriez encore moins généreux qu'assurément vous ne l'êtes pas, vous verriez, avec contentement, le récit de nos joies & l'amusement de nos plaisirs. Je crois que vous êtes instruit, de l'heureux mariage de notre incomparable dauphin; si vous ne le savez, je vous l'apprends.

La bonne ville de Paris a fait la magnifique, on peut assurer qu'elle a tout mis par écuelles, pour en témoigner son plaisir; elle a donné sept grands bals *gratis*, qu'elle a fait bâtir par

expès, pour ne servir qu'à ça ; c'étoit, comme qui diroit, de belles halles. Là, l'on a vu des violons, des lumières comme en plein jour, & beaucoup de bonnes choses à boire comme à manger ; à vous dire le vrai, c'est-là ce qu'on appelle des fêtes, & cela vaut bien mieux que des fusées violentes ; ce n'est pas qu'il n'y en ait eu, peut-être même en plus grand nombre ; mais, sauf votre respect, d'une autre nature : les Parisiens sont trop attachés au roi, pour avoir manqué à ce qu'ils lui devoient dans une si belle rencontre. Vous savez que je suis assez bien faufilé, & que je vais beaucoup dans les compagnies ; je me suis fait un plaisir, rapport à vous, monsieur, cher ami, & marquis, de ramasser plusieurs histoires, qui sont arrivées dans le nombre, & de vous les adresser. Il y en a par-ci, par-là, de vos amis ; & qui vous regrettent souvent en trinquant le verre à la main, & la larme à la bouche. Sur ce, monsieur, cher ami, & marquis, vous priant d'excuser la liberté, je suis & ferai toute la vie,
 Votre, &c.



PREMIERE AVENTURE,

Arrivée au Bal de la Porte Saint-Antoine.

NOTRE ami Guillaume l'Engelé, qui, comme on fait, a une renommée, & qui pète plus haut que le cul, rapport qu'il rote souvent, ce qui faisoit qu'il ne pouvoit pas aller au bal, sans être pris pour lui à cette manière de faubrefaut de son cœur, qu'on découvroit toujours au travers du masque ; mais aussi avoit-il une drôle de femme, qui savoit bien son pain manger, pourquoi elle en prenoit de chez plus d'un boulanger : arriva de tout ça qu'elle eut beaucoup d'enfans par le canal de ses amis ; car un ancien a eu grande raison de dire, dans un de ses beaux livres, que pour avoir bien des enfans, il faut avoir bien des amis, & encore il faut en acquérir d'autres, quand ce vient l'âge de les pousser. Comme c'étoit une commère de la joie, vous imaginez bien qu'elle ne manqua pas la circonstance des bals de bois, pour y faire de nouvelles connoissances dans le beau monde qui y affluoit ; & comme elle avoit ouï dire, dans

le cimetière Saint-Jean, que ce seroient des bals parés avec illumination, & qu'on étoit en deuil, elle mit sa belle robe de serge noire, sur laquelle elle avoit fait peindre, d'une manière bien entendue, un grand nombre de lampions ; car, pour ces occasions, il faut donner un peu dans une magnificence, qui puisse faire de l'honneur, au goût de la porteuse.

M. Hurel, qui étoit la coqueluche du faux-bourg Saint-Marceau, & qui reconnoissoit les visages, à ce qu'il prétendoit, à la marche des personnes, fut assez embarrassé de reconnoître celui de madame l'Engelé, parce qu'il ne l'avoit jamais vu marcher ; mais, comme marchand d'oignons se connoît en ciboules, & que, par cette raison, il avoit bien de la finesse pour ouvrir une connoissance, & qu'il étoit retors, il entama ainsi la conversation, sans faire semblant de rien, comme pour tâter le terrain : madame, il y a bien du temps que je suis mécontent de mon marchand de chandelles ; si vous vouliez me dire franchement votre nom, j'en prendrois chez vous, dès ce soir, pour la semaine. Madame l'Engelé, qui n'étoit pas femme à se laisser tondre, parce qu'elle se sentoit bien de ce qu'elle étoit, lui fit voir, bien vite, qu'elle avoit la réplique à la main, en lui donnant un soufflet comme

par plaisanterie. Apprenez, impudent, lui dit-elle fort sec, à ne point vous méprendre, & à ne pas déshonorer une sage-femme, en la prenant pour une vendeuse de bougie grasse. Dans le moment qu'elle eut lâché ce mot de sage-femme, qui étoit dans cet endroit-là comme mars en carême, on entendit, dans un coin du bal, quelques plaintes qui disoient : ah ! bon Dieu ! je vais accoucher ; que dira ma pauvre mère ? Et tout aussi-tôt d'ouïr les salutations du nouveau venu, qui disoit, à sa façon, bonjour à la compagnie.

Madame l'Engelé, qui croyoit bien que c'étoit queuque marquise qui étoit venue là pour mettre bas son enfant, comme elle l'avoit fait sans que son mari en eût connoissance, se dépêcha bien promptement d'aller manigancer ça, & de prouver ainsi à M. Hurcl, qu'elle ne vendoit pas des chandelles. Mais, est-ce que ne v'là pas qu'au lieu d'une marquise, elle reconnoît, je ne fais comment, que c'étoit sa fille Louison, qui étoit comme ça en travail ? Ça lui donna d'abord bonne opinion de sa façon de se déguiser, parce que comme elle n'étoit pas mariée, il étoit drôle de faire croire à un public, en accouchant, qu'elle étoit femme : mais comme madame l'Engelé favoit bien reprendre ses enfans à propos, elle crut,

après quelques paroles de plaisanterie, qu'elle étoit dans l'obligation de demander à sa fille pourquoi elle faisoit ça. Dame, à ce coup, Louison, qui ne se déferroit pas si facilement que la cavalle de notre curé, lui dit bel & bien; qu'elle gardoit toujours le plaisir pour le dernier, & qu'elle avoit mieux aimé accoucher devant, pour se marier par après, que de se marier d'abord, pour accoucher par ensuite. Madame sa mère, sentant bien, dans le fond d'elle-même, qu'il n'y a pas trop de réponse à ça, lui demanda, par manière de conversation, de quelles œuvres elle étoit devenue dans ce bel état-là. Mais ça lui fit bien de la honte, quand Louison répondit tout net, que c'étoit de Jacquet, le porteur d'eau. De Jacquet, cria madame l'Engelé! d'un porteur d'eau! ah! quelle défiance pour une femme comme moi! Eh! ma mère, dit la souffrante, en vérité de Dieu, ce n'est pas ma faute; il me déclara qu'il vouloit que nous fussions aussi amis que ses deux sciaux, & puis je ne fais pas de quelle tournure il s'y prit; mais si j'avois su ce qu'il faisoit, voyez donc, est-ce que je l'aurois souffert? A présent, que j'ai quelque doutance de ses manœuvres, qu'il y revienne, il verra.

Hélas! la pauvre innocente, dit madame

l'Engelé, je vois bien que ce n'est pas de sa faute, j'y aurois été prise tout comme elle; & ça ne seroit pas arrivé, si je lui avois donné plus de connoissance des manières du monde. Et là-dessus on emporte Louison : mais comme madame l'Engelé avoit voulu faire contre fortune bon cœur, elle tomba tout aussi-tôt éblouie sur le ventre, pour ne pas dire sur le nez, sans avoir de connoissance; &, sauf votre respect, ses cotillons se levèrent, de façon qu'on vit son derrière, sur lequel elle avoit oublié de mettre un masque. On auroit été bien embarrassé de savoir qui c'étoit-là; si M. l'Engelé, qui se doutoit bien, en homme d'esprit, qu'à ce bal-là il y auroit d'autres rôtours que lui, n'eût pas cru qu'il pouvoit y aller sans se commettre, avec trois de ses amis, qui, appercevant la physionomie de madame, la reconnurent du premier coup, & dirent tous les trois, comme par inspiration, à M. l'Engelé : parle donc, compère, m'est avis, que ce derrière-là, c'est de ta femme. A quoi voyez-vous ça, répondit bien fièrement M. l'Engelé? Pardi, dirent les autres, c'est qu'elle l'a comme du chagrin; & quand on l'interroge sur la cause de ça, elle dit que c'est le chagrin que tu lui donnes, qui se jette là. Oh bien, reprit M. l'Engelé, elle a peur

apparemment, de me faire de la peine en me le découvrant; car dès qu'elle est avec moi, elle se couche sur le derrière: oh! pour ça, il faut convenir que c'est une brave femme.

Vous croyez bien qu'on ne la laissa pas là, parce qu'elle se seroit enrhumée; on la rapporta chez elle, on la fit revenir; & encore, quant à présent, elle accouche les femmes & les filles, comme si de rien n'étoit.



DEUXIEME AVENTURE,

Arrivée au Bal de la Barrière de Séve.

DANS une des belles réjouissances qui se trouva dans la rue de Séve, nous allâmes, comme de raison, pour en avoir notre part; ma tante Guichard étoit avec nous; M. Bertrand le clincailler, qui fait le coin, lui donnoit la main; la cousine Perrotin étoit menée par le jeune Grand-Jean, & cadet Paulmé me donnoit le bras. Assurément, l'on peut dire que nous étions la plus belle compagnie du bal, & que nous aurions été remarqués, quand bien même il y auroit eu d'autre monde qu'il n'y avoit pas. Après avoir dansé la vigoureuse (a) avec un sultan qui avoit un masque de papier, il me proposa d'aller me rafraîchir; j'y consentis; & nous attrapâmes une bonne bouteille de vin, que notre ami du pied de biche, ne nous auroit pas donnée pour quinze. Nous eûmes encore un plût à

(a) On n'a jamais pu retrouver cette danse; apparemment qu'elle est ancienne, ou que c'est une faute d'impression.

Dieu & une moitié de poularde fine, dont il me donna, fort honnêtement, une aile & le fondement; ensuite il tira de sa poche une tasse d'argent; il l'essuya avec son mouchoir, me servit à boire, de façon que nous prîmes du rafraîchissement fort à notre aise. Nous étions placés, comme je vous l'ai dit, s'il m'en souvient, auprès de la buvette; & le sultan, qui ne perdoit pas un coup de dent, eut encore le bonheur d'attraper un grand & beau gigot de mouton froid; ensuite il me proposa de faire avec moi le tour du bal. J'y consentis, sans penser à ce qu'il avoit fait du gigot; car, pour moi, j'en avois ma suffisance; je croyois, peut-être, qu'il en avoit fait un présent à quelque demoiselle, qu'il avoit trouvée, de sa connoissance. Nous marchions dans la foule; mais je voyois que tout le monde rioit, en nous voyant passer; & que l'on se pouffoit pour nous regarder: quoiqu'assurément, dans un bal, tout soit de carême-prenant, il y a de certaines risées qu'une honnête fille n'aime pas à être l'occasion mais, après avoir vu long-temps que je ne voyois rien, je m'aperçus que le sultan ne marchoit pas comme il avoit dansé, & qu'il tortilloit du cul, un tant soit peu bien fort. Je le lui témoignai en me retournant vis-à-vis;

mais

mais comme le manche fait ordinairement reconnoître le gigot, je vis qu'il l'avoit placé entre ses jambes, & que le manche sortoit. Il faut convenir qu'il y a des gens qui savent bien peu leur monde, & soutenir leur déguisement; car je ne crois pas que ce soient-là des manières de sultan.



TROISIEME AVENTURE,

Arrivée au Bal du Carrousel.

NOTRE bon ami M. Jean Pain-Mollet, qui a pris le nom de sa rue, comme on voit M. Champagne porter celui de sa ville, avoit toujours comme ça de drôles d'imaginations. On diroit qu'il jette l'argent par les fenêtres ; & l'on se trompe bien lourdement, comme dit cet autre ; car tous nos bons garçons de la Grange-batelière furent bien confondus l'année dernière, quand ils lui virent acheter deux sols & demi ou six blancs, à la Foire Saint-Clair, un masque de pain d'épice, au lieu de prendre, comme eux, quelque sifflet ou trompette, qui est un meuble d'amusement, comme on peut voir quelquefois, tous les ans, à la Foire Saint-Ovide : mais Jean Pain-Mollet, qui voyoit plus loin que son nez, avoit dessein de plaire, avec ce masque-là, à mademoiselle Jacqueline d'Osier, dont il avoit pressentiment qu'il pouvoit faire son chemin, à un bal qu'elle avoit dit qu'on lui donnoit le jour de Sainte-Pétronille, sa fête ; car elle avoit pris ce nom-là aussi,

comme on voit quelquefois d'aucunes personnes qui prennent des noms de baptême, quand ils ont fait fortune ; ce qui est une grande marque de bonté & d'attention de leur part. On me demandera, à ce que je m'attends de la part de quelque critique, quel chemin monsieur Jean Pain-Mollet comptoit faire auprès de Jacqueline d'Osier ; je pourrois répondre fort naturellement à ça, qu'il prétendoit faire la route de coutume ; mais ça n'apprendroit pas au public une aventure croustilleuse, qu'il est à propos qu'il apprenne, à condition qu'il n'en dira rien : c'est que mademoiselle d'Osier avoit de sa nature, le teint de la peau, un peu beaucoup couleur de pain d'épice ; & comme notre ami Jean Pain-Mollet avoit entendu dire dans le monde, en courant les rues, que le sexe se trouve toujours content de son visage, il avoit eu dans l'imagination de son esprit, qu'en mettant sur le sien, un masque de même uniforme qu'étoit mademoiselle Jacqueline, ça faisoit une galanterie qui devoit naturellement lui faire du plaisir à elle. Ça fit qu'il l'aborda dans un des bals avec son déguisement, & lui parla de cette manière : mademoiselle, comme vous avez l'esprit bien chargé, vous avez vu sans doute dans vos lectures d'histoires, car vous ne lisez pas de livres de romans, qu'au-

trefois messieurs les chevaliers portoient, comme qui diroit, des livrées de leurs maîtresses : oh, comme vous n'avez jamais eu de laquais, ou, pour mieux dire, de garçons, & que vous n'avez point encore eu assez de confiance en ma discrétion pour me communiquer queulle couleur étoit le plus à votre goût, je me suis douté à part moi, que c'étoit la celle de votre agréable visage, & tout d'abord, j'ai voulu porter la livrée du vôtre, en me présentant à vos regards, avec ce masque de pain d'épice. Mademoiselle Jacqueline d'Osier démontra à ce coup qu'elle avoit bien de la modestie; car, au lieu d'être bien enflée de cette louange-là, pour punir monsieur son amoureux d'avoir osé publier son éloge, elle lui donna un bon soufflet, qui auroit sûrement mis le masque en compote, s'il avoit été aussi-bien de croquet comme il étoit de pain d'épice. Naturellement, Jean Pain-Mollet, qui avoit appris la latinité, parce qu'il avoit été deux ans répondeur de messes aux Quinze-Vingts, plaça ce passage d'une ode d'Horace, comme s'il avoit été de l'Académie : *Et turpiter atrum desinit in piscem mulier formosa superne*. Gageons, dit mademoiselle Jacqueline en riant, que ce font-là des sottises. Mademoiselle, répondit monsieur Jean Pain-Mollet, il y a sottises & sottises;

celles-là disent qu'un femme qui elle belle par le nez, révérence parler, n'est pas de même si agréable par tous les bouts ; & là-dessus s'en alla, après avoir donné ainsi son paquet à mademoiselle d'Osier, qui n'en fut pas moins, pour sa couleur de pain d'épice. Je m'attends bien que mon lecteur est inquiet de ce que deviendra le masque ; car, puisqu'il n'a pas été cassé par le soufflet, il faut qu'il soit en son entier ; &, s'il est entier, il faut savoir queu charge il va avoir, auprès de M. Jean Pain-Mollet. Il va rester dans le tiroir de sa salle, parce que M. Jean Pain-Mollet, qui savoit, par le cocher d'un pot-de-chambre de ses amis, qu'on devoit marier madame la Dauphine, un an après, avec le fils du roi, se douta bien qu'il y auroit bien une petite fête à cette occasion, qui pourroit bien en être une, de faire reparoître le masque de pain d'épice. Il ne se trompa pas, car il s'en couvrit le visage au bal de bois du Carrousel ; mais il arriva que mademoiselle d'Osier, qui avoit fait un enfant à quatorze ans, pour s'accoutumer au mariage, dit à son fils, qui en avoit déjà douze, de venir avec elle au bal du Carrousel, & de prier une pension du fauxbourg Saint-Antoine de venir avec elle. Ne velà-t-il pas qu'elle reconnut le visage de M. Jean-Pain Mollet, en appercevant son masque, & qu'elle lâche après ses

trouffés toute la pension, en disant : ce monsieur-là a un visage sucré. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait; on fauta après le nez de M. Jean Pain-Mollet, qu'on trouva être un bon manger, & les yeux de même; & les joues encore mieux, parce qu'elles étoient plus charnues; & quand le masque fut mangé, & que la pension vit un autre visage dessous, elle crut qu'il étoit encore sucré, & le mordit; ce qui fut cause que M. Jean Pain-Mollet se sauva, après avoir perdu queuque morceau d'oreilles, & autres lieux; ce qui fait bien voir que c'est un grand malheur, quand on ne fait pas faire les plaisanteries, qui conviennent aux personnes.



QUATRIEME AVENTURE,

Arrivée au Bal de l'Estrapade.

COMMÈRE, j'ai vu des mascarades où l'on ne connoissoit rien, mais rien du tout, & qu'un forcier n'auroit pas devinées : vous avez tout perdu, ma commère, de ne pas venir voir ça; falloit laisser gronder votre homme; on n'a pas du bon temps tous les jours : il étoit malade, dites-vous, vous n'en pouviez donc rien faire, & le lendemain vous l'auriez tout ragaillardé par les beaux contes & les belles histoires que vous auriez à présent à l'y faire. Pour ça, ma commère, j'en ai pour ma vie, moi, à conter & conteras-tu. Y en avoit un, entre autres, qui n'étoit pas grand; non, ma foi de Dieu, il n'étoit pas plus haut que la petite Manon à la commère Poirée; je ne puis m'empêcher de rire de sa drôle de figure; c'est un facétieux corps, il faut l'y donner ça : il avoit deux masques sens devant derrière; par ainsi, on ne savoit bonnement quand il avançoit ou quand il reculoit : il avoit un escosion de demoiselle; & j'aurois juré, de quelque côté que je m'y prisse, que c'étoit une

petite fille, qui étoit logée à la veuve j'en tenons. Ce qui me chiffonnoit malheur, est que, devant comme derrière, elle paroissoit avoir la même charge. Vous sentez bien, commère, que ce n'étoit pas naturel; aussi je ne favois bonnement qu'en penser, & je ne pouvois cesser de la dévisager, tantôt par ici, tantôt par là; tantôt croyant que c'étoit le bon côté, tantôt que ce ne l'étoit pas. J'en étois là; velà-t-il pas qu'on lui marche sur le pied! elle de crier un gros mot, tout à droit, d'une petite voix; moi, de dire aussi-tôt, bonne Vierge, prenez garde à son fruit. Tout le monde qui étoit là se presse & lui fait place; l'un lui va querir du vin, l'autre du rogome & de stafaire, de toutes les couleurs & de toutes les façons; il vous prend tout ça, ma commère, comme je ferois me portant bien. Il est vrai, faut tout dire, qu'il ne buvoit jamais que d'un côté, car je le regardois fixement. Tandis que nous la tenions dans nos bras pour la reconfronter, qu'en arriva-t-il? le diable de masque ne s'étoit-il pas saoulé bel & bien, ma commère? Ce n'est pas tout; velà-t-il pas le vin qui vous l'y porte à la tête, la velà qui se trouve mal, & qui ne connoît plus rien; enfin finale, si saoule qu'elle ne pouvoit dire pain. De tout ça, ma commère, je ne m'en doutois pas plus que vous; je la croyois en

travail pour se délivrer. Ah ! si j'avois su ce qui en étoit , ça ne se feroit pas passé comme ça : mais n'importe ; nous la couchons sur un banc , nous la confortons , nous la retournons , nous la tâtons , & nous trouvons toujours la grosse de deux côtés ; nous ne savons par quel bout nous y prendre , à l'égard de ses deux chiens de visages , vous entendez bien. Mais ceci le bon ; vous ne devineriez jamais , ma commère , ce que c'étoit que ça. Nous y serions encore , entendez - vous , si je ne l'avois deviné en touchant ; car , à la parfin , je lui ôtai tous ces masques de par-tout , & je vis que c'étoit un vieux vilain , bossu du devant comme du derrière , qui s'étoit fagotté en demoiselle , que j'aurois juré qui étoit grosse , comme je ne l'étois pas. Ah ! dame , voyant ça à n'en pouvoir douter , je ne fus ni sotte , ni étourdie , mais je me trouvai pénaude , & si honteuse de l'avoir pris pour un autre , que nous l'emportâmes par les pieds & par la tête , la grosse Jacqueline & moi , & que nous le portâmes à la porte du bal , & fort proprement , comme il le méritoit , nous le mîmes , fort bien comme ça , dans un gros tas de boue , où nous le couchâmes tout brandi , si bel & si bien , qu'il y étoit encore , j'en jure , le lendemain au matin , qu'une belle madame de condition , que l'on dit être de qualité , l'est venu chercher pour l'épouser demain.

CINQUIEME AVENTURE,

Accident arrivé dans un des Bals.

Billet de Jean Brûlé, dit *Babine*, trouvé par une compagnie avec qui il devoit aller à un des Bals de bois, qui ne le reçut point; mais bien une autre inconnue, qui l'a trouvé, par hasard, par terre.

M

» Je suis bien fâché de ne pouvoir aller au
 » bal de bois avec vous; mon ami le Duc,
 » traiteur de la rue Auz-ou, fort de chez moi;
 » le maréchal des mousquetaires m'attend;
 » je vais dîner chez le suisse du Luxembourg:
 » il faut que j'écrive au marchand d'andouilles
 » de Châlons; & je ne puis me dispenser de
 » me faire décroter.»

On avertit que l'on rendra ce billet à ceux à qui il peut appartenir, quoiqu'il soit un peu défiguré; la raison, c'est que l'on a beaucoup

marché dessus : mais on a cru devoir rapporter cet accident , pour faire voir comme quoi les lettres se trouvent perdues , quand elles ne sont pas rendues à leur adresse , ou autrement ; & comme elles reviennent, lorsqu'on n'y songe plus du tout, quand on les retrouve. Ce qui fait bien voir à la jeunesse , que le style de l'écriture, est bien dangereux.



SIXIEME AVENTURE.

IL n'étoit pas bien difficile de savoir qu'on feroit sûr que le plaisir des réjouissances pour le mariage de monseigneur le Dauphin, feroit la cause de beaucoup d'aventures secrètes dont on feroit part au public. En voici donc une, qu'on fait assurément de bon lieu :

Un procureur de Paris, nommé M. Pinson, qui le porte aussi haut qu'un conseiller de province, n'étant pas obligé de travailler pour cela, en faisoit autant faire par ses clerks. Sa femme, qu'on nommoit aussi madame Pinson, étoit sur le pied d'une dame de condition ; & ce qui prouve qu'elle hantoit des gens de cour, c'est qu'on voyoit même des pages, aller chez elle. Elle avoit donc une honnête liberté, & faisoit tout ce qu'elle vouloit. C'est pourquoi, ayant entendu dire qu'il y avoit beaucoup de gens d'épée aux bals de bois, c'est-à-dire dans les belles salles magnifiques que monsieur le prévôt des Marchands a fait faire, pour faire rire le peuple. Ce n'est assurément pas par flatterie ce que j'en dis, & ce n'est pas pour à l'égard de moi ; car je suis un homme d'une

certaine façon , qui ai le moyen d'aller toujours dîner chez mes amis , & que je n'ai fait collation au bal , que parce que je vis avec tout le monde. Si bien donc qu'après qu'on eût ordonné que toutes les boutiques feroient fermées , & qu'il n'y avoit rien d'ouvert qu'à la joie , il falloit voir comme tout le monde couroit au bal , dès le matin ; mais le soir , quand les violons commencèrent à jouer , on ne voyoit que des gens qui buvoient & mangeoient à la fanté du roi ; de forte que , comme dit un bel esprit , tout le monde étoit saoul de vin , & ivre de plaisir. Ce qu'il y avoit encore de plus admirable , c'étoit le bel ordre qui s'y observoit. Ceux qui ne pouvoient plus danser , rapport qu'ils étoient las d'avoir bu , on les rangeoit , à couvert , dans les salles , ou dans les rues ; & il étoit même défendu de danser sur eux ; ainsi tout le monde a fini le matin , par coucher chez soi ou ailleurs. Pour en revenir donc à madame Pinson , elle se déguisa en cavalier , ce qui lui attira beaucoup de galanteries , de la part des personnes , qui se connoissoient en beautés : mais , lorsqu'elle y songeoit le moins , des raccolleurs la prirent sous le bras , & voulurent l'emmenner. Les cris qu'elle fit furent entendus de son mari , qui étoit venu au bal de son côté , déguisé en amazone : mais

comme il avoit oublié de se faire la barbe, on le prit pour un imposteur, & on le bourra. Madame Pinson, voyant maltraiter son mari qui venoit la secourir, soutenoit qu'elle étoit sa femme. Les raccoleurs, pour s'en éclaircir, l'emmenèrent dans un cabaret voisin, où elle leur fit voir qu'elle ne mentoit pas; ce qui fit que son mari fut reconnu pour honnête homme, & en sortit à son honneur.



SEPTIEME AVENTURE,

D'un prince & d'une princesse, arrivée à un des Bals de la place Vendôme.

CE prince & cette princesse-là étoient pourtant mon cousin & ma cousine, tel qu'ou me voyez; ils s'appelloient, de leur nom naturel, monsieur & madame Miche-en-bled, qui s'aimoient bien, & se battoient toujours; mais de leur nom de déguisement, il n'en étoit pas de même. Un chasse-marée m'a conté hier à Saint-Denis, en buvant à l'Arbalète, que mon cousin & ma cousine se lassant de coucher dans le même lit, où ils se mordoient toujours, sans que cela aboutît à rien qu'au plaisir de se mordre, ils avoient résolu de se sauver en beau catimini, & d'aller au bal de bois de la place Dauphine, qui étoit le plus beau de tous, comme étant le plus voisin du cheval de bronze. La cousine eut d'abord la première volonté d'emprunter l'habit d'un garçon apothicaire de ses amis, qui avoit fait partie, tout seul, d'y venir pour s'y masquer; mais elle fit réflexion

que des embaucheurs pourroient bien la jeter dans un four ; & , comme on dit dans le peuple , l'obliger de s'enrôler , à force de lui ficher le tapin : cela fit qu'elle quitta cette imagination , & qu'elle aima mieux se déguiser en princesse ; elle en trouva les facilités par le moyen de ses amis du quartier , comme la voisine madame de Lorme ; car c'est une madame , puisqu'elle est sage-femme reçue à Saint-Côme , qui lui prêta sa robe de damas , couleur de feuille morte ; la veuve de l'Etoile , qui lui donna , en pleurant , les bas blancs de feu son mari , sergent aux Gardes ; & le compère Guillemet , qui lui fit présent , pour une heure , en riant , de la coëffure de sa défunte femme , qui étoit revendeuse à la toilette.

Le cousin Miche-en-bled , de son côté , qui trouvoit ses projets tout d'abord , & qui étoit aussi long à les exécuter , que s'il les avoit trouvés bien tard , se détermina à se déguiser en prince ; & , pour y réussir , il trouva le moyen , par ses connoissances , d'emprunter l'habit d'un page.

Les voilà tous deux , sans faire semblant de rien , tout au beau milieu du bal : nous allons voir ce qui va leur en arriver , & comme quoi ils eurent chacun un pied de nez ; car le cousin Miche-en-bled , qui avoit de la présence d'esprit le lendemain de la veille , & la cousine ,
qui

qui avoit de la sagesse une heure après qu'un homme l'avoit quittée, se trouvèrent là comme de cire, sans se reconnoître, quoiqu'ils se doutassent bien qu'il y avoit quelque chose là-dessous : cependant l'anguille se mit sous roche comme d'elle-même ; car monsieur Miche-en-bled, qui, en voyant madame Miche-en-bled vêtue à la princesse, soupçonna bien vite que c'étoit une bonne bourgeoise, l'aborda avec honnêteté & civilité, & lui offrit, comme par manière de conversation, une saucisse qu'il portoit toujours ; car il disoit fort joliment, que les saucisses sont comme les olives, bonnes, quand elles sont pochétées. Madame Miche-en-bled jugea bien, par ces belles magnières-là, que c'étoit quelque gros seigneur, puisqu'il avoit une saucisse pour représenter en public, & repliqua, avec un grand savoir-vivre, que puisqu'il le vouloit absolument, elle en mangeroit le petit bout ; ce qui fit qu'on la tira. Elle crut devoir demander, comme par manière d'éloge, quel étoit son chaircuitier ; mais il répondit, pour la dépayser, qu'il apportoit la saucisse des pays étrangers, & là-dessus, prit occasion de lui apprendre qu'il étoit prince, & de plus gentilhomme, & que son père avoit une charge de secrétaire du roi. Là-dessus la cousine Miche-en-bled lui fit bien de petites

avances d'amitié; ce qui lui fit d'abord soupçonner que ce pourroit bien être sa femme; car il connoissoit de quel bois elle se chauffoit; & il n'y avoit pas jusqu'à son frère, l'habillé de noir, qui n'en fît des gorges chaudes; de fil en aiguille, elle se mit aussi à deviser sur son état de prince; la conversation s'échauffa, & madame Miche-en-bled encore davantage; de façon que, petit à petit, le prince Miche-en-bled en étoit bientôt venu à ses fins, parce qu'il l'avoit tirée à l'écart après avoir bu bouteille; & la princesse lui avoit, à force de se faire prier, déclaré qu'elle en étoit amoureuse, parce qu'il étoit un homme de qualité. Mais il prit un scrupule au cousin; il crut qu'un brave gentilhomme, quand il se faisoit prince, ne devoit pas avoir de familiarité avec une femme, sans savoir son nom auparavant; & il lui demanda le sien. Elle dit qu'elle étoit princesse d'un autre pays que la France: mais comme elle n'en étoit jamais sortie que pour aller à Marseille, & qu'elle étoit comme qui diroit un peu prise de vin, elle dit qu'on la nommoit la princesse Très-volontiers. Aussi-tôt le cousin Miche-en-bled, lui arracha poliment son masque de dessus son nez; il ôta aussi le sien; & après avoir donné deux soufflets à sa femme, il la ramena, & la conduisit deux

bouts de chemin, en lui donnant des coups de pied au cul. On ne fera pas étonné qu'il la reconnût au nom de la princesse Très-volontiers, parce que c'étoit le nom qu'on lui donnoit quand elle étoit fille, & dont la mémoire de son mari eut souvenance mal-à-propos. C'est pour vous dire que tout le monde ne fait pas se déguiser, & que le pot s'enfuit toujours par quelque endroit.



HUITIEME AVENTURE, DU BAL DE LA PLACE VENDOME.

*Lettre d'un cousin, à son cousin qui
étoit en province.*

MONSIEUR & honoré cousin, ces lignes sont pour vous faire part des plaisirs que vous m'avez demandés, passés dans Paris, à l'occasion présente. Figurez-vous, quand je dirois plus de vingt fois, ce qui s'est passé aux noces de notre chère tante Jeanne Touasse, dans la maison de M. le receveur des tailles, qui n'y étoit pas; & si pourtant nous avions enjolivé le grand hangard, que tout le monde en étoit étonné. Malgré cela, cela n'approche pas de cent piques de ceux d'ici. Il y en eut sept, faits avec du bois & de la toile peinte exprès, sous la figure de Bacchus, de l'hiver, de treillages, de pierre, & autres figures qui représentoient toute autre chose, dont je ne vous ferai pas un trop grand détail; il suffit que tout le monde dansoit dedans, & on y étoit servi en toutes sortes de rafraîchissemens, de dindons, de mouton cuit, avec du vin rouge

tant qu'on en vouloit ; ce qui fut si magnifique, qu'on n'entendoit presque pas les violons, tant on y rioit. Tout cela, sans compter un autre grand bal fermé, pour les personnes de la dernière considération, qui avoient le moyen d'être propres ; & où il y avoit beaucoup d'autres choses à manger, soit en pâtés, jambons & friandises, qui a satisfait tous ceux qui en sont sortis.

Mais on voit souvent arriver, dans le public, des choses particulières. Voici ce qui est arrivé dans l'allée d'à-côté de chez nous, qui est vrai comme vous êtes mon cousin : c'est un nommé Jacques Beaurein, garçon brasseur, qui dit des drôleries depuis le matin jusqu'au soir, d'où vient que les filles du fauxbourg Saint-Marceau l'ont appelé le garçon embrasseur, étant fort facétieux de sa nature. Il est venu à épouser une apprentisse couturière, qu'il n'y a rien à redire contre elle, qu'une tache de vin sur l'œil gauche, qu'on ne voyoit pas du tout, en la regardant de l'autre côté. Il a voulu faire le mariage le jour des réjouissances, parce qu'il disoit que cela serviroit à ses noces, tout comme si c'étoit lui qui avoit payé ; mais on voyoit bien que c'étoit une plaisanterie à l'ordinaire.

Le mariage s'étant fait, il proposa à la

mariée de la mener au bal de l'estrapade, qui s'en excusa sur je ne fais quoi qui lui faisoit mal. Quant à lui, il passa la journée à se faire un déguisement en diable, pour faire enrager toutes ses connoissances; car, quoiqu'il y en ait d'aucuns qui l'aient blâmé de ce déguisement, qui peut, par hasard, porter malheur; on peut dire qu'il y a bien de l'esprit, à avoir l'idée de cette imagination. Si vous l'aviez vu, mon cher cousin, c'étoit à faire peur; il avoit mis une veste noire, où il avoit attaché je ne fais combien de coquilles d'huîtres; il avoit passé ses jambes dans les manches de sa redingote rouge; il s'étoit fait des moustaches noires comme un suisse; il avoit caché son nez avec une grosse écrevisse cuite; sa perruque étoit de plumes de dindons; il avoit passé à son cou la chaîne d'un tourne-broche, & s'étoit fait une queue avec la crémaillère: enfin, on ne peut pas se mettre mieux, & faut avouer qu'il fait de ses doigts tout ce qu'il veut. Il partit de bonne heure, & laissa la mariée, qui gégnoit, comme je vous disois tantôt; pour lui, il alla dans tous les baux, mangeant & buvant comme tous les diables, & faisant *hou, hou*, à tout le monde, comme ils font pour l'ordinaire, ce qui divertissoit beaucoup de gens. A trois heures du matin, il entra à la

place de Vendôme, où, après avoir bien réjoui l'assemblée, en dansant en furieux, comme on fait à l'opéra, il s'alla asseoir contre un homme déguisé en masque de payfan, qui tenoit sur ses genoux un petit masque déguisé en grand-turc; cela fit qu'il les examinoit, & qu'il devina, au mouvement de leur contenance, qu'ils avoient voulu user de l'occasion d'un bal déguisé, pour être tous deux en rendez-vous, d'autant plus qu'il les entendit dire des mots de françois, quoiqu'ils fussent déguisés en étrangers: il prit la balle au bond; &, par rapport à son déguisement, il leur cria avec sa grosse voix: je m'en vais vous emporter tous les deux; mais la barbe du grand-turc lui étant restée dans la main, voilà qu'il reconnoît sa femme. Comment diable, dit-il, c'est toi, Marianne? Voyez, ce dit-elle, sans doute; y a-t-il quatre heures que je cours les rues, pour chercher ce bon vaurien; il a tant de hâte, qu'il oublie, à la maison, le plus principal de son déguisement. Tiens, voilà les cornes que je t'apporte. En disant cela, elle en tira de dessous sa robe, une belle paire, de bœuf, qu'il avoit laissées sur son lit, & qu'elle lui attachâ elle-même sur la tête. Il ne savoit que dire; parce qu'il voyoit bien qu'il étoit dans son tort; mais M. la Rose, le sergent de milice

qui étoit venu avec sa femme, tira de sa poche une carcasse de dindon & une bouteille de vin, qui fit changer la conversation. Le marié, pour n'être pas en reste, offrit aussi à sa femme un cervelas qu'il avoit attrapé; mais elle remercia, en lui disant qu'elle en avoit mangé tout son saoul. C'est donc pour vous dire qu'il n'est pas possible qu'il n'arrive toujours quelque chose: étant avec toute la considération que j'ai, monsieur mon très-honoré cousin, votre très-humble, &c.



NEUVIEME AVENTURE,

De la place Vendôme.

LES FILLES POURVUES.

QUAND on peut établir ses trois filles, faudroit qu'un père fût pis qu'un jocrisse pour ne pas prendre l'occasion au gobet, sur-tout quand ses filles trouvent agréablement le moyen de faire une semblable fin, sans que le père lui-même n'en sache ni quoi ni qu'est-ce, comme ce qui m'est arrivé par la gratification des *Bals de plain-pied à la rue*, aux divertissemens des réjouissances des fêtes.

Le soir, comme j'étois à rosser ma femme, pour l'empêcher de se mettre en colère, dont c'est son habitude quand je ne veux pas me coucher, Jojotte, notre fille aînée, que je n'avois pas vue de toute la journée, non plus que ses deux sœurs cadettes, entrent toutes trois, battant, comme on dit, la muraille de leurs corps, tout de même que de vraies ivrognesses. Je crus d'abord qu'elles contrefaisoient d'être saoules, ce qui me parut d'un mauvais

caractère ; car je n'aime pas qu'on m'affronte ; & j'allois jouer du gourdin (que nous appel-
lons) sur leur échine , quand je m'apperçus
qu'elles étoient naturellement de la manière ;
ce qui ne m'étonna pas , rapport qu'elles
avoient badiné avec une chopine d'eau-de-vie
par tête , ce qui peut surprendre une fille qui
ne s'y attend pas. Je vis bien alors qu'il falloit
leur parler raison ; elles me demandèrent la
permission d'y aller (je veux dire au Bal des
rues). Je les envoyai au diable , dont appa-
remment elles prirent ça pour ma permission ,
& les voilà à détaier chacune de leur côté.

Jojotte arriva à la place de Vendôme ; &
dès qu'elle est entrée , comme elle tenoit d'une
main un cervelas qu'elle avoit attrapé en l'air ,
un masque , habillé en moustache , avec un
baudrier , je pense que c'étoit un suisse du
quartier , car il avoit un plumet , lui prend
l'autre main & l'emmène , lui disant : Eh ! je
crois que vous êtes ma femme ; ou , du moins ,
c'est comme tout de même , rapport que vous
ressemblez à la défunte. Et là-dessus , Jojotte
vient à se souvenir qu'une bohémienne lui a
prédit qu'elle n'épouserait jamais qu'un carême-
prenant , dont elle ne fit aucune difficulté de
s'en aller avec la moustache en question ; & le
lendemain , elle me fit savoir qu'elle m'avertiroit

dans l'année, pour être le parrain de son premier enfant, attendu qu'elle demouroit avec son époux au Pont-au-biche, près du Temple, où qu'ils font commerce de chiffons, peaux de chiens, & autres marchandises qu'on trouve naturellement dans la rue, pour peu qu'on y fasse attention. Et d'une.

Je fus trois jours sans avoir vent ni voix de Bastienne ma seconde fille; je commençois à me méfier de sa conduite pour la manière de se comporter, lorsque j'en reçus ste lettre, qui me fit connoître toute la gentillesse de son esprit :

» Mon cher père, vous m'avez toujours
 » chiffonné malheur sur le mariage, en me
 » disant, qu'à cause que je suis volontaire
 » pour faire mes fantaisies, & j'aime assez à
 » ne rien faire, je ne trouverois pas tant seu-
 » lement un mari. Je vous avertis, mon cher
 » père, que j'en ai deux, ou à peu près; je
 » suis fâchée de vous faire voir, en ça, votre
 » bec-jaune, rapport qu'il n'est pas gracieux
 » pour un père de famille de n'être qu'une
 » bête; mais il y alloit de mon honneur.

» Je suis avec soumission, BASTIENNE. »

La troisième, c'est-à-dire, ma fille Georgette, ne me laissa pas dans l'inquiétude de

I
24 LES BALS DE BOIS , NEUV. AVENTURE.

l'embarras ; comme sa sœur , dont elle est puînée ; dès le lendemain matin , elle me fit dire , par un garçon marchand de vin , qu'elle s'étoit fait dragon dans le régiment de Grassin , & que la première fois qu'elle auroit brûlé deux ou trois maisons à l'endroit de l'ennemi , elle ne manqueroit pas de m'envoyer de bonnes bribes.

On voit bien à ste fortune de ces pauvres chers enfans , le contentement d'un père ; mais ma femme sur-tout alla le conter par tout le quartier , pour se faire honneur , dont véritablement tout le monde rit & la complimenta , ce qui fait toujours plaisir à une famille. Ah ça , compère , à l'honneur que d'étouffer pinte avec vous.

Fin des Bals de bois.

LES FETES

ROULANTES,

ET

LES REGRETS

DES PETITES RUES.

THE
SOCIETY
OF
LADIES
AND GENTLEMEN



LES FÊTES

ROULANTES,

ET

LES REGRETS

DES PETITES RUES.

LES Romains ont eu leurs édiles; les empereurs eux-mêmes ont cherché à amuser ce peuple indomptable, par des spectacles d'une magnificence égale à la puissance & à l'étendue de ce grand empire. Cependant chaque objet de ces magnificences étoit fixe. Le théâtre fameux de Scaurus, qui fit tourner le peuple romain sur un pivot, étoit assurément une chose admirable; mais c'étoit une chose fixe & arrêtée, que l'on ne pouvoit en quelque façon voir, que d'un seul point de vue, & qui n'eut au plus que deux mouvemens. Aujourd'hui, la ville de Paris donne une fête

avec laquelle on se promène : elle-même coure les rues, on les coure avec elle ; on la rencontre, on l'évite, on la gagne de vitesse. Les chars des jeux olympiques n'avoient tout au plus que quatre chevaux : qui peut compter ceux dont il s'agit aujourd'hui ? Les premiers n'avoient jamais de relais, ceux-ci en auront plusieurs ; ils auront vingt-cinq pieds de long, tandis que cette Grèce si fameuse ne leur en donnoit au plus que trois : ces chars de triomphe, qui ont satisfait la vanité des consuls & des empereurs de la superbe Rome, seroient traînés, eux & leurs chevaux quatre à quatre dans les chars de Lutèce, qui doivent être à jamais célébrés.

Que Rome & la Grèce cèdent donc à Paris sur la grandeur & l'étendue du volume, & qu'elles lui cèdent encore plus sur le poids que leurs chars avoient à porter. En effet, des vainqueurs célèbres par leur adresse ou par des victoires, que d'autres leur avoient souvent procurées, étoient d'une légèreté qui n'est point à comparer à la pesanteur immense des vivres qui sont nécessaires pour rendre tous les citoyens participans d'une joie si générale. Cette abondance roulante n'a jamais eu d'exemple dans aucune histoire ; je doute même qu'elle puisse jamais être imitée ; car enfin, que de combinaisons

naïsons heureuses n'a-t-il pas fallu pour les rassembler ! Quelle imagination pour donner des livrées à la gloire , à l'hymen , &c. ! Je m'arrête , l'admiration me conduiroit trop loin. Mais je ne puis finir , sans dire que la véritable magnificence est de dépenser beaucoup , sans qu'on puisse s'en appercevoir.

Après avoir , en bon citoyen , rendu à une si belle fête la justice qu'elle mérite , je vais joindre , à ce court éloge , des éloges plus étendus ; ou , ce qui est la même chose , des relations & des descriptions de ces beaux chars , & rapporter quelques histoires arrivées à l'occasion de l'ordre & de la marche.



LE CHAR DE LA GLOIRE.

ON disoit, d'un grand seigneur fastueux, & par conséquent avare, qu'il n'avoit jamais donné une fête de cent mille livres, qu'elle ne fût manquée pour avoir voulu épargner cinq sols. On pourroit encore dire la même chose des fêtes superbes qui furent données à l'occasion du premier mariage de M. le dauphin; ce n'est pas qu'on puisse reprocher aucune épargne à ceux qui en prirent soin, on ne peut que louer leur magnificence; mais on doit les taxer d'un petit défaut d'attention: comment n'ont-ils pas pensé à charger quelque auteur célèbre de la description des fêtes, & du soin d'orner ce récit, du détail des aventures qui se passèrent alors? Si l'on eût pris cette précaution, on n'auroit pas vu de misérables auteurs donner à ce sujet des ouvrages tels que *les Bals de bois*. Ne voilà-t-il pas un beau titre? Et sans parler du plan qui est manqué, on peut dire que le style n'en est pas pur, & qu'on y trouve plusieurs fautes de françois. C'est pour prévenir

de pareilles sottises qu'aussi-tôt que j'appris, par les gazettes étrangères, les fêtes qu'on préparoit à Paris en secret, pour ménager la surprise, je me préparai, sans même en avoir été chargé, à donner, non pas une histoire exacte, mais des mémoires fidèles & désintéressés, qui pourront servir, un jour, à quelque historien distingué. Il trouvera la matière riche & intéressante.

Quel avantage d'avoir à peindre l'abondance qui a régné dans Paris ! N'avez-vous pas entendu parler cent fois d'un pays de fées, que les allouettes y tomboient toutes rôties ? C'étoit bien autre chose ici, les dindons y pleuvoient de tous côtés ; sans parler des cervelas, des andouilles des carmes & autres galanteries, les saucisses sont comptées pour rien. Comme on avoit été obligé de barrer les rues, pour la commodité du public, les plaisirs n'en étoient que plus variés. On buvoit, on mangeoit, & l'on dançoit, dans les grandes salles ; on rioit, où l'on faisoit autre chose, dans les petites ; c'étoit par-tout noces & festins.

Quelle intelligence dans la construction des chariots ! c'étoit autant d'arches de Noé, non-seulement parce qu'on y avoit fait entrer toutes sortes d'animaux, mais encore par les commodités qu'on y avoit ménagées.

On feroit bien voir aux Troyens que leur cheval n'étoit qu'un âne.

Rien n'approche de l'ordre qui a été observé : par exemple, le char de la gloire passoit assez bien par-tout, parce qu'il étoit conduit par des gens du premier au quatrième degré de mérite ; mais le char de Bacchus, qui étoit ivre, ayant pris le cul-de-fac de l'opéra pour une rue, alloit enfler tout droit & écraser une de ces demoiselles, lorsqu'un homme galant se mit au-devant, tira la barrière & sauva la demoiselle ; de sorte qu'il n'entra que le timon, qui ne fit point de mal.

Voilà sur quel canevas, on doit décrire la fête de la ville : & pour les épisodes, on donnera le récit de quelques aventures, dont elle a été l'occasion.



LE CHAR DE L'HYMEN.

LE char de l'Hymen est sans contredit celui que je respecte le plus, parce que c'est le char du Dieu qui fait aujourd'hui notre bonheur ; mais j'aurois désiré que son équipage contînt moins de personnes. Je l'aurois volontiers représenté, sous la forme d'un vis-à-vis ou d'une diligence : on auroit toujours pu y employer, avec un succès égal, le céleste & argent dont on lui a donné les livrées ; on auroit pu l'animer, le colorier, le rendre plus agréable, & peut-être même y ajouter quelques impressions de jaspes, pour y donner un sous-entendu aussi fin qu'agréable ; mais les grands hommes ont toujours de grandes & de justes idées : & pourquoi le char de l'Hymen est-il en général si grand à Paris ? C'est parce que c'est une voiture, dans laquelle on a coutume de mener souvent bien du monde.

Il y avoit dans ce char des instrumens de toute espèce, ce qui faisoit bien bonne compagnie, d'autant que presque tous ces gens-là

jouoient aigre & parloient faux, ce qui étoit d'une grande ressource pour ceux qui aimoient mieux faire la conversation, que d'entendre jouer du violon; & l'avantage étoit égal pour ceux qui aimoient mieux entendre jouer du violon, que de faire la conversation. On ne pouvoit pas comparer ce beau char à un apothicaire sans sucre; car toute la rue des Lombards y étoit: aussi la jeunesse de l'équipage s'amusoit-elle à manger des cerises confites; & comme il étoit ordonné de présenter quelque friandise au peuple, on avoit l'attention de lui jeter les noyaux au nez, & même dans les yeux, si cela lui faisoit plus de plaisir; c'est ce qui arriva à un borgne, qui d'un coup de noyau perdit son bon œil, & qui eut la présence d'esprit de dire aussi-tôt, bon soir la compagnie. Il y avoit à côté de lui un clerc de procureur bel esprit, qui s'écria: je voudrois qu'il m'en eût coûté les deux yeux & en avoir dit autant. Ce ne fut cependant pas là, l'aventure la plus tragique. On conçoit qu'on ne faisoit pas tourner comme un sabot, un char de cette taille; aussi il n'y avoit point de tournant, qui ne fît des reproches aux chars, parce qu'il n'y a point de char, qui ne cherchât querelle aux tournans. A l'égard des lanternes, il n'y en avoit pas plus que dans l'œil du borgne, qui venoit d'être aveuglé;

pendant la difficulté des tournans a donné lieu au projet de faire une ville sans tournans. On doit l'exécuter la première fois qu'on rebâtira Paris tout à neuf ; à moins qu'on n'exécute un autre projet plus simple , qui sera de faire , dans la suite , des fêtes sans chars.

L'aventure dont je parlois , quand je me suis interrompu , fut donc causée par un tournant. Le cocher de l'Hymen tourna trop court , & la voiture accrocha brusquement un auvent , & le fit tomber dans le char avec la compagnie qui étoit dessus. Il s'y trouva entr'autres badauds , deux garçons perruquiers , une marchande de charbon , un capucin & une hirondelle de carême. On se représente aisément , que tous ces différens états culbutèrent les uns sur les autres , sans garder de préséance à qui passeroit le premier. Le hasard fit qu'un des deux perruquiers tomba sur la charbonnière , l'autre sur l'hirondelle , & le capucin sur le perruquier. Le premier perruquier blanchit entièrement la charbonnière , & la charbonnière noircit le perruquier : si ! l'impoli , s'écria-t-elle , qui me couvre de blanc ! Ah ! la vilaine , repliqua le perruquier , qui me tache de noir. Les paroles s'aigriront , la dispute s'échauffa , ils en vinrent aux mains ; de façon qu'en un moment , la vendeuse de charbon parut être une perruquière , & le perru-

quier un vendeur de charbon. Il y eut moins de débat entre l'autre perruquier & l'hirondelle de carême; aussi leur affaire finit-elle par des éclats de rire; le capucin se releva aussi blanc que la charbonnière, avec un peigne qui étoit tombé de la tête du perruquier, & qui s'étoit accroché à la barbe du révérend père; le garçon le reprit, & le secoua long-temps comme une étrille.

Voilà ce qui prouve qu'il s'introduit toujours quelque chose d'étranger, dans le char de l'Hymen; lorsqu'on veut le faire promener dans les grandes rues, & sur-tout un jeudi-gras.



LE VAISSEAU DE LA VILLE.

QUELQUES lecteurs mal intentionnés demanderont certainement qui je suis , pour oser entreprendre la description d'un vaisseau. Je n'ai autre chose à leur repliquer , si ce n'est que j'ai passé une partie de ma jeunesse , dans les coches d'Auxerre , de Nogent , de Montargis & de Melun ; je prends toutes les semaines le villeneuviers. Pendant le voyage de Fontainebleau , on ne voit que moi dans le valvin , & j'étois encore jeudi dernier dans le trecol : je loge plus souvent dans la galiote que dans ma chambre. J'ai été à Rouen par les batelets : je suis né au gros-Caillou ; feu mon père pêchoit des écrevisses avec des grenouilles , & mon frère prend encore des anguilles. Il me semble que voilà assez de titres pour faire la description d'un vaisseau ; je n'aurois pas eu la vanité d'en faire étalage , mais j'ai craint les mauvais propos ; & quoiqu'il ne faille pas être haut , il faut sentir ce que l'on est. Cela posé , j'entre en matière.

Il faut convenir, pour la gloire de M. le prévôt des marchands, que le vaisseau de la ville est le plus beau qui ait jamais paru sur le pavé de Paris ; cela doit mettre les choses extraordinaires si fort à la mode, que je ne doute pas qu'à Venise on ne se serve incessamment de carrosses, au lieu de gondoles ; les équipages seroient bien plus doux, en allant sur l'eau ; mais aussi les vaisseaux seroient bien plus rudes, en allant sur le pavé.

Je suis persuadé que l'on seroit très-capable de donner à la ville un bal paré en bottes fortes, & une cavalcade en bas de soie. Revenons au vaisseau. Comme il n'étoit point de ces ouvrages qui n'ont ni tête ni queue, il avoit pour pilotes un cocher & un postillon, aussi galans que leurs chevaux, qui citoient à tous momens ces deux beaux vers de l'opéra d'Alceste :

Voyez sur mon vaisseau

Le divertissement nouveau.

Il faut avouer, à notre honte, que messieurs de mer ont bien plus de sel, dans l'esprit, que nous. C'est ce qui me fait croire que l'auteur du grenier à sel de l'esprit, se méloit de marine, lorsqu'il composa cet ouvrage, qui fut cause que plusieurs lecteurs l'envoyèrent par-delà les monts.

On peut juger, par la citation du cocher & du postillon, de la science qui étoit dans notre vaisseau; on y favoit tous les cahin-caha qui étoient le refrain de la fête; on y dansoit beaucoup, & l'on ne faisoit que des balancés, à cause des roulis du vaisseau. Mais n'importe, quoique ces messieurs aient les pieds en dedans, cela n'empêche pas l'esprit d'y être. D'ailleurs, ils ont encore un avantage, c'est de se noyer beaucoup moins que nous, quoiqu'ils soient plus à portée que d'autres de cette commodité.

Mais je ne fais par quel hasard il arrive que beaucoup plus de gens se noyent sur le pavé de Paris, que sur la mer; c'est même ce que j'ai craint pour le vaisseau de la ville, lorsque j'ai vu un officier tirer l'épée contre un des chevaux qui ne vouloit pas avancer; je suis bien sûr que ce cheval-là étoit un mauvais citoyen, de ne pas vouloir marcher en pareille occasion; car, pour quel jour réserveroit-on ses jambes? Peut-être aussi ne vouloit-il pas s'en servir, parce que le cocher & le postillon n'étoient point habillés en uniforme de mer; car naturellement ils devoient être en hommars & en crabes; & lorsque les chevaux virent que leurs guides n'avoient pas l'habit de leur élément, ils en prirent la marche, en allant comme des

écrevisses; c'est ainsi qu'il faut mettre les remerciemens en action.

Tous les matelots étoient des chaircuitiers, des boulangers, des rôtiſſeurs, des pâtiffiers, tous mieux vêtus que les feigneurs auxquels ils préſentoient à manger. On remarquoit, parmi eux, pluſieurs beaux eſprits, car il y en a partout, qui avoient l'attention de juger ſur les phyſionomies de ce qu'il falloit à ceux qui les portoient; ils jetoient des pains de Gonneſſe, des aloyaux, des gigots, des brioches à ceux qui avoient l'air have & décharné; comme qui diroit des auteurs. Mais en même-temps ils avoient la galanterie de faire tomber les fauciffes, les andouilles & les cervelas du côté du beau ſexe. Cela s'appelle, à ce que je crois, favoir faire les honneurs du vaiſſeau.

L'eſprit étoit donc commun, dans cette voiture; mais ce qu'il y avoit de plus rare, c'étoit un père qui avoit plus d'eſprit que ſon fils; on va le voir par l'hiſtoire ſuivante.

Le père s'appelloit Marche-à-terre, il étoit facteur de lettres; ſon fils ſe nommoit Noyau, & étoit garçon limonadier de la comédie italienne; ce qui fait voir que les enfans n'ont pas toujours le même nom & la même profeſſion que leur père: c'eſt une petite morale qu'il eſt bon de faire en paſſant. Le père avoit plus

d'esprit que le fils ; mais le fils passoit pour en avoir plus que le père , parce qu'il vouloit en faire paroître davantage. Tout le monde a le choix de sa réputation. Lorsqu'on a l'adresse de la faire pallier , on n'en exige pas les preuves.

Quoique Marche-à-terre fût père , cela ne l'empêchoit pas d'avoir une maîtresse ; ce qui est beaucoup plus agréable que d'avoir un enfant. A l'égard de Noyau , il plaïsoit d'abord , mais il ennuyoit ensuite ; il changeoit souvent de maîtresse , non pas par mérite , mais par nécessité ; il étoit plus souvent renvoyé qu'infidèle : *on ne déplaît sans sujet , que lorsqu'on a plu sans motif.* Il avoit deux grands défauts pour la société , c'étoit d'être intéressé & caustique.

Un jour il se fit tirer l'oreille , pour payer de la bière à une personne du monde , que son rival lui enleva avec des échaudés. Voilà ce qui lui revint d'être intéressé , & ce qui lui démontra la vérité de cette maxime : *ce n'est qu'à ses dépens qu'on séduit ce qu'on aime ;* enfin il fut chassé de la dernière maison , parce que , le jour de l'an , il avoit donné des étrennes mignonnes à la fille qui étoit fort petite , & à la mère qui étoit fort grosse , un livre intitulé : *Réflexions sur la maladie du gros bétail ;* ce qui choqua également l'un & l'autre , attendu que

de pareilles étrennes ne font pas à la portée de tout le monde. Il fit tant de conditions, qu'à la fin il s'avisa d'être amoureux de mademoiselle Coquelet, que son père aimoit autant que lui, & c'est là ce qui fit bien voir la différence des génies.

Noyau, à force d'écrire des lettres, s'étoit gâté l'esprit, & Marche-à-terre avoit formé le sien à force d'en porter; ce qui prouve que les dessus de lettres, font bien souvent ce qui en vaut le mieux.

Mademoiselle Coquelet; pressée séparément par le père & par le fils, dit qu'elle donneroit la préférence à celui des deux qui la feroit promener sur un des chars de la ville. Marche-à-terre, qui étoit facteur des prémontrés, & qui avoit emprunté un de leurs habits pour se déguiser en boulanger, proposa à mademoiselle Coquelet de se déguiser en mitron. Cet expédient lui plut beaucoup, d'autant plus que les femmes font toujours fort bien en habit de cheval. Elle jugea par-là que Marche-à-terre avoit de la tête, & gouverneroit un royaume aussi-bien que M. Guillaume.

Noyau, qui avoit le démon de l'écriture, voulut proposer un expédient dans une lettre, & la mit, selon sa coutume, dans une lanterne qui étoit vis-à-vis la fenêtre de mademoiselle

Coquelet, dans laquelle elle reportoit ses réponses. Mais par malheur toutes les lanternes furent ôtées, parce que les chars les auroient cassées, & la boîte à lettres de Noyau, fut portée chez le commissaire Regnard, qui sans doute ne la rendra pas si publique, que les lettres d'un françois.

Mademoiselle Coquelet, pour n'être pas reconnue, quoique déguisée, s'étoit mise dans le fond de cale, où elle buvoit comme un chaircuitier, dans l'intention de mieux cacher son sexe.

Noyau, ne voyant pas de lanternes, se douta bien que son billet n'avoit pas été rendu. Il témoigna à son père, qu'il étoit étonné qu'on eût ôté à la ville, un si grand ornement. Vous avez raison, mon fils, répondit Marche-à-terre; mais pourquoi des rues ne seroient-elles pas sans lanternes, il y a tant d'esprits qui s'en passent? Ce n'est pas, ajouta-t-il, que M. le lieutenant de police n'ait voulu faire mettre des vessies, que messieurs de la ville auroient prises pour des lanternes; mais un marchand de chandelles est venu leur dire, que ces lanternes n'étoient que des vessies.

Dans ce moment, on entendit plusieurs voix effrayées qui crioient que le vaisseau prenoit eau. On descendit, & l'on trouva que

c'étoit mademoiselle Coquelet, qui, à force d'avoir bu, n'avoit pas pu s'empêcher de rendre.

Ah ! c'est mademoiselle Coquelet qui est ivre, s'écria galamment Noyau. Non, mon fils, repliqua gravement Marche-à-terre, mademoiselle Coquelet est une demoiselle incapable d'être prise de vin, elle est seulement étourdie du bateau.

C'est par mon moyen qu'elle a pris ce petit divertissement avec tant de distinction ; ainsi elle est à moi par préférence, cela doit vous faire voir, mon fils Noyau, que d'agir vaut mieux que d'écrire, & que votre père a plus d'esprit que vous.



LE CHAR

DE CERÈS.

VOICI, monsieur, la description du quatrième char, & il me semble déjà vous entendre dire, comme on disoit dans les rues, que cela ne finit point, & qu'on pourra, dans la suite, appeller Paris la ville des chars, comme vous savez; & comme messieurs de ville l'ignorent peut-être, qu'on nommoit par excellence, celles de la Palestine & de la Judée, où Salomon faisoit hiverner les siens. Quoi qu'il en soit, celui dont j'ai à vous entretenir encore, & qui n'est pas le dernier, étoit le char de Cérés. Nos badauts le trouvèrent mal placé à la suite de celui de Bacchus; & prétendirent qu'il auroit dû le précéder, parce qu'on ne s'avise guère de boire sans avoir mangé; mais l'envie de critiquer fait dire souvent bien des choses peu exactes. On leur répondit, avec raison, que quand il arrivoit quelque courier porteur de bonnes nouvelles, on lui donnoit d'abord pour boire, sans jamais lui dire: mon ami, vous me faites grand plaisir, voilà pour manger.

Le char de Cérès suivoit donc celui de Bacchus, & Cérès n'étoit point une de ces figures chargées de l'embonpoint convenable à la mère nourrice du genre humain, ni accompagnées du cortége brillant que lui donnent nos poëtes. C'étoit une petite & maigre figure de carton gris sale, dont le visage de papier mâché, faisoit soupçonner la santé, & qu'un poliffon dit, qui ressembloit à du pain moisi.

Placé à une fenêtre assez basse pour entendre une partie de ce qui se disoit dans la rue, je veux vous rapporter les raisonnemens les plus communs & les plus sensés que j'entendis faire sur tous ces personnages inanimés, introduits dans cette illustre fête.

Pourquoi, disoit-on, au lieu de toutes ces figures mauffades & délabrées, qui ne font aucun plaisir, & qui ont coûté dix fois plus qu'elles ne valent, n'a-t-on pas, comme à l'opéra, rempli les chars de personnages naturels bien habillés, & qui auroient rendu le spectacle plus vif? Car ils ont beau dire, il n'y a rien d'amusant comme ce qui remue.

Par exemple, Sans-Quartier, grenadier du régiment des gardes françoises, avec son fusil & un bel habit de l'opéra tout neuf, un beau chapeau bordé, sa cocarde & le plumet de son capitaine, n'auroit-il pas mieux représenté le

Dieu Mars, que ce vieillard de cuir bouilli, dont la tête a brandillé, dès le premier pas de la marche, & qui s'en vint tomber sur son nez au milieu de la Place Royale, & en plusieurs autres endroits.

Un jeune homme, beau & bien fait, comme M. Bacheau, ajusté comme pour la noce, qui en fait tous les mots & les facéties, c'eût été là un Dieu de l'hyménée; il falloit lui donner ce personnage, toutes les filles du quartier vous l'auroient suivi d'importance; car c'est un maître coq que ce M. Bacheau; sa charrette ne se seroit pas embourbée à celui-là, elles vous l'auroient poussée tant qu'à des noces; & un officier, de la ville, n'auroit pas été obligé de tirer l'épée contre les chevaux, pour leur faire monter le Pont-Royal; ce qui leur causa moins de peur qu'à lui-même, puisqu'il en mourut dès le soir.

Et pour vous faire un Bacchus, disoit un autre, c'étoit ma foi bien de la paperasse qu'il falloit, nous aurions fort bien prêté, pour rien, tous les maris de notre montée; dame, il y auroit eu à choisir pour trouver un bon ivrogne, on ne pouvoit s'y tromper, du moins c'en auroit été un qui se seroit enivré *gratis*, aux dépens de notre bonne ville.

Combien connoissons-nous de bonnes grosses

mamans, qui auroient fait à miracle la représentation de Cérès, accompagnée de tous les mitrons de notre connoissance, & de nos petits enfans, qui auroient fait les moissonneurs avec un bon quignon de pain blanc dans la main.

Une femme de trente à trente-cinq ans, qui étoit assez bien vêtue, d'une belle robe de fatin sur fil, étoit précisément sous ma fenêtre, & cria tout haut, à un de ses amis : te souviens-tu de la grosse marchande mercière, qui demeuroit presque vis-à-vis de chez nous, & qu'on appelloit, dans le quartier, la boulangère de pâte-ferme ? Vraiment oui, lui répondit l'autre, & de son grand garçon de boutique, que je nommois, moi, l'Enfourneur d'Avignon, parce qu'il étoit de ce pays-là ; de ses trois petits bâtards d'enfans, dont les deux aînés étoient jumeaux, & dont nous appellions le dernier cadet. Ah ! qu'ils auroient bien mieux rempli ce char de Cérès, & que je donnerois bien de bon cœur une belle pièce de six sols, pour voir une charretée pleine de cette garniture de connoissance.

Mes babillardes, échauffées par le souvenir de ce qui les avoit le plus touché dans leur jeunesse, s'arrêtèrent encore long-temps au même endroit, & continuant leur conversation, elles se disoient : effectivement, ces figures,

pleines de vie, ne se feroient pas cassées comme ça, elles auroient fait honneur à messieurs de ville, en buvant & en mangeant tout le long du chemin; elles vous auroient fait aller ces musiciens, qui ne vont que d'une fesse: entends-tu comme ils ne savent ce qu'ils font, vois-tu le fifre qui ne peut trouver son trou, qui coure comme un diable après? Ah! ah! ah! il falloit faire entonner à ces belles divinités des chansons sur le mariage de notre bon dauphin, nous aurions fait chorus tout le long du chemin; elles auroient mieux valu que tout leur sucre, leurs dragées & leurs compôtes.

J'y aurois gagné moi-même, monsieur; je vous aurois envoyé ces chansons. Au reste, on m'a dit que ce genre de détail pouvoit amuser en province. J'avoue que j'ai peine à le croire; car ces pauvretés ne font rire ni le cœur, ni l'esprit. Que voulez-vous? Je me soumets à la mode, c'est un tyran, & je finis par cette réflexion: il est bien triste d'être obligé de donner des fêtes publiques au Public; si on avoit donné celle-ci anonyme, à qui auroit-on pû s'en prendre?

LE CHAR DE BACCHUS.

. . . ? . . . (. . . ! . . .
 . . . , . . . ; . . . :
 . . .) . . . ; . . . : . . . ? . . .
 . . . " . . . , . . . ;
 . . . : . . . " . . . , . . . , . . .
 . . . ? . . . , . . . ; . . . (.
 . . . , . . .) . . . , . . . :
 . . . , . . . ; . . . " . . . ?
 . . . : . . . ! . . . ;
 . . . ; . . . , . . . " . . . ,
 . . . (. . . , . . . , . . . ,
 . . . ; . . . : . . .) . . . !
 . . . , . . . : ?
 . . . , . . . : . . . " . . . ,
 . . . ! . . . : . . . ? . . . ,
 . . . ; . . . : . . . "

IL y a ici une lacune ; c'est une mauvaise
 plaisanterie d'un de nos auteurs, chargé du
 char de Bacchus, qui a cru s'en débarrasser
 en nous envoyant une lacune.

Nous sommes fâchés de voir que nous avons pris pour associé, un homme qui est dans l'erreur publique, & qui croit qu'une lacune n'est rien. Nous allons prouver quel abus on en a fait, quelle en est l'origine, & quel rôle elle a joué. Une lacune est aussi énergique pour celui qui l'entend, qu'une lanterne sourde est claire pour celui qui la porte. Retournons la face de la lanterne, & présentons la lumière aux yeux des nations.



HISTOIRE

D E

LA PRINCESSE LACUNE.

AVANT qu'on eût inventé l'écriture, par conséquent avant l'établissement de la grande poste, il existoit une princesse qu'on nommoit la princesse Lacune; elle ne savoit pas écrire, parce qu'on n'écrivoit pas alors, comme je l'ai déjà dit; & de-là on peut conclure qu'elle ne savoit pas lire.

Elle avoit une mère, & tout au moins un père, qui, heureusement pour eux & pour elle, la génoient beaucoup. Je dis heureusement, parce que la gêne & la contrainte forment le plaisir des mères & le bonheur des filles; le plaisir des mères, parce que c'est un droit d'autorité qui leur rend la sagesse supportable; le bonheur des filles, parce que cela leur donne une occasion d'exercer leur esprit & d'attraper leur mère.

Il est louable que les unes reprennent, il est juste que les autres trompent. L'aigreur fait

la dignité des vieilles, la supercherie fait l'agrément des jeunes; tout est établi dans le monde pour le bien de l'ordre.

Voilà donc le lecteur instruit que le roi & la reine rendoient malheureuse la princesse Lacune. Elle étoit fort amoureuse d'un joli prince, qui étoit le pot-pourri de la cour; on l'appelloit le prince Sous-entendu: la reine ne vouloit pas qu'il rendît visite à la princesse, de peur qu'il ne lui portât à la tête, ce qui peut tirer à conséquence. Mais les ordres de l'amour sont mieux exécutés, que les défenses des mères.

Le prince étoit triste, quoiqu'il eût grande attention de sourire toujours. Toute la cour le croyoit amusant, mais son sourire n'étoit qu'un ennui sous-entendu. Il mettoit de la finesse à tout: rencontroit-il une femme, il lui disoit: en vérité vous êtes adorable, &.... je n'en veux pas dire davantage. Trouvoit-il un fat, il l'embrassoit en lui criant: mais rendez-moi donc raison de cela; tu as les yeux bien battus; & je parie que.....

Il n'est pas étonnant qu'avec autant d'esprit il eût tourné la tête de Lacune: lorsque par hasard ils se rencontroient, ils se trouvoient beaucoup d'esprit; comment auroit-elle pu ne

pas être persuadée par quelqu'un qu'elle ne comprenoit jamais?

Princesse, lui dit-il un jour, vos yeux sont bien vifs, je ne puis y fixer les miens que... Vous devinez le reste. Prince, lui repliqua-t-elle, vous pensez toujours avec délicatesse; aussi je vous vois avec un plaisir véritable; car..... Ah! quel bonheur pour moi, reprit le prince transporté! Permettez que je vous prenne la main, &..... Ah! finissez, seigneur, poursuivit la princesse avec une voix émue; parce que je vous ai donné mon cœur, faut-il?...

Le prince continua, la princesse repliqua, il pressa, elle s'attendrit, il cessa de parler, elle se tut; tout le reste est sous-entendu.

Quelques heures après, ne sachant plus que faire, la princesse prit un petit morceau de crayon, & fit sans distraction plusieurs points différens. Que faites-vous, princesse? lui dit Sous-entendu. Je m'occupe toujours de notre amour, répondit-elle, je fais des sous-entendus. Voyez ce point-là; je veux qu'il signifie: mon cher prince, m'aimez-vous? Aussi-tôt le prince s'écria: si je vous aime, ô Dieu! Cette réponse, dit la princesse, doit avoir pour marques deux points différens. Le premier point marquera la première partie. Si je vous aime! La dernière partie, qui est, ô Dieux! sera mar-

quée par ce point-ci. Ah ! que d'esprit, dit le prince, nous pourrons par ce moyen nous entendre sans nous parler : oui, dit la princesse, beaucoup mieux que lorsque nous nous parlons ; il ne s'agit que de convenir de nos faits. Voici une petite marque que nous appellerons une virgule, cela voudra dire une proposition ; la réponse qui, tant que vous m'aimerez, sera oui, aura pour marque un point sur la virgule ; s'il arrive que nous nous fassions des reproches, car l'amour délicat en a toujours à faire, ils seront notés par ces points-ci, que nous nommerons le point aigu. On fera éclater sa sensibilité par un autre point, qu'on peut appeller le point de douleur. Lorsque nous voudrons dire du mal de nos parens, nous nous servirons de cédilles pour faire des allusions : ces deux marques () ; ainsi placées, indiqueront un tête-à-tête ; en dénotant qu'on est séparé des autres, ce sera une paranthèse. Le point admiratif en sera une suite nécessaire ; & ce moment, dit-elle en rougissant, que malgré moi vous avez su amener, sera dépeint par le point circonflexe.

A l'égard des mots qui ne signifient rien, convenons qu'ils seront rendus par ces marques « », auxquelles nous donnerons le nom de guillemets.

Voilà pourquoi on s'en sert pour marquer les harangues. Ah ! qu'il y a d'ambassadeurs dans le monde , à commencer par messieurs les échevins , qui sont de vrais guillemets !

C'est ainsi que le prince & la princesse parvinrent à se voir & à tromper le roi & la reine. Ce fut là ce qui donna la première idée de l'écriture ; on la doit à l'Amour. La plume , dont on s'est servi , fut tirée de ses ailes. Toutes ces lignes , en points différens , furent appelées lacunes , du nom de la princesse ; & voilà le contre-sens dans lequel les auteurs tombent indignement. Ils mettent leurs lacunes en points fixes , ils croient que cela ne veut rien dire , & cela dit trop. Ils sont souvent bien plus énergiques , en ne faisant que des lacunes. Je ne veux , pour preuve infaillible des choses fortes , que renferme la lacune , que tous ces petits points , dont les poëtes séparent les mots d'un vers qui exprime l'incertitude , le trouble , la tendresse & la terreur ; Corneille en a plusieurs ; l'auteur de Radamisthe en est plein ; on en trouve beaucoup dans Mérope ; tout le cinquième acte d'Armide en est semé ; on en voit les plus heureuses dans le comte d'Essex , & celle-ci sur-tout , lorsque Salsbur veut dire à Elifabeth :

Vous perdez dans le comte, le plus grand.

Elisabeth répond :

Je le fais, & le fais à ma honte.

Preuve que les lacunes disent beaucoup, puisqu'il n'y a que le plus grand qui s'y trouve.

Ah ! si je fais jamais un ouvrage pour le Public, je veux qu'il soit en lacunes ; & les chars de la ville auroient été bien moins critiqués, s'ils y avoient été aussi.



SIXIEME CHAR,

QUI N'A PAS PARU;

Par un auteur qui ne paroîtra jamais.

ON croit pouvoir dire, sans flatter le Public, qu'aucun des autres n'approchoit de la magnificence superbe de celui-ci. C'étoit le char des mariages. La ville, toujours occupée de se peupler, avoit jugé digne de sa prudence de faire faire des sujets pour les maîtres qu'on nous prépare. Cent demoiselles, presque toutes filles des quatre principaux quartiers de Paris, avoient été mariées des libéralités de la ville : ces heureux couples, unis sous de si favorables auspices, ne pouvoient manquer de faire des fortunes proportionnées. La satisfaction, peinte sur leur physionomie, se communiquoit d'autant plus aisément, qu'il y avoit une multitude de concours attiré par la curiosité d'une fête si intéressante ; c'est ce qui les avoit fait placer sur les deux côtés du char, à cause de la vue. Mille chaînes de fleurs, galamment entrelacées en guirlandes, sembloient

les attacher les uns aux autres, à peu près comme l'on unit les particuliers qui se destinent au service de mer. (a)

Une table, magnifiquement servie, tenoit le milieu du char, & sembloit n'être que le repas de la noce, quoiqu'elle fût destinée à l'événement le plus éclatant de la journée.

Tout le monde fait que la poudre, bien maniée, peut diriger à point nommé les effets du mouvement qu'elle imprime aux corps, qui, en la comprimant, sont devenus susceptibles de toute la force de son élasticité : ainsi je juge, sans vous flatter, ami lecteur, que vous devinez que le double fond du char étoit rempli de poudre, disposée avec tant d'art par une personne consommée dans l'artillerie dès la dernière guerre, qu'en y mettant le feu, elle devoit enlever, à hauteur des toits ordinaires des maisons, toutes les viandes contenues dans le char, qui, décrivant chacune leurs paraboles particulières, en raison de leur gravitation différente, seroient tombées à différentes distances dans toute la superficie des places publiques, pour y présenter des rafraîchissemens aux spectateurs.

(a) On a usé de cette périphrase pour éviter le mot de galérien, qui auroit pu rappeler au lecteur des idées peu gracieuses pour une réjouissance.

Les peintures du char étoient dignes de ses autres ornemens. Sur un fond gros bleu, négligemment glacé de couleur de rose, on avoit peint, en argent ou en or, les différens attributs des mariages; mais comme ils n'étoient qu'en détrempe, une pluie, qui tomba toute la nuit au travers des remises du rempart, les fit couler presque tous. (a)

Pour qu'un char, destiné à conduire les heureux époux, fût assorti, de pied en cap, à leur allégresse, on avoit eu soin de prendre des chevaux de quinze à dix-huit mois, dont la gaieté devoit répondre à celle de leurs maîtres; mais on a bien éprouvé ici, combien il est dangereux de confier le timon des affaires à une jeunesse. A peine le cortège étoit-il en marche, que les jeunes animaux, animés par le bruit des chars précédens, & de messieurs les officiers à cheval, dont ils étoient entrelacés, se livrent à toute la pétulance de leur imagination. En vain les cochers prudens usent de toutes les voies de douceur, pour ramener les esprits; la correction les irrite, leur vivacité se tourne en fureur; ils entraînent avec eux les palefreniers pendus aux longues de soie

(a) On avoit, par précaution, élevé des remises en forme de hangards, pour y mettre les chars, afin d'être tout portés pour partir.

bleues & argent destinées à les retenir. Les fiancées tremblent pour leur fruit, les époux crient, les cochers jurent, les enfans pleurent, les chiens aboient, le peuple fuit en désordre le long du rempart; plusieurs demoiselles voulant passer les fossés des contre-allées, y tombent la tête la première: quelques-unes y gagnent, d'autres s'en désolent; la fermentation redouble; les traits cassent enfin; tout s'arrête, le calme revient peu à peu; la compagnie d'ouvriers, établie avec prévoyance à la suite de chaque char, s'avance diligemment; leurs habits bleus, d'un bordé d'argent, que l'on avoit mis double sur la manche pour marquer leur utilité, semblent redoubler leur zèle; & le désordre ne dure qu'autant de temps qu'il en falloit pour le réparer. Ce temps si court, fut néanmoins assez long pour donner quelque inquiétude à la pauvre mademoiselle Mougny. M. Quijain se trouva là pour son malheur: l'ayant vue d'abord par derrière, voilà, dit-il, un dos de ma connoissance; il fait le tour, & à ses traits charmans il reconnoît sans peine son visage: c'est alors, qu'elle auroit bien voulu troquer ses jolis yeux rouges contre des yeux noirs, son nez camus contre un autre. Ah! ah! lui dit-il, mademoiselle, vous êtes donc une faiseuse de fortune; vous avez fait la

mienne, j'en conviens; vous m'apportâtes en mariage les trois cents livres de messieurs les fermiers généraux, sans lesquels je ne serois pas actuellement garçon tailleur; mais je croyois que vous ne faisiez cela que pour moi; & pendant que vous me dites que vous allez chercher des nourrissons en campagne, vous allez en prendre de tout élevés au magasin de la ville; car vous n'êtes là, sans doute, que pour épouser ces messieurs! Monsieur, reprit mademoiselle Mougny, ce que vous me dites est une preuve que je ne suis pas votre femme; une personne comme vous ne voudroit pas faire éclater en public des tracasseries de ménage avec son épouse; mais, quand cela seroit, en devrois-je moins faire la fortune de monsieur? Trop heureuse, hélas! si, comme le monsieur qui étoit empereur & comptoit ses jours par ses bienfaits, je pouvois compter les miens par de pareilles fortunes! M. Quijain vouloit répondre; mais M. Bouchivet, qui étoit le fiancé du jour, prenant la parole: monsieur, lui dit-il, point tant de bruit, mademoiselle me fait honneur, & je vous prie d'être persuadé que je défendrois le sien. Je m'appelle Bouchivet, je ne vous en dirai pas davantage, mais.....

Vous sentez, cher lecteur, qu'il n'en falloit pas beaucoup pour exciter une discussion entre

ces deux messieurs, qui ne se connoissoient pas; mais, comme on alloit s'échauffer, le char raccommodé prit sa marche, qui ne fut pas même interrompue par l'impertinence d'un mauvais plaisant, comme il y en a toujours parmi la canaille, qui se mit, comme on passoit par-devant les Enfans-trouvés, à insulter mademoiselle Triport, en lui disant: arrêtez donc, mademoiselle, pour voir messieurs vos enfans; il est bien singulier qu'ils ne soient pas de votre noce: tenez, les voilà tous trois qui viennent au-devant de vous; au moins donnez-leur un cornet de dragées.

Mademoiselle Triport fut assez interdite, comme une personne qui ne s'attend pas à quelque chose; mais une dame qui étoit là, de sa connoissance, prit son parti: allez, monsieur, dit-elle, on fait ce que c'est que la médifance du public; mais mademoiselle est connue, ce n'est pas la fille d'un bedeau qui porte la verge depuis vingt ans avec assez de considération, pour avoir obtenu une place dans les mariées, qui est capable de pareille chose; une fille élevée comme elle, pourroit bien être attrapée une fois par une foiblesse; mais, avec l'éducation qu'elle a eue, on apprend, de ses premiers malheurs, à éviter la récidence. Cette conversation dureroit peut-être encore, si l'on

ne fût arrivé à l'esplanade de la porte Saint-Antoine, lieu de la première distribution. Le char étant arrêté, on mit le feu à la première mine ; mais comme, dans les affaires d'un grand détail, on ne peut pas tout prévoir, on n'avoit pas songé qu'en faisant sauter les viandes, on donneroit une furieuse commotion aux mariés. En effet, à la première secousse, voilà tous les mariés en mouvement ; vous croyez bien qu'ils ne perdirent pas de temps à descendre ; ils descendirent cependant encore plus vite qu'ils ne vouloient ; jamais union ne fut de moins longue durée ; & , en effet, ils n'ont point eu tort. Quand on a agi de bonne foi dans un mariage, on est bien disposé à le rompre, quand on se voit en but à l'artifice : chacun, en effet, s'en alla de son côté. (a) Mais c'est à quoi le public a fait peu d'attention ; il devoit, en effet, la sienne au spectacle d'un ambigu magnifique, servi dans la moyenne région de l'air ; l'effet de la mine fut parfait ; mille gigots en l'air faisoient un coup d'œil que l'on ne peut bien se figurer sans l'avoir vu ; les cornets de sucre, se délivrant par leur

(a) On espère que ceci ne dégoûtera pas le public de se marier ; on ose l'assurer, que la règle n'est pas sans exception ; & qu'il pourra encore se contracter des mariages de bonne foi.

propre vibration, faisoient pleuvoir une grêle de dragées; des compagnies de perdreaux pleuvoient toutes rôties par-dessus les fossés de la Bastille; les poulets, comme par instinct, tomboient en foule chez les plus jolies femmes du Marais; un troupeau de dindons vint tomber dans les cours du palais, & l'on a vu des bandes d'oies, jusques dans le quartier du fauxbourg le plus reculé.

L'absence des mariés rendit inutile une plus longue marche de ce char; c'est ce qui fait qu'il n'a pas eu la réussite des autres; mais on a cru devoir rendre compte au public de l'invention, peut-être la plus judicieuse de toute la fête, & qui méritoit le mieux de réussir.



LES REGRETS

DES PETITES RUES.

Sur l'air : Jean, faut-il tout vous dire ?

Nous entendions dire par-tout :
 Monsieur de Bernage, à ce coup,
 S'est surpassé lui-même :
 C'est bien pis encor cette fois
 Que ce ne fut aux bals de bois
 Ah, mardié, que je l'aime !

Ce magistrat judicieux
 Ordonne les fêtes au mieux,
 Au parfait, au suprême :
 Les beaux chars ! les jolis chevaux !
 Le bon vin qui fort des tonneaux !
 Ah, mardié, que je l'aime !

Tous ont crié, grands & petits ;
 Du bourgeois jusqu'au noble fils,
 De monseigneur de Tresme :
 Vive, vive mille & mille ans
 Monsieur le prévôt des marchands !
 Ah, mardié, que je l'aime !

Cependant il nous fit, hélas !
 Pour nous seules, du jeudi gras

Un jeudi de carême.
 Au diable aussi qui chantera,
 Et celle de nous qui dira :
 Ah, mardié, que je l'aime !

Qu'à nos fenêtres, quelque jour
 De son brelingot, à son tour,
 Aux balcons d'un troisième,
 Il voye un objet plein d'appas,
 Qui lui fasse dire tout bas :
 Ah, mardié, que je l'aime !

La nuit, quand pour la cajoler,
 Il pensera nous enfler,
 D'une vitesse extrême
 Nous barricadant avec soin,
 Nous l'enverrons dire plus loin :
 Ah, mardié, que je l'aime !



 CHANSON NOUVELLE,

Sur l'air : Y'avance, y'avance, y'avance, &c.

MONSIEUR le prévôt des marchands, }
 Homme d'un grand entendement, } *bis*
 Pour célébrer le mariage
 De notre dauphin, a fait rage.

Il a rassemblé, tout d'abord,
 Les magistrats de ville en corps,
 Leur a dit : que nous faut-il faire,
 Si au public nous voulons plaire ?

Ne donnons plus de bals de bois,
 On les critiqueroit, je crois,
 Car on en a dit du mal, parce
 Qu'ils sentoient un peu trop la farce.

Sur quoi messieurs les échevins
 Ont dit : faudra donner du vin,
 Des cervelas en abondance,
 Et des violons pour la danse.

Le prévôt des marchands a dit :
 Vous avez tous beaucoup d'esprit ;
 Mais c' que vous proposez de faire
 Me paroît un peu trop vulgaire.

Faisons promener des chariots
 Dorés du bas jusques en haut.
 On approuva l'idée à cause
 Que c'étoit une belle chose.

Ainsi, le jeudi au matin,
 Ces beaux chars, au nombre de cinq,
 Furent en marche, bien en file,
 Par toutes les rues de la ville.

Dans le premier est le Dieu Mars,
 Qui se tient droit comme un César,
 Traîné par des chevaux d'Espagne,
 Car on n'alloit pas à l'épargne.

Il étoit fait d'un beau carton,
 Sur un dessin de Bouchardon,
 Et remuoit tant soit peu la tête,
 Comme pour approuver la fête.

Les cochers & les postillons
 Etoient tout couverts de galons
 Rouges comme des écrevisses,
 Et dorés comme des calices.

Ensuite l'Hymen, & l'Amour
 Sur le second vient à son tour;
 Avec un orchestre qui touche
 Tous les airs de M. des Touches.

Le troisième est un vaisseau
 Bleu & argent, quoique fort beau;
 Où il y avoit de la mangeaille,
 Et de quoi bien faire ripaille.

Ceux qui suivent sont merveilleux,
 Bien plus plaisans & plus joyeux;
 Bacchus est dans le quatrième,
 Et Cérès est dans le cinquième.

Après s'être bien promenés,
 J'ignore où on les a menés;
 Mais au peuple on entendoit dire;
 Ça nous a dû faire bien rire.

CHANSON NOUVELLE ;

Sur l'air : Monsieur le prévôt des marchands.

LE jour venu, dès le matin,
 Près de la porte Saint-Martin,
 Il sortit, c'est vérité pure,
 Des tonneaux, des dieux, des cochers,
 Du pain, des chars, de la dorure,
 Des cervelas & des archers.

An premier de ces chariots,
 Que de tras, tras! que de tros, tros!
 C'étoit le Dieu Mars de la Thrace,
 Triomphant de je ne fais quoi:
 On l'auroit fu, si dans sa place,
 On nous eût montré notre roi.

*Fin des Fêtes roulantes, & des Regrets
 des petites rues.*

MEMOIRES
DE L'ACADEMIE
DES
COLPORTEURS.

ALMA MATER

DE LA FACULTÉ

DE

COLLEGE

AVANT-PROPOS.

TEL que soit un corps, il mérite une sorte de considération, & il lui est permis de faire ses remontrances, quand il est lésé & offensé.

Ce principe posé, il ne fut jamais rien de plus juste que les plaintes présentées au public par le corps des colporteurs.

L'usage du monde nous a appris que le personnel le touche peu, s'il n'est enveloppé sous quelques formes étrangères; ainsi nous avons fait choix de nos meilleures plumes, pour retracer quelques-uns des malheurs arrivés à plusieurs de nos membres; car les rapporter tous, qui pourroit les colporter? Mais ce qui nous paroît inconcevable, c'est la situation dans laquelle nous avons été attaqués, lorsque les dames les plus aimables nous étoient associées, lorsque les hommes les plus agréables s'unissoient à nous, pour donner, aux auteurs, des preuves, à peu de frais, de leur protec-

tion, en même-temps qu'ils témoignent leur goût pour l'esprit. Quand les gens du monde se mêlent d'un métier qu'ils ne devroient point faire, c'est, pour l'ordinaire, au désavantage du corps qui l'exerceoit; mais aussi, ce même corps en retire une protection & un honneur qui le mettent à l'abri de certains inconvéniens. Voilà ce que nous devons espérer, voilà ce que nous n'avons pas éprouvé.

Après avoir gémi long-temps dans le silence, nous allons rapporter des faits qui mettront en action nos pertes & nos douleurs.

Etre plaint par d'honnêtes gens, c'est la consolation de la probité. Nous espérons de leur justice & de leur intelligence, qu'ils nous pardonneront encore plus volontiers toutes les fautes d'une édition furtive, qui n'a pu se faire sous les yeux du secrétaire de notre académie.



MEMOIRES

DE L'ACADEMIE

DES COLPORTEURS.

*Idee générale de la société des colpor-
teurs, nécessaire à l'intelligence de cet
ouvrage.*

IL ne s'agit point ici des colporteurs choisis & examinés par la chambre syndicale, & reçus par M. le procureur du roi, qui sont au nombre de cent vingt, qui ont des patentes, une médaille, &c. Il est question d'une autre espèce plus utile aux amusemens de Paris, & dont il y a trois classes distinguées & séparées. Ceux de la première sont tout au plus quatorze : ils ont des ouvrages manuscrits, qu'ils mettent en société pour l'impression, & qu'ils appellent *de la morue*. Ces quatorze ne sont connus que de quatre de la seconde classe,

dont les membres vont dans les grandes maisons, tandis que ceux qui sont de la troisième classe ne travaillent que dans les cafés & les hôte's garnis.

Les quatre de la seconde classe, qui communiquent avec ceux de la première, ont coutume d'indiquer, le cabaret où l'on doit se trouver pour traiter des affaires de la compagnie; car on évite de se trouver trop souvent dans le même endroit, crainte d'être *remouché*. Au reste, en entrant dans cette société, on fait serment de ne jamais nommer personne, si l'on avoit le malheur d'être arrêté; & si l'on avoit faussé son serment, on seroit banni pour toujours du corps, disgrâce qui ne dispenseroit pas le banni de recevoir, toutes les fois qu'il seroit rencontré, un nombre raisonnable de coups de bâton.

Il y a, dans la première classe, des gens de tête, d'esprit & de jugement. Le père la Fontaine, par exemple, mérite d'être à jamais célébré; ce grand homme ne fait pas lire, il est vrai; (sans doute que ses lumières en font plus nettes) on lui fait la lecture, à l'assemblée, de quelques pages d'un ouvrage imprimé ou manuscrit, cela lui est égal; aussitôt, sans balancer, & sans jamais s'être trompé, ce vieillard respectable dit: *vela qui est bon,*

il y a de la morue ; ou , ça ne vaut pas un chien mort.

En un mot , c'est là le tribunal où , comme chez le juge des enfers , les auteurs viennent subir leur destinée : aussi , suivant cette prompte décision , le corps se charge , ou refuse ; bien entendu , cependant , que l'état & la religion ont leurs brayes nettes : ce sont encore les termes de ce père aux autres , dont Dieu bénisse les jours. Sa critique sur les libraires est admirable ; il fait leur portrait dans la perfection : il trouve , ainsi que messieurs les auteurs , qu'ils gagnent trop , & qu'ils font trop les entendus ; ainsi il engage , autant qu'il le peut , la société d'avoir affaire directement aux imprimeurs : c'est alors qu'un intérêt général animant tout le corps , un ouvrage ne tient point du pied à terre , & qu'il se trouve , pour ainsi dire , enlevé dans la minute ; tout le corps travaillant avec ardeur pour le faire aller. Enfin , sous les ordres & par le conseil de ce grand homme , sans la *pouffe* , nous serions trop heureux ; nous nous sommes plaints au ciel de D** ; mais , comme l'âne qui vouloit changer de maître , nous avons P** à nos culottes. Dieu vous en garantisse , ainsi que nous , mon cher lecteur , & nous mette tous en état de chanter la mère Godichon.

VOYAGES

D'UN CUL-DE-JATTE,

COLPORTEUR.

RIEN n'est plus capable de former l'esprit que les voyages ; c'est une vérité reconnue de tous les temps , & les voyages ont été toujours regardés comme une des parties les plus essentielles de l'éducation.

On est cependant étonné de voir tant de gens dépenser inutilement beaucoup d'argent à faire le tour de l'Europe, pour rapporter chez eux un peu plus de ridicule qu'ils n'en avoient auparavant. La raison en est simple, la réflexion seule peut nous rendre utiles les choses que nous voyons , & l'on entreprend de si grands voyages, qu'il faut les faire avec précipitation , & par conséquent ne rien voir avec l'attention nécessaire pour former l'esprit. Ce seroit ici la place d'une critique de tous les voyages qui ont paru. Comme je n'en ai lu aucun , ma critique ne seroit peut-être pas exacte, & je n'ai point besoin de prouver une

vérité aussi reconnue. Il n'est, par exemple, point de plus grands voyageurs que les courriers du cabinet; il n'est point aussi de voyageurs moins instruits; & par proportion, le plus ou moins de précipitation des voyageurs est la mesure de leur ignorance. Peut-être ai-je obligation à la nature de m'avoir mis hors d'état d'aller aussi vite que les autres. J'ai moins voyagé, c'est-à-dire que j'ai parcouru moins de pays; mais j'ose dire que j'ai vu plus de choses, puisque la lenteur de ma marche m'a donné le temps de voir tout ce qui se pouvoit voir dans les lieux où j'ai passé, & de méditer profondément sur ce que j'ai vu.

Je naquis, il y a déjà assez long-temps, dans la boutique d'une grainetière, qui logeoit dans une petite rue qui conduit au carrefour qui mène à la place de Sorbonne. Quoique notre fortune ne fût pas alors brillante, il est certain que ma mère avoit passé sa vie dans la plus grande élévation; elle avoit été danseuse de corde, & les tours admirables qu'elle faisoit, même sur la corde lâche, lui avoient acquis, outre l'admiration publique, un petit bien assez honnête.

Ma mère avoit quitté la haute place qu'elle avoit si bien remplie, & cédant à une sœur aînée que j'avois, l'avantage d'amuser le public,

elle s'étoit établie maîtresse à danser : elle avoit choisi pour sa demeure le quartier de l'université, comme celui de Paris où il y a le plus de jeunesse. L'arrivée de l'infante lui inspira l'ardeur de contribuer à la joie publique, en se remontrant sur le théâtre, qu'une troupe, dont ma sœur étoit, fit dresser sur la place d'Etampes. Les applaudissemens l'animent, elle oublia qu'elle étoit grosse de sept mois, & en voulant faire le grand écart, duquel cependant elle avoit toujours conservé l'habitude, elle retomba à cheval, sur la corde lâche ; si rudement qu'il fallut sur le champ l'emporter. On la ramena à Paris, mais comme les douleurs augmentoient, on fut obligé de l'arrêter chez la grainetière dont j'ai parlé, & chez qui ma mère me mit enfin au monde. Mais je m'étois ressenti de sa chute, la secousse m'avoit fait rentrer totalement les jambes ; il est vrai que j'en avois le ventre beaucoup plus gros. Enfin, la sage-femme décida tout d'un coup que, n'ayant point de jambes, je serois cul-de-jatte ; ce qui m'est arrivé.

Telle est l'histoire de ma mère & celle de ma naissance.

Mon père étoit plusieurs prétendent qu'il étoit huissier à verge ; en effet, ma mère m'a souve ntdit qu'il la menoit à la baguette ;

mais je n'ai jamais rien su de positif sur son compte. Mes premières années furent comme celles de tous les enfans ; je tettaï, je pleurai, je criai, je pissai au lit, c'est-à-dire sur la petite paille où l'on me couchoit ; car les révolutions du système avoient dérangé notre petite fortune.

Si-tôt que je pus être en état de me servir de mes mains, on se hâta de m'apprendre à marcher, à l'aide d'une petite cuvette de bois, dans laquelle j'étois assis, & de deux petites béquilles. Nous voyions assez peu de monde, quoique ma mère fît l'impossible pour avoir des amis ; rien n'égale la joie excessive qui s'emparoit d'elle quand quelqu'un venoit la voir. Si elle n'eût fait cet accueil qu'à une seule personne, sa réputation en eût souffert ; mais comme, à quelques nuances près, son ravissement étoit le même dès qu'il arrivoit quelqu'un, ceux qui la connoissoient lui rendoient justice, & convenoient que c'étoit les hommes en général qu'elle aimoit, sans avoir de goût bien réel pour aucun. Il est même vraisemblable qu'après les épreuves qu'elle avoit faites des malheurs de l'amour, elle n'étoit pas tentée de s'y livrer : aussi, malgré ce qu'elle conservoit encore de beauté, on ne voyoit guère de gens attachés long-temps à elle, que

ceux qui craignent plus les faveurs que les rigueurs de leurs maîtresses.

Un officier invalide étoit le moins gai, mais le plus infatigable de ses adorateurs; le souvenir m'en fait bâiller encore : c'étoit un galant homme certainement; mais mon corps eût aisément suivi son esprit; amateur passionné de la raison, il l'eût fait aimer s'il l'avoit vêtue d'un moins grand dueil; mais dévoué, outre mesure, au bon sens & aux détails, il mettoit des principes dans la façon de donner un bouquet, & des circonstances si détaillées dans les récits, qu'on n'avoit jamais la patience d'attendre la morale par où il les finissoit : la gêne de sa contenance, parfaitement assortie à l'aridité de son esprit, annonçoit, à la première vue, un fonds de tristesse inépuisable. Il faut convenir qu'il étoit homme de parole.

Ma mère qui, si elle se fût piquée d'esprit, n'auroit pu viser qu'à celui de réflexion, s'accommodoit assez de ce caractère : ami d'ailleurs de la décence la plus compassée, respectueux à faire évanouir, il n'eût jamais rien exigé de quelqu'un à qui il avoit accordé son estime; je ne fais même s'il n'auroit pas poussé la soumission ou la galanterie jusqu'à être confident au cas de besoin; trop heureux de prouver la vérité de son amour par ce sacrifice!

Tel étoit le complaisant le plus ordinaire de ma mère, heureux si j'avois imité sa vertu ! je crains bien que le lecteur ne trouve que je n'ai imité que sa pesanteur.

Quelques autres amis de ma mère partageoient avec celui-ci l'avantage de composer son cortége presque par-tout où elle alloit, & sur-tout à la promenade, qui étoit son amusement favori ; mais il n'y en avoit aucun qui méritât une attention particulière ; & quand il s'en seroit trouvé un, par hasard, qui eût pu être soupçonné de quelque préférence intime, je me garderois bien d'en parler, & j'attribuerois ces prétendues apparences plus à la négligence de ma mère, sur sa conduite extérieure, qu'à rien de réel.

Peut-être l'envie de m'accoutumer à marcher étoit le motif de ses promenades : peut-être aussi étoit-ce une habitude contractée d'abord par hasard, & qu'elle a toujours suivie depuis sans réflexion. Cette promenade ne me fut pas inutile ; quand j'eus attrapé dix ans, mon tempérament parut prendre le dessus ; d'ailleurs, à force d'habitude, j'avois contracté un peu de facilité à marcher, & je fis enfin le tour de la place de Sorbonne. J'étois assez sujet à ma bouche, infirmité qui me venoit de famille : je trouvai sur les pas de la Sorbonne la bonne

mère Dufour, qui y vendoit ou donnoit à fucer la noix confite aux jeunes ecclésiastiques qui venoient faire leur cours de théologie ; elle eut pitié de ma situation, & quand tout le monde fut parti, elle me donna la noix confite qui avoit été fucée, ce jour-là, par une bonne partie de l'université ; elle m'en promit autant quand je reviendrois : on peut juger de mon empressement à la revoir. Je commençois alors à fortir seul ; j'en profitai pour partir de chez nous tous les jours dès le matin, afin d'être arrivé à midi pour la noix confite ; communément j'y étois long-temps auparavant. Je ne puis m'en repentir ; à force de fucer les restes de l'université, je m'apperçus que j'en prenois les goûts. J'ose dire que c'est de là que m'est venu le goût de la littérature ; nourri dans les sciences, je les aimai ; & ce goût m'est toujours cher, malgré les malheurs qu'il m'a attirés, comme le verront ceux qui auront la patience de me lire jusqu'à la fin. Je m'apperçus bientôt, par la réussite de ce petit voyage, que si je pouvois aller plus loin, je m'instruirois encore mieux, & je résolus d'entreprendre le tour de Paris. Ma mère, qui ne me destinoit qu'à une place de donneur d'eau-bénite, qu'on lui faisoit espérer à Saint-Etienne-du-Mont, frémit d'abord de mon projet ; elle

m'en représenta les inconvéniens, la grandeur de Paris, les différentes mœurs des quartiers différens, le peu d'accueil que l'on y fait aux étrangers, & l'impossibilité où elle étoit de m'équiper convenablement pour un pareil voyage. Ses remontrances furent inutiles, la résolution en étoit prise; l'abbé Viquette, que j'avois vu en Sorbonne, m'avoit promis de me faire recevoir chez son père, qui étoit imprimeur dans la rue Saint-Jacques, & de me donner ensuite des recommandations pour les autres quartiers: il ne m'en falloit pas davantage. La jeunesse est imprudente, je partis malgré les oppositions de ma mère, & la longue suite de choses sensées que m'exposa très-lentement notre très-sérieux invalide.

Je fus assez bien reçu, d'abord chez M. Viquette, où j'arrivai le jour même de mon départ. Mademoiselle Ninon sa fille étoit née compatissante; elle proposa de me garder, & que quand son frère l'abbé auroit une cure, il me donneroit une place à la porte de son église. Le bon homme de père y consentoit; mais sa femme, qui n'approuvoit pas toujours ses décisions, s'y opposa. Vraiment, dit-elle, voilà un joli bijou à garder dans ma maison, comme si nous n'avions pas déjà assez d'emplâtres, sans vous compter, mon mari; je

n'aurois qu'à voir un magot comme cela dans une grosseffe : apparemment que M. Viquette trouve que je ne dois plus rien craindre de ce côté-là. Fi, cela est honteux, il ne vous falloit pas une femme comme moi ; allez, il ne vous convient pas d'avoir de ces façons-là avec une honnête femme, parce que j'ai fait la sottise de vous épouser en quittant la coëffe blanche ; il semble que vingt-deux ans de mariage fassent un siècle. Mais voyez-le un peu, voilà-t-il pas un homme bien tourné, pour croire que je ne suis bonne à rien. Ah, pardi, mon ami, de ce côté-là, comme de tous les autres, je ne serois pas embarrassée de vous faire voir que vous ne ferez jamais qu'un sot auprès de madame Viquette ; mais je saurai me tenir sur mon quant à moi ; vous n'avez qu'à y venir, je voudrois voir cela. Quand je dis cela, ce n'est pas que je m'en soucie, mais une honnête femme est sensible aux attentions, & on ne se fait pas à se voir mésestimer. M. Viquette s'étoit prudemment retiré vers les deux tiers de la harangue de madame, qui, tout de suite, fit à sa fille la plus belle morale du monde sur le mariage : Tenez, Ninon, lui dit-elle, voilà ce qu'on gagne à se marier ; un homme n'a qu'à vous faire un enfant tout de travers, & puis vous voilà chargée d'une bête

épaulée qui n'est bonne ni à rôtir ni à bouillir. Madame Viquette dit encore mille belles choses que j'ai grand regret d'avoir oubliées ; mais comme elle étoit , à un peu de promptitude près , la meilleure personne du monde , elle finit par consentir que je resterois huit jours ; elle mit pour condition que je me tiendrois sur le pas de la boutique , pour avertir quand il viendrait quelqu'un. Je m'en trouvois fort bien ; je voyois les passans , & comme j'étois près de terre , je voyois , mieux qu'un autre , mille choses plaisantes , & sur-tout la jolie jambe de mademoiselle Ninon , quand elle venoit travailler sur la porte (a). A Paris , il est aisé à un homme , qui a tant soit peu de monde , de faire bientôt des connoissances , quand il est toujours sur le pas d'une porte : aussi eus-je bientôt fait des amis ; une tendre reconnoissance pour la place de Sorbonne , & les noix confites qu'on y trouve , me faisoient saluer tous les jeunes abbés de notre rue ; s'ils passaient un peu près de moi , je rangeois mes petites béquilles , de peur qu'elles ne les fissent tomber. Ces politesses , & cent autres plus recherchées encore , mais que je tairai , parce

(a) Ici l'auteur tourne un peu court , c'est pour varier ; on trouvera , dans la suite , des transitions de deux pages entre deux faits de trois lignes.

que je ne cherche pas à me vanter, me firent bientôt remarquer de tous ces messieurs. Il y en eut un entr'autres qui me parloit presque toutes les fois qu'il passoit; c'étoit l'heure, c'étoit l'adresse de sa blanchisseuse qu'il me demandoit, & cent autres questions qui commencent à établir l'estime entre les personnes qui ne se connoïtroient pas sans cela. Ce même abbé me chargeoit quelquefois de lui garder son porte-feuille; peu-à-peu je devins son commissionnaire. Un jour de congé, comme il partoît pour aller se promener à Mont-rouge, ou ailleurs, Cubas, me dit-il, (c'étoit mon nom) fais-moi le plaisir de donner ce paquet à madame Lefevre, la femme d'un répétiteur de droit françois, qui vient souvent voir mademoiselle Ninon; je ne veux remettre ce paquet qu'en mains sûres; car ce sont les Nouvelles ecclésiastiques, je t'ai choisi, je te crois honnête garçon; cache bien ce paquet, & donnes-le lui sans qu'on le voye. Je promis tout, mon abbé s'en alla; & moi qui étois resté seul à la maison; car tout le monde étoit allé au salut du premier dimanche du mois, je n'eus rien de plus pressé que de lire les Nouvelles ecclésiastiques, après lesquelles j'avois vu courir tant d'alguazils inutilement. Je décachette étourdiment ce paquet: quelle fut ma

Surprise ! le lecteur ne s'attend sûrement pas à la suite de tout ceci, ni moi non plus, en vérité. C'étoit une lettre au lieu de nouvelles, & une lettre qui me fit trop d'impression pour l'oublier jamais. La voici ; on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici un modèle de lettres galantes, fait par un monsieur qu'on voit bien qui a de belles études :

» Madame & charmante maîtresse,

» Ce seroit vous dérober la reconnoissance de
 » vos bienfaits, que de ne pas vous apprendre
 » toutes les métamorphoses que l'Amour a
 » faites en moi depuis le jour heureux où j'ai
 » eu le bonheur de vous connoître en faisant
 » collation au Luxembourg. Non, madame,
 » les Métamorphoses d'Ovide n'en approchent
 » pas ; aussi n'étoit-il qu'un poëte, & mon
 » cœur me dit que vous avez les sentimens
 » d'une muse. Enfin, madame, je ne suis plus
 » le même, toute la paresse que l'on me repro-
 » choit est disparue, mon professeur en est
 » surpris ; & moi je sens que j'apprends mes
 » cahiers avec autant de plaisir qu'ils me fai-
 » soient de peine, depuis que vous m'avez
 » dit que vous n'aimiez pas les ignorans, &
 » qu'il faudroit, pour vous plaire, être fort
 » sur les humanités. Je conçois que la science

» de monsieur votre époux vous rend difficile
» là-dessus. O trois fois heureux, & peut-être
» davantage, le mortel qui a pu gagner votre
» cœur par une science solide & profonde !
» peut-être y parviendrois-je, si jamais j'étois
» un répétiteur en vogue comme lui ; peut-
» être ne me trouveriez-vous pas indigne de
» vous ; j'y travaille sans cesse : le ballon, le
» volant, le cheval fondu, tout cela ne m'est
» plus de rien ; je voudrois que vous puissiez
» voir tous les sacrifices que je vous fais.
» Mais vous m'avez recommandé d'être pro-
» pre ; en vérité c'est un plaisir de me voir ;
» je n'essuye plus mes plumes à mes bas ; je
» détire mes manchettes tous les matins ; je
» me lave les mains tous les jours de congé ;
» & toutes les fois que j'ai marché dans la
» crotte, j'essuie mes souliers avec mon mou-
» choir, pour n'avoir pas, comme vous dites
» si plaisamment, l'air d'un porteur de chaise.
» Enfin, je ne pouvois pas mettre la main à
» la plume, & je ne puis vous dire combien
» je l'y mets avec plaisir depuis que c'est pour
» vous prouver mon amour. Tant de méta-
» morphoses, madame, ne peuvent venir que
» d'une divinité ; & votre physionomie char-
» mante l'annonçoit, car c'est bien de vous
» qu'on peut dire après le célèbre Virgile :

» *incessu patuit Dea.* Cela perdrait à être tra-
 » duit. Achevez donc, madame, de me rendre
 » tel qu'il faut être pour vous plaire; l'Amour
 » vous aidera; il protège des cœurs aussi fin-
 » cères que le mien: permettez qu'il fasse mon
 » bonheur, & ajoutez à cette grace celle de
 » me croire avec respect,

» Madame & charmante maîtresse,

» Votre très-humble &
 » très-obéissant serviteur,
 » l'abbé PINABELLE. »

Je n'étois déjà que trop porté à l'amour; mon cœur ne cherchoit que des prétextes; les métamorphoses de l'amour me firent espérer qu'il s'en feroit en moi de favorables. Déjà l'amour me devoit donner des jambes, me voilà décidé à aimer: mon choix tomba sur mademoiselle Ninon; ses bontés m'avoient attaché, ses charmes n'eurent pas de peine à m'enflammer, étant aussi à portée que j'étois de les voir depuis les pieds jusqu'à la tête. La première chose cependant qui m'occupa fut de rendre à madame Lefevre le paquet quoique décacheté; pour cela je le mis sous moi, dans ma jatte. Quand elle vint, je lui fis signe de le prendre: elle m'entendit fort bien; mais comme je m'ap-

puyois dessus à mesure qu'elle le tiroit, elle acheva de déchirer l'enveloppe, & ma tricherie réussit. On devine aisément que la nuit suivante se passa de ma part à rêver : comment dire à mademoiselle Ninon que je l'aime ? comment le prendra-t-elle ? Mais elle le prendra encore moins bien si je ne lui dis pas : il faut donc parler. J'en eus bientôt l'occasion ; elle venoit tous les matins déjeûner sur la porte, j'avois retenu ce que j'avois pu de la lettre ; j'en fis une déclaration assez passable, & qui ne réussit pas mal, car elle se mit à rire de toutes ses forces. De ce moment je fus plus hardi à lui en parler, & j'ose dire que je ne lui ai jamais parlé sans avoir le plaisir de la voir rire aux larmes : comme on est cependant troublé dans une boutique par les allans & venans, j'imaginai que si je pouvois être une nuit dans sa chambre, j'aurois tout le temps de l'entretenir ; elle couchoit dans l'arrière-boutique de plain-pied, & monsieur & madame Viquette dans la chambre par-delà sur le derrière. Il ne me fut pas difficile le soir, pendant le souper, de me glisser dans sa chambre ; je me mis sous son lit pour n'être point vu, on crût que je dormois sous le comptoir, & tout le monde se coucha. J'attendois quelques momens pour lui parler ; mais elle avoit oublié une précaution

tion en se couchant ; pour la réparer , elle met la main sous son lit , elle prend ma jatte au lieu de ce qu'elle cherchoit ; le poids lui paroît plus pesant que de coutume , elle n'en tire que plus fort , car elle étoit vive ; la secouffe me fait tomber violemment la tête contre le vase qui étoit auprès de moi , & qui s'en va roulant jusqu'à la porte de la chambre , où il se brise. Pour comble de malheur , la chatière étoit ouverte , & ce qui étoit dans le pot passa en grande partie par la maudite chatière , & alla inonder une pile de factums qu'on avoit mis là en sortant de la presse. Il en falloit bien moins pour faire arriver madame Viquette : on peut juger de sa situation quand , ouvrant sa porte , elle vit les factums inondés , le pot de chambre cassé , mademoiselle Ninon tremblante & pétrifiée à genoux sur son lit , comme on est en pareil cas , avec la jatte de Cubas à la main. L'action commença par quelques soufflets , que madame Viquette accompagnoit de la harangue la plus pathétique. La pauvre Ninon pleuroit de tout son cœur , & dans sa surprise laissa tomber ma jatte , dans le moment , par malheur , où je sortois un peu la tête hors du lit pour voir si M. Viquette ne viendroit pas au secours de sa fille. La chute de la jatte , qui m'attrâpa le milieu du nez , me fit faire un cri

involontaire, qui détourna l'attention de madame Viquette : mais comme la jatte m'avoit couvert en même-temps la tête, le paquet informe qui se présenta à sa vue lui parut être un revenant pour le moins ; elle recula deux pas ; la chandelle lui tomba des mains ; un gros infolio qui étoit à terre lui fit donner une entorse , à laquelle je crois que Ninon & moi devons la vie. Ce fut alors que M. Viquette parut avec de la lumière , & proposa des moyens de conciliation, ou du moins d'éclaircissement. On peut juger s'il fut bien reçu : madame Viquette lui parla avec franchise , & il faut avouer que les fureurs d'Oreste paroïtroient froides auprès de la franchise de la bonne dame ; elle se dédommageoit en propos des actions dont l'entorse la privoit : elle ne voulut entendre à rien, que pour préliminaire on ne me mît à la porte de la rue ; j'y passai la nuit. Quelles réflexions ! Le retour du jour , loin d'adoucir ma peine , augmentoit mes inquiétudes ; le lever de l'aurore m'annonçoit le retour de madame Viquette , je tremblois ; heureusement son entorse la retint au lit. La charitable Ninon vint m'apprendre qu'il n'étoit pas possible que je restasse plus long-temps ; elle vit toute ma douleur , elle y fut sensible. La compassion est ingénieuse comme l'amour ;

Ninon me proposa, pour avoir occasion de revenir à la maison, de me faire colporteur; sa mère en cherchoit un pour quelques ouvrages anonymes; l'intérêt étoit sa passion dominante. Ninon lui fit faire la proposition par M. Golo, premier garçon de la boutique, qui avoit sa confiance, & qui a eu depuis celle de bien d'autres; il la détermina sur le champ. Ma jatte parut une cache peu suspecte: on ne me donna qu'un sol par exemplaire, & je partis. Il est aisé de juger qu'à ma démarche je ne pouvois pas prétendre aux premiers étages, & que, dans tout le chemin que j'ai fait dans Paris, je n'ai pu connoître que les mœurs des rez-de-chaussée, ce sont les moins intéressans; le récit en seroit froid. Peut-être quelque jour les mettrai-je en action ou en vaudeville, malgré la distance des rues différentes où les scènes se passeront si je puis les bien dialoguer, faire parler chacun comme il doit, donner au laquais d'une duchesse un autre ton qu'au garçon d'un procureur, & à une marchande en boutique un propos différent d'une fruitière à la petite semaine; le lecteur sera plus frappé des objets que d'un récit, & les choses se placeront dans sa tête, avec d'autant plus d'ordre, que celui de la pièce sera plus extraordinaire. D'après cette réflexion, on me permettra de passer

tout de suite aux événemens intéressans de ma vie.

Les deux premiers livres dont je fus chargé, furent deux brochures ; l'une intitulée, *Problème proposé à l'académie des sciences, pourquoi les mulets d'Auvergne, qui ont le trou du cul rond, font des crottes quarrées* ; l'autre, *l'Inutilité du mariage*, par une religieuse qui a fait deux voyages aux eaux.

Des espions, que je ne pouvois connoître, avoient acheté mes livres des premiers : on les examina. L'ignorance pardonne moins une question embarrassante qu'un blasphème : aussi les gens du métier décidèrent le problème tendant à détruire la certitude des sciences, à établir le pirrhonisme & à autoriser l'impiété. Le second livre fut trouvé janséniste, par l'éloignement qu'il inspire d'un sacrement : & le pauvre Cubas fut le lendemain conduit au châtelet, d'où il ne fait en vérité par où sortir.

Il est cependant véritable que je sauvai de ma jatte quelques morceaux, dont je fais présent à mes confrères ; & dont ils m'ont promis de se servir dans le tableau de leurs misères ; il y a quelques morceaux imparfaits.

HISTOIRE

DU SORCIER GALICHET.

ON croit qu'il n'y a de forciers que les vaches espagnoles : un esprit fort a bientôt dit cela ; mais je pense qu'on doit plutôt s'en rapporter à moi qui suis un esprit foible. Je n'en veux pour preuve que M. Galichet, qui n'étoit ni vache, ni espagnol, & qui cependant avoit l'honneur d'être forcier.

C'est lui qui fit teindre un cheval bai & le vendit pour un cheval noir.

C'est lui qui fit passer pour l'ame d'un jacobin une grande fille habillée de blanc, qui venoit toutes les nuits voir le père procureur.

C'est lui qui fit pleuvoir des chauves-souris sur le couvent des religieuses de Montereau, le jour que les mousquetaires y arrivèrent.

C'est lui qui fit paroître tous les soirs un lapin blanc dans la chambre de madame l'abbesse, sans que l'on parvint à le prendre, parce que M. Galichet avoit prédit qu'on ne pourroit l'attraper que lorsque madame l'abbesse ferreroit les jambes.

Je ne finirois point si le souvenir des tours qu'il m'a joués ne m'ôtoit pas le souvenir de ceux qu'il a joués aux autres. Il est vrai que tout cela ne me seroit pas encore arrivé, si je n'avois voulu avoir famille. C'est sans contredit une grande peine pour un honnête homme que de se marier, tant il y a d'espèces différentes de femmes; sages, sensibiles, prudes, coquettes, tristes, gaies, laides, jolies, le choix en est également embarrassant.

Les sages n'ont que l'amour-propre; elles se remercient d'une vertu dont la nature fait souvent tous les frais; l'orgueil fait leur sévérité; l'obstination fait leur persévérance; l'aigreur forme leur caractère; elles ne veulent point d'amans, ne peuvent pas avoir d'amis. Toute la charge retombe sur le pauvre mari, qui est en vérité bien à plaindre lorsque sa femme est impérieuse & qu'elle n'a qu'un serviteur. Je me suis étendu sur ce portrait des femmes vertueuses, parce que c'est le défaut le plus essentiel à corriger dans la société; à l'égard des autres, je n'en dirai qu'un mot. Les femmes sensibiles sont à charge, les prudes sont trompeuses, les coquettes sont inquiétantes, les tristes sont ennuyeuses, les enjouées vous raillent, les jolies vous laissent, & les laides vous restent.

J'avois toujours fait ces réflexions pour demeurer garçon ; mais il suffit de faire des réflexions , pour être tenté de faire des sottises ; j'en suis la preuve : j'ai commencé par les unes & fini par les autres.

Je fus possédé du démon du mariage ; cela m'en fit acquérir un autre , qui fut ma femme malheureusement : le premier passe & le second demeure. C'étoit la fille de M. Galichet ; elle s'appelloit Claudine Galichet. Je ne l'aurois pas épousée si j'avois connu son père pour ce qu'il étoit ; mais je le croyois mon ami , c'en étoit assez pour que je ne le crusse pas forcier. Mademoiselle sa fille étoit un composé de toutes les dames dont je viens d'avoir l'honneur de parler ; elle avoit la taille courte , les hanches grosses , les jambes rondes & les cuisses menues. Ce dernier accident venoit de M. son père , qui avoit marmotté quelques paroles pour que ses pieds fussent mis au bout de ses cuisses , au lieu de les mettre au bout de ses jambes ; ce qui fut cause qu'on donna aux uns la place des autres.

Je demandai à M. Galichet pourquoi il avoit fait cet arrangement : il me répondit que c'étoit pour la rendre modeste. Malgré tous ces inconveniens , je m'avisai d'en être jaloux , & un marguillier s'avisa d'en être amoureux : il est

vrai qu'il étoit plus excusable, parce qu'il ne l'avoit jamais vue, & que je la voyois tous les jours. C'étoit sur sa réputation de science qu'il avoit pris feu si vîte; elle savoit par cœur le petit & le grand Albert. Il me prioit tous les jours de le présenter; j'éluois adroitement, parce qu'il étoit dans l'habitude, comme tout le monde, de demander, comment vous portez-vous? Et ma femme avoit coutume de répondre, comme bien d'autres, fort à votre service. J'avois peur que le marguillier ne la prît au mot. C'étoit trop aimer la justesse du dialogue; cela me déplaisoit: il falloit cependant qu'elle eût entendu parler de lui; car elle me dit un jour qu'elle vouloit apprendre à danser. J'en fus étonné; je lui demandai quel maître elle vouloit prendre: elle me répondit qu'elle vouloit prendre le marguillier. J'en fus confondu, je n'avois jamais oui dire que les marguilliers fussent maîtres à danser. J'en portai mes plaintes à M. Galichet un jour que nous déjeûnions ensemble à Gonesse chez madame Dubié avec un cochon de lait & un pain de quatre livres: il me dit que sa fille étoit naturellement fautiveuse, & qu'il falloit que je me portasse à ses goûts. Je me mis en colère; il ne s'en émut pas davantage, & croqua de sang froid toute la peau du cochon, & ne me laissa

que la viande. J'étois si piqué, que je n'en laissai point ; cela me donna une si grande liberté de ventre, que je me relevai pendant quinze nuits tous les quarts-d'heure. Je défendis à ma femme d'en rien dire à son père ; je ne me souciois pas que l'on fût toute la dépense que je faisois de ce côté-là.

Le beau-père me railla sur la pâleur de mon visage, & me fit entendre qu'apparemment j'aimois trop fort Claudine Galichet : il me poussa si loin que je lui avouai ma maladie : il me repliqua qu'il falloit la faire cesser en y mettant un nœud. Je ne m'attendois pas que le maudit forcier voulût me jeter le sort qu'on jette quelquefois à un nouveau marié pour l'empêcher de se vanter. Je m'apperçus bientôt de l'aventure ; je ne dis pas d'abord à madame ce dont il étoit question, mais elle s'en douta ; elle me fit des plaisanteries. Comme elle avoit l'ironie aigre, & moi l'esprit âcre, je me fâchai & je m'en plaignis encore à Galichet. De quoi l'accusez-vous, me demanda-t-il ? est-ce de n'être pas assez complaisante ? Peut-être l'importunez-vous trop. Il sourit à ces mots, & moi je fus tenté de lui donner un coup de poing. Mon cher ami, continuait-il, je connois votre mal, vous ne pourrez en être délivré, à moins que le marguillier ne

vous fasse ce que vous ne pourriez lui faire s'il étoit marié.

Je n'y voulus jamais consentir. A quoi voulez-vous donc que je m'occupe, me repartit Claudine? A lire, repliquai-je en colère; je vous achèterai un almanach royal, vous n'avez qu'à vous instruire. Eh bien, repartit mon beau-père, elle lira, puisque vous le voulez; mais je vous déclare que ce sera un pupitre qui vous jouera le tour. Vous le prenez donc par-là, répondis-je, je l'attraperai bien, elle ne lira que des brochures, & il n'y aura pas plus de pupitre dans la maison que chez Bonne-foi le procureur. Galichet me rit au nez, je ne sus pas pourquoi; je l'ai appris depuis, & je vais vous en instruire.

Un soir j'étois rentré chez moi fort fatigué; j'avois mis mon bonnet de nuit pour paroître plus gai, & mes pantoufles, afin de mieux raisonner; ma femme étoit à l'autre bout de la chambre, je ne la regardois pas, de peur de la voir; elle ne me parloit pas, de peur de s'ennuyer. C'est ainsi que depuis mon petit accident nous vivions en bonne intelligence: je lui ordonnai, en lui tournant le dos, de me lire quelques sottises nouvelles. Elle me répondit qu'elle tenoit une historiette nouvelle d'un amant qui s'étoit introduit chez sa maîtresse.

en se changeant en livre. Cela doit être bien fou, lui dis-je aussi-tôt; & quel titre cela a-t-il? *Façon de grandir vite.* Assurément, poursuivis-je, je ne fais pas de quoi on ne s'avise point; allons, lisez-m'en quelque chose, tandis que je vais m'endormir en me chauffant les pieds. Elle commença en ces termes: Oui, je vous aime, c'est par un pouvoir supérieur que je me suis introduit sous cette forme, c'est celle qui me convient. Tant qu'un amant soupire sans être sûr de plaire, ce n'est qu'une brochure.

Oh, parbleu, dis-je alors, il faut convenir que cette idée-là est bien folle; voilà comme sont tous les ouvrages d'aujourd'hui, il n'y a pas le sens commun. Ma femme retourna le feuillet & continua ainsi: puisque vous poursuivez votre lecture, il faut apparemment que vous n'ayez pas pour moi une haine bien marquée; songez que je ne dois tenir mon relief que de vos sentimens. Quelle volupté de devoir son être à sa maîtresse! Si vous acceptiez mes vœux, si vous y répondiez, j'irois toujours en augmentant. Ah, quel bonheur pour moi si je devenois dans vos mains un livre de bibliothèque! En vérité, m'écriai-je, cela est aussi trop extravagant; j'aime qu'on garde la vraisemblance. Ma femme ne lut ensuite qu'avec

une voix tremblante ; je crus que c'étoit par crainte ; je me trompois , c'étoit parce qu'elle rendoit le livre *in-octavo*. Eh , continuez , madame , lui dis-je , pourquoi trembler ? Soyez sûre que ces misères-là ne me font nulle impression. Elle voulut poursuivre , j'entendis des paroles coupées par des soupirs : ah ! feigneur , disoit-elle vous êtes dans mes bras mais que deviens-je moi-même ? . . . hélas ! . . . ah ciel ! vous êtes déjà *in-quarto* ! C'est sans doute la princesse qui parle ainsi , dis-je à ma femme ; eh bien , elle a de la passion & vous lisez fort bien. Je n'entendis plus que ce mot : ah , Dieu ! est-il possible ? Je retournai la tête , & je fus confondu de voir que la brochure étoit devenue un gros *in-folio* du dictionnaire de Chomel , placé sur Claudine Galichet ; qui étoit changée en pupitre. Je jetai les hauts cris , je voulus la saisir ; mais le maudit pupitre couroit à toutes jambes tout autour de la chambre , & le docteur Chomel tenoit bon. Mon beau-père parut en ce moment , & me dit d'un ton d'amitié : mon gendre , calmez-vous , ce n'est pas M. Chomel , c'est notre ami le marguillier. Je redoublai ma poursuite en criant : eh ! finissez donc , monsieur le marguillier , vous prenez ma femme pour l'œuvre de la paroisse. Je l'avois déjà fait tomber du

pupitre, lorsque Galichet me pinça l'oreille, & me transforma en une seringue ambulante. *L'in-folio* reprit alors la figure de marguillier, & le pupitre redevint ma femme; je ne pus pas me contenir, & je lâchai à la face du marguillier une chopine d'eau de casse que ma colère avoit rendue brûlante. Ah! il est trop chaud, s'écria-t-il en se débarbouillant; mais je m'en vengerai: aussi-tôt il me prit & me porta chez son apothicaire; tenez, lui dit-il, voilà un présent que je vous fais pour vos étrennes, c'est une seringue qui marche toute seule; elle vous tiendra lieu de deux garçons. En effet, on ne parla que de moi dans tout Paris; il n'y eut point de dame qui ne voulût prendre un remède de ma façon. A la fin, M. Galichet me désenforcela; je redevins homme, sans que ma femme ait jamais été dans le secret. Je choisis le métier de colporteur, je fis imprimer mon aventure; je la vends tous les jours dans les maisons, & j'y vois souvent des femmes fort laides, que j'avois jugées fort jolies, lorsque j'y avois été en qualité de seringue.



*Hors-de-propos servant de préface au
conte suivant.*

QUOIQUE dans ce conte, mon cher lecteur, on parle de Souveraine & de Discrette comme de deux fées, je n'oserois vous assurer qu'elles fussent bien véritablement fées; car pour moi j'ai bien de la peine à croire qu'il y en ait jamais eu; mais ce que je puis vous en dire, c'est que des fées de la meilleure féerie auroient été bienheureuses de leur ressembler; & si vous les rencontrez jamais, vous en conviendrez. Peut-être êtes-vous actuellement devant elles, car on les rencontre tous les jours à Paris sous le nom de deux femmes qui, à dire vrai, n'ont pas trop mal réussi. Quant à l'enchanteur, vous le connoissez sûrement, & il vous a enchanté plus d'une fois.



LA TOILETTE

O U

LES ARRETS DU DESTIN.

L'ON a toujours dit que les arrêts du destin sont irrévocables ; le vulgaire le croit par préjugé, quelques-uns en doutent par raisonnement : le sage se décide par les faits ; en voici un capable de confondre toute incrédulité.

Dans le temps des fées, & ce temps est moins reculé qu'on ne croit, il y en avoit deux extrêmement singulières ; leur pouvoir ne s'étoit jamais manifesté par ces effets surprenans, enfans du dérèglement d'une imagination bizarre, & souvent cause ridicule du renversement de la nature. Leur féerie étoit la plus douce féerie que l'on eût jamais vue, & quoiqu'elles fissent perpétuellement les choses du monde les plus incroyables, leur art copioit si exactement la nature, qu'il n'y avoit personne qui ne s'y méprît. S'il leur échappoit de ces traits lumineux qui caractérisent les intelligences du premier ordre, c'étoit sous un

voile si simple, que chacun s'applaudissoit de découvrir tant de finesse dans une pure naïveté. Séduisantes sans devenir impérieuses, elles eussent gouverné l'univers, sans qu'on se fût apperçu de la force de leurs enchantemens. A la vérité elles éteignoient toutes les autres fées, ce qui pouvoit leur faire des ennemies; mais elles paroissoient si peu y prétendre, que pas une ne leur en faisoit mauvais gré. Toutes deux étant douées du goût le plus juste & du discernement le plus fin, elles ne pouvoient manquer de se trouver mutuellement charmantes : aussi vivoient-elles dans une union parfaite; tout le monde approuvoit leur choix, tout envioit leur bonheur; qui ne l'eût cru à l'abri de tous les événemens? Mais les Dieux seuls peuvent jouir d'une félicité inaltérable.

Souveraine étoit fée, &, comme intelligence femelle, ne pouvoit être exempte d'un peu de jalousie; elle en conçut des agrémens de Discrette; mais comme elle étoit bonne, sa jalousie ne la porta point aux basses noirceurs dont les mortelles sont capables. Elle crut qu'il suffiroit à sa gloire d'ajouter à Discrette quelque nouvel agrément qui la fît paroître plus jolie, & de se la rendre, par-là, redevable d'une partie de ses charmes : le trait étoit hardi. Discrette, faite pour plaire par elle-même, auroit-elle

auroit-elle trouvé bon d'en avoir obligation à son amie ? il n'en falloit pas davantage pour altérer la bonne intelligence dans laquelle ils avoient vécu jusqu'alors ; aussi tous les génies de leur cour étoient-ils attentifs à la fin d'un si grand événement.

On favoit qu'il étoit écrit dans le grand livre que Souveraine réussiroit dans toutes ses entreprises ; mais on favoit aussi qu'il étoit marqué au même livre que Discrette seroit toujours charmante , indépendamment de tout agrément extérieur , & que rien ne diminueroit jamais l'amitié des deux fées. Comment des choses si opposées pouvoient-elles s'accorder ? Les incrédules commençoient déjà à dire qu'il étoit un peu imprudent au livre d'être si clair , & qu'on alloit enfin avoir une preuve bien sûre de l'incertitude de ses oracles.

On avoit vu jusques-là réussir Souveraine en tout ce qu'elle avoit désiré ; à la vérité , elle n'avoit encore travaillé qu'à se faire des amis & des querelles , & elle étoit parvenue à se faire adorer de tous ceux qu'elle en avoit cru dignes , & à être en querelle réglée avec tous les autres : de si beaux commencemens sembloient assurer que ce seroit sur le sort de Discrette que le livre se seroit trompé.

Souveraine avoit choisi, pour son triomphe,

le jour qu'un fameux enchanteur devoit rassembler chez lui toutes les fées de la contrée ; elle se chargea de la coëffure de Discrette, qui, convaincue par expérience de l'inutilité de la parure, en abandonna volontiers le soin à son amie.

Les diamans furent d'abord exclus de l'ajustement ; leur éclat éblouissant ne sert qu'à ternir la physionomie la plus brillante, & leur quantité à annoncer plus d'opulence que de goût ; les cheveux de Discrette & le plus simple de tous les rubans firent toute sa parure. Pour les cheveux, on pouvoit ne s'en pas embarrasser, c'étoit bien les cheveux du monde les plus adroits à se distribuer avantageusement ; on n'a jamais su précisément si les graces les arrangeoient, ou s'ils faisoient naître les graces ; mais on est toujours convenu qu'ils en étoient inséparables. Le ruban n'étoit pas de même, il arriva sur la tête de Discrette de l'air du monde le plus maussade : Souveraine approche, le ruban semble s'agiter ; trois fois elle le touche du bout du doigt, & trois fois le ruban prend les formes les plus agréables : tantôt il forme un papillon, tantôt une rose ; sa couleur devient plus vive & plus brillante ; il se place de lui-même dans tous les endroits qui lui sont favorables.

Souveraine s'arrête quand elle le voit au point de perfection. Presque sûre de son triomphe, déjà la joie brilloit dans ses yeux; un regard qu'elle laisse tomber sur son amie renouvelle son inquiétude. Discrette part; son char, traîné par six papillons (a), fend l'air avec la plus grande rapidité: elle arrive chez l'enchanteur au moment que la foule y mettoit le plus de confusion. On n'apperçoit d'abord que sa coëffure, & il se fait un silence; les génies admirent, les fées pâlisent de jalousie. Quelle joie pour Souveraine, qui l'avoit suivie sans se laisser voir; mais que cette joie fut courte!

La foule s'ouvre, on voit Discrette, & on ne voit plus qu'elle; les génies la trouvent charmante, sans s'appercevoir comment elle est coëffée; les fées envient sa physionomie, & oublient d'envier sa coëffure: Souveraine elle-même est enchantée des graces de son amie. On examine aussi-tôt la vérité du livre, & tout le monde convient que l'effet qu'a produit la coëffure à son arrivée, est la réussite la plus complete que pût desirer Souveraine, & que l'impression qu'a faite dans l'assemblée la vue de Discrette, si-tôt qu'elle a paru, prouve

(a) Leurs ailes sont encore conservées, avec grand soin, dans le fameux cabinet de B***.

bien qu'elle plaît indépendamment de tout ornement extérieur. Leur amitié, mieux cimentée par cette petite épreuve, dura autant de siècles que leur règne ; & depuis ce temps-là les arrêts du destin ne parurent douteux qu'à ces génies médiocres, qui ne connoissent d'esprit qu'à se roidir contre les vérités qu'ils ignorent.



PODAMIR ET CHRISTINE.

NOUVELLE RUSSIENNE.

ON est persuadé, dans les pays policés, que l'amour est ignoré par les peuples à qui notre amour-propre donne le nom de Barbares; leur simplicité nous paroît opposée à la délicatesse nécessaire pour bien sentir tous les mouvemens d'une véritable tendresse. Ce n'est pas la moindre de nos erreurs; éblouis par le faux brillant de cette galanterie superficielle qui fait toute notre occupation, nous croyons sentir quand nous ne faisons qu'imaginer, & nous refusons aux autres le bonheur d'éprouver un amour que nous ne connoissons pas.

La Russie, parvenue depuis un siècle à un point de politesse & d'agrément qui fait l'admiration de toute l'Europe, ne voit plus d'exemples pareils à ceux que nous fournissent Podamir & Christine, dans des temps si reculés, qu'à peine ce vaste empire avoit-il encore commencé à jeter les premiers fondemens du gouvernement informe qui, pendant la longue suite des siècles qui ont précédé

Pierre Alexiowitz , n'avoit paru mériter aucune attention de ses plus proches voisins.

Nés dans ces vallons fertiles qui bordent les affreuses montagnes de Sybérie , habitées encore alors par les peuples qui occupent actuellement la Tartarie , Podamir & Christine ignoroient les plaisirs & les peines que le luxe a répandus depuis dans toutes les parties du monde. La simple nature étoit presque la seule loi de leur pays ; ils aimoient leurs parens , craignoient les Dieux , & les Tartares s'occupoient des amusemens champêtres que la situation du pays leur procuroit.

L'amour , chez ces peuples heureux , n'étoit point une affaire de convenance , une occupation nécessaire pour être du bon ton ; on ne formoit point le projet de chercher une intrigue pour ne pas être desœuvré.

Mais quand on trouvoit un objet aimable , on l'aimoit sans s'en douter ; le sentiment seul guidoit les amans ; aussi leur amour étoit-il ordinairement durable.

Podamir étoit l'un des habitans de ce pays-là qui se croyoit le plus incapable d'aimer ; convaincu , par la connoissance de lui-même , qu'il devoit avoir peu d'espérance de réussir , peu susceptible d'ailleurs d'être touché des seuls agrémens extérieurs , il ne se sentoit disposé à

aïmer que ce qu'il trouveroit estimable, & personne n'accordoit moins facilement son estime. Simple d'ailleurs, & fans prétention, il joignoit à la moins agréable de toutes les figures le génie le moins brillant : une humeur assez égale, & quelque valeur, que la dernière invasion des Tartares lui avoit donné occasion de montrer, étoient son seul mérite. On le confidéroit peu ; mais comme on ne le craignoit pas, on l'aimoit assez. Ennemi du trouble, il cherchoit souvent la solitude dans des lieux charmans & retirés, qui forment une partie des jardins de l'empereur. Il ne voyoit presque jamais cette beauté que dans les jardins solitaires, où elle se retiroit quelquefois pour se délasser des fatigues du gouvernement.

Ce fut là que Podamir se trouva enfin le plus amoureux des hommes, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Christine, guidée par une indifférence naturelle, qui rend ennuyeuse la cour la plus brillante, venoit quelquefois se promener dans ces mêmes lieux : il avoit vu cent fois Christine, il l'avoit trouvée charmante ; mais n'ayant pas eu occasion de connoître son caractère, il avoit attribué l'intérêt qu'il avoit toujours pris en elle, au seul effet que produisoient sur tous les honnêtes gens sa jeunesse & ses malheurs.

On ne détaillera point ici les charmes de Christine ; le traducteur a senti que Podamir feroit suspect dans le portrait qu'il fait de sa maîtresse, (car le manuscrit original est de lui ;) on se contentera de dire qu'elle joignoit à la taille la plus noble, la physionomie la plus intéressante ; elle annonçoit de l'esprit, de la finesse, de la vivacité, de la douceur, & jamais on n'a annoncé si juste. Elle ne connoissoit pas l'amour, mais elle le craignoit. Le palatin Ourfousky, avec qui elle avoit été élevée, lui avoit paru d'abord assez aimable, elle en avoit reçu quelques soins ; mais l'importunité & la pétulance d'Ourfousky lui avoient paru insupportables, & l'avoient déterminée à renoncer pour jamais à une passion dont il ne lui avoit fait connoître que les dangers. La promenade, la pêche & la chasse étoient devenues ses seuls amusemens ; ils avoient pensé lui coûter cher. Un orage affreux l'avoit enlevée des bords du Volga, où elle se livroit à la pêche avec trop peu de précaution ; emportée par la rapidité du fleuve, on l'avoit vue entre la vie & la mort pendant très-long-temps, & l'inquiétude des spectateurs étoit pour elle un gage peu équivoque des sentimens qu'elle avoit inspirés à tous ceux qui la connoissoient.

Le hasard, ou plutôt l'amour, conduisit un jour seuls Podamir & Christine dans la même allée de ces jardins ; Podamir se trouva tout-à-coup si près d'elle, qu'il ne pouvoit se dispenser de l'aborder. Jamais il ne s'étoit trouvé si peu en état de parler, il se sentoit ému sans en deviner la cause : il avoit, pour la première fois de sa vie, un desir excessif de plaire ; il vouloit avoir de l'esprit, c'est assez pour en manquer. Sa conversation n'avoit aucune suite, il ne savoit parler que sentiment ; tout l'y ramenoit ; un gazon, un arbre, une fleur, une étoilé étoient pour lui un sujet d'amour.

Christine, qui l'avoit toujours traité avec assez de bonté, ne parut point s'appercevoir de sa stupidité ; elle répondoit à tout ce qu'il disoit : il la connut mieux en l'écôutant, & par une conséquence nécessaire, il la trouva plus aimable. Enfin, sans s'en douter, il lui dit qu'il l'aimoit : il sentit aussi-tôt le ridicule de le dire à quelqu'un à qui il ne devoit pas espérer de plaire ; mais, hélas ! que peut l'esprit, quand le cœur est vivement affecté ? Chaque mot de Podamir devenoit plus clair à mesure qu'il vouloit réparer sa faute. Christine, trop sûre d'elle-même pour craindre un engagement ; paroissoit l'écouter sans répugnance ; mais cette tranquillité n'étoit-elle pas une preuve de son indifférence ?

La retraite de la fée obligea Podamir de se séparer de Christine. Quelle foule d'idées défespérantes pour lui ! Il ne pouvoit douter de son amour ; l'agitation de son cœur , le désordre de sa conversation , l'aveu indiscret qui lui étoit échappé , tout lui prouvoit qu'il étoit le plus amoureux des hommes ; plus il connoissoit sa maîtresse , plus il aimoit , & moins il avoit d'espérance.

Les premiers jours qui suivirent cette entrevue ne furent employés , par Podamir , qu'à chercher , à quelque prix que ce fût , les occasions de revoir la charmante Christine ; il en connoissoit tous les dangers , mais il n'avoit plus rien à ménager pour la tranquillité de son cœur ; & le ridicule qu'elle eût pu jeter sur lui en laissant appercevoir au public l'extravagance de la passion à laquelle il se livroit , étoit la moindre de ses craintes. On estime ce que l'on aime ; & quand elle eût été capable de le rendre l'objet de la raillerie publique , il n'en eût pas été affecté ; le malheur de ne pas plaire à la seule femme du monde qu'il pouvoit aimer véritablement , n'eût laissé dans son cœur aucune sensibilité pour tout autre événement.

Christine de son côté

» Le traducteur n'a pu aller plus loin , & en est sûrement plus fâché que personne ; mais le manuscrit ayant

été apporté dans le nord d'Ecosse par des réfugiés russiens, un perroquet, que la reine Elisabeth y avoit envoyé pour apprendre la langue des montagnards, (car les princesses avoient dès-lors beaucoup de fantaisies) égratigna beaucoup d'endroits du livre, qui se trouva pendu auprès de sa cage. Ce livre, qui ne nous est revenu que depuis la dernière expédition, n'a pu encore être bien déchiffré; tout ce que l'on a pu y trouver de certain, c'est que Podamir fut, jusqu'au dernier soupir, le plus tendre, le plus fidèle & le plus empressé des amans, sans faire de ces sermens indiscrets que le desir de séduire fait si légèrement prodiguer aux amans vulgaires. Sa constance fut d'autant plus sûre, qu'elle étoit moins fondée sur aucun projet, que sur les nouveaux charmes qu'il trouvoit tous les jours dans l'esprit & dans le cœur de sa maîtresse. Son empressement fut toujours contenu par la crainte de laisser découvrir ses défauts en se livrant à l'importunité: si sa délicatesse, la certitude que Christine devoit plaire à tout ce qui la voyoit, & les assiduités même de quelques russiens assez heureux pour l'amuser, lui firent quelquefois sentir les atteintes de la jalousie, Christine ne s'en apperçut qu'à la mélancolie tendre dont il parut accablé, & jamais il ne chercha à éclairer ses doutes par aucune de ces voies indignes, si opposées à la confiance que l'on doit à une femme que l'on a trouvée assez estimable pour l'aimer comme aime toujours Podamir.

Le traducteur attendra, pour suivre cet ouvrage, que l'on ait pu en déchiffrer assez toutes les parties, pour en faire un corps d'histoire un peu complet & suivi, d'autant qu'il s'est apperçu que ce qu'il en a traduit jusqu'à présent est passablement décomposé, cruellement embrouillé & ridiculement plat.

Suite de l'histoire de Podamir.

LES heureuses découvertes d'un savant de nos jours ayant donné de grandes facilités à déchiffrer les abréviations des anciens, un curieux a essayé d'en profiter pour déchiffrer la suite du manuscrit de Podamir. Cette science n'est pas encore parvenue au point de certitude nécessaire pour assurer affirmativement la fidélité de la traduction. Voici les conjectures du traducteur ; le lecteur est prié de ne les prendre que pour ce qu'elles valent.

La passion de Podamir ne fut pas aussi heureuse que la délicatesse de ses sentimens le méritoit. Christine, insensible, se contenta de lui imposer silence, sans craindre de continuer de le voir.

Le malheureux Podamir sentit vivement son infortune sans en accuser sa maîtresse ; il se rendoit justice. Christine estimoit la vertu, mais il falloit que les agrémens y fussent joints pour séduire son cœur ; & , en vérité , il le falloit pour mériter la plus charmante de toutes les femmes.

Elle fut gré à son amant du respect qu'il lui marquoit , mais elle n'alla pas plus loin ; & Podamir reconnut enfin que ce n'étoit pas

assez pour réussir en amour. La fatuité, quoique grossière, de quelques Tartares des contrées voisines avoit réussi déjà auprès de plus d'une ruffienne ; il s'imagina que si elle étoit conduite avec plus de politesse, le succès en seroit encore plus brillant & plus sûr.

Voilà Podamir déterminé à être aussi fat qu'il lui sera possible ; il décide, il contrarie, il méprise ; rien ne paroît digne de son attention ; il ne voit pas une femme sans la soupçonner du goût le plus vif pour lui ; une politesse lui paroît une déclaration ; l'impatience que cause sa sottise à quelques-unes d'entr'elles, lui semble une suite du dépit qu'elle a de n'être pas aussi bien traitée : mais au fond, il ne peut pas avoir de bontés pour toutes ; tant pis pour les malheureuses, leur importunité l'excède trop, pour qu'il ne s'en plaigne pas à ses amis.

Le nombre des sottises étoit beaucoup plus grand en Russie, telle est la différence de ce pays au nôtre : aussi Podamir fut-il bientôt à la mode ; fat en huit jours, comme s'il l'eût été toute sa vie, il est surpris de la rapidité de ses conquêtes, vraies, ou du moins apparentes : mais, hélas ! cette ressource étoit inutile avec Christine ; pouvoit-il devenir moins respectueux avec elle ? Mieux il la connoissoit,

plus il continuoit à la voir. En vain il cherche à l'oublier, l'idée de Christine lui revenoit à chaque instant. Quelle comparaison ! ses nouvelles maîtresses ne la soutenoient pas un moment dans son cœur, aucune ne lui paroissoit digne de son attachement. Comblé de leurs faveurs, il se trouvoit le moins heureux des hommes ; son amour-propre en étoit aussi peu satisfait que son cœur. Christine seule pouvoit le rendre heureux, & Christine ne lui laissoit aucune espérance. Il imagine qu'il vaut mieux s'éloigner d'elle, il se flatte que l'absence diminuera sa peine, (c'est en quoi il se trompa, & la tête lui tournoit encore de Christine en écrivant son histoire plus de après,) & que les femmes des pays plus policés feront plus capables de le consoler. Le hasard lui fournit l'occasion d'en faire l'épreuve. On venoit de fondre alors la fameuse cloche qui rend Archangel célèbre dans tout le Nord ; deux vaisseaux étoient destinés à reporter en France les habiles ouvriers que cet ouvrage doit immortaliser. Podamir projette de s'y embarquer. Bien des savans critiques ont douté que l'importunité des bonnes fortunes de Podamir fût la cause de son départ. On trouve dans des mémoires du fameux Roublousky, troisième évêque d'Archangel, un motif tout

différent, & qui paroît plus vraisemblable. Nos femmes, dit ce bon prélat, ont toujours plus cherché le solide que le brillant; elles ne furent pas long-temps les dupes des faux airs de Podamir; sa galanterie affectée ne leur parut qu'un moyen de faire passer son inconstance, & ses airs impérieux, plutôt un sentiment de vanité, que ce desir tendre & si naturel de se soumettre entièrement le cœur de l'objet aimé.

Aussi Podamir se trouva-t-il dans l'abandon le plus cruel; & les femmes russes sont restées, depuis ce temps, dans le principe de ne se livrer qu'à ceux de l'attachement & de la franchise de qui elles sont assez sûres, pour croire qu'un amant leur donnera plutôt cent coups de bâton que de leur déguiser un moment l'humeur dont son cœur peut être agité. C'est en effet la plus grande preuve de confiance qu'un amant puisse donner à sa maîtresse, que de ne lui pas cacher un défaut tel qu'une pareille vivacité. Les femmes russes se sont bien trouvées jusqu'à présent de cette conduite. Elles n'ont qu'un amant, mais elles en reçoivent plus de marques d'estime que les françoises les plus occupées n'en reçoivent de la foule empressée de leur faire la cour.

On laisse au lecteur à décider entre ces deux opinions. Quoi qu'il en soit, Podamir rassemble

ses amis pour leur dire adieu : je vous quitte à regret, leur dit-il ; je ne puis plus tenir aux femmes de ce pays-ci ; en vérité, il n'est pas possible à un homme d'une certaine espèce de s'en accommoder. Quoi ! on ne trouve que des sottes ou des bégueules ! les unes trouvent qu'on leur conviendrait, ont envie même de vous attirer ; mais elles ne savent pas se déterminer, & elles s'imaginent qu'on fera des semaines entières à les décider ! Ma foi, les attends qui voudra, ce ne sera pas moi ; je fais que cela m'en a fait manquer plusieurs ; mais que puis-je faire ? elles y ont autant perdu que moi : les autres s'imaginent, quand elles ont pris quelqu'un, qu'il doit leur rester comme une maison à vie ; & j'ai été brouillé avec cinq ou six, pour les avoir enfin quittées après y avoir tenu plus d'un grand mois. C'est être, à dire vrai, un peu difficile à vivre ; aussi vais-je chercher fortune dans un pays où j'espère trouver un meilleur ton : d'ailleurs j'ai toujours les François ; ce me fera un grand plaisir de troubler leurs arrangemens par mon arrivée. (a)

(a) On trouve dans un manuscrit de la bibliothèque des Coptes de Pétersbourg, que le départ de Podamir eut tout un autre motif que celui qu'on lui attribue ici. Suivant ce manuscrit, les femmes cruelles sentirent bientôt tout le faux de la fatuité de Podamir, elles

Tel

Tel fut le discours de Podamir. Une vingtaine de russes, déjà gâtés par son exemple & sa réussite, s'empressent de le suivre; on met à la voile; quelques-uns plus mélancoliques, sans être moins fâts, s'ennuyent bientôt de la pétulante vivacité de leurs compagnons; on se sépare. Les premiers se retirent sur le bâtiment qui suivoit presque vuide, & la navigation se continue le plus heureusement du monde; jusqu'à l'entrée de la Manche: là, nos voyageurs sont accueillis d'une de ces tempêtes que la proximité des terres n'y rend que trop communes, sur-tout dans les équinoxes. Les mélancoliques, toujours disposés à prévoir les malheurs, regardent leur perte comme assurée, & l'évitent en se faisant échouer sur les côtes d'Angleterre, où ils restèrent, & où l'on voit encore leur nombreuse postérité.

Podamir & le reste de ses compagnons, persuadés que les élémens les respecteront, se livrent au gré des vents, & par le plus heureux hasard, ils se trouvent en vue d'une île qui leur comprit qu'un fat ne pouvoit être susceptible d'un véritable amour. Elle plus compatible avec la plus grossière simplicité ordinaire à leur nation, & c'est depuis ce temps-là qu'elles sont convenues de regarder les coups de bâton comme la pierre de touche d'un véritable attachement.

reux de tous les hafards, (a) entrent à pleines voiles dans le premier port de France, où la fatuité débarqua pour lors avec eux, au même temps qu'un vaisseau napolitain y apporta, par Marseille, un autre tic qui n'a pas moins multiplié; & c'est de-là que l'un & l'autre, à présent, font presque tout le fonds de la société.

L'éditeur se croit obligé d'avertir le public que ceci pourroit bien ne pas être une traduction; le prétendu traducteur a tout l'air d'avoir, dans la première partie, raconté quelque aventure qui lui est arrivée, & qui n'aura pas réussi comme il s'en flattoit. On voit que la seconde partie n'est faite que pour se tirer d'affaire (b), & qu'il sera fort heureux si la fatuité n'a pas plus de réalité que les bonnes fortunes qu'il s'y donne.

(a) Christine, à qui le sentiment de Podamir n'avoit point fait impression, & qui n'avoit pas reconnu sa fatuité, ne s'apperçut point de son absence; tant il est vrai qu'il faut être aimable ou ridicule pour intéresser.

(b) Depuis ce temps, bien des gens, dans ce pays-ci; ne se tirent d'affaire que par des sottises, & c'est effectivement ce qui réussit le mieux.

HISTOIRE

DU SIEUR BONIFACE.

LA vieilleffe crie, la jeunefse s'égare; le bon fens refsemble à la vieilleffe; la jeunefse eft l'image de l'efprit; la morale eft de mode, la vertu ne l'eft plus; on décourage les talens; on force les vocations: voilà pourquoi j'ai changé de métier, & que je fuis forcé d'être en prifon. Je fuis né de famille à faire fortune; ma mère a de l'efprit, mon père n'en a guère; je dis cela plus pour lui faire ma cour, que pour lui manquer de refpect; il aime fa fottife, & je le flatte quand j'en parle.

Il prétend être gentilhomme; je fuis obligé de l'en croire fur fa parole plus que fur fes titres. Il avoit voulu, comme toute la noblefse, entrer dans le fervice & lever une compagnie de cavalerie; mais, admirez l'étoile! il trouva plusieurs beaux chevaux qu'il acheta, il ne rencontra que de vilains hommes qu'il refusa; il eut de la cavalerie & manqua de cavaliers; ce qui le força à fe faire marchand de chevaux,

Ma mère en fut fort affligée, elle sentoît ce qu'elle étoit, son père étoit libraire d'Anvers; & il est bien triste pour quelqu'un qui a l'ame haute, de déroger dans le négoce; elle marqua sa peine à son mari, qui ne la partagea point, & qui lui soutint qu'il n'étoit pas plus noble de tromper le public en vendant de l'esprit qu'en vendant des chevaux.

La conversation s'anima, les altercations vinrent; ma mère, qui savoit mieux écrire que mon père, lui dit tant de sottises, qu'il fut obligé de se taire; il ne voulut point souper. Quelques heures après, il voulut se raccommo-der; ma mère, qui avoit le cœur bien placé, lui reprocha sa mauvaise humeur pendant le repas: mon père, qui de temps en temps avoit l'esprit juste, lui répondit; cela doit vous prouver, madame, que je puis bouder contre mon ventre, sans que celui des autres s'en ressente. Madame sourit, la paix se fit, mon père s'afficha maquignon, ma mère demeura bel-esprit, & moi, l'on m'apprit à monter à poil tous les chevaux de l'écurie; ce qui, dans la suite, m'a été d'une grande ressource dans la société. Je me lassai d'un métier si monotone, si tant est qu'il y ait de la monotonie à monter des chevaux, dont l'un va le trot, l'autre le galop, celui-ci le pas, celui-là l'amble; mais c'est

toujours monter à cheval, & c'est ce qui rend l'occupation monotone.

La nouvelle profession de mon père ne déranger point celle de ma mère ; ils n'avoient ni les mêmes goûts, ni les mêmes connoissances ; ils logeoient ensemble par décence, se haïssoient par sentiment, se méprisoient par justice, se trahissoient par jalousie, & ne s'accordoient que par intérêt. Madame ne quittoit pas son appartement ; monsieur étoit souvent à l'écurie, & dès qu'il en sortoit, madame, qui savoit placer son monde, l'y renvoyoit bien vite. Elle cultivoit messieurs les beaux-^{es}prits, entr'autres, le turc qui faisoit de si beaux équilibres à la foire dernière ; & comme ma mère étoit fort brune, fort maigre & fort menue, j'ai souvent entendu dire à ses amis, par manière de plaisanterie, qu'elle jouoit le rôle de la corde lâche. De pareilles badineries ne laissoient pas que de me faire plaisir & de me former l'esprit, en me faisant comprendre le ton de la bonne compagnie ; celle que mon père voyoit ne me fit pas tant de profit.

Comme il avoit toute sa vie aimé les bêtes à poil, il étoit en grande liaison avec les capucins. Un jour il m'ordonna de prêter deux de ses meilleurs chevaux au révérend père Alléluia de Québec & au révérend père Auguste

Chrysoftôme-Séraphique d'Hesdin. J'étois chargé de les accompagner jusqu'à la dînée, mais j'eus une distraction qui causa bien des malheurs. Je donnai au père Alléluïa un fort beau cheval entier, & au père Séraphique une fort jolie jument en chaleur. Les deux révérences ne furent pas plutôt en marche, que le cheval d'Alléluïa partit par un hennissement & trois ruades. Je m'apperçus de ma faute, je criai aussitôt : piquez des deux, père Séraphique ; tirez la bride, Alléluïa. Alléluïa tira la bride, le cheval rua plus que jamais, le cavalier fut enlevé de la selle & retomba à cheval à plomb ; mais sa robe se retroussa sur le capuchon, ce qui ne laisse pas que d'être un accident pour un cavalier qui n'a point de culotte ; aussi, lui dis-je : prenez donc garde de vous enrhummer, mon révérend père. Ah ! bienheureux saint François, s'écrioit-il en galoppant, on voit votre derrière ! Dans cet instant le cheval joignit la jument, il se cabra & mit brusquement ses deux jambes de devant sur l'estomac du révérend père Auguste-Chrysoftôme-Séraphique d'Hesdin ; j'avois beau lui crier : tenez-vous ferme, joignez la barbe aux crins ; il fut renversé sur le dos, & auroit pu considérer les étoiles, si le ventre du cheval n'avoit été collé sur son nez.

Alléluïa , croyant bien faire , piquoit son cheval tant qu'il pouvoit ; moi qui , depuis un quart-d'heure , ne voyois de toute sa personne que son derrière , j'appliquois dessus des coups de fouet de toute ma force ; il me crioit : finissez donc : eh , mon révérend , lui répondis-je , si c'est à votre cheval que vous parlez , prenez patience , cela finira bientôt.

En effet , la scène se termina ; le père Séraphique s'évanouit ; mais il rappella ses forces pour me dire : mon cher enfant , cette aventure doit vous faire voir que , même dans les animaux , c'est une terrible chose que le péché de la chair. Je ne pus pas m'empêcher d'éclater de rire , cependant j'envifageai l'excès de ma faute par ses effets ; je craignis la colère de mon père ; je laissai les deux blessés , dont je n'ai jamais entendu parler depuis , non plus que de mes parens ; je n'ose pas même demander s'ils sont morts , de peur de découvrir qu'ils sont encore vivans.

Je ramenai à Paris les deux chevaux , l'un portant l'autre. Je balançai long-temps sur le choix d'un état ; & , après avoir pesé les avantages d'être bel-esprit ou maquignon , je me décidai pour tous les deux.

J'eus une jolie pouliche de l'aventure des capucins ; apparemment que la jument avoit ,

en ce moment, regardé le révérend père Alléluia de Québec, car la pouliche étoit une bête à longs poils.

Je l'échangeai contre une vache, je l'enfermai avec le cheval; il en naquit une espèce singulière d'animal qui avoit les jambes de cheval & tout le corps de vache; cela me donna l'idée d'une nouveauté. J'attendis que mes deux animaux m'en eussent encore donné un pareil; cela me fit un équipage de deux chevaux à cornes, que je vendis; & c'est de cette espèce qu'on s'est servi long-temps pour aller les matins au palais.

J'aurois fait une grande fortune, si je n'avois pas eu la fureur d'être en même temps colporteur; c'est là ce qui m'a perdu, & ce qui m'a prouvé que le bel-esprit appauvrit autant que l'esprit enrichit.

Je n'entendois parler que de colporteurs faisis, pris & emmenés par le guet à pied; je me fis colporteur à cheval, & je portai impunément des brochures dans mes bottes: il est vrai que quand le foin enchérissoit, j'étois obligé de vendre mes livres plus cher.

J'aurois continué long-temps ce commerce, sans un malheur qui m'arriva.

Je débitois depuis quelque temps des dissertations sur les bêtes à cornes; mais on m'en

envoya un ballot d'exemplaires, dans le corps desquels on avoit malignement inféré plusieurs aventures, qui n'étoient méchantes que parce qu'elles étoient vraies; elles avoient toujours le titre de dissertations.

Dissertation sur monsieur , procureur en la cour. Par ses clerks & conforsts.

Dissertation sur monsieur , conseiller aux consuls. Par un conseiller de cour souveraine.

Dissertation sur monsieur , docteur en médecine. Par ceux qui ne sont pas ses malades.

Dissertation sur Jean-Gilles-Claude Venez-y-voir, expéditionnaire, qui a pris le nom de sa femme, parce qu'elle est de famille d'épée & qu'elle s'en ressent elle même, ayant plus de dispositions que ses trois frères à être cheveu-léger.

Le débit de ces exemplaires me perdit, je fus accusé, pris & renfermé; depuis ce temps on ne voit plus de dissertations, mais on voit toujours des bêtes à cornes.



HISTOIRE

DE CATHERINE CUISSON,

QUI COLPORTOIT.

MA mère avoit été couturière, mais par paresse elle avoit si bien oublié son métier, qu'elle ne fut même jamais tentée de m'apprendre ce qu'elle en favoit encore. Elle avoit épousé mon père pour avoir un mari. On connoît l'incommodité de cette espèce d'hommes; cependant elle a ses avantages, & bien des femmes n'en prennent que pour empêcher de parler. Quel que fût le motif de ma mère en épousant mon père, il avoit été facteur de la poste, mais trop sujet au vin; il avoit perdu son emploi, & s'étoit vu réduit à faire usage de la grande connoissance qu'il avoit des rues de Paris, pour faire les commissions du tiers & du quart. Il est vrai qu'il y avoit souvent une grande différence de son exactitude du matin à celle du soir. Malgré tout ce qu'on en a pu dire dans le quartier, (car la langue des voisins est une terrible chose) indépendamment des autres apparences, j'étois très-

assurément la fille de mon père, non par mon goût pour le vin, car je n'ai jamais été sensible au plaisir de boire, mais si je n'y avois fait attention de bonne heure, j'avois une grande disposition à traîner la savatte & à courir les rues comme tant d'autres. Les pauvres ont ordinairement beaucoup d'enfans; réduits à ce qui ne leur coûte rien, ils en font usage: sur ce principe, notre famille auroit dû être fort nombreuse, cependant je n'ai eu qu'une petite sœur; sans nos malheurs, j'aurois pu répondre qu'elle m'auroit imitée & qu'elle auroit profité de mon exemple. Mais, pour revenir à moi, les exemples de ma famille me dégoûtèrent de la fainéantise, & m'apprirent qu'il n'est point aisé de passer tout le jour sans avoir rien à faire: d'ailleurs, je sentis de très-bonne heure en moi une envie démesurée d'être parée & d'être trouvée jolie; c'est à cette envie seule que je dois l'éducation que je me suis donnée, c'est elle aussi qui me met en état d'écrire mon histoire & mes malheurs. Si le titre des malheurs n'est pas nouveau, du moins il est heureux; j'ai même été au moment de le donner à cet ouvrage, mais j'ai changé d'avis; on verra, dans la suite, que ce n'est pas la seule fois.

Animée du desir de plaire, que j'ai porté,

je l'avoue, dans toutes les actions de ma vie, pour n'être point grondée, & sur-tout pour n'être point aussi laide qu'on m'avoit dit que je l'étois en pleurant, j'appris, d'une façon singulière, tout ce qu'on peut apprendre à l'école, j'y occupois toujours la première place ainsi qu'au catéchisme. Une dame de notre paroisse & de nos voisines m'avoit trouvée jolie, & fournissoit aux petites dépenses que pouvoit coûter mon éducation. Je n'avois pas quinze ans quand cette bonne ame mourut au moment qu'elle alloit me mettre en apprentissage, je n'ai jamais su trop de quoi : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on pouvoit tout me montrer, car j'étois encore plus curieuse qu'ignorante.

Quelques jours après sa mort, j'allai faire mes complimens à son fils ; il étoit revenu de l'armée, où il étoit gendarme, pour recueillir une succession qui ne répondit point à ses espérances : je l'avois connu autrefois, mais depuis long-temps sa mère m'avoit défendu de lui parler. Si je le trouvai plus grand, il me trouva plus jolie, & me dit qu'il n'ignoroit pas les intentions favorables que sa mère avoit eues pour moi : il ajouta qu'il vouloit les suivre, en me montrant un métier qui n'étoit pas difficile. En effet, il me le montra & me donna

les premières leçons en me faisant lire devant lui & en m'apprenant tout ce qui fait aujourd'hui le sel & l'agrément des brochures. Si j'avois eu de l'ardeur pour l'école & pour le catéchisme, on peut juger de celle que je sentis pour mes nouvelles études. Mon maître, mon gendarme, mon bon ami ne s'entint pas là : pour me mettre en état d'aider mes parens & de m'entretenir dans une espèce de propreté, il me présenta & répondit de moi à quelques-uns des libraires qui savent se passer de privilèges. Dès-lors ils me confièrent leurs marchandises avec plaisir, pour les porter à toutes les pratiques, que je ne fus pas longtemps sans me procurer. Ce ne fut pas la seule obligation que j'eus à cet honnête homme ; il ne négligea aucun des détails qui pouvoient servir à mon instruction ; il m'apprit par où & comment on prenoit les hommes : ainsi une pinte de vin payée à un suisse, une bouteille offerte à propos au premier laquais de monsieur ou de madame, j'étois assurée de ne trouver jamais la porte fermée & d'entrer dans les appartemens, quand on croyoit qu'il y faisoit bon pour moi ; car les domestiques ont sur cela un instinct merveilleux. Tantôt j'étois introduite pour interrompre le languissant tête-à-tête du mari & de la femme : que j'étois bien

reçue ! Combien on regardoit mes livres ! Combien on craignoit mon départ ! Combien on étoit de temps à conclure le marché d'un livre ! On m'annonçoit une autre fois, pour autoriser le tête-à-tête de madame avec son amant, au moment que le mari alloit arriver. On étoit alors si content de me voir en tiers, on me favoit tant de gré dans ce moment, que par un sentiment de reconnoissance intérieure, l'amant & la maîtresse ne me renvoyoient point sans m'acheter, & le marché étoit toujours accompagné de ces marques d'amitié que la reconnoissance de l'amour exprime avec des mots si doucement choisis & exprimés. Assez jolie d'ailleurs avec le babil que j'avois acquis, mon visage me faisoit bien recevoir du maître de la maison, des enfans, & même du précepteur, quand il n'y avoit point d'étrangers. Ainsi, de quelque façon que ce fût, même dans les premiers commencemens de ma profession, j'avois le débit de ma marchandise. Cependant ma mère me suivoit encore, & vouloit me conduire dans les maisons ; je m'aperçus bientôt que cela me contraignoit & dérangoit bien des choses : j'avois plus d'esprit qu'elle, aussi je me déterminai à lui dire un jour, avec beaucoup de politesse : ma mère, vous n'y entendez rien ; c'est pour avoir de

l'argent que vous venez avec moi, c'est pour me tout prendre; croyez-moi, ce n'est pas votre affaire, laissez-moi faire, & sur ma parole, quand j'irai seule, je vous rapporterai beaucoup davantage, quand même j'en garderois, comme de raison, la moitié pour moi. Ma mère voulut en essayer, & s'en trouva bien: en effet, sans tout ce que je donnois à son insçu à ma petite sœur & à mon père, & sans compter tout ce que je mettois sur moi, il n'y avoit point de jour que je ne rapportasse à la maison des cent sols & des six francs.

Il ne m'est jamais trop arrivé d'aventures intéressantes, mais bien d'intéressées, & j'aurois fort voulu que la liberté régnât moins dans Paris; mais les femmes y sont trop libres pour avoir besoin d'employer aucun stratagème pour donner & recevoir des lettres: cette partie de ma profession, que j'aurois pu faire valoir sans rien déranger de mon débit, ne m'a donc jamais été d'aucune utilité. Le seul embarras où je me sois trouvée est celui-ci: j'étois chez le comte L*** un matin, car j'avois remarqué que les lectures du matin étoient les plus favorables; le comte avoit renvoyé ses gens; &, malgré le nombre de visites que je lui rendois depuis quelques jours,

j'ignorois que la femme fût jalouse ou qu'elle feignît de l'être. J'étois donc chez lui fort tranquillement & fort à mon aise; l'oreille extrêmement fine, que Dieu m'a donnée, me servit utilement; j'entendis marcher quelqu'un; je m'aperçus alors que j'étois un peu trop comme la maîtresse de la maison; je me levai promptement & je courus au paquet de mes livres: madame entra dans le moment que je disois avec une présence d'esprit admirable: oui, monsieur, il m'est aisé de vous prouver que ce roman n'est pas fini, & que cet incident suspend absolument toute l'action. La comtesse se contenta de me regarder fort noir, mais moins encore que son mari: notre scène muette me prouva qu'elle n'aimoit point la lecture, & moins encore les études de son mari; persuadée d'ailleurs que je jouois à mon tour le rôle que la femme venoit de jouer, c'est-à-dire que j'étois de trop; & de plus certaine de ne pouvoir conclure le marché que j'avois commencé, je ployai bagage & je fortis.

Quelques jours après, curieuse de savoir le dénouement de l'aventure, je revins dans la maison, & le portier me dit en confidence qu'il avoit ordre de ne me laisser jamais entrer; je n'en ai jamais su davantage & j'ai perdu ces gens-là

gens-là de vue. Hélas ! on fait bien d'autres pertes. *Il est d'usage qu'on se bêche au sabbat*

J'avois remarqué que les ouvrages des gens du monde, quoique peu corrects & assez mal écrits, avoient un certain tour négligé qui les faisoit passer malgré la critique à même des auteurs de profession, qui ont tous la petiteffe de croire qu'une idée qu'ils n'auroient point eue est un bien qu'on leur enlève ; & quoique la fureur de ces messieurs soit de passer pour gens du monde, un de ceux-ci, quand il écrit, leur paroît toujours un intrus. M'embarassant peu de leurs idées bonnes ou mauvaises, j'engageai plusieurs jeunes gens à travailler & à me donner leurs manuscrits ; j'en ai fait imprimer dans les temps heureux de notre prospérité, & j'ai eu lieu de me louer, sinon de leurs succès, du moins de mon débit. Je dois, peut-être, me reprocher d'avoir fait penser ces jeunes gens à devenir auteurs ; mais les petits comme les grands ne sont occupés, dans le monde, que de leur intérêt présent ; d'ailleurs, tout bon colporteur, comme tout bon marchand, ne doit-il pas sacrifier son père pour un médiocre intérêt ? Aussi j'ai souvent attribué de fort mauvais ouvrages à de fort honnêtes gens qui n'avoient jamais pensé à les faire, pour en déterminer l'acquisition. Cepen-

dant, il le faut avouer, j'ai dû le fin de mon métier à un abbé dont le portrait & le caractère peuvent trouver ici leur place.

L'abbé du Q. étoit un homme entre deux âges, mais plus frivole que la plus jeune coquette; il étoit abbé simplement pour l'habit & les commodités qu'il en retiroit; cet ajustement lui évitoit les insultes, ou du moins le danger de les relever, & lui donnoit l'entrée de plusieurs bonnes maisons que sa naissance lui auroit fermées, car il étoit fils d'un marchand de la rue Saint. qui lui avoit laissé beaucoup de bien. Jeune, il avoit voulu faire le brave & le fendant sur le pavé de Paris; car la valeur, ou plutôt les airs, sont la folie des jeunes François. Mais ce métier ne lui avoit pas réussi, & il l'avoit fait avec si peu de succès, qu'il fut obligé de changer de nom, d'habit & de quartier; il profita pleinement de l'avantage des grandes villes; en fort peu de jours il devint un homme nouveau, & ce qu'il entendit dire de lui-même, sans qu'on pût soupçonner qu'il y prît intérêt, servit à le confirmer dans son nouvel état, & l'engagea à resserrer les bornes de sa société. Il vivoit dans la mollesse, ne se refusant aucune commodité, allant rarement en carrosse; il en eût été fatigué; la chaise à porteurs

convenoit seule à l'arrangement de sa perruque, ainsi qu'à la conservation de sa personne. Il s'éloignoit peu de chez lui; car il ne voyoit que quelques femmes opulentes qui avoient de très-bons cuisiniers & qui l'accabloient de complaisances; les amans, les maris, les femmes même le comptoient pour rien, quelque part qu'il eût dans leur intimité. Il n'étoit point jaloux, la jalousie l'auroit fatigué; mais la considération que l'on avoit pour ses décisions ne se peut exprimer; il étoit l'*esprit* de ces dames. C'est le nom que l'on peut en effet donner à ceux qu'on laisse décider par paresse ou par stérilité. On me donna sa pratique comme une des meilleures de Paris, & quoiqu'il n'achetât jamais de mes livres, je remercie tous les jours celui qui me l'a procurée, quoiqu'en vérité je ne sache plus son nom; mais il faut être reconnoissante. Voici l'explication de cet endroit de mon histoire qui me paroît nécessaire.

D'abord qu'un de nos livres paroissoit, je le portois chez lui; il est d'une extrême importance, à Paris, d'avoir les brochures le premier: j'avois cette attention pour lui, non-seulement pour entretenir ses bonnes grâces, mais pour mon utilité. Il lisoit le livre avec une extrême diligence & donnoit des noms à

tous les portraits ; vrais ou faux , il ne lui importoit. La justesse & la vérité ne m'étoient pas plus nécessaires , il me suffisoit de les retenir ; & c'est à quoi la mémoire , que j'avois exercée de bonne heure au catéchisme , me fut d'un merveilleux secours. L'abbé du Q.... connoissoit tout le monde , mais il n'en favoit que le mal , il étoit méchant comme tous ceux qui ont des vices , ou qui sont notés ; ils craignent la vertu ; ne pouvant la détruire , ils la nient autant qu'il est possible. Le moyen que je lui présentois en étoit un dont il profitoit pour satisfaire sa bile d'une façon qui ne le pouvoit commettre : aussi avoit-il grand soin de me marquer les meilleurs endroits ; il m'instruisoit des beautés ou des défauts du style , & sur-tout baptisoit les anonymes. C'est ainsi que je me trouvois , comme les dames chez lesquelles il régentoit , chargée de son jugement. Il faut convenir , & je m'en rapporte aux deux tiers de Paris , qu'il est assez doux de ne se point donner la peine de lire , ou , si on lit , d'éviter celle de réfléchir , & de trouver un jugement tout fait , qui soutienne la conversation du jour , donne une bonne opinion de son esprit à ceux qui en ont , & , ce qui est plus véritable , en impose aux fots , dont le nombre est fort étendu. Aussi l'abbé du Q....

qui n'estimoit point les hommes, me disoit qu'ils étoient méprisables, & que les ouvrages du genre frivole & amusant étoient absolument soumis à la mode & aux circonstances, & qu'enfin tel étoit tombé pour avoir paru le lundi, tandis qu'il auroit réussi, si on l'avoit mis au jour le mercredi; j'en ai eu la preuve plus d'une fois, en faisant mettre par ses conseils un titre nouveau, quelques mois après, à quelques-uns de ceux qui n'avoient pas réussi. J'ai encore remarqué, par les réflexions de mon abbé, que la haine ou l'amitié que l'on a pour le nom de l'auteur, & sur-tout la considération que le public a pour lui, décide souverainement; car dans Paris il n'y a qu'un *faiseur* en chaque genre, tous les autres, quels qu'ils soient, ont l'exclusion; mais la providence y met ordre; il faut que tout le monde vive, & le plus long règne n'est pas d'une durée fort étendue.

Enfin, la persécution est arrivée, l'ingratitude a triomphé; ceux que nous avons soutenus au milieu des périls nous ont affligés; Bicêtre, la Bastille, l'hôpital & l'exil ont été la récompense de nos peines & de nos soins. Pour moi, voici le tableau de mes misères & des malheurs de ma famille. J'avois soin de ma petite sœur, & je l'envoyois à l'école, dans

l'espérance, comme je l'ai dit, de lui apprendre mon métier & de lui donner incessamment mes plus mauvaises pratiques; je ne suis plus en état de la soutenir, & je crains bien que ce ne soit une fille perdue. Ma mère est obligée de travailler; mon pauvre père gémit de sang froid de ne plus rien recevoir de moi; moi-même je suis obligée de n'avoir plus d'esprit, ou du moins de ne savoir à quoi l'employer. Je ne fais point demeurer sans rien faire, ni sortir sans avoir d'objet; ainsi je serai peut-être réduite à faire un bon mariage avec un homme riche, à la vérité; mais tout mariage est bas & crapuleux; & quel mariage peut valoir la vie délicieuse que je menois & me consoler de ce que j'ai perdu?



LA

REINE DE CONGO,

TRAGÉDIE,

*Donnée, autant qu'il a été possible, par
 extrait; avec l'histoire de l'auteur, par
 rapport à la pièce.*

J'AVOIS fait quelques pièces de vers; (c'est l'auteur qui parle) & ces pièces m'avoient attiré les éloges de tous ceux à qui j'en avois fait la lecture; flatté de les avoir reçus; je voulus les mériter davantage, & le théâtre me paroissant une carrière digne de mes talens, je résolus de m'y présenter. Pour cet effet, je travaillai avec ardeur pour remplir mon porte-feuille de plusieurs morceaux sur la haine, l'amitié, la vengeance, la gloire, l'ambition & la colère; je les joignis à quelques descriptions de tempêtes & d'orages de terre & de mer; & à tous les madrigaux que j'avois faits dès ma plus grande jeunesse: alors je me trouvai comme les compositeurs de musique qui font des giges,

des loures, des rigaudons, des passacailles & des ouvertures, pour leur servir quand l'occasion se présentera, sans avoir encore la moindre idée des paroles de leur opéra. Dans cet état d'opulence, je cherchai mon sujet; le genre de la comédie se trouvant aujourd'hui confondu avec celui de la tragédie, je balançai quelque temps avant que de savoir quelle muse, de Thalie ou de Melpomène, j'ornerois de mes richesses. Enfin, la reine de Congo se présenta à mon esprit avec les couleurs les plus convenables au tragique; ce nom, connu de tout le monde, n'étoit pas assez établi dans l'histoire pour contraindre sur la façon de le traiter: ainsi, après avoir imaginé un tyran qui dit des impiétés, un prince amoureux & aimé, un autre qui ne l'étoit point, une princesse indécise hors d'un amour, une reine marâtre & encline à l'inceste, un ministre traître, une reconnoissance, un songe & un oracle, je me mis à faire des scènes qui devoient nécessairement entrer dans mon ouvrage; ensuite je fis un plan, & mes matières, ainsi disposées, je distribuai ces mêmes scènes: je fis les vers de liaison, & je réveillai les endroits qui me parurent des moins brillans, par des tableaux, des maximes & des lieux communs tournés en neuf; & en un mot, je me vis bientôt en état

de lire de suite à mes amis & à mes connoissances ce que je n'avois lu jusques-là que par lambeaux; car un auteur doit toujours lire ses ouvrages ou les réciter de mémoire; son amour-propre en est merveilleusement entre-tenu.

La première lecture de ma pièce entière se fit chez une de mes voisines; elle étoit femme d'un procureur très-employé; on ne peut lui refuser beaucoup d'esprit & de goût, car elle accompagne très-bien du clavecin, & reçoit parfaitement son monde; elle invita deux de ses amies ou complaisantes & un habitué de la paroisse tout-à-fait galant homme; un chanoine de Saint-Innocent ne s'y trouva pas, mais un chevalier de Saint-Louis, jambe de bois, qui faisoit ordinairement la partie de ces dames, fut exact au rendez-vous, & me promit, avant de commencer, beaucoup d'éclaircissemens sur la guerre. Un auteur n'aime point trop à être chicané; ainsi nous choisîmes le temps d'une absence du procureur. Le maître clerc m'attendoit sur la porte, quand j'arrivai, & me pria d'obtenir la permission d'assister à ma lecture. On voit par-là que cette dame vivoit sur un autre ton que ses égales; puisque celui-ci, jeune & bien fait d'ailleurs, avoit si peu de crédit. Je commençai, les dames me

louèrent à chaque vers ; l'habitué trouva plusieurs choses contre les commandemens ; je le rassurai sur la conscience de la famille royale de Congo, & je le fis convenir qu'il n'étoit pas possible de prévariquer contre ce qu'on ne connoissoit pas. Le militaire me chicana sur un récit de bataille, & me rapporta plusieurs exemples contraires, tirés de celles où il s'étoit trouvé sous les ordres du maréchal de Villars ; j'alléguai inutilement la différence des armes, des climats & des nations ; & si la compagnie n'avoit pris mon parti, j'aurois été obligé de finir ma lecture dès la troisième scène. Enfin, la galanterie obligea M. le chevalier de me donner audience, mais le clerc fut plus tenace ; il alloit souvent à la comédie, & la moindre ressemblance, il ne me la passoit point sans me la reprocher ; il sembloit qu'il fût à l'affût de tous mes vers ; il tiroit même avec plus d'acharnement sur le second vers, & disoit toujours qu'il l'avoit vu quelque part. Malgré des objections auxquelles je n'étois pas accoutumé, & que je souffris très-impatiemment, l'assemblée se réunit à la fin pour me donner des éloges qui me persuadèrent sans peine la magnificence de mon sujet & la bonté de ma pièce.

Depuis ce temps, je fus plus considéré de

ces mêmes personnes ; chaque membre de cette société fut touché de la préférence que je lui avois donnée, & me jugea plus d'esprit, par la raison qu'il croyoit en avoir davantage. Mon ouvrage ayant acquis une certaine propriété à leur égard, il seroit aisé d'analyser ces détails & ces motifs de l'amour-propre, nous en avons tant d'exemples : enfin, soit par la façon dont les dames sur-tout disoient tout haut avec un air de mystère : connoissez-vous la Reine de Congo ? ah, que cela est beau ! l'auteur me l'est venu lire, je lui ai donné des conseils ; quand vous voudrez, je vous la ferai entendre, j'en dispose ; & toutes les pauvretés toujours répétées en cas pareil : enfin, soit par le bien que j'en disois moi-même à propos de tout, ma pièce fit du bruit ; je la lus chez un notaire, qui m'assura qu'elle étoit au parfait, au plus beau, & qui voulut passer acte d'une garantie de succès. Bientôt je fus prié à souper chez des sous-fermiers ; pour lors j'entrai dans un plus beau monde, & je commençai à recueillir les fruits & les avantages de l'esprit ; il y eut même une lecture engagée chez un fermier général ; mais, par des incidens qui survinrent, elle n'eut point lieu. Enfin, accablé d'éloges qui ne me suffisoient point encore, & tout le monde me conseillant de ne point

priver ma nation d'un de ses plus beaux ornemens, je me déterminai à demander une lecture aux comédiens, pour prendre date & avoir des entrées, qui produisent encore plus d'honneur que d'utilité, en attendant le jour auquel je me promettois les plus grands triomphes.

Le colporteur, pour rendre son récit plus piquant, introduit en cet endroit une traduction angloise qui conduit un auteur auquel il a trouvé du rapport, jusqu'à la fin de la première représentation.

Déterminé à paroître en public, un de mes amis m'annonça à la troupe, & prit jour avec elle pour admirer l'effort de mon génie; il m'avoit donné rendez-vous à un café voisin; je m'y trouvai, & , selon les obligations que je lui avois, je lui payai une demi-bouteille de superfin; il me recommanda, en la buvant, de ne me point déconcerter & de lire avec hardiesse: il avoit raison, une lecture insolente est presque toujours sûre.

Nous arrivâmes devant ce magnifique aréopage, & il m'abandonna à la porte de leur hôtel; les figures dont il étoit composé me surprirent; je n'apperçus que des bûches de différentes formes & de différens âges; il y en avoit de belles, de droites & de bien faites;

d'autres étoient absolument rabougries ; quelques-unes étoient lisses , d'autres avoient l'écorce rude & gersée ; mais l'écorce ne vouloit rien dire , & le cœur en général en étoit pourri. Plusieurs dans le nombre avoient été si longtemps flottées qu'elles s'allumoient à la moindre étincelle , sans jamais laisser le plus petit charbon. J'eus peine à retenir mon sérieux quand toutes ces bûches me firent la révérence avec dignité , & me dirent de m'asseoir , en ajoutant qu'elles étoient prêtes à m'écouter : toute assemblée est imposante , je me retins , & je pris bientôt un air convenable ; je lus avec la vanité que m'inspiroit mon ouvrage ; on me fit quelques objections , & je sortis , selon l'usage , pour laisser la liberté d'aller aux voix. J'eus la curiosité d'écouter la conversation , elle fut vive , mon amour-propre en fut blessé : toutes les bûches convinrent que ma pièce ne valoit rien ; mais par les reproches qu'elles se firent , je compris que l'une vouloit la recevoir , pour avoir le rôle pendant la maladie d'une première bûche , l'autre pour faire de la peine à une de ses amies. Enfin , d'autres motifs , dont je ne pus démêler les raisons , firent accepter ma pièce & les engagèrent à signer leur consentement sur le grand livre. Je rentrai , selon l'usage , pour recevoir mon arrêt ; je remerciai ,

& j'en agis comme si j'eusse été satisfait ; mais j'étois intérieurement piqué contre mes juges ; dès-lors j'en appellai en moi-même à la grande assemblée des cruches. Cependant, pour ne manquer à rien & ménager des bûches qui m'étoient si nécessaires, après avoir fait quelques corrections qu'on m'avoit demandées, j'allai faire mes visites, en présentant mes rôles ; & je me confirmai, par l'exemple, dans la nécessité de feindre ; car, avec un art que je n'aurois jamais démêlé si je n'avois écouté à la porte, elles me dirent tout le contraire de ce que j'avois entendu & d'un ton d'assurance qui me faisoit presque illusion.

Quelques temps après les répétitions commencèrent, & l'envie d'être joué, jointe à la dépendance où je me trouvois, me fit essuyer des bûches un nombre infini de plaisanteries qui me parurent fort amères ; & cependant je vis clairement que j'étois bien éloigné de les entendre toutes.

Quand je fus en état d'être joué, on envoya ma pièce chez le juge de paix, pour savoir s'il convenoit au parlement & à la nation de leur en donner la représentation ; mais le magistrat & ses suppôts voulurent en faire leur usage ordinaire, c'est-à-dire, s'en servir pour faire leur cour, divertir leurs amis, amuser

leurs maîtresses, & faire tort, chemin faisant, à un auteur, en ôtant la nouveauté à son ouvrage & en avertissant des ridicules qu'on y peut trouver. Apparemment qu'ils trouvèrent la mienne convenable à leurs desseins, car ils la gardèrent au moins quinze jours plus qu'ils ne le devoient, & le tout sous de vains prétextes, qui n'avoient que la paresse ou l'abus de leur autorité pour excuse.

Enfin, la pièce fut approuvée & rendue; quand le jour de la représentation fut arrêté, je me trouvai dans un embarras que je n'avois pas prévu; il regardoit la conduite qu'il falloit tenir par rapport à l'affiche; quelques amis, ou plutôt quelques-uns de ces preneurs d'intérêts qui donnent des conseils pour parler, & qui, pour se donner un air de plus, s'approchent des auteurs lorsqu'ils vont paroître, me conseillèrent de ne point faire afficher ma pièce, pour éviter, disoient-ils, la foule & l'humeur que la chaleur & l'incommodité peuvent donner sur les meilleurs ouvrages; mais les bûches s'y opposèrent, ne voulant pas perdre le jour le plus assuré pour la récompense de leurs peines & de leurs mémoires; jour dont mon titre seul répondoit; sous-entendant, même assez grossièrement, qu'il étoit meilleur que le reste de l'ouvrage: cette raison, toute humiliante qu'elle

fût pour moi, exigea ma condescendance, & j'eus le lendemain le souverain plaisir de voir (a) *la Reine de Congo*, en caractères rouges au coin de toutes les rues. Jamais potentat ne fut accompagné d'un cortège aussi brillant que celui d'un si grand nombre de titres que je découvrois à chaque instant; mon imagination les animoit: fier de mon esprit, je croyois que tout le monde étoit instruit, & me portoit envie ou bien admiration: l'une ou l'autre flattent également un auteur.

On fit les dispositions; les troupes commandées furent placées; on avoit armé deux cents cruches en ma faveur & aux dépens de ma rétribution; un nombre au moins pareil, à cause de la circonstance des temps, fut envoyé par le second théâtre pour détruire mes espérances; la salle se trouva exactement remplie; on commença, & je m'abandonnai au hasard, qui, sous le nom de jugement, est le dieu dominant de l'assemblée des cruches; une mouche, un rien la détermine & la fait varier du blanc au noir, de l'applaudissement à la critique, du mépris à l'admiration. Les cruches mes ennemies ne furent pas long-temps sans faire connoître leurs dispositions, & voulurent troubler les bûches

(a) Apparemment qu'on affiche en Angleterre comme nous faisons en France.

qui parurent les premières ; les cruches mes amies s'opposèrent à leurs desseins : les unes & les autres renferment une si grande variété de liqueurs qu'on ne fait comment se gouverner avec elles ; aucune règle pour les juger d'avance ; rien d'assuré pour leur faire entendre le droit & la raison ; les coquemarts même les plus solides de cette société momentanée se trouvent souvent entraînés malgré leur résistance.

J'éprouvai tous les événemens & les révolutions possibles dans cette tumultueuse assemblée ; enfin , après deux heures d'une souffrance impossible à décrire , déchiré par des huées , des mouchoirs , des rires , & peu rassuré par des applaudissemens , à mon gré toujours trop foibles , ne sachant si j'avois réussi , je l'emportai à l'annonce qui me fut favorable : on voit qu'il n'y a guère eu d'affaire plus disputée.

Ici le colporteur quitte, ce me semble, la traduction angloise & reprend l'auteur françois.

Je descendis de la loge grillée où j'avois tant souffert ; le repos m'étoit nécessaire après une fatigue aussi cruelle ; je comptois m'y livrer ; point du tout , on me fit entrer dans les foyers pour recevoir les complimens ; cette cérémonie n'étoit ni fâcheuse ni fatigante ; j'en jouissois quand on me força de monter dans la même

chambre où j'avois fait ma lecture , pour faire les changemens nécessaires , disoit-on , pour obtenir un succès éclatant ; j'alléguai vainement le tumulte & le bruit qui m'empêchoient de juger des retranchemens & des coupures qu'il étoit convenable de faire ; mais chaque acteur , & sur-tout chaque actrice intéressée à la pièce , jugeant des choses par son intérêt particulier & par l'avantage ou le désavantage personnel , sans attendre mon sentiment , que d'ailleurs je n'étois point trop en état de donner , se mit à trancher , à couper , à rogner & à découdre tout ce qu'il avoit mal joué ou point entendu ; la plus foible liaison paroissoit suffisante dans l'impatience où l'on étoit de se satisfaire & de se séparer.

En cet état , comme un squelette auquel rien ne tenoit , je fus représenté une seconde fois ; non seulement je repris , mais mon succès parut assuré ; & , malgré mes disgraces , j'aurois sans doute été aux nues à la troisième représentation. Cependant les ennemis que ma pièce s'étoit attirés par son mérite , s'avisèrent de répandre un nombre infini d'applications ; on les poussa jusqu'à dire que la reine de Congo ressembloit au grand Lama : le coup fut mortel & la religion étant intéressée , je fus défendu sans appel.

Après cette histoire de l'auteur, on comprend aisément que tous les colporteurs ne négligèrent rien pour avoir une pièce ornée de toutes les circonstances qui rendent un ouvrage curieux; elle fut donc volée & imprimée, mais dans les temps de notre grande persécution, au moment que l'édition de deux mille étoit dans une charrette pour être mise en dépôt dans la maison d'un prince, elle fut faisie & enlevée sans qu'il échappât un seul exemplaire à la fureur du magistrat & des ennemis de notre corps. Pour diminuer le profit de nos adversaires, on a rappelé ici, de mémoire, les traits les plus frappans, en attendant la pièce que l'on promet, avec des impiétés qui n'étoient point dans l'édition faisie. L'historique d'un morceau qui nous auroit procuré le plus grand débit, & le récit d'une perte aussi considérable, qui rappelle au lecteur les idées de celles qu'il fait tous les jours, sont capables de le toucher, & doivent l'engager à solliciter pour nous & à crier contre la persécution. Voici les morceaux que nous avons pu sauver.

✕

SCENE DE POLITIQUE.

LE PRINCE SYRICOSTA ; SALKIS , CONFIDENT.

S A L K I S .

ENFIN, dans votre cœur vous étouffez la haine,
Vous avez embrassé l'amant de votre reine.

S Y R I C O S T A .

Cesse d'être ébloui par des dehors trompeurs ,
Connois de mes desseins les sombres profondeurs ;
Dans un cœur politique apprends ce qui se passe ;
Ses carettes souvent ménagent la disgrâce ;
Pour conduire un mortel dans un piège assuré ,
Il prend de l'amitié le langage sacré ;
Souple quand il le faut , son orgueil s'humilie ,
Aux plus honteux détours il se prête , il se plie ;
Il rampe sans rougir devant son ennemi ,
Il devient son flatteur & jamais son ami :
Un cœur ambitieux dissimule , s'abaisse ,
Il encense le vice , applaudit la bassesse ;
Et quand d'un voile affreux il s'est enveloppé ,
Il écrase soudain celui qu'il a trompé.

S A L K I S .

Notre reine , seigneur , vous donne un autre exemple ,
Son cœur sensible & grand , que l'univers contemple ,
D'une haute fortune entoure ses faveurs ,
Ses carettes toujours amènent les honneurs ;

De son conseil privé les membres respectables
 N'éprouvent de sa part des bontés remarquables
 Qu'autant qu'elle eut pour eux de plus grandes bontés;
 On voit par ses bienfaits leurs services dictés.

S Y R I C O S T A.

A de plus grands projets l'ambition me porte ;
 J'ai la santé bien foible & j'ai l'ame bien forte ;
 Jamais l'amour pour moi n'alluma son flambeau ;
 Je néglige la reine & n'en veux qu'à Congo.

S A L K I S.

Eh quoi ! vous voudriez usurper la couronne ?

S Y R I C O S T A.

A cet illustre espoir mon ame s'abandonne ;
 La reine a des attraits, j'admire ses beaux yeux ;
 Mais monter sur son trône est tout ce que je veux :
 Allons à son lever, j'affecterai le zèle
 D'un courtisan docile & d'un sujet fidèle.

S C E N E.

LA REINE DE CONGO, *seule.*

JE n'en puis donc douter, le prince est infidèle ;
 Je viens d'en découvrir une preuve nouvelle ;
 Je l'avois exilé sur de simples soupçons,
 Enfin après six mois nous nous réunissons ;
 Je croyois que ce temps de repos & d'absence
 Donneroit plus d'éclat à sa reconnoissance ;
 Mais, loin de se livrer à des transports si doux,

R iij

J'ai cru revoir en lui le feu roi mon époux.
 Sans doute pour un autre il a de la tendresse ;
 Son infidélité paroît dans sa foiblesse ;
 A la fleur de ses ans , maigre , flétri , voûté ,
 Et même respirant avec difficulté ;
 Dans ses embrassemens où la langueur éclate ;
 On croit que l'on reçoit l'ame de Mithridate.
 Le sentiment suffit pour rompre vivement ,
 Il faut plus de mérite au raccommodement.
 Et voilà le sujet dont mon ame est aigrie :
 Le prince n'est brillant que dans la brouillerie ,
 Mes infidélités ont pu le dégoûter ;
 Mais , au lieu de les suiivre , il doit les respecter ;
 Il doit être constant quand je suis inconstante ,
 La vertu d'une reine est d'être bienfaisante ,
 Toujours l'humanité doit être sous ses yeux :
 Elle doit s'appliquer à faire des heureux.
 Le prince étoit instruit , quand j'ai changé de chaîne ;
 Que j'étois infidelle en qualité de reine.
 Oui , je dois dispenser mes faveurs tour-à-tour ,
 Ainsi que dans les cieus ont voit l'astre du jour
 Retirer loin de nous sa lumière féconde
 Pour aller la porter au sein d'un autre monde.
 C'est offenser mes droits , mon rang , ma majesté ;
 Que de se consoler près d'une autre beauté :
 C'est ainsi qu'on punit les femmes du vulgaire ,
 Mais on doit plus d'égards au sacré caractère ;
 Et , bien loin d'essuyer l'ombre d'un seul dégoût ,
 La grande qualité doit garantir de tout.

Voici un vers de surprise & d'images qu'on n'a pas cru devoir oublier :

Que vois-je ? juste ciel ! le croirai-je ? ah , seigneur !

MANUSCRIT PERDU.

J'IGNORE si j'ai laissé tomber mon manuscrit dans la rue ; mais non , il étoit tout mon bien , & je l'aimois & je le considérois trop pour avoir été si négligent ; il m'a donc été volé : ainsi tout le monde m'est suspect , & je déclare que tout ce qui se fera sous mon titre , parût-il dans deux cents ans , m'appartient & ne peut appartenir à un autre sous quelque prétexte que ce puisse être. Il a pour titre , *les Folies de France* , il est d'une assez belle écriture , petite , courante , assez au net , ne s'y trouvant que trois ou quatre ratures plus ou moins par page , sur du papier commun , point coupé , & contient , avec le titre & l'avertissement , deux cents soixante-dix-sept pages , qui fussent aujourd'hui pour un volume très-honnête , sans avoir besoin de recourir aux gros caractères & aux blancs.

Messieurs les colporteurs m'ont fait l'amitié de me donner une place pour instruire le public de mon infortune , & jeter ainsi une espèce de monitoire : Dieu veuille que ma démarche engage le voleur à restitution ; on dit cepen-

dant que les restitutions sont plus rares que les larcins parmi messieurs les auteurs : qu'oï qu'il arrive, ma reconnoissance est plus forte encore que le bienfait.

L'avertissement, que j'ai heureusement retenu par cœur, suffira pour faire connoître mon plan, mes motifs, l'importance de la perte, & constater ma propriété.

A V E R T I S S E M E N T.

JE me crois obligé d'avertir le public que cet ouvrage ne ressemble point & n'a aucune espèce de rapport avec la Folie, que l'on m'a dit avoir été fait par un certain Erasme, que je déclare ne pas connoître : on va juger si j'en impose.

Les Folies d'Espagne, dont j'ai toujours entendu parler comme d'un chef-d'œuvre qui charme depuis si long-temps l'Europe, m'ont donné l'idée de mon livre, & je l'ai saisie avec avidité ; jaloux de voir que ma nation parût être surpassée en un point où elle excelle. A proprement parler, ce que je donne aujourd'hui n'est qu'un essai ; indépendamment des mémoires particuliers qu'on m'a fait espérer, la nation

travaille pour moi avec autant d'ardeur qu'un auteur pressé par le besoin. Toutes les histoires & les aventures qui composent ce volume sont rapportées avec les noms, surnoms & qualités des personnes de l'un & de l'autre sexe, de quelque état & condition qu'elles puissent être; ce qui ne laisse aucune obscurité dans l'histoire du siècle, & doit satisfaire pleinement le public & m'assurer en même temps la promptitude du débit. Adieu, cher lecteur, ne prêtez point vos exemplaires, engagez au contraire vos amis à en acheter.

Après avoir aussi bien exposé la nature du vol qui m'a été fait, l'imprimeur & messieurs les colporteurs m'assurent que le détail de mes infortunes attendrira le lecteur & l'engagera sans doute à ne rien négliger pour me faire retrouver un effet si considérable, & me rétablir dans la plus juste des possessions.

VIE DE L'AUTEUR.

J'AI été porté si jeune aux Enfants trouvés, que l'histoire de ma famille & celle de mes parens ne fera pas longue; cependant les sentimens que j'ai toujours conservés malgré la

basse de mon éducation, m'ont persuadé que ma naissance étoit illustre, plus encore qu'un collier d'ambre que j'avois au col quand je fus exposé; ce qui auroit pu me persuader sans peine que mon père ou ma mère étoient allemands, car on fait assez que l'ambre nous vient d'Allemagne; mais, sans m'attacher à des preuves qu'on pourroit me contester, mes talens, & principalement mes vertus, auroient dû me procurer une vie moins tissée de malheurs & de peines. On verra si je me les suis attirés par négligence, par mauvaise conduite, ou par de foibles talens.

Quand j'eus atteint l'âge de dix ans, un des administrateurs de l'hôpital, qui m'avoit pris en amitié & qui m'avoit fait apprendre à lire & à écrire, voyant que personne ne me réclamoit, me fit entrer boursier dans un collège; quelque dure qu'eût été ma première éducation, j'éprouvai dans cette école toutes les rigueurs que le défaut d'argent fait souffrir; car rien n'est moins exécuté dans ces maisons que l'intention du fondateur; l'argent est reçu, il est devenu un fonds destiné à d'autres usages. Qui portera les plaintes? Sera-ce un enfant timide & malheureux? Enfin, à l'âge de dix-sept ans, dégoûté de la dureté de mes supérieurs, abattu par un jeûne si long-temps

Éprouvé, n'ayant que la peau sur les os, & un fort méchant habit sur le corps; l'ambition me dévorant, & redoutant les horreurs de l'hiver, je courus, une veille de Saint-Martin, m'engager sur le pont Saint-Michel; c'est là qu'on ne fait point attendre; je n'étois point mal fait, j'avois la taille & je promettois de n'en pas demeurer à celle où j'étois parvenu; aussi mon impatience fut bientôt satisfaite, & j'eus, sans autre intérêt de ma part que l'honneur de boire à la santé du roi, ou plutôt celui de manger amplement pour ses prospérités, le commandement d'un fusil, qui me fut délivré dans une ville de Flandre, pour laquelle on me fit partir aussi-tôt. Je ne gardai pas long-temps cet important emploi, car il y a de mauvais esprits par-tout; mon ambition n'étoit pas de l'espèce qui ne refuse rien pour se contenter: tout guerrier que j'étois, j'avois du goût pour la paix qui régnoit alors dans l'Europe, & plût au ciel que tous les princes qui la gouvernent m'eussent ressemblé! il y auroit bien des gens qui vivroient encore. Quoi qu'il en soit, j'étois difficile à mettre en colère, & loin d'être querelleur, je me laissois quereller tant qu'on vouloit; on me fit un crime de ces qualités pacifiques, & je fus cassé au bout de six mois avec assez d'éclat &

plus de cérémonie que je n'aurois désiré ; car on donna la peine à tout le régiment de prendre les armes pour être témoin de ma réforme.

; Voyant mon chemin borné du côté de la guerre, je repris la route de Paris sans aucun projet d'établissement, fort peu chargé d'argent & fort dégoûté de l'ambition militaire.

J'arrivai dans une ville de Picardie au moment qu'on alloit tirer la milice ; un magistrat ou homme de robe, il n'importe, après avoir vu mon congé, qui se trouvoit dans la meilleure forme, m'engagea de tirer pour son fils ; j'ai toujours été noble, peut-être parce que je n'ai jamais été riche ; je n'eus point le billet, & le magistrat me logea chez lui ; ensuite, plus au fait de mon histoire, il me promit de s'employer pour me rendre service ; il me tint parole & me fit avoir un très-petit emploi dans les fermes aux barrières de Paris ; je me consolai de sa médiocrité, résolu de me livrer absolument à la finance ; me flattant même de parvenir, au moyen de mon intelligence & de mon mérite, à l'honneur commode de fermier général. J'ai remarqué qu'il est toujours bon de se flatter, ce procédé ne gêne rien pour la réussite & fait toujours passer de bons momens avec soi-même.

Déterminé à remplir ma nouvelle profession avec distinction, je fus accusé d'avoir poussé l'exacritude trop loin ; car, pour voir s'il n'y avoit rien de contrebande dans un carrosse, je fouillai une femme beaucoup plus haut qu'il ne falloit ; mais comment pouvois-je deviner jusqu'où alloit la contrebande ? on devoit assurément me donner une mesure ou du moins m'avertir, je me ferois mis en garde contre un mouvement naturel ; quoi qu'il en soit, elle, ou son mari s'en plainquirent ; c'étoit une femme de considération, âgée & sans rouge, (m'a-t-on dit, car il étoit nuit quand je la fouillai.) On donna une fort mauvaise interprétation à mon zèle, on le taxa d'insolence, ma protection m'abandonna & je fus révoqué.

N'ayant plus de ressource & mes espérances étant encore détruites de ce côté, je pris le parti de l'église ; mes études, & sur-tout mes services à la guerre, me firent recevoir à bras ouverts dans un ordre où l'on n'est pas bien difficile ; mais la qualité de mendiant ne s'accordant point avec l'orgueil que je reconnus dans tous mes nouveaux confrères, j'en dis mon avis, j'en témoignai mon étonnement. Enfin, je prêchai si bien, que la vanité générale & particulière fut blessée, & que la communauté, d'ailleurs fort divisée, n'eut qu'une

voix pour me renvoyer & me mettre à la porte ; la chose fut exécutée avec tant d'exactitude que je me trouvai sur le pavé, auquel mon étoile semble m'avoir attaché, & toujours ramené, à peu de choses près, dans l'état auquel ma mère (telle qu'elle soit) m'avoit mis dans ce monde, pour éprouver les malheurs que je raconte.

Ce fut alors que mes études me furent d'un grand secours, & que je devins homme de lettres.

Les effets du hasard sont quelquefois merveilleux ; banni de l'état ecclésiastique, en passant sous les charniers, j'eus le bonheur de secourir un écrivain très-accrédité ; il se trouva mal au moment que je passois pour passer, & tomba presque dans mes bras. Sans une telle circonstance, j'aurois été peut-être obligé, malgré l'honneur que j'ai toujours eu en recommandation, de faire le demi-crucifix. L'administrateur des Enfants trouvés étoit mort ; & le magistrat de Picardie étoit suffisamment quitte avec moi. L'écrivain malade, touché de reconnoissance, bien aise de conserver ses intérêts, & me voyant jeune & sans malice, me fit écrire ; content de ma main, il me proposa d'occuper pour lui. Il étoit homme d'esprit, & il avoit reconnu sans peine mon

intelligence & mes talens ; il ne me donna qu'une journée de leçons. Notre marché fut bientôt conclu , car il falloit vivre l'un & l'autre ; enfin , je lui rendis un prix honnête , à tant par expédition , de son bureau , de son crédit & de ses ustensiles. En travaillant pour lui , non seulement je gagnai de quoi satisfaire à mes engagemens , mais encore je me vis bientôt en état de m'établir moi-même , ce que je fis quand la santé de mon ancien fut rétablie : ainsi , en me livrant à une profession tranquille & indépendante , je devins , sous ces mêmes charniers , comme un autre Diogène , possesseur d'un tonneau , vendant avec succès mon esprit & ma plume ; il est vrai que je prenois moins que mes confrères , mais ayant plus de facilité , la quantité d'expéditions suppléoit.

Devenu secrétaire du public , avec assez d'agrément , je vivois heureux & je savois que je l'étois , quand je fus séduit par les charmes & la gentillesse d'une jeune lingère , qui travailloit dans une boutique vis-à-vis de mon étude ; nous étions si peu éloignés , que nous pouvions nous parler , sans quitter nos places , pendant les intervalles du loisir de nos occupations : enfin , j'étois dans une telle position que je ne pouvois lever les yeux sans la voir ;

les perfidies de l'amour manquoient à mes infortunes. Un cœur tout neuf croit souverainement l'objet aimé : je ne consultai personne, je ne m'en rapportai qu'à elle, elle me conta ce qu'elle voulut de son histoire & de son état ; bref, je lui convins, & notre mariage ne fut pas long-temps à se conclure. Je trouvai, dans ces premiers momens, qu'il pouvoit y avoir une augmentation dans le bonheur ; mais ce bonheur ne fut pas long : un anglois, que je n'avois jamais vu dans notre petit logement, non plus que dans sa boutique, séduisit ma femme, apparemment avec des guinées, comme un autre Jupiter, & l'emmena, sans que depuis j'en aye entendu parler. J'en fus d'autant plus étonné, qu'elle m'avoit toujours dit qu'elle m'aimoit, & que je ne lui avois jamais fait de mal. Mes voisins charitables commencèrent par me plaindre ; ensuite, pour me consoler, ils finirent par m'apprendre plusieurs aventures de ma femme qui avoient précédé mon bail ; mais je les ai toujours regardées & je les regarde encore comme des calomnies : cependant j'étois touché du motif qui les faisoit inventer, & je ne pouvois m'empêcher d'être sensible à la part que tant d'honnêtes gens prenoient à mon infortune ; &, loin d'être détourné de mon travail par de telles circonstances, je ne fus
que

que plus attentif à mes occupations & plus attaché à mon quartier, d'autant que jamais on ne m'avoit fait écrire un si grand nombre de lettres, & qu'on ne me les avoit jamais mieux payées; en voici quelques-unes qui ne sont point hors d'œuvre, par le rapport qu'elles ont avec mon histoire. Un homme assez âgé, dont la barbe n'étoit point faite ni la perruque poudrée, après m'avoir considéré quelque temps, s'assit auprès de mon bureau & me dit d'un air austère : écrivez, monsieur, écrivez; je me mis en devoir.

« Mon ami, (j'ajoutai, pour le style : je » vous écris ces lignes) pour vous mander » que je me suis marié avec une femme char- » mante pour la complaisance & la beauté; » je l'aimois uniquement. La vertu & le plaisir » sans remords rendent une jouissance parfaite; » il est vrai qu'un si grand bonheur ne peut » être de durée. Que croyez-vous que cette » charmante m'a fait ? Cocu, mon ami ». Je m'arrêtai pour le regarder; mais lui, sans s'émouvoir, me dit : oui, monsieur, cocu; écrivez donc, monsieur, ce ne sont point là des chansons, rien n'est plus vrai; cocu, monsieur. J'écrivis; alors il poursuivit : « ve- » nez au plutôt, mon cher ami, boire avec » moi, je loge à la grande pinte; il suffit, je

» vous embrasse. Je suis, &c. » Il me paya très-bien & s'en alla.

J'étois si occupé de mon opération & si frappé de la rencontre d'un cocu, qui convenoit de son état, que je n'avois pas pris garde qu'il y avoit cinq ou six témoins de la dictée de cette lettre qui attendoient leur tour, comme on fait au pénitencier, pour avoir audience de moi. Ce fut, il m'en souvient, une jeune fille qui prit la place; elle écrivoit à son cousin, & lui manda à peu près en ces termes :

« Mon petit cousin, je voudrois fort que
» vous fussiez ici pour m'apprendre bien des
» choses que je ne veux savoir que de vous;
» mon père a battu ma mère, je n'y étois
» pas dans ce temps-là, elle venoit de m'en-
» voyer à la petite rue, pour assortir un
» échantillon; il avoit trouvé la porte fermée
» en dedans avec les verous, tandis qu'un
» monsieur d'Angleterre étoit enfermé avec
» ma mère; tout ce que j'en fais, c'est qu'il
» l'a bien battue. J'ai demandé à la petite
» Catin, notre bonne amie, si elle ne savoit
» point ce que cela vouloit dire; elle m'a
» répondu que sa mère avoit dit devant elle
» à la fruitière que mon père étoit cocu.
» Elle n'a pu m'en apprendre davantage; vous

» savez ce que c'est sans doute, & peut-être
 » mieux qu'un autre; si cela est, je vous prie
 » de me l'apprendre. En attendant votre ré-
 » ponse, je vous dirai que cela me semble bien
 » fâcheux; car mon père est triste, & ma mère
 » n'est pas gaie. Adieu, mon petit cousin,
 » ferez-vous long-temps sans revenir? &c. Je
 » suis, &c. »

Dans le nombre de ceux qui attendoient,
 un jeune homme assez bien mis prit la place
 & me dicta une lettre sur le malheur du ma-
 riage, apprenant à un de ses parens qu'il étoit
 cocu. Oui, vous l'êtes, appuyoit-il, en frap-
 pant sur mon bureau; j'en suis au désespoir,
 continua-t-il, mais il faut que ce malheur ne
 soit pas si triste, car tout le monde en rit &
 se moque de vous, &c.

Ce jour-là, j'écrivis plus de douze lettres
 sur le même sujet, sans avoir aucun soupçon;
 & je me sentis même consolé intérieurement
 de voir que tant de gens éprouvoient le même
 sort que moi; mais cette sécurité ne fut pas
 de longue durée: un de mes voisins me dit le
 lendemain, à mon retour de dîner, que le fac-
 teur lui avoit laissé un gros paquet à mon
 adresse; je fus de plus obligé de lui payer huit
 sols. Je l'ouvris avec empressement, & j'y trou-
 vai quatre des plus fortes lettres que j'eusse

écrites la veille sur le malheur des gens mariés ; sans doute que le facteur étoit d'intelligence , ou que le voisin voulut se rembourser avec usure d'une lettre que peut-être il m'avoit fait dicter.

Ce fut alors que je me rappelai la foule qui avoit été la veille à mon bureau , les apostrophes qu'on m'avoit adressées , les rires que j'avois attribués à d'autres objets , & que les témoins n'avoient cependant lâchés qu'à proportion du plus ou du moins de répugnance , de grimaces & de marques d'étonnement que j'avois témoignées à de certains mots qu'on m'avoit dictés , & qui , malgré ma bonne-foi , m'avoient toujours coûté à écrire. Ce n'en fut point assez pour me désespérer ; j'entendis , tout ce jour-là , faire autour de moi la lecture des autres lettres que j'avois écrites & qui ne m'avoient point été renvoyées. J'ai toujours eu l'honneur en recommandation ; ainsi , tout piqué que je fusse d'avoir été le jouet & la dupe de mes perfides voisins , convaincu d'ailleurs que les hommes aiment à troubler la tranquillité de ceux qui sont assez heureux pour la rencontrer , comme un homme sage & qui n'a jamais aimé le bruit , sans rien dire , je quittai le tonneau , la profession , le public , & j'abandonnai si bien le quartier , que per-

sonne ne peut dire m'avoir vu depuis ce temps passer seulement sous les charniers ; & je crois qu'on ne me blâmera point d'une telle modération.

La médiocrité de mes emplois ne m'avoit pas rendu jusques-là difficile à nourrir ; ainsi une de mes pratiques , pour laquelle j'avois écrit quelques bagatelles , me proposa la charge de secrétaire d'un auteur ; elle étoit , il est vrai , sans appointemens , mais on promettoit un lit & le couvert : on faisoit espérer de devenir un jour secrétaire d'un duc , par le crédit qu'on étoit assuré d'employer au bout d'un certain temps : on faisoit envisager quelques profits , légers à la vérité ; mais sur-tout on appuyoit sur les heures qu'on abandonnoit généreusement au secrétaire , pour travailler pour son compte & gagner sa nourriture. J'acceptai cet emploi sans peine , bien aise d'avoir un état , & voulant d'ailleurs me former l'esprit ; je mettois au net les ouvrages de mon maître , & je faisois ses extraits , ou plutôt de longues copies fort exactes de plusieurs ouvrages imprimés que des amis nous prêtoient : par ce moyen , l'auteur n'avoit plus que les coutures à faire pour donner un volume ou des brochures suivant les circonstances. Il est vrai que les titres nous embarrassoient assez

fouvent ; mais je dois rendre justice à mon maître , ce grand homme imagina un moyen furnaturel qui nous tira parfaitement d'affaire , ce fut de donner à nos productions un titre mâle si la femelle avoit paru avec succès , & femelle quand le mâle avoit été brillant. Par exemple , les mémoires de la marquise suivoient promptement ceux du marquis ; la comtesse ne se faisoit pas attendre long-temps après le comte. Louant un jour ce grand homme sur la beauté de son idée , après s'en être applaudi quelque temps , je me souviens qu'il me dit : je ne dois point cette utile invention au hasard ; la seule connoissance du monde & les réflexions me l'ont suggérée ; dans le fond , continua-t-il , le public est bon homme , il est principalement composé de gens qui , par rapport à la librairie , veulent lire tout ce qui paroît ; il en est d'autres qui veulent tout avoir : ainsi , pour peu que le titre fasse une liaison , ou qu'il indique une espèce de suite , ils veulent avoir l'ouvrage , n'importe ce qu'il renferme ; le livre est acheté : par bonheur encore , ajouta-t-il , ce sont les gens riches qui pensent de cette façon.

Ebloui du succès d'une telle idée , j'imaginai , à la suite de l'imagination de mon maître , de faire une comédie ; car c'est la

folie de tous ceux qui commencent & l'écueil des plus consommés, dit un auteur, dont j'ai oublié le nom.

Après avoir long-temps réfléchi, je résolus de l'intituler, *Crispine médecine*; mais la nécessité ne me permettant pas de perdre de temps, je voulus savoir, avant de me mettre sérieusement à l'ouvrage, ce qu'on penseroit de mon titre, & si on-le trouveroit aussi brillant qu'il me le paroïssoit; pour cet effet, je fis connoissance avec un de ces messieurs qui préparent le théâtre & qui se trouvent à toutes les représentations, & je le priai de proposer mon idée; il y consentit pour une légère rétribution, & me rapporta que ma proposition avoit fait rire tout le monde: cette nouvelle me fit très-bien augurer pour la pièce & pour mes talens comiques; je le priai de faire une nouvelle proposition plus étendue, que j'accompagnai d'un mémoire qui prouvoit l'avantage immense que la comédie pouvoit retirer de mon projet, puisqu'elle donnoit un moyen certain de doubler leurs richesses; j'eus le malheur de ne pouvoir rien obtenir, cependant mon secret a déjà servi à plusieurs auteurs & servira vraisemblablement dans la suite; mais le malheur est fait pour me poursuivre.

Dans le fort de nos ouvrages & dans la chaleur de nos copies, mon maître fut prié d'un grand dîner, & mourut d'une indigestion; il y a si peu de temps que j'ai eu le malheur de le perdre que j'en suis encore affligé, il ne m'a cependant laissé que ses talens, ses moyens & les connoissances de plusieurs libraires & colporteurs, tous attachés à *la petite Hollande*. Le pauvre homme n'avoit point d'autres propriétés, pouvoit-il reconnoître autrement l'attachement que j'avois pour lui? Par bonheur encore, il ne faut point de notaires pour de tels testamens, & c'est au moins des frais épargnés. Au reste, si je n'avois connu que lui, sa profession ne m'auroit point tenté; mais, sans recourir à l'histoire pour rappeler les auteurs des pays étrangers, anciens ou nouveaux, qu'on assure être morts revêtus d'honneurs & comblés de richesses, n'en voyons-nous pas à présent dans Paris qui roulent carrosse, qui sont revêtus d'ordres, honorés de charges, qui ont des procès, & qui sont enfin reçus par-tout dans le beau monde, où ils font la pluie & le beau temps? Ces exemples me déterminèrent à tenter l'aventure, & à me présenter dans une si noble carrière, avant de prendre absolument parti avec ces mêmes colporteurs qui ont si généreusement reçu

mon avertissement. Leur profession, selon mes réflexions, ne me pouvoit jamais manquer, & c'étoit une ressource assurée; car ce fut ainsi que je raisonnai: il me parut, sans faire trop d'efforts de calcul, que si je vendois mes propres ouvrages, je mangerois à deux rateliers, & que je devois par conséquent me faire auteur & colporteur, à l'exemple de quelques-uns de mes confrères; qui cependant sont bien établis. Enfin, je ne doutai point que ce moyen distingué ne me fît retrouver d'un côté ce que je pourrois perdre de l'autre: ainsi, pour profiter de mes talens & me faire un nom, j'ai commencé par composer très-promptement un si joli ouvrage, qu'il a été généralement applaudi, quoique je n'en aye fait la lecture qu'à un très-petit nombre de personnes; & c'est celui que j'ai réclamé avec tant de raison, avant que de conter l'histoire de ma vie, comme un vol qui crie & qui criera toujours vengeance. En effet, j'avois lieu de tout attendre, argent, crédit, protection, considération, secours enfin de toutes les espèces. Ma destinée me lie au pavé le plus intime, & ne veut pas m'en séparer; car enfin ce bel ouvrage m'a été volé, & les colporteurs sont accablés de misères & d'infortunes. Et pourquoi? Le ciel est-il donc sans justice? Que vais-je devenir, moi qui vous parle?

Quel état nouveau puis-je embrasser ? Quelle profession convient à un homme d'honneur & de mon mérite ? Où sont les protecteurs des gens de lettres ! On m'a promis quatre livres dix sols & un exemplaire des colporteurs pour cet abrégé de ma vie , que je compte bien donner encore & plus au long , avant même qu'elle soit finie ; en conscience , ce petit morceau est-il payé ce qu'il mérite ? je vous en fais juges ; encore l'argent n'est pas comptant , & l'exemplaire ne peut être si-tôt délivré ; cependant où dînerai-je ce soir ?



L E T T R E

DE JEAN LONCUART

A M. D. L. B.

Vous n'exigez de moi, monsieur, pour prix de toutes vos bontés, qu'un récit exact des principales circonstances de ma vie; je me les rappelle continuellement, & ma plus grande consolation est de pouvoir les écrire à quelqu'un qui daigne y prendre part.

Mon père étoit un des forts de la halle, que ses camarades appelloient par dérision M. le contrôleur général, parce qu'il ne trouvoit jamais rien de bien que ce qu'il faisoit lui-même. Ma mère, au contraire, qui étoit revendeuse à la toilette, & amie de tout le monde, ne trouvoit personne qui ne fît mieux que son mari; ce qui occasionoit souvent des tracasseries dans le ménage, sur-tout les soirs, parce qu'elle courroit toute la journée, & que mon père buvoit d'autant. A l'âge de sept ou huit ans, je tenois des deux, j'aimois à courrir & à boire le petit coup, & je n'aurois déjà

rien valu, si mon parrain, qui n'avoit pas attendu que je fusse venu au monde pour prendre soin de moi, ne m'avoit mis à l'école & assujetti à lui rendre compte de tout ce que je faisois : c'étoit un exempt qui avoit naturellement le verbe haut, qui m'apprenoit à faire des phrases, & qui, pour m'accoutumer à lire plus distinctement, vouloit qu'on m'entendît de toute la maison ; j'en contractai l'habitude au point que ce fut ce qui déterminâ ma vocation à être colporteur. Mon parrain m'en fit avoir la pancarte, la médaille, la petite malle & tout l'attirail ; il y joignit, pour fonds de boutique, un nombre d'édits, déclarations & arrêts qui ne lui coûtoient guère que la peine de les demander ou de les prendre, & avec cela il crut avoir suffisamment pourvu à mon établissement ; je le croyois aussi, mais je fus bientôt détrompé. J'avois beau me quarrer dans les rues, annoncer à pleine bouche le titre, quelquefois même le contenu de tout ce que je portois, j'étois entouré de beaucoup de monde, & personne ne m'achetoit rien. Un jour que j'en marquois mon étonnement à une espèce de badaud que je voyois souvent à ma suite, comment diable veux-tu, me dit-il, que l'on t'achète quelque chose ; tu expliques tout si bien, qu'après

t'avoir entendu on n'en a plus affaire ; tes confrères vendent , parce qu'ils braillent sans rien dire , & qu'ils ne permettent seulement pas que l'on jette les yeux sur leurs chiffons , de peur que cela ne suffise. Je fus frappé de sa réponse , je rougis de n'avoir pas fait cette découverte par moi-même , & plus encore de la devoir à un animal , qui sembloit ne m'avoir tant suivi que pour se moquer de moi : je profitai donc de l'avis ; j'examinai l'allure de mes confrères qui vendoient le plus ; je remarquai qu'effectivement ils ne disoient que ce qui pouvoit exciter la curiosité , & nullement la satisfaire : *Arrêt du conseil d'Etat du roi pour les monnoies. Nouveau Règlement pour les enfans mineurs ; les mariages clandestins ; les testamens , & ainsi du reste.* Je résolus de les imiter , & je m'en trouvai bien ; je voulus ensuite les surpasser , & je m'y pris d'une manière qui me réussit encore assez : j'ajoutois de temps à autre à ce que j'annonçois des gestes & des virgules , j'y transposois ou corrompois , comme par bêtise , certains mots qui , un peu défigurés , me paroissoient former une plaisanterie propre à amuser le peuple , que je regardois comme ma meilleure pratique. Ainsi , au lieu de dire : *Déclaration du roi concernant les gens d'affaires* , je disois ; *consternant* : si c'étoit une

sentence & condamnation de mort *contre* des voleurs ou assassins, je disois *en faveur*. Je vendis un jour plus de six cents exemplaires d'une pièce de vers sur le mariage de M. le P. de * * * en criant à tue-tête; *Épître à l'Ame*, & quelquefois *Épître à l'Ame* de M., au lieu d'*Epithalame*.

Toutes ces gentilleses, qui pouvoient mériter correction jusqu'à un certain point, ne m'en attirèrent aucune, & la chose du monde la plus innocente pensa me perdre. Un jeudi matin, que j'allois prendre la liste des prédicateurs, qu'on nous avoit promise pour ce jour-là, je trouvai, à l'entrée de la rue de notre libraire, un homme qui en tenoit un assez gros paquet; je lui dis: quoi, monsieur, vous en avez déjà? Oui, me répondit-il, & vous iriez en chercher inutilement; car j'ai pris tout ce qu'il y avoit de tiré; mais si vous voulez que je vous en cède la moitié au prix coûtant, je le ferai de tout mon cœur, je vous indiquerai même un quartier où bien des gens m'en ont demandé, & où vous en vendrez beaucoup, en y arrivant le premier, comme cela ne fauroit manquer, si vous ne vous arrêtez pas. Le prendre au mot, le remercier & le payer, ne fut pas l'affaire d'une minute; je cours, & ne commence à crier qu'à l'entrée

de la rue des R. . . . , qu'il m'avoit particulièrement marquée. Le portier d'une assez grande maison m'appelle aussi-tôt, & me dit : montez, madame est levée, vous lui en vendrez beaucoup ; elle se fait un plaisir d'en avoir des premières, elle va en envoyer de toutes fraîches à ses amies pour les réveiller, si elles dorment encore ; Dieu fait, ajouta-t-il, la belle assemblée qu'il y aura ici tantôt ! comme on s'arrangera pour se mener alternativement, aujourd'hui à Saint-Roch, le surlendemain aux Innocens ou à Saint-Eustache ; c'est vraiment madame qui décide, qui connoît les bonnes pièces de chacun de ces messieurs, & qui leur dameroit à tous les pion. . . . Ce bavard, qui m'avoit d'abord pressé de monter, m'auroit retenu encore long-temps, si sa maîtresse, qui m'avoit entendu, n'avoit envoyé fort vite un laquais, dans la crainte qu'on ne m'eût laissé passer, & que quelques personnes du voisinage n'eussent des listes avant elle. Le portier reconnut sa faute, il se hâta de siffler, & en montant, je l'entendis qui disoit : bon ! j'aurai l'ouverture des conférences, & me voilà sûr d'un beau sermon, quand elle sortira pour aller à la messe. J'arrive ; on m'introduit dans la chambre ; madame me dit de ne pas m'impatienter, qu'il faut que je reste jusqu'à ce

que ces paquets soient portés à leur adresse, afin qu'on n'en ait pas d'ailleurs, qu'elle saura bien me dédommager du retard : elle écrit rapidement les noms, elle trouve qu'il n'y a pas assez de gens dans la maison pour faire les messages, quoique la plupart soient dans le quartier. Déjà le cocher & un laquais étoient partis, quand une des femmes de madame, qui lisoit en son particulier, fit un grand cri, & tomba comme évanouie sur son sofa, en s'écriant : ah, madame ! On va à elle, & tout le signe de vie qu'elle donne, c'est de mettre le doigt au bas du papier qu'elle tenoit encore : madame le prend, le lit, sur le champ donne ordre qu'on ferme les portes & qu'on aille chercher le commissaire, qui n'étoit qu'à deux pas. Il arrive, elle lui rend plainte ; & moi, qui ne savois de quoi il s'agissoit, qui d'ailleurs n'avois, à cet égard, rien sur ma conscience, je suis fort étonné d'être interrogé comme un criminel, accusé d'avoir fait imprimer un placard contre l'honneur de madame, de l'être venu débiter dans son quartier, & jusques dans sa maison, pour l'insulter plus cruellement. Je crus n'avoir qu'à rendre compte de ce qui m'étoit arrivé, dans la plus simple vérité ; le commissaire griffonne, & paroît à chaque instant me trouver plus coupable :
enfin,

enfin , après avoir verbalisé une bonne demi-heure & m'avoir déposé sous la clef , dans une chambre que je n'étois ni en état ni en volonté de forcer , on lui a amené un carrosse de place , avec lequel étant allé d'abord chez l'imprimeur , & de-là chez le magistrat , il revient avec un ordre pour me conduire sous bonne & sûre garde à Bicêtre , où je restai au pain & à l'eau depuis le jeudi d'avant le premier dimanche de l'avent jusqu'au lendemain de quassimodo , sans pouvoir donner de mes nouvelles ni en recevoir aucune de mes parens , ni de mon parrain ; tant l'étoile & les ressources d'une dévote accréditée sont au-dessus de celles de l'exempt le plus madré.

Je donnerois bien en cent à deviner ce qui avoit si fort échauffé la bonne dame , ce qui avoit fait pâmer sa suivante , & ce qui m'attiroit un si rude châtiment ; le voici : Madame de P , que je n'avois jamais vue , & qui m'apprit si bien à la connoître , étoit une *virtuose* d'un caractère singulier , parleuse impitoyable , qui , plus occupée , ce semble , du salut de son prochain que du sien propre , ne tarissoit point sur le blanc , le rouge , les mouches , les mantelets , sur les spectacles , les bals , & tous les usages du monde ; elle étoit charmée de trouver ses domestiques en faute ;

prétendoient même qu'elle faisoit l'aumône à cette intention, parce qu'elle en tiroit l'avantage de les sermoner pendant huit jours, à moins que quelque nouveauté d'éclat n'interrompît l'octave ; & alors, disoit un de ses gens, sa langue alloit, comme le moulin des Feuillantines, sur un torrent d'eau bénite. Quelqu'un, qui vouloit sans doute lui faire sentir le ridicule, & peut-être la guérir de ce flux continuel de morale qui la rendoit insupportable, s'avisa de faire imprimer furtivement cette malheureuse liste dont je fus embêté, sans y soupçonner la moindre supercherie ; car à l'extérieur elle ressembloit fort aux listes ordinaires, & toute la différence consistoit en ce qu'à la suite du nom des prédicateurs & de celui des églises qui leur étoient assignées, du jour & des heures auxquels chacun d'eux prêchoit, on avoit mis : *& madame de P. . . . toute l'année, du matin au soir, dans sa maison, rue des R. . . . S. F. G.*

Au sortir de Bicêtre, mon parrain me consola de son mieux ; il m'apprit que je n'avois plus que lui de père, il me fit quitter le colportage des rues & passer à celui des ruelles, pour lequel il m'endoctrina à ravir, & me remit des fonds de toute autre importance que les premiers. Nous partagions le profit en trois

portions égales ; l'une pour lui , qui trouvoit le moyen de s'approprier une partie des brochures que souvent il faisoit lui-même , & qui n'en devenoient que plus recherchées ; l'autre pour un diôle , ambigu de moine & d'abbé , qui avoit souverainement l'art de tirer des successions & des inventaires des ouvrages qui sans lui n'auroient jamais vu le jour ; & la troisième pour moi , qui avois grande peine à grapiller sur eux la plus petite bagatelle , tant ils étoient retors ! Nous tirâmes grand parti du *Banquet de Platon* , avec la clef & le passe-par-tout des *Instructions de madame L. M. D. L. à sa fille* , & de quantité d'autres dont l'énumération pourroit vous fatiguer. Puisque l'histoire de ma vie & de mon état est tout ce que vous me demandez , j'en vais reprendre le fil jusqu'à mes derniers malheurs , dont vous êtes assez instruit pour me dispenser de vous en renouveler le détail.

Mon pauvre père d'exempt eut une attaque d'apoplexie , qui dégénéra en paralysie , & le conduisit au tombeau dans le courant de l'année , après avoir aussi exactement consommé les fruits de son patrimoine ou de son industrie , que s'il avoit travaillé toute sa vie à ce calcul.

Dans les intervalles de sa maladie , qui me

coûtoit presqu'autant qu'à lui, je tentai plusieurs fois de l'engager à me mettre en relation directe avec son homme; il ne pouvoit pas douter que je ne le connusse, puisque nous en parlions quelquefois sans détour; mais nous étions convenus que je ferois toujours semblant de ne le point connoître, & que j'éviterois même de le voir, sous quelque prétexte que ce pût être, tant qu'il ne le jugeroit pas à propos. Il ne vouloit jamais y consentir, prétendant que c'étoit pour mon propre bien: déjà, me disoit-il, il se réjouit au fond de son ame de l'état où il me voit, parce qu'on n'est véritablement assuré de la discrétion de ses témoins ou de ses complices, que lorsqu'ils ne sont plus: quoique dans mes beaux jours je n'eusse pas moins d'expérience & de manége qu'il peut en avoir, & que nous fussions lui & moi comme *Didot vis-à-vis Chaubert*, vingt fois j'ai pensé donner dans les pièges qu'il m'a tendus; jugez de la facilité avec laquelle il vous perdrait; & Dieu fait si pour l'entreprendre il a besoin d'autre motif que celui de notre liaison personnelle; car, ne vous y trompez pas, il vous connoît aussi bien que vous le connoissez, & la circonspection dont il use à votre égard lui est encore plus à charge qu'à vous.

J'aurois dû croire un homme mourant, qui

me parloit de l'abondance du cœur, & qui voyoit plus loin que moi ; mais je m'imaginai qu'il ne combattoit mon projet que pour m'ôter la connoissance de mille choses qui s'étoient passées entr'eux ; c'étoit précisément augmenter l'envie que j'avois de le suivre, & comme il me restoit d'ailleurs peu de ressources, celle-là me paroissoit unique.

Ma mère n'avoit pas attendu, pour prendre son parti, que le sort de son ami fût absolument décidé : dès qu'elle l'avoit vu tomber en paralysie, elle avoit fait sa petite pacotille dans le plus grand *incognito*, & elle étoit passée en Angleterre à la suite d'une jeune dame, qui alloit y pousser des soupirs sterlings ; mais le vent lui fut toujours contraire, même après son arrivée ; car s'étant trouvée engagée dans la bagarre d'un combat de taureaux, elle fut si outrageusement mordue d'un vieux dogue, que dans les quarante jours elle mourut de la plus fine rage que l'on connoisse en ce pays-là.

Tous ces contre-temps me portèrent à ne pas différer la visite de l'abbé ; j'eus bien de la peine à parvenir jusqu'à lui, & plus encore à lui rappeler le souvenir de mon pauvre parrain ; quelques renseignemens que je lui donnasse, à peine convenoit-il qu'il l'avoit connu.

de vue, & qu'il se le remettoit un peu. Il me fit cent questions étrangères à mon objet, & plus je tâchois de l'y ramener, plus il s'en écartoit; de sorte que le voyant boutonné par-dessus le menton, je lui tirai ma révérence, & partis. Son valet, qui, d'un petit réduit fermé d'une simple cloison, avoit entendu toute notre conversation, me joignit sur l'escalier, me dit qu'il ne falloit pas me rebuter; que son maître aimoit à connoître son monde avant que de s'y livrer; qu'il lui parleroit de moi d'une manière convenable, & qu'en attendant nous ferions ensemble, si je le voulois, une petite société où je trouverois mon compte. Il me proposa, d'entrée de jeu, des *Tanzai*, des *Sopha*, des *Portier*, qui n'étoient pas chers; il ajouta qu'il savoit bien qu'on faisoit communément de la terre le fossé, mais que je ne devois pas être étonné si, dans un premier marché, il ne me livroit rien sans argent ou sûreté équivalente; je lui remis une fort jolie montre d'or, qui, avec une tabatière du même métal, étoient les seules choses que j'eusse eues de mon parrain, lorsqu'il fut obligé d'avoir recours à moi pour subvenir aux frais de sa maladie.

Je débitai fort bien ma marchandise, mais malheureusement elle me porta à la tête; les

cuifiniers mettent assez volontiers le doigt dans leurs fauces; je m'avifai aussi de vouloir mettre le nez dans mes livres, & je m'en occupai d'une manière que je savois mon *Portier* par cœur. Etant allé, sur les onze heures, chez une petite veuve, à qui la veille j'en avois laissé un à crédit, je la trouvai encore au lit, où, de son propre aveu, elle le lisoit pour la troisième fois, les yeux pleins de feu, & le corps agité comme une personne qui recorde ses danses. Parbleu, madame, lui dis-je, si vous le prenez sur ce ton-là, bientôt vous le saurez par cœur comme moi, & puis quand vous n'en aurez plus affaire, vous me le rendrez tout frippé. Tu te trompes, me dit-elle, mon pauvre enfant; ces sortes de livres ne s'achèvent jamais, parce qu'on les recommence toujours: mais est-il bien vrai que tu le faches par cœur? Eh oui; de par tous les diables, lui répondis-je avec impatience, cela n'est que trop vrai, toujours j'y songe, & tant qu'encore en ce moment.... voulez-vous à l'ouverture du livre? A ce dernier trait elle éclata de rire, en s'écriant: voilà qui est merveilleux, ce *tant qu'encore* me charme, & tout ce qui m'étonne, c'est que tu ne t'empresses pas d'en donner une nouvelle édition avec un commentaire; j'y trouve plus d'un endroit qui en auroit besoin, & qui certai-

nement feroit grand plaisir. Vous me la baillez belle, repliquai-je tout de suite, avec votre commentaire, comme si je pouvois le faire tout seul. Je crois, par ma foi, ajouta-t-elle, que tu as raison, & qu'à nous deux nous en ferions un qui ne feroit pas mauvais. La parole vaut le jeu, & sans plus de discours nous nous mîmes à l'ouvrage, & nous y allâmes si grand train, qu'il sembloit que nous voulions porter ce misérable *in-22* à la dignité du plus grand *in-folio*.

Ainsi, au lieu de suivre ardemment le cours de la venté qui m'étoit favorable, je l'abandonnai totalement pendant près de quinze jours, que je passai dans l'ivresse de ma bonne fortune; & comme on dit que si le palefrenier de la reine en devenoit amoureux, il y mangeroit son étrille, je voulus m'habiller plus proprement que je ne l'étois, & je ne reconnus ma sottise qu'après avoir consommé non-seulement tout mon gain, mais encore une partie considérable du prix que je devois rendre des livres qu'on m'avoit fournis sur un gage que j'avois extrêmement à cœur de retirer. Une autre circonstance qui acheva de m'ouvrir les yeux, c'est que la petite dame, non contente de l'exemplaire que je lui avois donné, m'en demanda successivement quatre autres, non

pour de ses amis, comme elle disoit, mais pour des amis que je m'apperçus qui gâtoient mon commentaire; & c'est à ces survenans que, dans la suite, j'ai attribué le faux germe de *la Tourrière des Carmélites*.

Je me retirai sans peine de cette belle enfilade, & me promis bien d'être plus circonspect à l'avenir; tout mon embarras étoit d'avoir de la nouvelle marchandise, sans porter ce que je devois sur la première; j'en fis la tentative, & mon homme, toujours courtois en apparence, se retrancha à me dire bonnement qu'il se pouvoit bien faire que la montre que je lui avois laissée valût beaucoup plus que le premier lot de livres qu'il m'avoit remis, mais que, comme il ne s'y connoissoit pas, je ne risquois rien, si je voulois avoir un second lot, à lui confier de même ma tabatière, puisqu'il me rendroit le tout en soldant nos comptes. Il fallut en passer par-là.

Ce nouveau courtage ne fut pas, à beaucoup près, aussi avantageux que le premier; &, comme guignon ne va jamais sans son compagnon, il m'arriva que dans une maison où j'avois déjà été deux fois, je trouvai une espèce d'aigrefin de robe, qui me parut très au fait de la valeur intrinsèque de toute cette *canelle* ou *morue*, comme il l'appelloit indifféremment;

il me mésoffrit beaucoup , je fus piqué , il s'emporta , & ordonna si précisément d'aller chercher le commissaire pour me faire arrêter , que je fus trop heureux de m'échapper , laissant généralement tout ce que j'avois apporté. Pour hâter ma fuite , on fit semblant de courir après moi ; on jeta même dans la cour un ou deux de mes volumes , que je n'eus garde de ramasser , & qui vraisemblablement ne furent pas perdus.

Comme j'avois quelque idée d'avoir vu ce robin de libraire chez M. l'abbé , j'y allai tout de suite ; le valet n'y étoit plus ; une petite vieille , qui gardoit l'antichambre , me dit qu'il avoit été chassé le matin avec grand fracas , parce qu'on l'accusoit de faire commerce de mauvais livres , & que monsieur en étoit dans une si grande colère , qu'il avoit défendu sa porte pour toute la journée ; ensuite , voyant la surprise & la douleur peintes sur mon visage , elle me ferra la main , & s'approchant de moi , elle me dit dans le tuyau de l'oreille : ne croyez rien de tout cela ; le pauvre garçon est allé s'établir en Franche-Comté , où monsieur lui a fait donner une bonne petite commission ; il y a plus de huit jours que je le fais , & c'est moi qui lui ai aidé à faire ses paquets ; mais il faut , pour la frime , faire semblant de croire

ce que monsieur l'abbé souhaite, & vous y avez plus d'intérêt qu'un autre ; car, si je ne me trompe, vous êtes impliqué dans la manigance ; allez vous-en, & ne me décelez pas.

Je commençai, mais trop tard, à sentir la vérité de tout ce qu'on m'avoit prédit ; la seule envie de retirer mes bijoux, qui valoient quatre fois plus que ce que j'avois reçu, m'engagea à revenir le surlendemain. A la place de la petite vieille, je trouvai un nouveau valet renfrogné, qui, après m'avoir bien considéré de la tête aux pieds, m'annonça, & me fit entrer au bout d'un gros quart-d'heure que son maître sonna. M. l'abbé, sans me donner le temps d'ouvrir la bouche, me dit, en levant les yeux au ciel ; mon ami, je tremble du danger que vous courez en venant ici, il y a un décret contre vous & contre ce coquin de valet que vous m'avez débauché, & que j'ai été obligé de renvoyer ; on vous cherche tous deux, je vous en avertis charitablement, & que si vous revenez jamais ici, je ferai le premier à vous faire mettre dans un cul-de-basse-fosse. Je voulus me justifier, il éleva la voix ; je me rabattis du ton le plus humble sur l'article de mes bijoux. Malheureux, me dit-il, en me poussant dehors par les épaules, ne serois-tu point encore

un receleur de bijoux volés, comme tu es un vendeur de livres défendus ?

Sorti de chez lui, & livré à mon désespoir, je fus quelque temps à roder dans Paris sans trop savoir ce que je faisois, ni ce que je voulois faire ; enfin, un jour que, traversant par hafard une grande cour, je vis une belle salle où quantité d'honnêtes gens s'assembloient, je parvins à y entrer, & le premier objet qui me frappa fut M. l'abbé qui rioit aux anges, & qui, affectant une forte d'impatience de ce qu'on ne commençoit pas, tira sa montre, que je reconnus aussi-tôt pour la mienne, quoiqu'il eût mis un autre cordon. Le moment d'après parut la tabatière, que j'eus encore moins de peine à reconnoître, parce que, pour faire parade de ses nouveaux meubles, il la laissoit sur le bureau & la faisoit jouer aux olivettes, à droite & à gauche, sous prétexte d'offrir du tabac à ses voisins. A cet aspect redoublé, je sentis une émotion que je n'aurois peut-être pas été le maître de contenir par-tout ailleurs ; mais, quelqu'attentif que je fusse à la renfermer en moi-même, je crus m'appercevoir qu'elle gagnoit insensiblement mon homme ; il devint sérieux, & regardant de tous côtés, je ne fais comment il me déterra

dans un coin perdu, où ses yeux m'annoncèrent quelque chose de plus perfide que tout ce qu'il m'avoit dit dans son cabinet.

L'assemblée finie, je m'éclipsai dans la foule, & mon premier soin fut d'aller conter ce qui venoit de m'arriver à une personne déjà instruite de ma première aventure : c'étoit un galant homme, serviable, plein de droiture, & qui, attaché depuis long-temps à un ministre étranger, avoit mérité toute sa confiance : s'il n'avoit pas été obligé de le suivre, quand il retourna à sa cour, j'aurois encore en lui un protecteur digne de vous être comparé. Je l'avois acquis en lui procurant des choses qu'il n'avoit jamais pu trouver ; je ne les lui avois point fait valoir, & ç'auroit été mal m'y prendre, parce qu'outre l'attachement que je me sentoient pour lui, je le voyois toujours mesurer sa générosité au désintéressement des personnes qui l'approchoient ; & il m'en donna une marque sensible dès les premiers jours de notre connoissance : il voulut savoir quelle étoit ma situation ; je la lui exposai avec candeur & dans le plus grand détail. Après qu'il y eut un peu réfléchi, il me dit de revenir dans deux ou trois jours au plus tard ; je n'y retournai qu'à la fin de la semaine, crainte de

l'importuner & d'abuser de ses bontés. Il m'en gronda, parce que dès le lendemain il s'étoit informé, & avoit su, à n'en point douter, qu'il n'y avoit jamais eu de plainte juridique ni aucune procédure faite contre moi, de sorte que tout ce qu'on m'en avoit dit n'étoit que pour m'intimider. Cependant il me conseilla fort de faire le sacrifice de mes bijoux, dont je n'avois point de reçu, & dont je risquois beaucoup à former la demande. Quand je vins lui dire que je les avois en quelque sorte retrouvés, les ayant reconnus entre les mains de M. l'abbé, il rêva encore un moment; mais il ne changea pas d'opinion.

Vous voilà, me dit-il, en état de reprendre tranquillement un commerce pour lequel vous êtes né; bornez-le à des choses honnêtes, à des matières d'histoire, de littérature, ou de simple agrément; elles vous fourniront assez; vous ne trouverez plus en votre chemin un ennemi dangereux; tout content qu'il paroît du butin qu'il a fait sur vous, il n'en jouit pas sans inquiétude, & ses remords font votre sûreté. Qu'il le connoissoit mal! S'il a eu de l'inquiétude & des remords, ils n'ont servi qu'à augmenter sa haine. Vous savez, & tout Paris fait avec vous, monsieur, qu'il a été

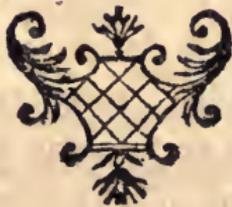
l'ame & le premier mobile de la plus noire trahison que l'on pouvoit faire à quelqu'un de mon état. Aurois-je jamais pu penser que, tandis qu'à l' instante prière d'un homme de lettres aussi fameux par sa conduite que par ses ouvrages, j'étois tout occupé du soin de retirer un écrit qu'il croyoit blesser son honneur, & que, pour parvenir à cette suppression, j'employois tout ce que j'avois de ressources & de crédit, je me serois vu arrêté par lui-même dans sa propre maison, & précipité dans les horreurs & la misère d'une prison qui ne finit point.

La plus grande consolation que j'y aye reçue, & que je tiens de vous, a été d'apprendre qu'au milieu de la bagarre littéraire que ma détention a causée, mon ennemi secret s'est décelé lui-même en voulant prendre le masque de la vertu, qui n'a jamais pu tenir sur un visage si peu fait pour elle.

Je suis pleinement convaincu de ce que vous ne cessez de me dire, que je dois me soumettre avec une parfaite résignation aux ordres de la providence, qui a permis que je fusse réduit deux fois à la plus honteuse & à la plus dure captivité, pour des choses très-innocentes, après m'avoir laissé jouir de mille douceurs & d'une espèce de fortune, pen-

dant tout le temps que je m'étois le plus écarté de la règle & du devoir. A Dieu ne plaife que j'ose murmurer contre fes décrets ! qu'elle me permette feulement de protester, à la face du ciel & de la terre, que je consens à être colporté en Grève, si de ma vie je redeviens colporteur, & si je cesse jamais d'être, avec la plus vive reconnoissance, M. V.

A Bicêtre, le 1 janvier 1747.



LA MALLE-BOSSE,

NOUVELLE NUIT DE STRAPAROLE.

LES spectacles finissoient ; on venoit de donner , à la comédie françoise , la première représentation d'une comédie nouvelle , dont l'auditoire éploré s'écouloit à grands flots , au moment d'une terrible averse ; l'air retentissoit de la criaillerie scandaleuse des cochers , du claquement de leurs fouets & du nom de tous les laquais du royaume : des torches à demi allumées , s'agitant au milieu de ces airs qu'elles empestoient , sembloient représenter celles que les furies du Parnasse secouoient , en ce moment , dans le cœur palpitant du poëte encore incertain de son sort. De jeunes calotins , graves arbitres des réputations littéraires , la plupart en rabats & en manteaux courts , à travers les timons de cent carrosses ébranlés , franchissoient gaillardement le ruisseau devenu rivière , pour voler aux opinions chez Procope , & pour y prononcer souverainement ; bref , il pleuvoit très-fort , & il étoit huit ou neuf heures du soir , quand un cavalier , connu dans

le monde sous le nom de Similor, n'ayant pour tout appui que les ailes de son chapeau, & serpentant à travers les roues, les goutières & les boutiques, fut arrêté par une vieille racoleuse de Cythère, au détour de la rue de Buffly.

Mon gentilhomme, lui dit-elle, une jeune brune, belle à ravir, chantant comme les fées, & tout nouvellement enrôlée, vous attend à souper chez elle, au coin d'un bon feu & dans la meilleure humeur du monde. Elle demeure ici près, & plus près encore d'un excellent traiteur. Suivez-moi, vous serez heureux; & foi de femme d'honneur, vous ne vous en repentirez point.

Similor est un de ces esprits libérés au-dessus des préjugés, jusqu'à la déraison, un de ces êtres pensans qui se piquent de haute philosophie, qui n'admettent nulle corruption dans la nature; & qui, sous le prétexte d'un amour passionné pour la vérité, la recherchent indifféremment par-tout, excepté où elle est, & où sa pure & vive lumière les éclaireroit sur la vanité de leurs recherches. Ce caractère imprudent qui dans tous les âges maintient un homme dans l'âge heureux qui méconnoît la crainte, d'ailleurs, le froid, la pluie qui redouble; & plus que tout cela, le mauvais génie

de Similor, l'engagèrent, pour la première fois de sa vie à tenter une pareille aventure. Il se disoit à lui-même, pour sa justification, qu'un homme qui pense ne sauroit trop voir pour trouver de quoi exercer sa raison. Il se jeta donc, avec cette femme, à la merci d'un fiacre qui se trouva là sous leurs mains dans la bagarre, & qui, après trois grands quarts-d'heure de juremens & d'embarras, les descendit enfin à un troisième étage, au commencement de la rue de Seine.

La dupe eut à peine un pied dans la chambre, qu'une mademoiselle Manon, très-jolie en effet, & assise auprès d'un bon feu, très-nécessaire à sa vêtue légère; se leva & courut à lui les bras ouverts. Il vit un minois, une gorge & des épaules si agréables, que, malgré l'horreur du lieu, à peu ne tint qu'il ne se sentît le cœur ému d'une espèce de sentiment tendre. Il se le reprocha bientôt, & se souvenant qu'il n'étoit là que par curiosité philosophique, il repoussa la fille assez dédaigneusement; & fut s'asseoir dans une chaise longue qui sembloit attendre là le premier venu à la place d'honneur.

Par ma foi, s'écria-t-il, en homme qui ne s'avoit guère de philosopher que relativement à l'intérêt de ses passions, il faut l'avouer,

malgré qu'en aient les libertins; les bienséances, la pudeur & la modestie ne sont point des chimères; elles sont un bien très-réel & le plus vif assaisonnement que la délicatesse du cœur humain pouvoit mettre à la volupté. Je n'en veux que ceci pour preuve. Avec une fois moins de charmes que n'en voilà, je le sens bien, le seul sourire obligeant d'une femme comme il faut seroit mille fois plus attrayant pour moi, m'intéresseroit mille fois plus qu'une faillie si prévenante.

Par ma foi aussi, s'écria Manon de son côté, en se remettant à sa place vis-à-vis de lui, voilà bien rentré de piques noires! Et dis-nous, mon roi, d'où viens-tu donc pour débiter de si graves fornettes? Tu fors de la comédie françoise, je gage: tiens, tiens, si tu aimes tant les moralités, les maximes & les sentences, prends-moi cet écran & t'en donne à ton aise, tu en trouveras là & de meilleures & de plus naïves qu'à aucune des pièces d'aujourd'hui.

Pauvre malheureuse, lui dit Similor, un peu surpris de cette jolie vivacité, tu me fais vraiment pitié! A ta physionomie & à l'esprit que tu montres, tu pouvois bien mériter un meilleur sort que le tien: mais laissons cela, prends ces deux louis, dit-il, en les jetant

sur une table, & donne ordre seulement au souper ; après quoi, bois, mange, ris, chante, extravague, à la bonne heure ; mais laisse-moi moraliser ici tant qu'il me plaira, & que chacun fasse son métier.

Eh pourquoi, monsieur, répondit-elle froidement, aurois-je plus perdu que vous le droit & le don de moraliser ? Est-ce à titre de sage que vous vous en réservez le privilège exclusif ? Ah ! je vous en fais juge, qui de nous deux l'est ici le moins ? ou vous qui m'y venez chercher de propos délibéré, ou moi qui m'y trouve à contre-cœur ? A ces mots, elle tourna la tête d'un autre côté, poussa un soupir & se tut.

L'apostrophe étoit sentée, & ne laissa pas que de déconcerter l'être pensant : le sombre silence & le mauvais maintien s'emparoiert de la scène, & l'argent restoit sans maître, si la dame du logis ne l'eût pris pour donner ses ordres : ils furent exécutés diligemment ; en peu de temps le souper fut prêt & servi, sans que cependant il se fût rien passé au coin de la cheminée que de très-sérieux, & qui ne permette à l'imagination du plus honnête lecteur de suivre la mienne, & de se transporter pour un instant sur les lieux.

Similor avoit déguisé ce moment d'embarras

sous un faux air de rêverie & de distraction : l'air mortifié de Manon, le peu qu'elle avoit dit, & son silence lui inspiroient pour elle une forte de considération momentanée ; la vieille remêla les cartes fort à propos, & ranima le jeu par des discours un peu plus de saison, qui, secondés de la bonne chère & du vin, remirent insensiblement les choses dans une position plus vive & plus naturelle. Similor devint plus liant, Manon plus gaië ; il se dit quelques folies ; on la pria de chanter ; &, quoiqu'elle se sentît bien en voix dans ce moment-là, elle ne se fit point redire, elle obéit, & choisit ingénieusement cet endroit de l'opéra d'Armide, acte IV, scène II.

Voici la charmante retraite

De la félicité parfaite ;

Voici l'heureux séjour

Des jeux & de l'amour.

Jamais dans ces beaux lieux votre attente n'est vaine ;
Le bien que vous cherchez se vient offrir à vous ;

Et, pour l'avoir trouvé sans peine,

Devez-vous le trouver moins doux ?

Voici la charmante retraite, &c.

Quinault & Lully, en chantant le palais d'Armide, ne se doutoient guère que leurs chants ferviroient un jour à célébrer un troisième étage de la rue de Seine ; & voilà comme quelquefois

Pégase innocemment porte une selle à tous chevaux.

Ces paroles, animées d'une belle voix, d'une figure aimable & d'un air d'esprit, qu'on devine aisément à la justesse du choix, achevèrent enfin de tourner tout de bon Similor du côté des jolies manières.

Petite folle, lui dit-il, d'un ton tout-à-fait adouci, tu fais bien que d'emblée ces sortes d'endroits-ci n'inspirent la galanterie qu'à des fots, quelles que soient les beautés qui s'y rencontrent; oublie de grace & pardonne-moi l'accueil désobligeant que je t'ai fait; touché-là, soyons amis, & crois que je te regarde à cette heure tout d'un autre œil.

Manon se prêta, comme elle le devoit, à ce petit raccommodement, & son nouvel ami, reprenant la parole, continua ainsi: tu n'es pas sans avoir lu les contes de la Fontaine? Non, monsieur, répondit Manon: ni par conséquent celui de la Courtisane amoureuse? poursuivit-il: Je l'ai présent, dit-elle; hé bien, reprit Similor, je veux que tu en profites aussi bien que moi; je te donne à jouer le rôle de Constance, & je veux bien me charger de celui de Camille. Tu m'entends bien? Fort bien, repliqua Manon; vous ne vous partagez pas mal; mais attendez donc que j'aye joué le rôle de courti-

tifanne aussi long-temps que Constance, si vous voulez que le vôtre vous fasse autant d'honneur qu'à Camille ; & vous attendriez, je crois, vainement ; car, franchement, je ne m'y sens guère de dispositions. Je fais trop, ma pauvre enfant, dit Similor, que le plus souvent on ne se choisit point son état, & que celui d'honnête femme & le tien font quelquefois bien involontaires ; aussi tu as vu comme presque d'abord je t'ai rendu la justice de te croire digne d'un meilleur sort. Oh, ça ! conte-moi donc naturellement toute ton histoire ; je suis disposé à te croire, à te plaindre & à te secourir. Pourquoi mènes-tu la vie que tu mènes ? Qu'est-ce qui t'y a réduite ? Qu'est-ce qui m'y a réduite ? monsieur, répondit-elle d'un air touchant, en pouvez-vous douter un instant ? Ce qui sans doute y réduit la plupart de mes pareilles, la profonde misère. Hélas ! tu n'auras pas de peine à me le persuader, dit le philosophe. Qui fait mieux que moi combien la bonne ou la mauvaise fortune influe sur les mœurs ? que moi, dis-je, qui fais la profession de sentir & de penser plus que tout autre ! que moi le grand scrutateur du cœur humain ! Aussi, vice, vertu, cœur, esprit, crime, innocence, vertueux, coupable, sont mes termes favoris, mes écrits publics & familiers ; ils

font sans cesse au bout de ma plume & sur le bord de mes lèvres; car, mademoiselle, soit dit en passant, il est bon que vous sachiez que vous êtes ici avec quelqu'un que vous avez peut-être cent fois lu & admiré: mais parlons d'autre chose, ne songeons qu'à toi, qu'à boire & qu'à nous réjouir; à ta santé, Manon!

La vieille prit le temps qu'il buvoit pour saisir son tour à parler.

La misère, dit-elle, où nous sommes fut si grande & si subite, qu'il n'y eut pas moyen de nous en tirer autrement moi ni ma nièce; car je vous découvre à cette heure le comble de cette misère, en vous avouant que cette malheureuse est ma nièce. En disant cela, elle se mit à pleurer d'assez mauvaise grace.

Quelqu'autre, qui auroit la rage des descriptions, vous détailleroit ses grimaces & ses contorsions, & diroit

Que sur son nez sa prunelle éraillée
Verroit les pleurs dont elle étoit mouillée.

Enf. Prod.

mais je ne dois rien peindre que de comique ou d'agréable, & ceci ne feroit ni l'un ni l'autre.

Et quel étoit votre état? demanda Similor. Vraiment, dit la tante, il étoit bon; nous nous mêlions d'un négoce qui nous entretenoit

honorablement moi , ma nièce donc que vous voyez , & son frère qui est maintenant je ne fais où , au diable Vauvert. Et qui vous a fait discontinuer ce bon négoce ? dit Similor. Une persécution la plus opiniâtre du monde , répondit la bonne tante , des faïfies , des amendes , des emprisonnemens , que fais-je ? tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus ruineux pour des gens de commerce. Dites la vérité , continua Similor , en la pressant ; vous vendiez de la contrebande. Mais c'en étoit , si vous voulez , répondit la vieille babillarde , & ce n'en étoit pourtant pas ; car enfin ce n'étoit ni sel , ni tabac , ni toiles peintes , ni rien qui fît tort à messieurs les fermiers généraux ; c'étoient de beaux & bons livres fabriqués dans le royaume , bien moulés & faits comme les autres , & peut-être mieux , excepté seulement qu'il manquoit à ceux que nous vendions un peu de veau par-dessus , & deux ou trois méchantes lignes à la fin qui sont dans les autres , & qu'on ne lit jamais ; & vrai comme il faut mourir un jour , vous m'en croirez si vous le voulez , je n'y pensois non plus de malice que l'enfant qui vient de naître , car je n'ai jamais su ma croix de par Dieu. En un mot , monsieur , nous étions de bons libraires ambulans. Oui , oui , je vous entends de reste ;

dit Similor, prenant un air sérieux qui tenoit de la gravité; & même un peu de la sévérité vous jouyiez sur le théâtre de la librairie des rôles à manteaux; en bon françois, vous étiez colporteurs. Oui, monsieur, dit la pauvre femme, sans prendre garde à la morgue de Similor; mais, comme vous savez, en tous métiers il y en a qui les gâtent & d'autres qui les honorent. Il y a colporteurs & colporteurs; nous étions des forts & des mieux achalandés, & je défie bien qu'on me montre un de ces livres un peu passables, vendus depuis quinze ou vingt ans, qui ne soit sorti de nos mains. Je dis donc, monsieur, que depuis ce temps-là nous nous tirions très-honnêtement d'affaire, moi, ma nièce & son frère; ah! le bon temps sur-tout que c'étoit du vivant de ce gros abbé qui ne demouroit pas loin d'ici; un grand latin dont tout un chacun, je ne fais pourquoi, disoit tant de mal; non pas nous, vraiment. Tout au contraire, & devant Dieu soit son ame; c'étoit le père nourricier de tous nous autres; celui-là! Dis donc, ma nièce, n'en souvient-il de ses Lettres Philosophiques, de son Réservatif & de sa belle Epître à Irannie? comme cela se vendoit bien! Mon Dieu! ma chère tante, répondit Manon, vous vous trompez, & lourdement, ces livres-là nous venoient de toute autre main; nous n'en avons

jamais vu ni connu l'auteur ; c'étoit un de ses confidens qui nous les apportoit , & il s'en falloit tout que ce tiers-là ne fût ni si gros ni si gras que M. l'abbé. Je crois que tu as raison , reprit la tante ; mais ce qu'il y a de vrai toujours , c'est que ces livres-là faisoient bien bouillir la timbale ; & plût à Dieu que nous en vendissions toujours de pareils ! tu aurois encore ton innocence. Ce qu'il y a aussi de bien vrai , c'est que le pauvre cher abbé n'eut pas les yeux fermés qu'adieu la boutique ; il nous la fallut fermer aussi. Nous nous échappions aussi , & nous vivotions avec les Nouvelles Ecclésiastiques & d'autres petits brimborions , quand il s'est avisé de paroître , je ne fais quel maudit chiffon ! (le diable emporte l'auteur.) Il y avoit quelque chose dedans contre un monsieur de la cour qui n'a pas entendu raillerie , & qui , dans sa mauvaise humeur , s'en est pris à qui n'en pouvoit mais ; il a si bien fait donner la chasse au corps des colporteurs , que c'est une vraie désolation qui crie vengeance. Figurez-vous , monsieur , que de misère ; les uns se sont faits soldats , les autres filoux ; il y en a que le désespoir a poussés jusqu'à se faire auteurs : mon neveu continue le métier , mais avec des risques qui le mettent sans cesse à deux doigts des galères. Pour nous qui sommes

restées seules, sans savoir où donner de la tête, vous voyez notre état; il falloit vivre, item: & dame, quand on ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on peut. Voilà toute notre histoire. A votre avis, mon cher monsieur, ne sommes-nous pas bien à plaindre?

Non, sur mon ame, répondit Similor, qui l'avoit ouïe fort impatiemment jusqu'au bout; non certes, vous n'êtes point à plaindre; juste punition d'un métier dont ont pâti des gens qui valoient mieux que vous, sans comparaison, & que vous n'avez jamais plaints; vous subissez la peine du talion: cela s'appelle vivre à ses dépens, après avoir vécu aux dépens d'autrui; vous viviez du déshonneur des autres, & vous vivez du vôtre à présent.

Ce retour de mauvaise humeur alloit vraisemblablement rebrouiller Constance & Camille; la courtisane amoureuse faisoit déjà très-mauvaise mine à son aimable cavalier, quand, la porte s'ouvrant avec grand bruit, un nouvel objet changea la scène.

Entre un jeune homme en assez mauvais équipage & tout effaré; ah! ma tante, s'écria-t-il, en jetant une petite malle sur la table, je viens, ma foi, de l'échapper belle; j'étois dans un nid à rats, au fauxbourg Saint-Marceau, on m'y a déterré: les mouches volent dans le quartier,

& je donnois comme une grue dans les filets, si un voisin charitable, comme je rentrois chez moi, ne m'eût couru au-devant pour m'avertir du danger où j'étois : j'ai bien vite rebrouffé chemin, fans quoi je ferois à cette heure fort mal à mon aise dans un cul de basse-fosse. Ayez la bonté de me donner le couvert, en attendant que je me reconnoisse & que je dépayse l'escouade.

Tandis que le jeune homme parloit, Similor l'examinoit attentivement ; &, à mesure qu'il l'examinoit, son sourcil se défronçoit de plus en plus ; la sérénité qui renaissoit sur son front paroissoit mêlée d'un profond étonnement, qui se termina enfin par un grand éclat de rire. Je ne vois pas, monsieur, lui dit assez séchement le nouveau-venu, ce qu'il y a de si plaisant dans ce que je viens de dire, pour en rire comme vous faites. Mon cœur, lui dit Similor, en tirant une brochure de sa poche, n'êtes-vous pas l'énorme bossu qui me vendit hier ce livre à la sortie de l'opéra ? Je ne le nie pas, repartit le neveu ; je vous crois trop galant homme, poursuivit-il en riant aussi, pour me vouloir dénoncer. A Dieu ne plaise ! dit Similor ; mais, quel est l'habile opérateur qui vous a, d'un jour à l'autre, si bien extirpé la loupe effroyable qui vous couvroit l'omoplate ?

Pour Dieu, indiquez-le moi en faveur d'un jeune médecin de mes amis, qui, tout savant qu'il est, n'a pas ce beau secret-là; car il ne manqueroit pas de s'en servir pour lui-même. C'est moi, monsieur, répondit le colporteur, qui viens de faire cette belle & prompte opération tout-à-l'heure en montant l'escalier. Tenez, voilà ma bosse, continua-t-il, montrant la petite malle qu'il avoit jetée en entrant, & voilà la clef; ouvrez, choisissez & achetez, je vous mets à même, & trouvez bon, puisque j'y suis aussi, que je m'accommode pareillement: disant cela il se mit à table.

Similor, qui n'aimoit guère moins l'humiliation de son prochain que sa propre gloire, & l'une ou l'autre entrant d'ordinaire pour quelque chose dans les brochures du jour, il se fit un vrai régal du passe-temps qui s'offroit à lui, comme aussi le colporteur de son côté, pressé d'un besoin plus naturel, & qui voyoit bonne chère devant lui, ne se faisoit pas un moindre plaisir d'en profiter. Ils se fatifirent tous les deux: celui-ci visitoit aussi curieusement tous les plats que l'autre inventorioit la malle, & chacun à l'envi donnoit son coup de dent à sa façon.

Le premier livre qui tomba sous la main de Similor fut le *Recueil de ces messieurs*. Recueil

de misères , dit-il. Ces prétendus messieurs étoient de grands fous ; je n'en excepte que le dernier , qui a si bien parlé contre la raison , & qui juge tous les autres sans les avoir lus , comme il l'assure lui-même. Celui-là du moins n'a perdu de temps , ou n'en a mal employé que le peu qu'il lui en a fallu pour prononcer à la boulevue , comme il a fait & comme il a dû faire. Qu'est-ce qui suit ?

Les Fêtes roulantes.

Autres impertinences qui ne valent pas le papier à sucre qui les couvre , & moins encore mille fois la peine que j'ai prise de les lire. Ajoutez à la mince value que c'est une injustice criante. De quoi rit-on ? Les fêtes dont il est question font tout l'honneur possible à celui qui les a imaginées.

Les cinq Chars ne valaient-ils pas bien cinq carosses d'ambassadeurs , dont il n'en faut qu'un pour faire bayer tout Paris : & la bonne chère par-dessus le marché , n'est-ce donc rien ? On ne fait ce qu'il faut à ces diables de badauds. Ils ne sont jamais contents , quoi que l'on fasse pour leur plaire ; amusez-les , fêteyez-les , régalez-les , il leur manquera encore quelque chose. Poussiez la galanterie jusqu'à les mener où je suis , ils y demanderont des sentimens.

Oh,

Oh, oh ! continua-t-il, passant à une autre brochure, voici qui m'a bien la mine d'un bon libelle diffamatoire dans toutes les formes :

Oraison funèbre de l'abbé D. F., où l'on s'est interdit le privilège de mentir.

La peste ! je serois bien fâché, pour deux grandes raisons, d'être le sujet d'une pareille pièce d'éloquence. La première de ces deux grandes raisons, dit le colporteur, se devine aisément ; c'est qu'il faudroit primò que vous fussiez mort, passe pour celle-là, elle est valable ; mais pour l'autre, telle que je la conçois, au diable qui s'en soucieroit !

Doucement, doucement, notre ami, dit Similor ; vous ne savez pas, comme moi, ce que c'est que d'avoir maille à partie avec la postérité. S'il est fâcheux, comme vous en convenez, de mourir une fois, vous m'avouerez qu'il l'est encore plus de mourir deux ; qu'il ne faut qu'un placard comme celui-là sur la tombe d'un illustre pour le désimmortaliser tout net ; ou, qui pis est, pour immortaliser ses sottises ; car à qui n'arrive-t-il pas d'en faire ?

Lisez, lisez cette feuille que je vous montre, dit le colporteur, elle me vient de bonne

main, & on m'a dit que cela étoit plaifant. Je n'entends rien au titre, dit Similor :

*Mémoire pour Janotus de Bragmardo,
contre l'Univerfité.*

Qu'a-t-on voulu dire ? Tout ce que j'en fais, dit le colporteur, c'est que cela roule fur la querelle ridicule & fans fin des chirurgiens & des médecins. Ah ! ah ! j'y fuis, j'y fuis, dit Similor ; & le mémoire, à ce qu'il paroît, eft pour les chirurgiens. Je ne favois pas, dit le colporteur, que *Janotus de Bragmardo* voulût dire le corps des chirurgiens ; mais pourtant, felon ce que j'en ai ouï dire, le mémoire n'est ni pour l'un ni pour l'autre parti, on daube également fur tous les deux. Il n'y a pas de mal à cela, répliqua Similor ; on ne fauroit trop s'égayer fur la friperie de gens qui s'égayent impunément fur notre peau ; on ne leur nuira jamais autant qu'ils nous nuisent : leur fureur de détruire va, comme on voit, jufqu'à fe vouloir auffi détruire les uns les autres. En puiffent-ils venir à leur honneur ! Que fait-on fi ce n'est pas l'intention de leurs juges, & fi leur lenteur à décider n'est pas un effet de leur sagesse & de leur amour pour le bien public ? Car affurément, quand les médecins & les chi-

rurgiens cherchent à se détruire, c'est la seule & précieuse occasion où rien n'est mieux que de les laisser faire; qui les y peut mieux aider que les lenteurs de la justice? De ce beau propos, il trouva bientôt de quoi passer à d'autres, qui étoient plus de son ressort. Voici, dit-il, un titre qui ne me plaît point :

*Transmigration des Beaux-Esprits de
France en Prusse.*

Transmigration! transmigration! ce n'est pas là le mot propre; pour parler correctement, il ne falloit mettre que colonie: transmigration ne se dit que du transport de toute une nation expatriée par la force du conquérant; & pour un bel-esprit, ou deux au plus, que nous a ravis la cour de Berlin, il nous en reste au moins trois ou quatre de bon compte. Il faut dire cela à l'auteur, qui d'ailleurs ne me paroît pas un sot; car cet ouvrage finit par une assez bonne épigramme. Il la lut haut, & la voici:

La France au roi de Prusse.

Prince ambitieux, arrête:
Pourquoi cette incursion,
Et d'une juste conquête
Passer à l'invasion?

Reprends à ta fantaisie
 Et garde la Silésie,
 C'est ton droit que tu poursuis;
 Mais d'où vient, roi téméraire,
 Nous enlever Maupertuis
 Et la moitié de Voltaire?

Il est vrai qu'il n'y a pas de conscience à cela, disoit Similor en riant; du reste, continua-t-il sérieusement, quand je disois: pour un bel-esprit ou deux que nous enlève la cour de Berlin. me trompois-je dans mon calcul? L'enlèvement, comme on voit, se réduit précisément à un & demi tout en gros. Mais en voici bien d'un autre! Il faut l'avouer, la gaîté françoise est admirable pour créer de jolies bagatelles: c'est dommage qu'elle ait renoncé au comique:

Les Amours de myladi Melpomène & de mylord Amphigouri, nouvelle galante.

La belle union! il n'est pas difficile de voir que c'est une pasquinade contre le tragique ampoulé qui a succédé à celui de Corneille & Racine, & contre notre nouveau goût pour le théâtre anglois. Il y auroit bien des choses à dire sur le premier point; quant au deuxième, je le maintiens très-injuste. Le théâtre anglois

est une mine de diamans pour le nôtre dans l'épuisement où il est; & sans parler de *Venise sauvée* & de toutes les belles suivantes qu'elle aura, on seroit bien surpris de savoir tout ce que depuis douze ou quinze ans notre cothurne doit à celui-là; si j'en dressois un mémoire exact, je ferois bien rougir des spectateurs qui raillent, & qui en ont pourtant profité à leur insu. Voici apparemment le deuxième tome :

Thalie sur le retour & dans la haute réforme, sous la direction du R. P. D. L. C.

Je n'ai rien à dire à ceci, dit Similor; il est vrai que notre pauvre comédie prend une étrange forme depuis quelques années: qu'elle ait donné dans le sérieux & la morale, basse! le temps du génie est passé, tout le bel-esprit du monde ne mène pas à la belle nature. Relâchons-lui le métaphysique: il faut bien vivre, comme disoit tout-à-l'heure la bonne tante; & quand on ne fait pas ce qu'on veut, faire ce qu'on peut; mais qu'elle veuille donner dans l'Itos & le Pathos, c'est une usurpation, un égarement intolérables. La pauvre tragédie, telle qu'elle est devenue, n'avoit pas déjà si fort nos larmes en sa disposition, sans que sa friponne de sœur

vint encore dîmer sur sa récolte. Ce sera sans doute ici que mademoiselle Manon aura pris le trait qu'elle m'a lancé à mon arrivée en me présentant un écran. Suivez, monsieur, suivez, interrompit le colporteur, en lui montrant du doigt une brochure *in-4^o* couverte de papier marbré; voilà qui va avec les deux précédentes que vous venez de voir; c'est l'assortiment, les trois ne se séparent point. Similor ouvrit & lut :

Apollon Pantin & les Muses Pantines; ballet neuf. Les paroles sont de divers auteurs, & la musique des sieurs Innocent & Charivari.

Coyonnerie, coyonnerie! dit-il, en jetant la brochure au loin; on voit bien d'où cela sort, c'est de quelque malheureux poëte lyrique qui n'aura mérité ni pension, ni place, ni cordon.

Oh! pour cette feuille-ci sur laquelle vous mettez la main, dit le colporteur, elle est toute seule de sa bande: elle a fait un beau bruit celle-là! & elle nous coûte bien cher; c'est elle qui me fit endosser la bosse. Similor ayant lu le commencement du titre:

Discours prononcé à la porte de l'Académie, par

Au feu ! au feu ! s'écria-t-il , & sur le champ il y jeta la feuille , qui flamba & fut consumée en un clin d'œil sous la pincette qu'il tenoit appuyée dessus. Eh ! morbleu , monsieur , quelle rage vous tient ? cria le colporteur , & que faites-vous ? Je fais justice , dit Similor , & j'extermine un écrit qui offense un homme d'honneur , respectable à tous égards , & qui doit être cher à tous les amateurs des belles choses. Pour le coup , notre écervelé parloit & agissoit en homme sensé ; mais le colporteur , qui ne trouvoit pas son compte à cela , se mit dans une colère épouvantable , disant qu'il n'existoit peut-être plus que cette feuille-là. Tant mieux , disoit Similor , tant mieux ! vous me comblez de m'en assurer. J'en suis ravi pour ce grand homme , & je lui ferai ma cour de ma bonne action , la première fois que j'aurai le bonheur de le rencontrer. Je n'ai que faire de tout cela , repartit le colporteur furieux & d'un air menaçant ; je me soucie bien que vous fassiez votre cour à mes dépens ; vous m'avez brûlé pour dix francs de marchandises , j'en ai refusé un gros écu aujourd'hui , & ventrebleu Pas

tant de bruit, dit Similor, un peu de prudence, vos cris pourroient attirer ici le commissaire; & sa présence, entre nous, est plus à craindre pour ces dames, & pour vous tout le premier, que pour un homme tel que moi. Après tout, je suis équitable: vous m'assurez que c'étoit le seul exemplaire.... Oui, monsieur; que le diable & la foudre.... Il suffit, je vous en crois; tenez, voilà un demi-louis, soyez aussi content que moi. Cette petite branche du rameau d'or ramena la paix pour une troisième fois dans ce véritable antre de la discorde, mais ne la ramena pas pour long-temps.

Chacun reprit ses fonctions, & Similor ouvrit une nouveauté qui avoit pour titre :

Almanach du Diable pour l'année 1747.

La pièce, suivant la méthode & le style des almanachs ordinaires, débutoit par l'article des éclipses, & l'on y lisoit :

« Il y aura cette année 1747 sur l'horizon
 » du Fauxbourg Saint-Germain une éclipse du
 » bon goût; elle arrivera le 18 janvier 1747,
 » & elle fera totale, avec demeure dans l'om-
 » bre. Son commencement fera à la première
 » représentation d'une comédie nouvelle, &
 » finira à une première lecture.

Cette raillerie univoque & mordante, qui tomboit à plomb sur un de nos meilleurs écrivains & sur ses admirateurs, remit Similor en belle humeur, & le livre qui suivit celui-là l'y maintint, mais sur tout un autre ton : c'étoit

Nocrion, ou histoire véritable & merveilleuse d'un prodige arrivé à l'endroit du nommé Fotz, muet du ferrail d'Ispaham, auquel est survenu subitement l'usage de la parole.

Muet de ferrail ! Oh, voici à coup sûr bien de la gravelure & des godrioles. Il ne faut pas être un grand grec pour comprendre qu'un muet sorti de si bon lieu, & dont la langue se dénoue, jase diablement & a de bonnes choses à dire. L'auteur est un grand mal-adroit s'il n'a pas bien édifié sur un si beau fonds. L'ami, dit-il au marchand, je veux prendre un Fotz. Prenez, monsieur, lui dit l'autre, vous êtes bien le maître. Combien un Fotz ? Tant. C'est trop, dit Similor ; allez, allez, je suis au fait de cette marchandise-là comme vous-même, depuis le temps que je m'en mêle pour mon compte ; voilà plus que cela ne vaut. Que cela soit dit, je n'en donnerois pas une obole par-delà. Il jeta ce qu'il voulut, empocha un Fotz

& continua son inventaire. La dernière pomme de discorde attendoit ici notre curieux. Le fond de la malle étoit occupé de toute la première édition d'un livre intitulé :

*Nouveau Supplément du grand dictionnaire
historique de Moréri.*

Jusques-là il n'y avoit rien de trop frappant, mais ce qui piqua l'attention de l'inquisiteur, c'est l'année de l'impression; elle étoit de 1801. Un supplément de Moréri en l'année 1801 ! dit Similor, en frappant des mains : *Si non vero, bené trovato.*

Beau cadre à dire bien des vérités en face à des vivans supposés morts ! il ne cessoit de se récrier sur la commodité de ce plan; & pour démontrer qu'il étoit très-ingénieux, il répétoit sans cesse qu'on le lui avoit volé. Ensuite, ayant parcouru des yeux la première page & grommelé quelques mots de l'avertissement, ce fut bien autre chose. Mais, mais comment donc ! voilà du neuf, du joli, du léger, de l'heureux, du fin, du délicat ! Ce ne fut jamais là de la drogue à vendre sous le manteau : cela mérite, je ne dis pas privilège & permission, mais récompense. Je garantis à cet endroit déjà, corps pour corps, ouvrage pour ouvrage,

approbation, acclamation générale. Je voudrois l'avoir fait.

En effet, tel étoit le début de cet avertissement :

« Ce supplément contient les articles de tous les hommes plus ou moins illustres qui ont paru depuis les dernières éditions de Moréri jusqu'à la présente année séculaire 1801, c'est-à-dire, pendant une partie du glorieux règne de Louis XV, assis aujourd'hui sur le trône, dans le sein d'une paix profonde & de son auguste famille, qu'il a la satisfaction de voir multipliée jusqu'à la cinquième génération. »

Similor s'enquit du temps qu'il y avoit que ce livre paroissoit. On l'assura qu'il n'avoit pas encore été mis en vente, & qu'il voyoit là tous les exemplaires, qui n'excédoient pas le nombre de deux cents. Oh, parbleu, cette nouveauté fera fortune ! j'en répons, car j'en dirai du bien. Je prétends faire plus ; j'aime le roi, on ne l'ignore pas depuis le témoignage éclatant que j'en donnai dans mon ode sur la convalescence : le roi verra ce livre-là ; demain, demain, je veux lui lire cet endroit-là ! demain je vole exprès à Versailles, & je perce le petit coucher ; on peut compter là-dessus.

Le supplément étoit écrit en style de dic-

tionnaire , avec simplicité & précision ; mais cette précision & cette simplicité étoient justement le tour ingénieux qui donnoit une certaine force aux traits dont l'ouvrage étoit parfemé. Les noms omis n'étoient pas, de ces traits, ceux qui étoient les moins piquans : tel avantageux de nos jours qui , pour quelques productions heureuses en ce siècle de bagatelles , ne s'érige pas moins dans ses rêves qu'un trophée chez M. Titon, devoit , suivant le sens de ces omissions affectées , se voir en 1801 déjà parmi les noyés. Du reste, ce livre, ainsi que de vives railleries, contenoit aussi, comme de raison, de justes éloges.

Par exemple, Similor, qui eût désiré n'y trouver que le sien, eut le chagrin, en le cherchant au S I, de rencontrer dans sa route S A, celui d'un autre, dont la longueur l'impatienta furieusement pendant le cours de quinze ou vingt feuillets. C'étoit sous l'article de SAXE, (Maurice comte de) maréchal de France. On y détaillait les qualités éminentes de ce grand homme, & l'auteur s'étoit donné ses aises en écrivain supposé du siècle futur, & qui n'avoit par conséquent plus de loix à prendre que de la vérité, ni plus rien à démêler avec la modestie du héros. Similor, espérant qu'on n'auroit pas plus ménagé la sienne, se

hâta de mettre le nez sur l'encens. Il parvint enfin à son article; on ne l'avoit heureusement point omis, il n'eut garde de s'en étonner; mais voici ce qui l'étonna.

Similor, (Matthieu) écrivain superficiel & fleuri qui brilloit encore vers le milieu du dernier siècle. Ses ouvrages, alors nombreux, & dont il ne nous reste que des fragmens, tirèrent leur peu de vogue de l'étrange activité qu'il eut à leur procurer des suffrages. Il fut s'introduire chez les grands & s'insinuer chez les femmes, qui distribuoient alors les honneurs du Parnasse. Il déprimoit adroitement les bons poètes, exaltoit les mauvais, & souoyoit des prôneurs. Il faisoit composer & composoit lui-même ses éloges, que par des envois anonymes il faisoit ensuite insérer dans des feuilles périodiques dont la France étoit alors infectée. Tout ce manége ne le sauva point, même de son vivant, d'un grand discrédit. Il n'étoit presque plus mention de lui sur la fin de sa carrière; de-là vient que l'on ne fait précisément ni quand, ni comment il mourut: les uns veulent qu'à la première représentation de sa dernière pièce il mourut subitement avec elle sur le théâtre; sur quoi même ils rapportent cette épitaphe:

Ci git Similor , qui sur terre
Rembourfa plus d'un camouflet ,
Et qui , par messieurs du parterre ,
Fut tué d'un coup de sifflet.

D'autres le font mourir tout naturellement dans son lit , d'une attaque d'apoplexie causée par son trop d'embonpoint. C'est aux continuateurs de M. l'abbé d'Olivet à nous débrouiller cette anecdote , & à constater lequel de ces faits est le plus vrai ou le plus vraisemblable.

Sa surprise & son dépit furent tels , qu'il en pensa tomber à la renverse , & vérifier ainsi d'avance , en quelque sorte , la première de ces deux opinions : il se posséda toutefois , roulant dans sa tête différens moyens pour empêcher ce livre de voir le jour. Son premier dessein fut de payer toute l'édition ; il en demanda le prix : on lui dit cent pistoles. L'avarice effrayée lia les mains à l'orgueil mortifié pour les déliés à l'artifice : le plus simple eût été d'aller , sans faire mine de rien , chez le commissaire , & de lui faire mettre la main sur le colporteur & sur la malle ; mais son objet étoit d'anéantir exactement les deux cents exemplaires ; & ce ne sont pas là de ces sortes d'effets saisis , de ces dépôts sacrés dont rien ne sort jamais de greffes. Ne s'en fiant donc qu'à soi seul , il s'y prit autrement ; il commença , pour mener à

bien son projet , par se bien rasséréner , prendre & payer deux exemplaires , bien refermer la malle & prendre la clef. Ramenant ensuite un léger sourire sur le bout de ses dents , il se rapprocha de la table , reparla du voyage de Versailles , y promit sa protection , refit sa cour à Manon , fit venir le champagne & le versa à profusion. Quand les fumées eurent achevé de mettre la compagnie sur le bon ton , mon camarade , dit d'un air enjoué Similor au colporteur , ma foi , plus je vous examine de pied en cap , plus je me dis que j'avois hier la berlue , de ne pas voir que votre bosse étoit postiche. Et à quoi cela se devoit-il voir ? dit le colporteur. A vos gras de jambes , répondit Similor , & à cette face de jubilation. Bon ! reprit l'autre ; belle rêverie de vouloir qu'il y ait des jambes & des visages à part pour des bossus ! N'en doutez pas , dit Similor , tenez , examinez-moi bien ; vous verrez de la tête aux pieds un homme bien taillé pour porter bosse ; elle m'iroit comme de cire , & pour vous en convaincre , je veux par plaisir que vous me l'essayiez.

L'épreuve parut divertissante : on y taupe. On lui applique très-correctement la bosse sur les épaules ; il se la fait bien attacher par-dessous le juste-au-corps , & l'on éparpille agréa-

blement sa perruque naissante par-dessus : cela fait, il se présente au miroir comme une belle qui sort de sa toilette, se promène avec toutes les graces d'un bossu, se carre, se tourne à droite, à gauche : Eh bien, monsieur ! eh bien, mes dames ! comment me trouvez-vous ? Voilà ce qui s'appelle un bossu, cela ; qu'en dites-vous ?

Tous de se récrier qu'il étoit à peindre, qu'il étoit vraiment bossu, tortu même en cas de besoin. On lui bat des mains, on crie, *vivat !* Il s'égayé tout de bon & comme par enthousiasme ; il folâtre, on pâme de rire : il danse ; il fait la cabriole & saute le bossu. Jamais polichinel ne fut si fêté, si claqué, si brillant ; jamais scène si jolie ni si folle ne se joua sur le théâtre de la joie.

Cependant le colporteur fessoit le champagne en homme qui n'y étoit pas accoutumé : rien n'étoit plus naturel en pareil cas que des besoins qui l'obligeassent à sortir. Aussi rentroit-il pour la troisième ou quatrième fois, quand Similor, qui crut avoir enfin assez préparé le moment d'enlever la malle & de s'évader, cria, qu'un enfant en pleurerait, & courut à la porte, le cœur épanoui déjà d'une joie secrète à l'approche de l'heureux dénouement ; mais quel coup de théâtre pour les lecteurs, & quel coup de foudre pour lui !

Tout

Tout en ouvrant la porte, il se vit l'estomac pointé par deux ou trois hallebardes que lui présentèrent autant de grivois à moustaches, suivis d'un commissaire & d'un exempt. Ah ! chien de bossu ! lui cria l'exempt, en lui ferrant la gorge, nous te tenons pour le coup ; tu payeras les peines que tu nous donnes depuis si long-temps. En prison. Messieurs, messieurs ! s'écrioit le pauvre étranglé, vous vous méprenez indignement ! entendons-nous, songez bien à ce que vous faites ! Nous y songeons très-bien, dit le commissaire d'un ton de fausset & en se rengorgeant, vous êtes bien celui que nous cherchons, & vous n'êtes pas fait de façon à s'y pouvoir méprendre ; au châtelet ! Monsieur le commissaire, dit Similor, en se rengorgeant aussi de son mieux, vous vous trompez, vous dis-je, je ne suis pas plus bossu que vous. C'est aussi, reprit l'homme de robe, un faux bossu que nous cherchons, ne vous faites pas mettre les menottes, obéissez de bonne grace à la justice, & marchons. Similor, outré & se débossuant en fureur, jeta la bosse à la tête de son maître, en disant, voilà votre bossu ! Celui-ci lui rejeta la bosse au nez, jurant qu'il n'y prétendoit rien, & qu'elle étoit bien à lui. Tous deux pelotoient la bosse.

& se la renvoyoient à coups de pied avec les meilleures raisons qu'ils pouvoient s'imaginer. Me serois-je avisé comme un sot, disoit le colporteur, de vouloir faire le bossu avec mon air joufflu & ces jambes-là, & ne voit-on pas clair comme le jour que c'est un déguisement ajusté à la figure de monsieur? Qu'il repliche à cela? Le commissaire, qui n'étoit rien moins qu'un Salomon, pour savoir à qui adjuger la bosse, se lassa de sa perplexité. Marchons, marchons, dit-il, voilà bien des façons; toutes bosses & tous vilains cas sont reniables, on le fait bien; & ceci ne finiroit jamais. Qu'on les mène tous deux au cachot; le fait s'éclaircira tout à loisir. Similor consterné, comme on peut croire, en envisageant les suites d'une si vilaine aventure, obtint enfin, par ses larmes & par ses prières, un moment d'entretien secret avec le commissaire & l'exempt: étant donc passé avec eux dans une chambre voisine, là il se nomma & fit un détail fidèle de tout ce qui venoit d'arriver. Il n'en étoit pas mieux, & toute son éléquence étoit perdue sans le secours d'une bourse de cinquante pistoles qu'il avoit heureusement sur lui: à l'harmonie d'une si belle peroraison, le commissaire baissa le fausset d'un ton, l'exempt s'humanisa; ils se

parlèrent à demi-voix pour se concilier sur le renvoi de leur suite, promirent à Similor de lui rendre bon compte des exemplaires qui l'intéressoient si fort, & lui montrèrent un petit degré dérobé qui descendoit dans la petite rue des Marais. Il l'enfila bien vite & regagna son logis, laissant tout le monde extrêmement satisfait d'avoir eu son souper, son argent & une comédie si plaisante, dans un temps sur-tout où elles sont si rares. Car il est temps enfin de mettre mon lecteur au fait, en lui disant que, depuis la rencontre de la vieille jusqu'à ce dernier & parfait dénouement, tout n'étoit qu'un jeu concerté par des colporteurs, qui avoient de justes sujets d'en vouloir à Similor. (Autre matière à une nouvelle nuit de Straparole,) nièce, neveu, tante, archers, commissaire, exempt, tous n'étoient que de faux personnages qui, de longue main, s'étoient distribué les rôles, & avoient su ajuster la scène au théâtre, selon les différentes circonstances; & les fréquentes sorties du colporteur, après le vin de champagne, avoient servi à faire les derniers arrangemens.

Il en revint bien à Similor, après deux ou trois jours, quelques soupçons qu'il voulut éclaircir, mais en vain; on retrouva bien le

théâtre, mais les acteurs étoient bien loin. Il ne put plus douter qu'il n'eût été joué, & cette découverte de sa part auroit manqué à la pleine vengeance des rieurs. Depuis ce temps, il ne voit passer ni malle ni bosse qu'il ne lui souvienne de la Malle-Bosse.



M É M O I R E
DE SIMON COLLAT,
DIT PLACARD,

*Maître afficheur, donneur d'avis, &
juré-crieur des choses perdues.*

A MESSIEURS LES COLPORTEURS.

C'EST honneur & grace que vous me faites, messieurs, que de vouloir bien m'associer à vos remontrances, comme je le suis à vos malheurs; & si cette conformité, qui achève de rendre les hommes sensibles, ne suffisoit pas pour vous bien assurer de ma reconnoissance, je pourrois du moins vous prouver par un détail intéressant de l'ancienneté de ma famille & de la profession qu'elle a toujours exercée, que, loin d'être indigne de vos bontés, il peut en rejaillir sur vous-mêmes un éclat très-avantageux à la cause commune.

Les *Collat* sont par rapport aux affiches ce que sont les *Collot* pour l'opération de la

taille, c'est-à-dire, les premiers & les plus célèbres de tous ceux qui ont exercé leur art; avec cette différence pourtant que les *Collot* ne sont venus que des milliers d'années après les *Collat*; que la réputation des *Collot* ne s'est répandue que dans une partie de l'Europe, & que leur habileté n'a sauvé qu'un petit nombre d'hommes, au lieu que celle des *Collat*, utile à tout le genre-humain, n'a eu presque d'autres bornes que celles de l'univers. Vous en jugerez, messieurs, par cette espèce d'arbre généalogique & historique que les quatre plus savans hommes du règne de François I, Guillaume Budé, Pierre du Châtel, François Vatable, & Henri Etienne, dressèrent en faveur d'Emmanuel Collat, mon trisaïeul. Cette pièce curieuse, que j'ai trouvée dans ses papiers, n'a jamais été rendue publique, & ne peut, je crois, le devenir dans une conjoncture plus favorable & plus triste que celle où nous nous trouvons.

Les commissaires soussignés, qui ont vu & examiné les mémoires, titres & documens qu'a produits pardevant eux EMMANUEL COLLAT, collationneur perpétuel, colleur, restaurateur, & enjoliveur des manuscrits de la bibliothèque

de Fontainebleau , afficheur du collège royal & de tous les autres placards réservés par l'édit du mois de février de l'année dernière, 1539, & qui ont joint à ces titres , mémoires & documens , leurs propres recherches , avec d'autant plus de plaisir , que ledit Emmanuel Collat les a toujours servis avec un zèle , une intelligence & une probité inexprimables , & que son désintéressement les empêche de s'acquitter envers lui d'aucune autre manière : déclarent , attestent & certifient , aux périls , risques & fortunes de tous littérateurs , chronologistes , géographes , historiens , généalogistes , hérauts & poursuivans d'armes qu'il appartiendra , présens & à venir , qu'il appert :

Que Caïn Collat , premier du nom , étoit un des hommes de confiance de l'entrepreneur en chef de la tour de Babel ; qu'il étoit entr'autres chargé des affiches qui chaque jour annonçoient régulièrement le genre de travail qui se feroit le lendemain , la disposition & la qualité des matériaux ; le nombre & le rang des ouvriers qui seroient employés à chaque partie de l'édifice ; les heures de réfection & de délassement ; l'ordre & la nature des paiemens , &c. sans quoi la confusion se seroit mise en moins de rien dans l'ouvrage même , comme peu de temps après elle s'introduisit

dans le langage. Que cette révolution fatale ne servit qu'à rendre Caïn Collat encore plus illustre ; qu'alors , par des affiches hiéroglyphiques , qui s'expliquoient directement aux yeux & à l'esprit , sans passer par l'intervalle des sons , il enseigna aux nations stupéfaites l'art de se reconnoître toujours , & de converser encore ensemble sans se parler ; il leur traça les routes différentes qu'elles devoient tenir pour peupler avec une sorte de proportion & d'égalité le reste du monde désert ; il leur facilita les moyens de retrouver & d'emporter aisément leurs hardes mêlées ; & qu'enfin le terme de *sac* , qui fut le seul mot écrit dont il se servit en cette occasion , parut si expressif & si convenable au sujet , qu'il est aussi le seul qui se soit conservé depuis sans altération dans toutes les langues du monde.

Que son arrière-petit-fils , Misraïm Collat porta en Egypte l'usage de ces affiches hiéroglyphiques , auxquelles les Egyptiens furent redevables des premiers élémens des sciences qui dans la suite les rendirent si fameux ; mais qu'au lieu d'en marquer une éternelle reconnaissance à l'inventeur , ils ne s'appliquèrent qu'à lui enlever son secret , & à se le rendre propre par les additions qu'y firent successivement Isis , Osiris , Typhon , Harpocrate ,

Anubis & les grands prêtres d'Héliopolis ; additions malheureuses qui font qu'on n'y comprend plus rien.

Que les enfans de Misraïm Collat, sensibles à une si noire ingratitude, formèrent le dessein de s'en venger d'une façon proportionnée à l'injure, & que la sortie des Hébreux leur en fournit la plus belle occasion qu'ils pouvoient souhaiter, parce que le pharaon qui régnoit alors, & qui, suivant la tradition constante de la famille des Collat, justifiée par un fragment de Manéthon, étoit Amosis II, & non Aménophis son ayeul, comme l'a cru Apion, n'ayant consenti qu'à regret à leur sortie, assembla, immédiatement après leur départ, un conseil extraordinaire pour délibérer si on les poursuivroit, ou non, & que l'avis le plus sage, qui étoit de les laisser aller, prévaloit insensiblement, quand, aux premiers rayons du soleil, on apperçut au fond de la salle du conseil une affiche hiéroglyphique que les petits Collat y avoient adroitement mise pendant la nuit, laquelle affiche ayant tout l'air d'un oracle, en produisit aussi tout l'effet. Elle représentoit Neptune armé d'un trident d'écarlate, qui sembloit appeller à lui les Egyptiens & leur tendre le bras en signe de protection & d'amitié. A cette vue, le conseil revire de

bord ; il est unanimement décidé qu'on poursuivra les Hébreux ; l'armée s'assemble , le nombre des volontaires passe celui des troupes réglées ; il n'est enfant de bonne maison qui ne veuille en être ; toute l'Egypte enfin , son roi à la tête , s'achemine en triomphe vers la mer Rouge , & il reste à peine dans la capitale quelques femmes grosses , quelques invalides & poëtes crottés , qui ne s'occupent que du soin de préparer des couronnes pour le retour des vainqueurs.

Que dans cet intervalle les Collat, qui se doutoient bien que le retour seroit pis que matines , passèrent dans le Péloponèse , où l'aîné de la famille , XXIV^e du nom , & de qui Emmanuel Collat descend en droite ligne , s'attacha à Médée , & l'accompagna dans le voyage de la Colchide , où il lui fut d'un grand secours , parce que c'étoit lui qui , de concert avec cette savante princesse , appliquoit tous les soirs au mât de la navire Argo , fait d'un chêne coupé dans la forêt de Dodone , une nouvelle affiche qui instruisoit le Argonautes de ce qu'ils avoient à faire ou à éviter dans la journée suivante ; ce qui donna lieu aux auteurs imbécilles , & sur-tout aux poëtes bavards , de dire que les arbres de Dodone parloient & rendoient des oracles.

Qu'enflé du succès de cette expédition célèbre, notre Collat, qui fut surnommé *Adèle*, c'est-à-dire, l'*Inconnu*, parce qu'on ne connoissoit ni l'origine de sa famille, ni les principes de sa science, se flatta d'introduire dans la Grèce l'usage des hiéroglyphes; mais que les Grecs, accoutumés à une langue qui avoit déjà pris une sorte de consistance, une langue qui par elle-même étoit belle, sonore, douce, arrondie, & qui se perfectionnoit tous les jours, ne voulurent jamais tâter de ce précieux grimoire, aimant mieux donner à plein collier dans le phœbus, que de s'envelopper dans le moindre rébus; de sorte qu'Adèle Collat & ses successeurs se virent réduits à n'afficher qu'en langage vulgaire; en quoi cependant ils se distinguèrent d'une manière assez avantageuse pour ne pas regretter leurs oignons d'Egypte. Ils furent proposés pour afficher, dans toutes les républiques alliées & chez les puissances voisines, les décrets des Amphictyons, l'ouverture des jeux Olympiques, les conditions sous lesquelles on pouvoit y être admis dans chaque genre d'exercice ou de combat. Ce fut aussi à eux seuls qu'appartint le droit de publier & d'afficher, d'après le rôle des agonothètes ou intendans des jeux, le nom des vainqueurs, hommes, chars & chevaux;

& outre les appointemens considérables attachés à cet emploi, on ne fauroit dire combien il leur rapportoit en gratification de la part des athlètes qui s'y trouvoient intéressés; il y en eut un qui leur donna lui seul deux talens euboïques, pour que les lettres de son nom eussent environ un demi-quart de ligne de hauteur plus que celles du nom de ses concouronnés.

Telle étoit la fortune des Collat aux plus beaux-jours de la Grèce, quand l'austère vertu dont ils se piquoient, peut-être aussi la malheureuse habitude qu'ils avoient conservée de parler en hiéroglyphes, & plus que tout cela sans doute, leur liaison intime avec Socrate, pensa les entraîner dans sa disgrâce; mais n'étant pas comme lui originaires de l'Attique, & naturellement soumis aux loix de l'aréopage, il leur conseilla de s'y soustraire par une retraite prudente; il leur offrit même, s'ils vouloient passer à Rome, d'excellentes recommandations auprès des consuls, des décemvirs & des tribuns, avec qui d'illustres Athéniens, ses amis particuliers, entretenoient déjà, quoique sourdement, des correspondances d'état & de politique.

Ce fut sous de tels auspices que l'aîné des Collat, le seul dont nous suivons présentement

la trace, vint avec ses deux fils s'établir à Rome, dont la puissance commençoit à faire du bruit, & dont les hautes destinées s'avançoient à grands pas : les magistrats, avantageusement prévenus de sa probité & de ses talens, l'employèrent aussi-tôt ; ils lui assignèrent un logement sur le mont Collatin, & pour ne pas effrayer les tribus rustiques par un nom étranger & purement phénicien, ils lui donnèrent celui de *Collius Collatianus*, qui, à la terminaison près, diffère peu de Collat, & n'a pas moins de rapport à l'usage de coller & collationner : il paroît, par quelques affiches, que les descendans de ce Collat abrégèrent encore le surnom de *Collatianus*, en signant simplement *Collatus*.

Sur quoi, les sieurs commissaires, pour faire plaisir aux lecteurs curieux d'anecdotes historiques, observeront que c'est contre toutes fortes de raison & de vérité, que Diodore de Sicile & Pausanias attribuent l'invention de la colle forte à Dédale, au préjudice des Collat, qui sont bien plus anciens que lui, & qui ont constamment tiré leur dénomination de cette découverte, que leurs successeurs sont d'autant plus en droit de revendiquer, que *titulus clamat*. Ils observeront encore que la colle par excellence, c'est-à-dire la colle forte, se dit

de même en grec *κάλλα* ; que ce mot vient du phénicien , & que les Coptes s'en sont toujours servis : ils ajouteront qu'il est de notoriété publique que les Grecs étoient coutumiers du fait , qu'ils s'approprioient impudemment toutes les découvertes dans les arts ; qu'ils décrioient particulièrement les Egyptiens , parce que c'étoit d'eux qu'ils tenoient leurs plus belles connoissances , & que quand ils furent passés sous la domination des Romains , qui les traitoient avec une extrême douceur , & à qui , de leur côté , ils prodiguoient les plus grands éloges , ils haïssoient & méprisoient souverainement au fond de l'ame ces vainqueurs généreux , & que ce ne fut que pour les dénigrer avec plus d'adresse que Plutarque entreprit d'écrire la vie des hommes illustres des deux nations , & de terminer ces vies par un parallèle où l'avantage demeure toujours aux Grecs.

Enfin , que la prétendue preuve , la seule que ces messieurs rapportent , de l'invention de la colle forte par Dédale , c'est qu'il est à présumer qu'il s'en servit pour s'attacher à lui & à son fils des ailes postiches , par le moyen desquelles ils pussent échapper , comme des oiseaux , à la fureur du roi de Crète ; mais qu'outre qu'une tradition bien plus générale porte qu'il n'y

employa que de la cire commune, que le soleil fondit, au lieu de s'être servi en cette occasion de colle forte, il s'ensuivroit bien plutôt qu'elle étoit déjà connue, qu'il ne s'ensuivroit qu'il l'auroit inventée; que d'ailleurs l'événement semble avoir décidé la question, & que Dédale ne se servit ni de cire commune, ni de colle forte, puisqu'après la chute du pauvre Icare dans la mer Egée, il fut très-clairement vérifié que ce n'étoit que de la colle de poisson.

Après cette digression, où les sieurs commissaires se sont moins engagés par la liaison, la force & l'aménité du sujet, que pour la satisfaction des gens de lettres, ils reviennent à *Collius Collatianus*, qu'ils n'ont pas perdu de vue dans sa transplantation & son nouvel établissement à Rome. Il leur paroît que ce fut lui qui, d'entrée de jeu, & par ordre des magistrats, fut chargé d'y afficher dans tous les carrefours de la ville les loix des douze Tables, tandis qu'on les gravoit sur de grandes plaques d'airain, destinées à rester au Capitole; ce qui étoit alors un bien plus grand ouvrage qu'il ne le feroit aujourd'hui.

Ses successeurs eurent toute la confiance des tribuns, particulièrement des deux Gracques, dans ces temps orageux où le sénat & le peuple, divisés d'intérêts & de sentimens, s'atta-

quoient & se ripostoient autant & plus par des écrits & des affiches, que par des harangues & des voies de fait. Un fragment de la loi *Agraria*, conservé dans la famille des Collat, & ayant encore au haut la figure d'un geai passablement dessiné, & contresigné au bas *Collatus*, est un monument qui pourra beaucoup servir aux auteurs qui, dans les siècles suivans, entreprendront de traiter cette matière. Emmanuel Collat en a produit quelques autres moins bien conservés, qui paroissent aux sieurs commissaires des restes d'affiches des comédies de Plaute & de celles de Térence; mais celui de tous ses fragmens qui est le plus entier, & qui a aussi moins d'étendue, est un avis au public, qui fut affiché lorsqu'un grand nombre de Gaulois, amis de César, & par lui élevés à la dignité des Sénateurs, vinrent à Rome pour y être installés : l'avis portoit en substance que ce seroit un bon tour à leur faire que de ne leur point indiquer le lieu où s'assembloit le sénat; & en effet, ils ne le découvrirent & n'y arrivèrent qu'après la séance levée. La tradition de la famille est que ce fut Cicéron qui leur inspira cette espiéglerie, & qu'il aimoit les Collat, parce que dans le temps des proscriptions de Marius & de Sylla, ils s'étoient retirés à la campagne dans un lieu voisin de *Tusculum*,

Tusculum, pour n'être mêlés en rien dans les opérations tragiques de ces deux turbulens personnages.

Il y a apparence que c'est de la même main que partirent ces mots que l'on trouva affichés un beau matin sur la base de la statue de Brutus : *que n'es-tu en vie !* & ceux-ci qui y furent substitués peu de temps avant la mort de César : *Brutus fut fait consul pour avoir chassé les rois , & César est devenu roi pour avoir chassé les consuls.*

On ne doit pas oublier que ce fut dans ce loisir de la campagne , & ce voisinage de *Tusculum* , que les Collat donnèrent à Cicéron les premières idées de l'art d'écrire en abrégé aussi vite que l'on parle , & que nous appellons *tachæographie* : ils l'avoient toujours cultivé dans la famille , & l'avoient successivement appliqué à la langue des différentes nations parmi lesquelles ils avoient vécu depuis la tour de Babel. Cicéron , charmé de pouvoir recueillir par ce moyen les tirades caustiques & merveilleuses qui échappoient à Caton presque toutes les fois qu'il disoit son avis au sénat , se rendit très-habile dans cet art , & le fit souverainement bien apprendre à un de ses affranchis nommé Tiron , qui le réduisit en forme de lexique , ou tables alphabétiques , que

l'on conserve encore aujourd'hui dans plusieurs bibliothèques.

Il y a de plus dans les espèces d'archives de la maison Collat, divers morceaux de tablettes antiques, les unes enduites de cire, les autres d'une espèce de craie, & toutes chargées de caractères latins; de l'examen desquelles tablettes il résulte aux yeux desdits sieurs commissaires, accoutumés à déchiffrer les manuscrits les moins lisibles, qu'un des fils du Collus Collatus dont nous venons de parler, étoit en liaison avec Horace & Virgile, comme son père l'étoit avec Cicéron; & que ce fut de lui que Virgile se servit pour placer adroitement sur la porte du palais d'Auguste ce distique qui le flattoit de partager avec les dieux l'empire du monde, sur ce qu'après une pluie excessive, qui, ayant duré toute la nuit, faisoit craindre que les spectacles que le prince devoit donner le lendemain ne fussent différés: le soleil avoit reparu dans toute sa splendeur, & les spectacles avoient reçu un nouvel éclat de la pluie qui les avoit précédés, parce qu'elle n'avoit servi qu'à rendre le cirque plus frais & moins poudreux.

Auguste, sensible à une louange si délicate, voulut en connoître l'auteur; il lui promit une assez grande récompense, & un poëte des halles

s'étant hardiment présenté pour la recevoir, avant que Virgile eût pris le parti de se découvrir, celui-ci, justement piqué, fit afficher le même jour, & au même endroit, par Collatus, cinq autres vers, dont quatre étoient coupés par la moitié, de manière que nul autre que lui ne pouvoit les bien remplir; ce qui lui réussit au point que l'imposture fut aussi-tôt découverte, & le poëte escroc bien & duement hué, berné, conspué. L'empereur, informé de ce qui s'étoit passé, honora Collatus du titre de *prototypé des afficheurs*, & le chargea d'aller promulguer par des affiches historiées, dans toute l'étendue de l'empire, la célébration des jeux séculaires. Il s'acquitta dignement de cette commission; &, n'oubliant rien de ce qui pouvoit exciter la curiosité des peuples, il mit, par manière de préambule à ses affiches, ces mots qui passèrent en formule: venez tous voir des jeux que vous n'avez jamais vus, & que vous ne reverrez jamais.

L'affluence des nations qui se rendirent à Rome pour la célébration de ces jeux, fut si grande, qu'Auguste s'écria, dans un transport de joie, que c'étoit pour lors qu'il tenoit véritablement sous sa main l'univers entier, & que, voulant donner à Collus Collatus des marques particulières de sa satisfaction, il affecta à

les descendans le privilège & le droit de pouvoir seuls , de père en fils , ou plutôt de siècle en siècle , faire de semblables affiches & proclamations. Toutes ces circonstances sont rappelées dans un rescrit daté de l'an de Rome 737, sous le consulat de C. Furnius & de Junius Silanus, la veille des nones du mois de septembre; de sorte que , comme les réglemens faits par Auguste sont ceux qui ont été le plus religieusement observés , il est à présumer que les Collati ont paisiblement joui de ce droit jusqu'à l'extinction des jeux.

Mais l'ordre des temps exige des sieurs commissaires qu'ils placent ici un fait singulier dont ils trouvent pareillement des vestiges, pour ne pas dire des preuves, dans les annales Collatines; c'est que , dans l'intervalle des jeux séculaires célébrés par Domitien, & de ceux qui le furent sous Sept. Sévère , lorsque Trajan , vainqueur des Daces & des Parthes, des Quades & des Marcomans , voulut tourner ses armes du côté de l'Inde ; & soumettre divers peuples dont le langage , le nom même étoient inconnus à Rome , il emmena avec lui deux Collati , ou Collat, qui , ayant toujours cultivé l'art des affiches hiéroglyphiques , s'en servoient dans les occasions comme d'une langue universelle : ils lui furent d'une grande utilité dans le cours de cette

dernière expédition, n'y ayant rien qu'ils ne vinssent à bout de faire entendre aux Barbares par ces fortes d'affiches.

L'aîné de ces deux Collati mourut de douleur à Ctésyphonte, le même jour que Trajan ; & le cadet, qui étoit tout dévoué à Plotine, lui remit en secret le sceau du bon empereur, qu'il apposa lui-même, par ordre de la princesse, aux lettres d'adoption antidatées dont elle jugea à propos de gratifier Adrien. Dieu fait de quels bienfaits le nouvel empereur l'auroit comblé, si l'on n'avoit eu à Rome quelque soupçon sur ces lettres d'adoption ! mais la crainte d'augmenter ce soupçon par la présence du fabricant même, fit qu'Adrien ne lui permit pas d'y revenir, & que non content de l'en tenir si éloigné, il l'envoya plus loin encore rejoindre son pauvre frère.

Heureusement toute la race des Collat ne périt pas avec lui ; l'aîné avoit laissé à Rome deux fils, qui y furent élevés par un affranchi zélé, & fidèle dépositaire des plus précieux talens de la famille. Avec ce secours, ils firent à leur tour des établissemens assez avantageux.

Un enfant de ceux-ci, qui avoit particulièrement hérité du goût de ses ancêtres, le perfectionna par les voyages qu'il entreprit ;

il parcourut d'abord la Grèce avec Pausanias, & les remarques qu'il lui communiqua, sont ce qu'il y a de plus beau dans la description que cet auteur nous en a donnée. De-là, il passa en Egypte, où il seroit à souhaiter qu'il eût trouvé un compagnon de voyage qui nous eût transmis de même ce qu'il y recueillit sur les hiéroglyphes, les pyramides, les temples & autres monumens singuliers, avec plus d'élégance & d'exactitude qu'il ne l'a été par Ammien Marcellin, à qui ses mémoires furent communiqués par quelqu'un de la famille.

Les sieurs commissaires n'ont rien trouvé dans le surplus des débris historiques & généalogiques échappés à l'injure des temps, & produits par Emmanuel Collat, qui les mette en état de juger de la figure qu'ont faite les successeurs de ce dernier Collatus pendant le siècle suivant; & ils attribuent ce *deficit* aux troubles qu'excita dans l'empire romain cette multitude de tyrans qui commencèrent à s'y élever sous le règne de Gallien, & qui s'y perpétuèrent jusqu'à Maxence. Alors ils retrouvèrent un Collatus, attaché à Constantin, qui, après sa victoire miraculeuse, lui accorda le privilège de travailler seul, lui & ses descendants, à ces enseignes chrétiennes & militaires connues sous le nom de *labarum*.

Ce fut-là, jusques sous les derniers empereurs grecs, la principale occupation des Collat, qui devenoit tous les jours plus lucrative, parce qu'à mesure que la religion s'étendoit, le *labarum*, qui, dans les commencemens, n'étoit guère que l'enseigne des cohortes prétorienues, devint peu à peu celle de presque toutes les troupes de l'empire; & que les contours, les broderies & les autres ornemens dont ils enrichissoient ces enseignes ou drapeaux, en faisoient un objet de luxe & de dépense, qui, loin de rebuter les Grecs, étoit pour eux un nouveau sujet d'émulation, au moindre changement de mode.

Les Collat, dont le nom passoit alors pour un synonyme du goût & de l'intelligence, se trouvèrent aussi seuls en possession de décorer les dyptiques, & de faire broder ces espèces de mouches ou de serviettes, *mappæ circenses*, avec lesquelles les empereurs ou les consuls donnoient le signal des jeux; mais ce qu'ils firent de plus remarquable, & à quoi les gens de lettres gagnèrent autant qu'eux, ce fut l'usage qu'ils introduisirent dans la transcription des manuscrits: au lieu de les écrire, comme on le faisoit auparavant, sans aucun intervalle, sur des feuilles exactement collées les unes au bout des autres, qui, se roulant ensuite

sur des gorges ou petits bâtons appellés *umbilics*, & semblables à ceux de nos cartes géographiques, formoient quelquefois, quand on les déplioit, des volumes de deux cents pieds de long; ils les firent copier sur des feuilles qui tournoient l'une sur l'autre, & dont toutes les pages distribuées, & comme encadrées dans des marges de proportion, leur donnoient un beau coup d'œil, en rendoient la lecture infiniment commode, & faisoient d'autant plus de plaisir aux lecteurs, que souvent ces marges étoient chargées de vignettes amusantes ou instructives. Ils faisoient plus; ils distinguoient les différentes parties d'un même ouvrage par de grandes miniatures; ils en plaçoient de moins grandes au commencement de chaque chapitre, & de plus petites encore dans les lettres initiales de chaque alinéa.

Nos François en furent si frappés dès le temps des premières croisades, qu'ils essayèrent d'en rapporter l'art en Europe, où ils l'appliquèrent particulièrement à embellir les contes, romans & fabliaux dont ils nous ont inondés; & cet art, quoiqu'imparfaitement imité, leur a donné & leur donne encore un prix qu'ils ne méritent pas par eux-mêmes.

A cette décoration intérieure des livres, les Collat en joignirent une autre pour l'exté-

rière, qui ne contribuoit pas moins à leur conservation qu'à leur ornement : c'étoit des reliures en maroquin de diverses couleurs, si artistement rapportées, qu'on ne pouvoit en discerner le joint ; avec des cartouches magnifiques brodés d'or, d'argent & de soie, qui renfermoient le titre de l'ouvrage. Entre les échantillons qu'Emmanuel Collat a produits de ces sortes de reliures, les sieurs commissaires ne se sont point lassés d'admirer le dessein de celle qu'un de ses ancêtres, Nicéphore Collat, avoit faite pour les mémoires de la vie & du règne d'Alexis Comnène, redigés par Anne Comnène sa fille, qui en fut si satisfaite, qu'en le recevant, elle lui fit présent d'une belle améthyste qu'elle avoit au doigt ; & que l'empereur, non content de lui avoir assigné une pension de mille bezans à prendre sur tous les bains du palais, de la ville & des faubourgs, lui fit l'honneur de tenir sur les fonts de baptême son fils aîné ; à qui, pour raison de cette concession, il donna le nom de *Nymphas Alexis*.

Mais à quelles révolutions les plus grandes fortunes ne sont-elles pas sujettes ! Démétrius Collat, arrière-petit-fils de Nicéphore, perdit subitement toute la sienne au malheureux siège de Constantinople : il avoit, aux portes de la

ville, un riche domaine, qui fut un des premiers postes que les infidèles occupèrent & dévastèrent; deux de ses fils, Basile & Eusèbe, furent tués sur la brèche le jour du terrible assaut qui soumit cette ville célèbre au pouvoir des Turcs; il y a précisément aujourd'hui quatre-vingt-sept ans révolus. Démétrius lui-même, dangereusement blessé, voulant regagner sa maison, où il avoit laissé sa femme & le plus jeune de ses enfans avec quelques domestiques, la trouva déjà pillée, bouleversée; & sans sa blessure, qui paroissoit mortelle, il y auroit été chargé de fers en y arrivant. La seule compassion qu'inspiroit son état, lui sauva la vie en ce moment, & les témoignages avantageux qu'on rendit ensuite de sa probité au sultan, lui valurent sa liberté & celle des restes de sa famille sans aucune rançon. Mahomet II, qui, après le succès, se piquoit d'une certaine grandeur d'ame envers les vaincus dont on lui vantoit le mérite, lui permit de passer en Europe avec Manfredonia Doria, belle-mère de François Philelphe, un des plus beaux esprits du siècle dernier. Ils allèrent donc le joindre à Milan, & passèrent ensuite avec lui à Florence, où Démétrius Collat resta quelque temps, & vendit à Côme de Médicis ses pierreries, qui, cachées dans un lieu secret de

sa maison de Constantinople, avoient échappé aux recherches des Turcs, entr'autres la belle améthyste d'Anne Comnène; il l'accommoda aussi de quelques manuscrits précieux dont les Turcs n'avoient fait aucun cas, & que le sultan lui avoit permis d'emporter avec toutes les antiquailles qu'Emmanuel Collat, son petit-fils, a exhibées aux sieurs commissaires, & dont ils ont fait mention ci-dessus.

De Florence, Démétrius Collat passa en Allemagne, pressé par un des amis de Phileppe, l'abbé Trithème, qui avoit la rage d'approfondir les mystères des Egyptiens, dont il ne trouvoit qu'une idée superficielle dans ce qu'Isamblique nous en a laissé, & qui n'avoit pas moins d'envie de se mettre au fait des différentes manières secrètes d'écrire, & sur-tout des notes de Tiron, qui, après avoir fait assez long-temps les délices d'une partie de l'Allemagne & de la France, y avoient été tout-à-coup tellement abandonnées, que ceux qui croyoient y entendre quelque chose, passoient pour des forciers. Démétrius Collat satisfit pleinement sa curiosité sur tous ces articles; & c'est au résultat de toutes leurs conférences que nous devons la *Sténographie* & quelques autres traités que ce savant abbé publia immédiatement après. Mais il se remit bientôt à l'histoire,

dégoûté pour toujours de ces autres minuties laborieuses & obscures, plus propres à exercer la patience d'un moine désœuvré, que l'application d'un homme de lettres.

Démétrius Collat mourut à Fulde dans un âge mémorable; il avoit 103 ans 4 mois cinq jours. Michel Collat son fils, & père d'Emmanuel, excité par la seule réputation de notre grand roi, justement appelé le père des lettres & le restaurateur des arts, n'hésita pas à venir s'établir en France avec sa petite famille. Heureux si sa santé lui eût permis d'y travailler aussi utilement pour sa fortune que pour l'éducation de ses enfans! Le roi lui auroit accordé quelque ordre de chevalerie & des lettres de noblesse, comme il lui accorda des lettres de naturalité, auxquelles sa majesté a ajouté, en faveur d'Emmanuel Collat des armoiries convenables, qui sont d'azur à trois échelles d'or posées en pal, au chef cousu de gueules, chargé d'une jatte ou sceau d'argent, avec trois pinceaux d'or en cimier, seize feuilles volantes ombrageant l'écu en forme de lambrequins, & deux barbets de sinople pour supports.

Fait à Paris, le mardi d'après la Trinité de l'an 1540, dans la seconde salle de l'hôtel-de-ville, & sous le sceau des armes d'icelle. Le tout pour, en temps & lieu, servir & valoir, ce que de raison, audit Emmanuel Collat.

Ainsi signé,

Pierre, évêque de Mâcon, grand-aumônier de France.

Guillaume Budé, maître des requêtes, bibliothécaire du roi, ancien prévôt des marchands.

François Vatabe, abbé de Bellozane, lecteur & professeur royal en langue hébraïque.

Henri Etienne, *regis typographus*, avec paraphe, & ces mots au-dessous :

Noli altum sapere.

Au bas desquelles signatures pend, dans une boîte à filigrane de corail, le sceau des armes de la ville, qui sont de gueules à un navire d'argent flottant sur des ondes de même, ombrées du champ, au chef semé de France, avec cette inscription formant un double cercle de lettres :

*Paris sur toutes villes prise ;
La Nef représente l'Eglise.*

Si la justice qu'on doit aux autres n'empêche pas qu'on ne se la rende à soi-même, disons hardiment, messieurs, & sans crainte d'être démentis, qu'entre tous nos envieux & nos

plus ardens persécuteurs, il n'en est aucun qui soit décoré de titres aussi respectables que celui que je viens déposer à vos pieds, comme la base des prérogatives de l'illustre société où vous daignez m'admettre. Mon âge, plus que septuagénaire, me permet d'y ajouter que je vois quelques-uns de ces seigneurs-là occuper de grandes maisons, à la porte desquelles leurs grands-pères ont décroché mes souliers quand j'allois au collège; ce qui m'a souvent fait creuser le cerveau pour découvrir si c'étoit-là, comme on dit, de simples jeux de la fortune, ou s'il y avoit quelque cause réelle de cette élévation subite des uns & de l'abaissement précipité des autres; & je me suis enfin convaincu de la raison fondamentale du proverbe : *il n'y a point de bonheur pour les honnêtes gens*. C'est que la probité engourdit son monde, le rend scrupuleux, modeste, timide, indolent, tandis que la misère effrontée, toujours à l'affût du gain, légitime ou non, se présente hardiment par-tout, enfonce les portes qu'elle ne peut ouvrir, & ne se fait faute de rien. Si j'étois plus jeune, je pourrois faire usage de cette découverte, & si j'avois des enfans, je pourrois leur en inspirer le courage; mais mes réflexions & toute ma morale font aujourd'hui en pure perte : il vaut donc mieux reprendre le fil de notre histoire,

que les savans du siècle de François I ont laissée à mon trisayeul Emmanuel Collat. Tout ce que j'en fais de plus, c'est qu'il mourut le jour même de la Saint-Barthelemi 1572, & qu'on eut beaucoup de peine à le faire enterrer, parce qu'on ne croyoit pas que ce jour-là personne mourût de sa belle mort.

Son fils unique, Théophraste Collat, mon bisayeul, avoit été destiné à un métier fort différent de celui de son père; mais son étoile l'y ramena. On vouloit le pousser au palais, & pour le former aux affaires, on l'avoit mis dans l'étude de M. le Clerc, qui l'aima tendrement, de même que sa femme; mais ce M. le Clerc, qui prit ensuite le nom de Buffi, sous lequel il s'est rendu fameux dans notre histoire, passa subitement de la robe à l'épée; & de procureur au parlement, il en devint le geolier, l'ayant conduit en personne à la bastille, dont la ligue lui avoit confié la garde. Il voulut que Théophraste Collat l'accompagnât dans cette expédition, après laquelle il le présenta comme un héros du second ordre au cardinal Pellévé, au duc de Guise & à toute la faction des Seize, qui lui firent un état convenable, & qui, pendant le siège de Paris, l'établirent afficheur & courier en chef de la sainte-union, dans toute l'étendue de la ville & des fauxbourgs. Cet emploi tomba avec la ligue, & l'employé en fut pour ses appointemens échus.

Ce Théophraste avoit eu un grand nombre d'enfans , presque tous morts en bas âge , à l'exception de deux garçons , dont l'aîné , plein des récits qu'il avoit si souvent entendu faire de l'opulence de ses ancêtres à Constantinople , résolut d'y aller , & de pénétrer , s'il étoit possible , dans la bibliothèque des Paléologues , où étoient ces beaux manuscrits grecs , décorés de la main des Collat. On prétend qu'il y parvint , & qu'il n'y trouva que de la cendre encore chaude , parce qu'il n'y avoit que trois semaines , au plus , qu'Amurat IV, dans un accès de dévotion musulmane , les avoit fait tous brûler ; mais que , soit qu'il s'en repentît , soit qu'il fût bien aise de laisser toujours cet appât à la curiosité des chrétiens , il ne vouloit pas que le bruit s'en répandît. On ajoute que le sultan , informé de l'entreprise de notre jeune téméraire , le fit passer par les oubliettes pratiquées dans un des cabinets de cette même bibliothèque. Ce qui est vrai , c'est que jamais on n'a pu avoir de ses nouvelles , ni par les voyageurs , ni par les négocians , ni par les ambassadeurs , ni par les capucins , ni par les pères de la Merci.

Par cet événement , la famille se trouva réduite à Polycarpe Collat , mon grand-père , qui se dévoua au service de la fronde , comme son père l'avoit été à celui de la ligue : il avoit
fait

fait ses classes avec un M. Bachaumont, jeune conseiller, surnommé *le parrain de la fronde*, parce qu'il avoit fait le mot, & s'en étoit servi plusieurs fois en frondant l'avis de son propre père dans une assemblée des chambres. Il étoit aussi extrêmement lié avec Scaron, Mézeray & quelques autres esprits caustiques qui travailloient sous cape aux pièces les plus féditieuses qu'on lâchoit contre la cour & ses ministres; c'est ce que nos curieux appellent aujourd'hui des *Mazarinades*; elles pleuvoient à foison, il en paroissoit tous les jours de nouvelles; & pour les avoir de la première main, il falloit les tenir de Polycarpe Collat, qu'on nommoit avec d'autant plus de raison, *le père aux brochures*, qu'il avoit d'ailleurs cinq ou six jeunes filles qui n'étoient pas les pièces les moins piquantes du magasin.

L'aînée de ces filles, mademoiselle Collette, étoit aussi estimée pour la gentillesse de son esprit que pour celle de sa figure; elle gravoit fort proprement, & s'entretenoit de même du seul produit d'une espèce d'almanach qu'elle avoit inventé, & qui, légèrement tracé sur des tablettes d'ivoire, contenoit presque tout ce qu'on pouvoit désirer d'utile ou de curieux pour le commerce ordinaire de la vie, dans le courant de l'année. M. le coadjuteur, depuis

cardinal de Retz, à qui elle avoit coutume d'en donner un tous les ans pour ses étrennes, la maria à un de ses secrétaires, qu'il fit son intendant en faveur de ce mariage : ce petit monsieur, quoiqu'avec une assez basse mine, ne manquoit pas d'esprit ; il se nommoit Jacques Colomb, prétendoit descendre du célèbre Christophe Colomb, & en recueillir un jour toute la succession, si trois autres branches seulement, qui n'avoient sur lui que l'avantage d'un degré, venoient à manquer ; d'autres gens plus au fait, sans doute, que je ne le suis des généalogies, n'en croyoient rien & le soupçonnoient d'être juif, parce qu'il aimoit beaucoup l'hébreu, & le lisoit tout courant, même sans points.

Quoi qu'il en soit, M. Colomb & mademoiselle Collat jouirent du sort le plus heureux, jusqu'au moment où la fronde abbatue & dissipée força son éminence à déguerpir & à retrancher inhumainement son train & ses amours. Toute autre que notre héroïne auroit été confondue par un revers si peu attendu ; il n'y parut pas ; elle se remit tranquillement à ses petits almanachs, dont l'interruption n'avoit fait qu'augmenter le desir, & à qui la circonstance du renouvellement donna une telle vogue, que toute la librairie en rumeur fondit

sur l'ouvrage & sur les ouvriers, saisit, verbalisa, &c. Elle essaya en vain d'appaîser la communauté furibonde par l'offre d'une petite somme pour faire recevoir son mari libraire; on la renvoya bien loin, mais elle n'y fut pas; elle alla se jeter aux pieds du chancelier Seguier, qui, après une audience particulière, lui fit expédier un arrêt du conseil qui accordoit gratuitement à son mari la place de libraire qu'elle avoit demandée pour de l'argent, celle d'imprimeur à laquelle elle n'avoit pas songé, & le privilège exclusif des almanachs en question.

Ce coup d'autorité, qui sembloit l'effet d'un grand crédit, mit les libraires à la raison; les syndics & adjoints furent les premiers à lui en faire des complimens, & à l'assurer qu'ils avoient été entraînés, malgré qu'ils en eussent, par le gros de leurs assemblées tumultueuses: elle leur répondit en femme qui les auroit crus & qui n'y entendoit pas finesse; & comme dans le temps de sa plus grande prospérité, elle ne s'étoit distinguée que par une modestie cossue, toujours supérieure à un luxe mal entendu, elle ne se distingua, en cette occasion, que par une politesse & un sang froid fort au-dessus de l'insolence des triomphes ordinaires.

Voilà les almanachs qui prennent une forme & une faveur nouvelles; ce ne sont plus de

simples morceaux d'ivoire tournant sur une virole comme des évantails, ce sont de vrais livres d'une impression mignone, mêlée de gravures, & qui, quoique plus petits, & plus légers qu'aucune tablette, contiennent cent fois davantage : on les produit à la cour avec les armes du roi, des princes & des grands ; la ville n'en est pas moins avide, on se pique d'en avoir des premiers & des plus beaux, & on n'oseroit sortir le jour de l'an sans en avoir une douzaine dans ses poches pour en donner aux amis qu'on rencontre, comme on leur donnoit autrefois des dragées : on examine s'ils ne sont point contrefaits, s'ils portent les chiffres de M. Colomb & de mademoiselle Collat ; tout le monde s'accorde à les appeller des *Colombats* ; & ce nom immortel est adopté par toute la famille, qui a d'ailleurs l'avantage de ressembler à ses almanachs comme deux gouttes d'eau.

Parlez-moi de cela, messieurs, & avouez qu'un grain de bonheur relève bien le goût d'une sauce d'esprit.

Je ne me souviens pas du nom de baptême des deux autres de mes tantes qui suivoient de près madame Colombat ; je fais seulement que la première, qui faisoit d'assez mauvais vers avec une extrême facilité, & qui étoit inépuisable en énigmes, rébus & logogryphes,

épousa un M. l'Asichard du Mans, & que ses talens & ses succès se sont perpétués dans toute sa progéniture par la seule force du sang. L'autre, qui étoit filleule du célèbre M. Ducange, avoit appris de lui & l'avoit ensuite aidé lui-même à déchiffrer les vieux parchemins enfumés & gresillés dont il faisoit continuellement usage ; il avoit voulu lui faire épouser le fils de son libraire, mais ne pouvant se résoudre à s'appeller madame Moëtte, elle le refusa séchement, & lui préféra un M. Pancartiers, receveur de l'abbaye de Tiron en Beauce.

J'en avois une quatrième avec qui j'ai longtemps vécu, parce que, n'ayant jamais voulu se marier, elle étoit toujours restée avec feu Gabriel Collat mon père, que Dieu absolve ; prenant soin de sa maison, de ses enfans, & le soulageant beaucoup dans ses différentes occupations ; elle s'appelloit Barbe Collat, & par une plaisanterie qu'elle souffroit volontiers, *Barba-colle*. Son esprit, quoique gai & amusant, étoit naturellement porté aux mécaniques ; elle avoit entr'autres inventé & exécuté deux sortes d'échelles brisées très-singulières, toutes deux solides & légères, & de si peu de volume, qu'elle les portoit sous le bras dans un sac à ouvrage. L'une de ces échelles étoit

une espèce de zigzag assez semblable à ceux dont les écoliers se servent pour des malices de carnaval : les deux extrémités de ce zigzag étoient plates ; & , en mettant au bout de chacune une affiche enduite de colle au revers , elles se plaquoient toutes seules comme deux tableaux en pendant à l'endroit où elles étoient dirigées : l'autre étoit une échelle de fangle à ressort , qui s'élevoit & s'abaissoit en un instant comme nos meilleurs stores ; & avec cette échelle elle posoit & affichoit en un clin d'œil tout ce qu'on vouloit , jusqu'à la hauteur d'un second étage. Elle nous en donnoit quelquefois le plaisir ; & ce qui l'augmentoît beaucoup , c'est que de dessus le dernier échelon , elle chantoit & dansoit aussi librement qu'elle auroit fait dans sa chambre , avec cette circonstance que par un seul pli de cotillon artistement ménagé , elle ne donnoit pas la moindre prise aux curieux , qui se tenoient au pied de l'échelle sous prétexte de l'assurer.

J'ai peu de chose à vous dire de mon pauvre père ; il étoit connu de la plupart de messieurs vos anciens pour la meilleure pâte d'homme qui fût au monde , le plus aisé à tromper , & qui se trompoit lui-même tout le premier ; j'étois sa belle passion , il m'avoit fait étudier comme pour être imprimeur , & tous les

premiers jours du mois il faisoit serment de s'épargner le plus qu'il lui seroit possible, pour subvenir aux frais de mon éducation. Pendant les huit premiers jours, il se privoit quelquefois du plus nécessaire, & regardoit avec complaisance le fruit de son épargne; mais elle n'alloit jamais jusqu'au quinze, que persuadé qu'il y en avoit assez pour lui & pour moi, il commençoit à en retrancher quelque chose; & que, s'oubliant peu à peu, il n'y laissoit rien. Alors il pleuroit comme un veau, ne parloit pas moins que de s'aller noyer, & l'auroit peut-être fait réellement, si ma bonne tante, qui amassoit avec plus d'art & de constance, & qui lui pilloit son propre magot quand il étoit hors d'état de s'en appercevoir, n'eût fait semblant d'emprunter à ses amis pour nous tirer d'affaire.

Sa petite curiosité consistoit principalement dans un ample recueil de billets d'enterremens qui remontoient bien au-delà du siècle; il lui en manquoit peu, parce qu'il travailloit pour les jurés crieurs, & qu'il étoit continuellement à leur bureau. Par le moyen de ces billets, des notes, & quelquefois des pièces originales qui s'y trouvoient jointes, on voyoit l'extinction totale ou l'accroissement prodigieux de diverses familles, soit dans la personne, dans

les biens ou dans les titres : on y trouvoit aussi la preuve de quantité d'hommes nouveaux intrus dans les plus anciennes, & qui, par l'acquisition de leurs terres patrimoniales, en avoient usurpé le nom & les armes, qu'ils soutenoient plus par leur opulence que par leurs sentimens. Un magistrat du premier ordre, qui étoit dans le cas, fit intenter contre lui, par un de ses émissaires, une accusation grave & capitale, qui, à la vérité, n'avoit aucun fondement, mais sous le prétexte de laquelle s'étant commis lui-même à la visite & descente qu'on devoit faire chez l'accusé, il y examina ce recueil tout à son aise, & en brûla ce qui lui convint; après quoi il ne fut plus parlé du procès que comme d'un simple qui-proquo. Cependant mon pauvre père, inconsolable & toujours occupé de cette déconfiture, tomba dans une langueur contre laquelle échouèrent tous les remèdes de la faculté; il mourut en quelque sorte sur la brèche de son recueil, & moi je vendis le reste à l'épicier du coin dans les premiers momens de la douleur que sa mort me causa.

J'avois un objet tout différent, & bien plus utile pour mon commerce; c'étoit de donner tous les mois une liste générale & raisonnée de tout ce qui s'affichoit dans le royaume, &

même dans les pays étrangers, où j'entretenois exprès des correspondances : mais il faut rapporter la gloire du projet à son véritable auteur, vous l'avez tous connu, un M. du Gône, qui avoit passé soixante-dix ans de suite dans la grande salle ou dans la buvette du palais ; homme grand & sec, qui, avec sa tête chargée de douze cheveux blancs comme neige & précisément de la longueur d'une aune, étoit le portrait de l'hiver le plus ressemblant qu'on ait jamais vu : il ne différoit, me disoit-il, l'exécution de son projet des affiches, que parce qu'il vouloit le commencer par le titre de vingt-cinq ou trente de ses ouvrages choisis sur une centaine qu'il comptoit faire imprimer en moins de six mois. Le pauvre homme mourut à la peine à l'âge de cent ans, sans en avoir laissé deux lignes.

Quand je me vis déchu des espérances qu'il m'avoit données, & libre des égards que je croyois lui devoir, je repris mon premier plan sur lequel nous n'avions jamais été d'accord. Je mettois à la tête de l'ouvrage une histoire des affiches, où le procès verbal des illustres commissaires du règne de François I, que je viens de vous communiquer, ne figuroit pas mal ; je dispois le reste, c'est-à-dire, le fonds du recueil, non servilement & suivant

les dates ou la grandeur des affiches, mais par ordre des matières toujours également remplies; parce que, quand il arrivoit que quelqu'une ne fournissoit pas assez, j'y suppléois par des articles de ma façon, capables d'amuser, & souvent propres à donner des vues utiles: vous en jugerez par l'échantillon que vous en trouvez joint à ce mémoire. Enfin, j'étois fort content de moi, quand le diable, qui ne dort jamais, me joua le tour sanglant qui depuis dix ans me retient dans ses pates crochues.

Un soir que je rentrois chez moi, d'où je ne faisois que de sortir, je trouvai un jeune homme qui m'attendoit, disoit-il, depuis plus de deux heures; il étoit bien mis, d'une figure assez aimable, & d'un air plein de candeur. Lui ayant demandé ce qu'il souhaitoit de mon ministère, il ne me répondit d'abord que par un torrent de larmes, qui s'arrêta enfin pour faire place à ces mots entre-coupés: « Vous voyez un honnête homme accablé de la plus vive douleur, outré de la perfidie d'une femme que j'aimois, & que peut-être j'aime encore à la folie, d'une femme que j'ai comblée de biens, & qui, sans aucun sujet, a profité d'une absence de trois jours, que j'ai été obligé de passer à la campagne chez mes

parens , pour déménager , disparaître , & se jeter entre les bras d'un malheureux qui sera le premier à l'abandonner quand il lui aura mangé tout ce qu'elle m'emporte. »

Là recommence la débacle des pleurs ; le torrent passé par-dessus toutes les digues , & n'espérant pas d'en suspendre si-tôt le cours , je prends le parti du silence , & la patience du payfan qui n'avoit jamais vu de rivière ; je n'attends pas tout-à-fait si long-temps ; le pauvre enfant se calme & poursuit ainsi :

« J'ai recours à vous , mon cher monsieur ; je fais , pour l'avoir ouï dire à plusieurs libraires qui me fournissent des livres , que personne ne possède l'art des affiches au point que vous le possédez , qu'ils vous consultent souvent , & qu'ils s'en trouvent toujours bien. Or , j'ai pensé que si vous m'en faisiez une qui expliquât allégoriquement & bien pathétiquement mon histoire , c'est-à-dire mon infortune , & les dangers où s'expose , sans le savoir , l'infidèle que je pleure , il arriveroit de deux choses l'une , ou que j'acheverois de la mettre dans son tort , de manière qu'elle n'auroit jamais de reproche à me faire , ou , ce qui me flatteroit bien plus , que je lui dessillerois les yeux , & qu'elle reviendroit à moi pleine d'un repentir qui seroit le plus sûr gage de sa tendresse &

de sa fidélité. Mettez le prix qu'il vous plaira à ce que je vous demande, je ne le trouverai point trop fort ; je vous ouvre, sans réserve, mon cœur & ma bourse, & je croirai toujours ma reconnoissance au-dessous du bienfait. »

Une passion si bien exprimée se communique aisément ; j'entrai dans sa peine, je saisis son idée, je lui promis de la mettre dans un beau jour, & que le lendemain il en verroit une bonne esquisse. « Qu'entends-je ? s'écria-t-il, demain, une esquisse ? Quoi ! ne sauriez-vous, par pitié & au prix de l'or, me sacrifier cette nuit ; nous la passerons ensemble, je vous aiderai, & tout sera fini avant le jour. » Je vois bien, lui répliquai-je, que vous ne dormez guère, & que vous ne demandez qu'à travailler toute la nuit ; moi je suis tout le contraire ; il faut que je dorme, sans quoi la plume, les outils, tout me tombe des mains ; ce que vous n'êtes pas content d'avoir en un jour, vous l'attendriez huit, & n'auriez rien qui vaille ; il ne s'agit, quant à présent, que de me donner les éclaircissemens dont j'ai besoin pour mieux désigner la personne.

Il ne se le fit pas dire deux fois ; &, sans me donner la peine de le questionner, il ne me laissa rien ignorer sur la taille, la figure, l'âge, l'encolure & le poil de la bête. Qu'il me détail-

loit voluptueusement les particularités les plus secretes de leur union ! mais il revenoit si souvent à la charge sur le même objet , qu'entendant sonner minuit , je le mis à la porte , en lui disant : adieu , monsieur , j'en fais plus qu'il ne faut ; Apelle n'aura pas mieux peint la belle grecque qu'Alexandre lui céda.

Je songeai toute la nuit à cette affiche singulière , & je commençois à peine à m'endormir quand je fus réveillé par les coups qu'on frappoit à ma porte ; c'étoit mon amoureux qui , pour s'excuser , me dit qu'il avoit pris le parti de venir de grand matin & de ne s'en retourner que le soir pour n'être pas reconnu dans le quartier. Vous ne feréz que m'embarrasser , lui dis-je ; allez-vous-en , si vous n'aimez mieux rester ici sous la clef dans une chambre au-dessus de la mienne , parce que si vous m'interrompiez le moins du monde , je quitterois tout. Il y consentit , & je composai mon affiche malgré ses piétinemens continuels , qui m'étourdissoient autant que si je l'avois eu à mes côtés. Enfin , j'allai le délivrer , plus défait & plus pâle que la mort ; mais il reprit couleur en lisant cette affiche si impatientement attendue ; elle avoit pour titre :

CENT LOUIS A GAGNER;
CHIENNE PERDUE.

Rien d'essentiel n'y avoit été oublié; il n'y trouva que deux mots à ajouter, & je les ajoutai par pure complaisance. Je l'avois disposée de manière que chaque article du signalement tenoit une ligne juste, & que chaque ligne commençant par une grande lettre, ces grandes lettres formoient ensemble par acrostiche le nom chéri qui fautoit aux yeux. Je l'imprimai avec des caractères à jour; & au milieu de la nuit suivante j'allai, avec le zigzag de ma bonne tante Barba-colle, en planter six exemplaires au-dessous, au-dessus & à côté des fenêtres du nouvel appartement qu'il avoit eu qu'occupoit la dame fugitive, autant à sa porte, autant à celle de son nouvel amant, & deux à celles de leurs amis communs.

L'affiche fit grand bruit, je m'y attendois; mais ce à quoi je ne m'attendois point, c'est qu'elle eut le succès que Richard Minutolo en avoit espéré. Dans les vingt-quatre heures, il fut parlé de raccommodement, & la doguine rejoignit son roquet, qui, le lendemain sur le midi, vint me faire part de sa joie & m'apporter cinquante pistoles de gratification par-

dessus les cent qu'il m'avoit données la surveillance. Il n'eut garde de me dire que dans les transports de ce raccommodement, il avoit eu la foiblesse de révéler tout le mystère de l'affiche; il me dit seulement qu'il donnoit à la reconnaissance le premier moment dont il avoit pu disposer; que la dame avoit absolument voulu aller à la messe, & faire en quelque sorte une abjuration solennelle de son erreur. La chienne qu'elle étoit! elle ne songeoit à rien moins: elle avoit pris ce prétexte pour aller trouver le premier magistrat de la police, qu'elle connoissoit & qui la lorgnoit depuis long-temps. Après lui avoir conté son histoire, & lui avoir donné les plus grandes espérances, s'il la vengeoit de moi d'une manière qui marquât le prix qu'il mettoit à l'honneur de ses bonnes grâces, leur marché fut bientôt conclu; il se feroit engagé à me faire pendre, si elle l'avoit demandé.

Ce jour-là même, entre chien & loup, je fus enlevé à quatre pas du logis par des alguasils, qui me jetèrent dans un fiacre & me menèrent à la bastille, où en arrivant on me mit dans un cul-de-basse-fosse au pain & à l'eau. Je n'aspirois qu'au moment d'être interrogé, & je ne le fus qu'au bout de trois jours: mon interrogatoire fut précédé d'une espèce de ser-

mon sur la nature du crime dont j'étois accusé. Le premier point m'annonçoit qu'il alloit droit à la grève en cas d'obstination, de réticence & de mauvaise foi ; le second m'offroit en perspective une punition courte & légère, si j'avois le bon esprit de me rendre la justice favorable par un aveu sincère.

On pense bien que ce fut le parti que je pris, & y en avoit-il un autre à prendre ? On parut content du détail ingénu que je fis de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet ; mon juge, que je ne regardois qu'en frissonnant, me rassuroit. Mettez, me dit-il, par écrit tout ce que vous venez de m'exposer, & avec plus d'étendue encore, s'il est possible, pour ne laisser aucun soupçon sur votre ingénuité & sur la vérité des faits ; vous me donnerez cet écrit quand je reviendrai, ce sera dans quatre ou cinq jours au plus tard.

Il vint en effet, mais accompagné de quatre conseillers-commissaires qu'il s'étoit fait donner pour adjoints par un arrêt d'attribution qu'il avoit demandé pour me juger en dernier ressort ; on m'amena en leur présence, on me mit sur la sellette ; & je ne prévins le nouvel interrogatoire qu'on vouloit me faire subir qu'en présentant ma déclaration par écrit : le greffier la lut à haute voix ; messieurs parurent satis-
faits

faits & suffisamment instruits. On me fit passer à la geole du greffe pour aller aux opinions, & le moment d'après, on me ramena pour entendre prononcer la sentence qui me condamnoit à une prison perpétuelle.

C'est à ce beau titre-là que je suis depuis dix ans à la Salpêtrière, où l'on m'a d'abord tenu fort ferré; on m'y a donné ensuite un peu plus de liberté, j'y ai du papier, de l'encre, des livres; & je prévois que dans quelque temps on pourroit bien m'y charger de quelque emploi, qui, en me rendant utile à la maison, acheveroit de soulager mon ennui. Je me suis fait une raison sur le reste. Comment pourrois-je reparoître dans le monde, après une flétrissure que je n'ai non plus été élevé à souffrir que M. L. D? Et comment pourrois-je espérer d'avoir de la postérité, sans faire quelque alliance indigne du nom des Collat? Mais il ne faut pas, messieurs, que le récit de mes malheurs me fasse oublier que je vous ai promis un échantillon des articles de supplément que j'avois préparés pour ne jamais laisser de vuide dans les différens chapitres de mon recueil d'affiches. Je vais vous le transcrire; j'en ai bien encore trente fois autant, & je m'engage de plus à ne vous en jamais laisser manquer, quand vous serez

à portée d'en faire usage, sous une condition bien simple, & qui me paroît d'autant plus juste, qu'elle tend à perpétuer le glorieux souvenir d'une profession que mes ancêtres ont si fort illustrée : c'est que tous les syndics que vous élirez à l'avenir, soient obligés, sous peine de nullité, en signant les actes de leur syndicat, d'ajouter toujours à leur nom ordinaire, celui de Collat, fût-ce le pape.

S U P P L É M E N T

Pour le recueil des affiches de Paris.

T E R R E S.

Le fief du Trébuchet, provenant de la succession de madame Cornichon. Ce bien, situé près de Mirebeaux, paroisse de Saint-Guignolet, est en très-beaux droits, & les fruits en sont faciles à recueillir ; il consiste dans une pipée qui se fait journallement, & où l'on prend, à volonté, des oiseaux de grand prix.

M A I S O N S.

Rue du Cheval-vert, près la rue des Postes. C'est un pavillon placé entre cour & jardin,

fort convenable pour la retraite d'une dame de bien qui a été beaucoup du monde, ou pour servir de maison de campagne à quelque prélat entre deux âges; il n'y a point de rue sur elle, & on voit de la salle à manger le clocher de Sainte-Geneviève, le dôme de la Sorbonne & l'église de Saint-Médard. Outre la porte d'entrée, sur laquelle est un saint Michel, il y en a deux qu'on apperçoit à peine, & qui peuvent être d'une grande commodité. L'une est tout joignant le séminaire des Anglois, & tient à une porte de communication de laquelle quelques séminaristes ont l'usage. L'autre, qui donne dans la rue du Puits-qui-parle, est placée vis-à-vis une maison d'éducation pour de jeunes brodeuses, tenue par mademoiselle de la Croix, personne d'une conduite exemplaire; & c'est à elle qu'il faut s'adresser pour voir le pavillon en question.

A V I S.

Lanternes à l'usage des dames pour se guider dans la nuit. Il ne faut qu'en prendre une de chaque main, & l'on est sûr de ne s'égarer jamais. Cette découverte est de l'invention d'une demoiselle de Saverne, qui a eu la gé-

nérosité de ne point demander de privilège exclusif.

Poudre sympathique à l'usage des tuteurs, des jeunes demoiselles & des maris jaloux. Tel en est l'admirable effet : mettez-en seulement une pincée imperceptible sur l'orteil du pied gauche de la demoiselle en question, quand ce seroit par-dessus sa mule ; prenez-en pareille quantité que vous placerez sous la jointure de votre genoux droit. Aussi-tôt, fussiez-vous éloigné de deux, quatre, jusqu'à dix lieues, (mais la vertu ne vous suit pas plus loin) vous serez averti, affecté, remué, saisi de toutes les idées, passions, mouvemens, joie, inquiétude, qui se passent successivement dans la personne qui vous intéresse ; si elle chante, vous préluderez malgré vous ; si elle danse, vous sauterez ; si elle se moque de quelqu'un, vous vous sentirez donner des camoufflets ; si elle est bien aise, vous rirez en enrageant ; si elle mange, boit, & par hasard s'enivre, vous mâcherez à vuide, & vous ne pourrez vous tenir sur vos jambes ; si elle prend médecine, vous n'en aurez que faire. Enfin, vous serez instruit exactement de toute sa conduite ; & ce qui est plus merveilleux encore, c'est que lorsqu'elle vous fera infidélité, vous courrez les champs, & vous

ne direz que des extravagances jusqu'à temps qu'elle revienne à vous aimer ; secret admirable pour n'être jamais dupe & ne pas mourir de gras fondu !

PRIVILEGE EXCLUSIF.

Une seringue à l'usage des personnes exactement modestes.

Elle est susceptible d'extension , & se plie de manière que d'une chambre à l'autre on peut insinuer un clystère à une personne qui ne voit pas. La canule , par un effet sympathique , va , d'elle-même , se placer , avec un ménagement & une aménité très-consolante , au lieu de sa destination.

Un maître-ès-arts , né en Auvergne & âgé de vingt-deux ans , a découvert une méthode très-étendue & très-facile pour enseigner les humanités au fils d'une jeune veuve , ou au neveu d'une jeune demoiselle qui a renoncé au mariage. Il va donner ses leçons de deux jours l'un , & à des heures réglées , depuis huit du matin jusques à quatre de l'après-dîné. Il ne prend que six francs par cachet ; on peut

prendre deux leçons de suite, en donnant un cachet de plus.

VENTES OU INVENTAIRES.

Vente de plusieurs meubles, bijoux précieux & curiosités, après le décès d'une dame de qualité, qui est morte de consommation.

1°. Le carrosse de la maréchale de Clérambaud, en très-bon état, quoique la dame, qui vient de mourir, s'y promenât sept fois la semaine, mais toujours la nuit, pour l'empêcher d'être gâté par l'ardeur du soleil.

2°. Un cornambule, animal qui ressemble à l'homme, à s'y tromper, & qu'on a conservé parfaitement dans de l'esprit de vin.

3°. Deux tableaux mouvans, dont le premier représente le songe de la maréchale de Rochefort; & le second, le rhumatisme de madame Voisin. On y trouvera encore d'autres curiosités dignes d'attirer les personnes de la cour.

M É L A N G E S.

RÉFLEXIONS sur la beauté, où l'on examine quelle est la raison de la préférence qu'on

donne aux beaux visages ovales sur les beaux visages ronds; & les avantages réciproques de ces deux figures dans le corps humain; par un seigneur allemand, qui a beaucoup voyagé.

DISSERTATION sur l'origine des allumettes, où l'on traite la question de savoir si celles des anciens étoient comme les nôtres, souffrées par les deux bouts; pour servir de supplément à l'Histoire ancienne de M. R * * *.

TRAITÉ des scrupules qui se lèvent le soir, & des paranthèses qui se ferment le matin; ouvrage posthume de madame Jacques, l'évantailliste.

DISCOURS tendant à prouver que le bas monde n'est plein que de trompeurs, de trompés & de trompettes; traduit de l'italien de Francesco Maria Rotolato di Volaterra.

LE plaisant & délectable jeu de l'oye, renouvelé des Grecs, & représenté en figures de ronde bosse tournantes. Par Jean Broche le cadet, rôtiisseur de la rue aux Ours.

OBSERVATIONS grammaticales sur une consultation de M. Sylva pour une jeune dame

qui s'étoit démis le croupion la première nuit de ses nocés; par l'auteur des Synonymes de la langue françoise.

MÉMOIRE pour un monsieur qui n'y est pas; contre une dame qui prétend qu'il y est.

Fin des Mémoires des Colporteurs.



DISCOURS...
 monde n'est...
 de de...
 François...
 En pliant...
 nouvelle...
 de toute...
 le cabinet...

Observations...
 de M. de...
 dans...

LES
ETRENNES
DE LA
SAINT-JEAN.

ETRENNES

SAINT-LEON



LES ETRENNES

DE

LA SAINT-JEAN.

POUR répondre aux bontés avec lesquelles le public répond aux soins que je me donne , je lui présente cet ouvrage , qui renferme presque tous les morceaux connus dans la littérature. Si celui-ci prend bien , je donnerai incessamment un second ouvrage , où l'on trouvera ceux qui ne sont point dans ce présent volume ; comme des observations du Pour & du Contre , quelques Glaneurs & autres morceaux à la mode.

L'ÉDITEUR

AU PUBLIC.

QUAND l'on examine la vie du monde, l'on trouve toujours que le sage a eu grande raison de dire qu'il falloit travailler : en effet, qu'est-ce qu'un homme qui ne fait œuvre de ses dix doigts ? C'est un fainéant que personne ne regarde, à moins que ce ne soit pour en battre la moutarde & se moquer de lui, ou plutôt pour le regarder avec mépris. Nul, que je sache, ou du moins fort peu de gens n'aiment à être regardés de cette manière, & ne foutiennent point la fainéantise ; quand bien même ils auroient de quoi mettre sous la dent. Je fais très-bien que notre bonne mère la Nature est marâtre pour d'aucuns, & que tous ses enfans ne peuvent pas avoir le même talent ; mais comme dans une famille qui seroit de douze enfans grouillans, il n'y en a point qui meure de faim, & qui pour sa réfection

n'ait du moins du pain & de l'eau, il en est assurément de même dans la vie de ce monde; comme, par exemple, il arrive en ce présent petit recueil que je vous présente, ami lecteur, car n'étant pas assez fort pour imaginer, ni vous donner des choses de mon crû; ce qui, Dieu aidant, ne manquera pas de me succéder avec la peine & la fatigue que je me donne; en attendant, je rassemble avec soin des morceaux qui seroient perdus sans les soins que je me donne; & lorsque j'en ai une quantité suffisante, je m'en accommode avec un honnête libraire. Ainsi vivant avec lóyauté, quoique petitement, je conserve à la postérité des choses qui, sans moi, ne seroient jamais plus rencontrées, & qui méritent cependant quelque considération; car si l'on a rassemblé ce qui regarde la politesse, ce qui concerne l'écriture des lettres, la façon de faire des complimens, & mille autres choses fort utiles pour se bien gouverner, l'on doit aussi conserver ce qui a servi pour des bouquets & pour des plaisirs innocens & gracieux, qui se trouvent mêlés dans les devoirs de la vie du monde;

on en a besoin très-souvent jusqu'à la plus grande
vieillesse; car c'est fort bien fait d'être toujours
galant. Voici donc tout le fruit de mes der-
nières recherches, composé de choses qui
n'ont point encore paru sous la presse; & je
vous en fais présent, ami lecteur, pour en
tirer votre profit en temps & lieu, & suivant
l'occasion. Adieu.



MONSIEUR P..., toujours magnifique, & sachant profiter de toutes les occasions qui se présentent pour régaler ses amis, en rassembla chez lui un grand nombre le jour de la Saint-Martin. La compagnie se rendit de bonne heure au rendez-vous; & M. P..., qui fait parfaitement bien son monde, avoit rassemblé beaucoup de tables pour les faire quadriller. Il fit ensuite servir un repas, dont le détail pourra servir d'instruction à ceux qui se trouveront avoir la même générosité. Il donna d'abord une grande fricassée de poulets avec une belle tourte de pigeonnoux, un cochon de lait, & le dindon consacré à ce jour étoit accompagné d'une grande salade. Pour entremets, (car M. P... n'oublia rien) on servit chacun sa moitié de pied à la Sainte-Menehould, avec des œufs dans le jus du gigot. Le tout fut remplacé par des fruits d'hiver de son beau jardin de la Courtille, & du fromage. Le vin à quinze y fut abondamment servi; & tout le monde, après avoir été traité à bouche que veux-tu, s'en alla pénétré des manières honnêtes de M. P...; c'est ainsi qu'il faut toujours régaler ses amis & ses connoissances.

Pour entretenir les bons usages établis dans le beau monde, pour se récréer, plusieurs demoiselles qui logeoient autour de la Grève, & dont la promenade étoit sur le Port-aubled, ayant trouvé que le jeune F.... s'en faisoit trop accroire pour un clerc; en un mot, qu'il faisoit le fendant, résolurent, pour le punir, de lui faire tenir ce billet par un laquais du public, ordinairement dit un savoyard.

« Le quartier est trop médisant pour que
» je puisse vous y parler; trouvez-vous, beau
» F..., demain à dix heures du matin dans
» un fiacre, auprès du cerceau d'or, dans la
» rue de Vaugirard; je m'y rendrai; & j'ai
» lieu de croire que vous ne ferez pas fâché
» de m'y rencontrer. »

F.... ne manqua pas de se trouver au rendez-vous une heure plutôt qu'on ne lui avoit mandé; & sur les deux heures après midi, n'ayant encore vu personne, il se ressouvint qu'il étoit le premier jour d'avril. Il en fut pour son fiacre, & revint tout honteux chez lui, sans oser convenir qu'il n'avoit pas diné, de peur d'attirer la risée; mais les plaisanteries du quartier furent si fortes, que ne les pouvant soutenir, il prit parti avec un capitaine

taine. Cet exemple nous apprend qu'il ne faut jamais avoir de la fierté mal placée.

UN jeune praticien sentoit depuis long-temps l'aiguillon de l'Amour pour mademoi-Rosette, fille d'un procureur, chez qui il alloit apprendre l'art lucratif de la chicane; il soupiroit par respect, sans oser lui avouer son amour. Il avoit souvent jeté des œillades, ferré le bout des doigts, marché sur le pied, mais inutilement; la merveilleuse Rosette tournoit la tête, retiroit ses doigts brusquement, répondoit par un coup de pied, & ne vouloit rien entendre. Enfin, notre amoureux, n'y pouvant plus tenir, résolut de se déclarer, & imagina, pour cet effet, le tour que vous allez voir. Il prend un papier de la forme du papier timbré, y trace au haut un cartouche semblable au vrai timbre, & y dessine dans le milieu trois roses, avec ces mots alentour: *petit papier, deux baisers la feuille*; puis imitant l'écriture de sergent, il écrivit au-dessous ce qui s'ensuit :

» L'an de fidélité mil sept cent trente-
 » sept, le septième du mois des amours, à la
 » requête de Jérémie Tircis, tendre & respec-
 » tueux amant, lequel a élu son domicile rue

» de la Fidélité, à l'hôtel de l'Espérance; j'ai,
 » Eustache Clitandre, huissier à verges, imma-
 » triculé en la cour souveraine de Cupidon,
 » demeurant rue des Bonnes Nouvelles, près
 » la grande Pinte, souffigné, donné assigna-
 » tion à damoiselle Agnès Rosette, fille mi-
 » neure, demeurante chez M^e Boniface Clopin
 » son père, procureur, rue des Mauvaises Pa-
 » roles, en parlant à son petit frère, qui n'a
 » voulu dire son nom, de ce interpellé, suivant
 » l'ordonnance; à comparoir d'hui à huitaine
 » par-devant le susdit monseigneur Cupidon,
 » pour voir déclarer bonne & valable la pas-
 » sion dudit Jérémie Tircis pour ladite char-
 » mante Rosette, & se voir condamner à
 » l'écouter favorablement; &, en cas de refus,
 » à y être contrainte par toutes voies dues &
 » raisonnables, même par corps; lui déclarant
 » qu'en cas de procédure, M^e le Lièvre occu-
 » pera pour ledit Tircis, & lui ai laissé copie
 » des présentes, à ce qu'elle n'en ignore.

» CLITANDRE. »

*Contrôlé à Cythère l'an & jour
 que dessus, BONTEMPS.*

On prétend que ce petit ouvrage réussit
 pleinement; car Rosette, qui visoit à l'esprit,

porta cette pièce à sa mère, qui en fut charmée, ainsi que toutes ses voisines. Tircis fut bien reçu, on lui fit fête; tout le monde le voulut voir, lui & son assignation; & on l'a regardée long-temps, dans le Marais, comme un chef-d'œuvre digne de la carte du Tendre. C'est sur une de ces copies fidelles que l'on a tiré celle-ci, pour vous en faire part, ami lecteur, espérant que vous en ferez le cas qu'elle mérite, & que vous lui rendrez justice.

*Lettre persanne d'un monsieur de Paris
à un gentilhomme turc de ses amis.*

Monfieur & très-cher, par l'honneur de la vôtre, j'ai appris ce que vous me faites la civilité de me mander, dont j'ai l'honneur de vous remercier; car il est toujours gracieux d'être instruit de nouvelles pour un quelqu'un qui va souvent en compagnie. Votre nouveau visir me paroît un fort joli homme, & il ne l'entend pas trop mal: je m'étois bien douté (car je fais un peu l'allure) que les femmes l'avoient porté, car c'est tout de même chez nous; elles poussent leurs amis tant qu'elles peuvent, & finalement il n'y a rien de meilleur que d'être favorisé du beau sexe: je prends la liberté de dire cela, en passant, à vous qui

êtes un seigneur des plus accomplis, & qui ne tombe pas dans beaucoup d'inconvéniens fort communs chez vous comme ailleurs, & partout. Par exemple, nous sommes ici en carême, c'est comme qui diroit parmasan chez vous; cela a fait un cas dont voici l'occasion :

Une jeune personne de bonne maison, dont le mari étoit maître-d'hôtel chez un sous-fermier, avoit, depuis quelque temps, conçu la plus violente passion pour le fils d'un chaircuitier, c'est à peu près comme qui diroit chez vous un marchand de cochon; le jeune homme avoit accoutumé quelquefois souvent de porter, en allant donner son mémoire pour compte, un cervelas par-dessus le marché, qu'il portoit sous son tablier, & qu'il donnoit en cachette à la femme, qui étoit fort sensible à ces petites attentions. Il y a huit jours que le mari, rentrant chez lui plus matin qu'à l'ordinaire, monta à sa chambre; ce qu'ayant entendu le chaircuitier ensemble & l'épouse furent fort consternés, dont le mari augurant quelque chose, demanda sur quoi c'étoit que le monsieur étoit là-haut; lequel, sans se déferer du tout, repartit : monsieur, j'avois pris la liberté d'apporter à mademoiselle une petite douceur pour son déjeûner, & tout de suite descendit l'escalier quatre à quatre. Mais la jeune per-

sonne, étant hors d'elle-même par son émotion secrète : qu'est-ce que cette petite douceur, dit-il ? Hélas ! dit-elle, c'est un cervelas. Un cervelas ! où est-il ? Il l'a remporté, ce dit-elle, car je n'en ai fait que tâter. Un cervelas, répondit-il, quand on est pas en charnage ? on m'en repousse. Vous me pardonnerez, mon fils, répondit-elle alors gracieusement ; on en fait pour les personnes dégoûtées. Cette fausse monnoie fut prise par le mari pour de l'argent comptant. Il faut conclure de-là que l'habileté des femmes est par-tout d'une grande adresse.

L'autre fois que je me donnerai l'honneur de vous écrire en premier, j'aurai celui de vous faire réponse. Je vous envoie des écrits nouveaux, fort curieux & intéressans pour une personne de votre mérite, dont j'ai l'honneur de me dire, en baissant la main, le.....

Reponse pour le gentilhomme turc, à la lettre persanne de Paris.

MONSIEUR & cher ami, quoique je ne sois pas connu de vous, n'étant point le gentilhomme turc à qui s'adresse l'honneur de la

vôtre, je ne laisserai pas que de vous tirer de l'embarras où vous auroit mis de n'avoir aucune réponse, parce qu'en Turquie les gentilshommes turcs ignorent souvent d'avoir appris à lire; ce qui fait qu'avec votre permission, je vous participerai quelques pensées que j'ai faites, en manière de remarques, sur l'ignorance indécrottable de votre lettre.

Vous avez pris la bonté de me dire, (car posez le cas que je suis le gentilhomme turc qui parle) vous nous glissez donc, sans faire semblant de rien, qu'il y a des marchands de cochons chez nous, dont il y a à cela beaucoup de malice; car nous voyons bien que vous êtes un critique qui déchire la réputation du beau sexe par un cervelas: vous m'entendez du reste. Or, sachez donc que ce n'est pas ici comme qui diroit à Londres; car, puisque vous êtes persan & mauvaise langue à l'endroit du prochain, que ne dites-vous plutôt la vérité du fait? c'est à savoir que dans aucunes villes qu'il y a, il y a si peu de police, qu'on voit les jeunes demoiselles dans les rues qui s'amuse à jouer à la fossette avec de petits libertins, malgré père & mère, comme des orphelins abandonnés; & qui, à faute de ce qui en peut arriver de-là, ne trouvent plus la façon de s'établir; car, pour nous affrioler, il faut faire

les faintes nitouches ; & , tout au rebours , elles vous ont l'air d'avaleuses de pois gris : d'où qu'on a bien raison de dire que les parens font de vrais Judas , quand ils ne mettent pas la paille & le bled pour donner une belle éducation à leurs enfans ; car il n'y a que cela qui tourne les filles & qui pousse les garçons.

UN des douloureux de la belle Marie lui écrivit un jour de vierge : « Si je pouvois vous être les quatre premières lettres de votre nom, vous ne seriez jamais les cinq. »

Ce billet accompagnoit un bouquet de fousis & de pensées , & sa constance fut récompensée.

Le bouquet de roses.

CERTAINNE Agnès , qui s'appelloit de même , belle , charmante & jeune , comme on doit l'être à cet âge (a) , aimoit , sans le favoir , le fils d'un bourgeois de son voisinage. A la

(a) Elle devoit avoir près de quinze ans à la Saint-Jean prochaine.

fin, il arriva que le jour de sa fête chacun lui apporta des bouquets. Le gentil voisin y vint aussi lui souhaiter une bonne fête; mais il y vint les mains vuides, dont on lui fit la guerre agréablement; & Agnès même, sans qu'il y parût, car elle étoit bien née, ne put s'empêcher dans l'ame de lui en savoir mauvais gré: c'étoit moins un présent qu'une marque d'estime qu'elle auroit voulu recevoir du voisin. Lui, sans se déconcerter, leur dit: vous n'y connoissez rien, tous tant que vous êtes, car j'apporte à mademoiselle... En même temps, par surprise & sans dire gare, il fournit à Agnès deux baisers des mieux appliqués qu'il en fût jamais; si bien qu'il colora tous les traits de la belle, qui, s'écriant au fort de l'é-motion: hé bien! que faites-vous donc? Il lui répondit: j'embellis ce que j'aime. Agnès continua de s'animer & de rougir: si sa rougeur vint de pudeur, il n'importe; il suffit que le voisin, content de son exploit, leur dit à tous: voyez si je ne lui ai pas donné un bouquet de roses?



*Dialogue en forme de questions , sur
le mariage.*

DEMANDE. Quelle est la première chose qu'il faut faire avant de se marier, quand on a le dessein de faire un établissement?

Réponse. Il faut trouver une épouse qui ait tout ce que votre cœur peut souhaiter pour son contentement.

D. Quelle est la partie la plus essentielle qui rend le mari content?

R. La tête de la femme.

D. Si vous trouvez fille qui vous convienne, qu'y a-t-il à faire avant de l'épouser?

R. Savoir premier si elle n'est pas la femme d'autrui.

D. Si vous avez volonté d'épouser quelqu'un, que faut-il faire de plus?

R. Qu'elle le veuille bien aussi.

D. Comment saurez-vous si elle est pucelle?

R. En vous en informant, sans faire semblant de rien, dans le quartier, à des personnes qui le sacht bien.

D. Comment faut-il faire pour se rendre agréable aux parens de la future?

R. Être poli, honnête & généreux.

D. Qu'entendez-vous par être poli & honnête ?

R. D'avoir toujours de belles paroles en bouche, offrir souvent du tabac à la compagnie, si vous avez une tabatière d'écaille, d'argent, de corne ou autre métal ; & , si la demoiselle en use, tirez votre rape, & lui en rapez du frais sur-le-champ ; elle sera sensible à cette attention de votre part.

D. Que faut-il faire pour être généreux ?

R. Ne pas trop regarder à l'argent, mais y avoir l'œil ; & , allant à la promenade, de payer quelquefois à la compagnie du croquet, petits gâteaux, pains de mouton & autres friandises, sans oublier les rafraîchissemens.

D. Quand vous aurez fait tout ce qu'il faudra à l'endroit des père & mère, qu'y aura-t-il à faire encore ?

R. Leur demander, bien poliment, s'ils veulent vous bailler la fille.

D. S'ils disent que non ?

R. Ce sera peut-être pour vous en donner plus d'envie.

D. S'ils disent que oui ?

R. C'est peut-être que personne n'en veut.

D. Comment favoir tout cela ?

R. On n'en peut être bien éclairci qu'après le lendemain de la nôce.

D. Pourquoi pas auparavant ?

R. Parce qu'on se donne bien garde de vous dire de quoi est la triomphe.

D. Il faut donc bien prendre garde à ce qu'on fait ?

R. Sans doute, & si l'on est souvent attrapé.

D. Si on a été attrapé, que faut-il faire ?

R. N'en rien dire & se taire.

D. Si l'épouse a l'humeur accariâtre ?

R. Battez-la comme plâtre.

D. Si elle est plus forte que vous ?

R. Elle ne portera pas les coups.

MONSIEUR C..., si connu par les galan-
teries qu'il a pour toute sa rue, voyant arriver
la Sainte-Marguerite, & voulant témoigner à
la belle Gogo sa voisine, pour laquelle il avoit
le cœur égratigné, l'extrême considération de
ses sentimens, fit venir la veille au soir sous
ses fenêtres une orgue de Barbarie. Les plai-
sans du voisinage commencèrent par faire des
gorges chaudes d'une musique aussi commune,

puisqu'on peut s'en régaler tous les soirs à bon compte; mais quel fut leur étonnement quand trois violons & une basse, en un mot, une des meilleures bandes du Pont-aux-choux, fit entendre la descente de Mars, & plusieurs beaux airs qui durèrent pendant plus de deux heures.

On a bien raison de dire qu'il faut attendre jusqu'à *amen*, sur-tout pour se moquer.

Les mémoires du président Guillerin.

C E n'est pas parce que feu mademoiselle Chaudron étoit mon épouse; mais je puis dire, sans me vanter, que depuis qu'on a un quelqu'un pour compagne de couche, on ne s'est jamais marié à une personne plus accomplie. Elle m'a donné bien du chagrin, il est vrai; mais je lui ai pardonné, parce que c'est qu'elle étoit comme cela; & que, de même que les mariages sont écrits dans le ciel, il y a aussi, faut croire, des bisbilles qui sont d'autant plus ordinaires dans les ménages, qu'elles arrivent tous les jours; c'est ce qui a fait dire à un auteur qu'on ne doit point mettre le doigt entre le marteau & l'enclume, pour insinuer qu'il ne faut pas se marier. La pauvre femme, sans cela, m'auroit

aimé comme ses yeux ; & je puis dire à sa louange que sans les poires d'angoisse qu'elle m'a fait avaler , je ne serois pas si heureux que je le suis.

J'étois fort du monde lorsque j'en fis la connoissance. Mon défunt père me dit un jour : mon fils , vous ferez président de ce grenier à sel ; car on ne fait qui vit ni qui meurt. Dites-moi : vous hantez la maison de madame Chaudron ; c'est une brave femme , je n'en disconviens pas ; il n'est pas certain qu'elle ait jeté son défunt mari dans le puits , comme on l'a voulu dire : conclusion ; quoiqu'il aille bien du monde chez elle , elle n'a pas le moyen. Vous rôdez alentour de ses filles , & à votre âge je me plaisois en la compagnie du beau sexe , d'autant plus que mesdemoiselles Chaudron sont jolies comme un charme , & qu'elles se comportent de la manière qui convient à d'honnêtes filles qui ont de la vertu ; mais ce n'est pas là de quoi est la triomphe. Mon père , je vous entends bien , lui répondis-je ; & là-dessus je me retirai dans mon cabinet pour réfléchir en moi-même , pensant à ce que j'avois à faire dans la circonstance de l'occasion ; & voyant qu'il falloit prendre un parti , je mis ma perruque , & je sortis.

J'arrive chez madame Chaudron. Dès que je fus assis , comme je faisois des complimens :

sur quel pied fréquentez-vous céans depuis trois mois ? me dit madame Chaudron, en me montrant mesdemoiselles ses trois filles. J'y viens pour un bon fujet, répondis-je, un peu étonné de la surprise que me fit cette demande, d'autant que je m'y attendois pas autrement. Eh bien, continua-t-elle, il faut donc que vous fianciez aujourd'hui celle qui vous agréera pour épouse, d'autant que je ne suis point une mère (car mettez-vous à ma place) à laisser courir de faux bruits à l'endroit de mes filles, & je ne vous dis cela qu'autant que vous êtes honnête homme, ou que vous ne l'êtes pas. Moi, je sentis bien cet affront, & sans balancer un moment : oui, madame, lui dis-je, je suis honnête homme, & je n'en aurai jamais d'autre ; c'est mademoiselle Chaudron la puînée que je vous demande : je lui ai déclaré, il est vrai, mon affection, que je lui ai fait connoître ; je vais en faire de même à mon père. Je ne fus ni fou, ni étourdi ; j'allai toujours courant le trouver ; & avec toute l'obéissance que le respect d'un fils a pour son père, je lui dis net que je venois de demander pour légitime épouse mademoiselle Babiche Chaudron. Il me regarda quelque temps entre deux yeux. Vous l'épousez, mon fils, me dit-il ; ne vous l'avois-je pas défendu ? & je crois même qu'il n'y a qu'un quart-

d'heure. Elle n'a pas de quoi ; & vous savez de quoi est capable le qu'en dira-t-on , par les mauvais discours tenus au sujet de cette demoiselle , en parlant d'elle ; mais enfin je suis votre père ; c'est à moi de me montrer le plus raisonnable ; j'approuve ce mariage , allons ensemble chez la mère. Nous y allons. Ma commère , dit-il à madame Chaudron , (car je me suis toujours souvenu de ses propres paroles) mon fils n'est qu'une bête , & c'est à moi de lui marquer des entrailles de père ; puisqu'il veut en faire la sottise , je ne vous en dédirai pas ; dressons les articles. Cela fut bientôt fait ; & nous allâmes souper à notre jardin , où ce qui arriva à table fait bien voir ce que c'est que la prédestination , quand l'étoile s'en mêle. J'étois entre mademoiselle Babiche & mademoiselle Chaudron l'aînée ; & comme on parloit de fiançailles : je ne dis pas ce que je pense , continua l'aînée , qui prit la parole ; mais si vous épousez ma sœur Babiche , je veux que ceci soit de la poison pour moi , (dit-elle agréablement en sablant une rasade de vin-rosai) si je ne signe le contrat pour elle. Et là-dessus : mon gendre , me dit madame Chaudron , l'entendez-vous bien ? elle est l'aînée de la famille , elle en épouserait plutôt dix autres que de laisser passer , en cas de cela , sa sœur devant elle. Qu'est-ce qui

vous fait préférer Babiche ? est-ce parce que vous l'aimez ? cela n'y fait pas d'un coup à fifilet ; vous n'aurez pas été un an l'époux de celle-ci , que vous m'en direz des nouvelles. Comme elle proféroit la parole , arrive , comme par exprès , quoique ce fût fortuitement par hasard , M. Gandion le notaire. Votre serviteur , dit-il ; car c'étoit un croustilleux corps : voilà des articles tous dressés ; mais , comme dit cet autre , qui est-ce qui tiendra la queue de la poële ? Ça , laquelle est-ce qui se marie ?

Mon père , qui pendant tout ce temps-là ne faisoit semblant de rien , s'entretenant avec mademoiselle Chaudron la cadette , laquelle il écoutoit sans rien dire , parce qu'elle avoit de l'esprit comme un charme ; mon père , veux-je dire , s'écria tout d'un coup : elle sera ma bru , ou je mourrai à la peine d'être son beau-père. Voilà , continua-t-il , mademoiselle votre cadette qui vient de me dire comme cela , que si elle avoit un mari , il ne mourroit jamais que de sa main. Oh ! cette gentillesse-là ne peut venir que d'un bon esprit , & je la demande pour mon fils. Oh ça , me dit-il , remerciez courtoisement mademoiselle Babiche ; ce que je fis , en lui disant : mademoiselle , je vous demande pardon & excuse ; c'est que je n'y avois pas réfléchi ; mais ne vous épousant point , puisque
je

je prends mademoiselle votre sœur, je me fais véritablement un plaisir d'être votre beau-frère. Monsieur, je ne fais point faire la piegrièche, me répondit-elle; & puisque vous en usez de la manière, je ne dis mot. Sur ces entrefaites, elle me donna un soufflet d'une main, elle cassa une pile d'assiettes de fayance de l'autre, & elle s'en alla. Tout ça est signe de joie, dit madame Chaudron; n'en rions pas moins pour cela. Compère Gandion, faites le contrat, nous le signerons demain, & ils tâcheront d'épouser dimanche.

Comme nous nous en retournions pour aller faire la veillée chez mon père, nous trouvâmes, chemin cheminant, les marionnettes du sieur Alexandre Bertrand, qui défaisoient leur théâtre, parce qu'ils s'en alloient. Son fils aîné, qui étoit déguisé en fille, prit son violon & nous reconduisit à la maison; & avant de nous quitter: l'usage, dit-il, d'une occasion comme là voilà, c'est d'embrasser mademoiselle l'accordée. Là-dessus, il sauta au col de ma future, & cela nous mit tous de bonne humeur; d'autant que nous en étions déjà. Nous le convînâmes de rester avec sa troupe pour nous taire danser en bal, ce qui fut fait; & cela faisoit plaisir à voir. A minuit, environ, comme je dansois la forlande avec mon accordée: il faut, n'est-ce

pas, que je me déguise ? me dit-elle ; & elle prit sous le bras le jeune Bertrand, & s'en alla à Catimini. Une heure après, je demande : où est donc la future ? On la cherche. Où est-ce donc qu'elle est ? Faut la trouver, ce dit-on. Fort peu de ça. On rode par toute la maison, on ne trouve non plus d'accordée que dans mon œil. C'est quelque drôle de tour, dit madame Chaudron, qui nous apprêtera bien à rire. A cette parole, elle appelle ses deux filles, & s'en retourne chez elle. Je la ramène en la reconduisant, sa fille cadette n'y est point. Je vais me coucher. Le lendemain, m'étant éveillé dès le potron jaquet, comme mon père ronfloit encore, parce que le vin l'avoit surpris au bal, je vais à l'écurie ; je prends sa jument & le chemin de Niort. On y fait des nouvelles, ce dis-je en moi-même, puisqu'on y vend la gazette. J'arrive le troisième jour ; je vois dans la place le théâtre du sieur Bertrand ; & sur lui je reconnois ma future, qui, je pense, jouoit le rôle de Chimène ; car elle étoit habillée en amazone. Quand le jeu fut fini, voyant mademoiselle Chaudron qui s'en alloit, tenant sous le bras le jeune Bertrand déguisé en Arlequin : eh ! je crois que vous voilà, lui dis-je ? Qui est cet insolent ? Je ne vous connois pas, mon ami, me dit-elle, en

faisant une grande révérence. Elle ne me reconnoît pas, dis-je en moi-même, parce qu'elle est déguisée; mais du moins elle est civile, il ne faut par la rebuter; elle croiroit peut-être que je viens ici pour avoir une explication sur le mal-entendu de son départ; il faut de la prudence. Voyons demain de quel côté le vent viendra, & sur-tout bouche cousue; on ne se repent jamais de n'avoir point parlé, d'autant plus que trop graté cuit. Nous verrons ça dans la seconde partie.

Pour saint Pierre & saint Paul.

NICOLAS & Damon, enfans de la contrée,

Etoient tous deux soupirans de Philis;

Des mêmes feux également épris,

Ils ignoroient encor leur douce destinée.

L'un, pour témoigner son ardeur,

Etoit toujours paré d'une couronne;

L'autre, sans ornemens, veut plaire à son vainqueur,

Avec le seul tourment que son amour lui donne.

A l'ombre de jeunes ormeaux,

Tous deux trouvent Philis, & profèrent ces mots:

C'est aujourd'hui, ma belle, notre fête;

Vous connoissez, n'est-ce pas, notre amour?

Trop charmante Philis, décidez en ce jour,

De qui, d'entre nous deux, vous êtes la conquête?

C'est trop barguigner en effet,

Dit Philis, dans mes vœux je veux vous faire lire ;

De votre sort je m'en vais vous instruire,

En vous donnant un différent bouquet.

Puis de sa droite elle offre sa couronne

A Damon qui n'en avoit pas ;

De sa gauche elle prend celle de Nicolas ;

Au lieu de celle qu'elle donne.

Par cette diverse faveur,

Alors, d'un air gausseur, demande la friponne,

Qui des deux se croit mon vainqueur ?

La rupture ingénieuse.

EN amour, un des plus grands embarras est d'abord de dire que l'on aime ; mais la difficulté n'est pas moindre de dire un jour que l'on n'aime plus : comme enfin tôt ou tard il en faut venir au dénouement, il s'agit de s'en tirer galamment. Voyez la façon dont se servit un cavalier des plus accomplis de la ville de X. . . . Il étoit attaché depuis trois mois à madame de C. . . , mais on ne peut pas aimer toujours au même endroit. Les allées & les venues font ce qui rend l'empire d'Amour plus florissant. La constance du cavalier étant donc sur ses fins, un beau jour de Sainte-Elisabeth, qui étoit la fête de la dame, il lui envoya, pour présent, une petite figure en forme d'oublieux,

avec sa lanterne garnie d'un bout de bougie fort courte, éteinte & renversée; il avoit sur le dos un joli petit corbillon, où toutes les lettres, poulets, billets, portraits & autres de madame C.... étoient roulés en façon d'oublies. La dame; qui sentit la finesse de cet emblème, lui pardonna son inconstance en faveur de l'invention.

L'ABBÉ Z...., qui étoit ce qu'on appelle un drôle de corps, se trouva chez madame B...., qui pour les étrennes de sa nièce avoit promis de donner un violon & des bignets. Les filles & les garçons du voisinage se rassemblèrent le soir chez elle, pour se délasser de toutes les courses qu'ils avoient faites, & de tous les baisers qu'ils avoient donnés, comme on en donne ce jour-là; ils faisoient de grands récits sur leur nombre & sur leur qualité, quand l'abbé Z... parut dans la salle. Toutes les demoiselles convinrent, pour lui faire pièce, de ne lui donner que leurs oreilles à baiser. Il s'apperçut aisément du jeu joué, & ne dit mot; mais comme, suivant l'usage, on donne aussi des dragées ce jour-là, il leur en fit une abondante largesse; il est vrai que c'étoit du

chicotin en dragée, & de la fuie en guise de diabolins; quelques-uns même ont prétendu que c'étoit de la plus fine ou de la poue de bled; mais je ne le puis croire. Quoi qu'il en soit, toutes les demoiselles se jetèrent sur lui, & le firent fortir de la chambre, sans vouloir qu'il approchât de la collation. Il eut beau leur dire que comme elles l'avoient mal baïsé, de même il leur avoit donné ses plus mauvaises dragées; ce fut toujours bien fait que de le punir; quoiqu'à dire le vrai, tout soit permis dans ces jours de réjouissance & de gaudiolle.

Pensées différentes sur divers sujets.

TOUT a été dit, & il n'y a rien de nouveau sous le soleil, disent messieurs de Théophraste & de la Bruyère dans ses Caractères; mais ce grand homme a oublié de dire & de pratiquer une chose, à savoir qu'il faut tourner sa plume sept fois en la main avant que d'écrire, comme on a dit la langue dans la bouche.

Je dis donc que tous les jours on voit & on dit des choses nouvelles, n'y eût-il à moucher que les vices du genre humain, qui aug-

mentent chaque jour ; nous n'en voyons que trop d'exemples.

Par exemple, en fait d'ingratitude, un jeune homme de famille, adonné au jeu, & à qui son père ne refusoit pas ce qu'il lui demandoit, n'a-t-il pas trouvé moyen de le voler d'une manière basse & indigne ? Pendant qu'il dormoit, il prit un drap mouillé qu'il lui a jeté sur le corps, dont s'étant éveillé, il s'est débattu, & s'est tellement embarrassé en se débattant qu'il s'est trouvé pris ; & puis il l'a entortillé de manière qu'il ne pouvoit voir, parler ni entendre. Alors, étant à son bel aise, il a pris tout ce qu'il y avoit dans l'armoire, l'a emporté & a fermé la porte, d'où on ne s'est apperçu que le lendemain qu'on a trouvé le bon-homme prêt à rendre l'âme, & qui a réchappé à grand'peine. Cela ne fait-il pas horreur aux gens, & ne doit-on pas montrer des caractères comme celui-là pour en faire passer le goût ?

La vanité nous fournira bien des sujets. Croirez-vous qu'on m'a assuré qu'un homme qui, pour avoir de père en fils une grande réputation de savoir & d'érudition, paye un quelqu'un qui travaille pour lui, & qui, faute de moyen, vend comme cela son propre mérite ? Il faut le nommer, c'est M. Matthieu

Lansberg, dont il n'y a plus de nom ; cependant on abuse le public , & on lui donne toujours ce qu'ils ne font plus , puisque la famille est éteinte. Ces almanachs où l'on dit le temps qu'il fera , font que bien souvent on compte là-dessus , à faute de ce que l'astrologie n'est pas encore à la portée de tout le monde , quoi qu'en dise un auteur célèbre. Mais enfin , n'en retirera-t-on que l'avantage de détruire les almanachs fallaciens ? Ce seroit encore un grand bien pour l'avancement des sciences. De-là naît la jalousie dans tous les arts ; le poëte cherche à détruire le poëte ; le géomètre , le géomètre ; l'écrivain , l'écrivain. Dans les métiers , dans le peuple , on voit également régner la zizanie ; & cela depuis que les cordonniers veulent faire des chapeaux ; & que l'on voit , comme dans notre quartier , M. Boudinet le perruquier , qui s'est fait maître à danser ; Chicotin l'épicier , qui veut faire des airs à boire ; & le laquais du premier clerc de M. Grapignan procureur , qui fait des pièces fatyriques sous des noms supposés. Voilà comme on trouve le pour & contre de chaque chose ; car il est bien certain que l'ignorance & la science ont leurs inconvéniens réciproques.

Le Ballet des dindons.

LA Saint-Martin, dans tous les temps, fut un jour bien funeste aux poulets d'Inde. Il n'est fils & fille de bon lieu qui alors n'en mange sa part; on croit que c'est-là tout l'usage qu'on en peut faire, point du tout; l'Amour tire parti de tout.

Un jeune amoureux folâtre, & plein de gentillesse envers une jeune demoiselle qu'il recherchoit à bonne fin, s'imagina de lui donner un divertissement des plus agréables pour la saison, qui est celle où l'on danse. Ils étoient donc tous en famille rassemblés dans une métairie; ce fut là que notre galant, à l'insu de tout le reste du monde, fit faire, *incognito*, un petit théâtre dans une grange, comme pour y représenter les marionnettes, excepté que le rez-de-chaussée du théâtre étoit de fer-blanc, ou, si l'on veut, de tôle; sous lequel, en temps & lieu, il fit mettre de place en place des brasiers ardens. A l'heure de la comédie, il fit tant qu'il y fit venir la jeune demoiselle & toute la compagnie, qui, ne sachant rien, s'assit. Alors on siffle, la toile se lève, & les violons jouent à l'ordinaire, hors que c'étoit une sarabande

bien grave ; on ne s'attendoit pas à ce que vous allez voir ; c'étoit une bande de poulets d'Inde qui marchaient à pas comptés , ramassant çà & là des grains pour se nourrir. A mesure que le plancher du théâtre s'échauffoit , les susdits danseurs sembloient s'animer , & les violons de jouer des airs à l'avenant , comme gavottes , passepieds , menuets , rigaudons , tambourins & cotillons fort en vogue à l'opéra , avec les gigues & les bourées du temps , dont lesdits poulets d'Inde étoient forcés de suivre la mesure , à fur & à mesure de la chaleur du dessous du théâtre , qui , devenant insensiblement tout rouge , c'est alors qu'au son des violons , qui jouoient des tempêtes , des vents & des furies , on vit tous les dindons s'élever , sauter , s'élancer , bondir à toute outrance , imitant les entrechats , jetés , pirouettes & gargouillades de nos plus célèbres maîtres : dont l'assemblée s'en retourna toute avec l'ame réjouie , & les dindons chacun avec les pieds à la sainte-Menehould.

L'emblème allégorique.

CEDANT *arma togæ* , c'est comme qui diroit en latin que l'épée mette pavillon bas devant l'écritoire. Un jeune conseiller au bailliage de***

vouloit faire un emblème de l'amour qu'il portoit, dans la même ville, à une jeune demoiselle de sa juridiction, & lui apprendre en même temps quelle étoit sa rigueur envers lui. A cet effet, il fit faire un petit instrument, comme qui diroit de gagne-petit, avec lequel on aiguise les couteaux; mais toutes les pièces de son instrument étoient allégoriques, c'est en quoi gît la gentillesse. La meule étoit en forme de cœur arrondi, ce qui désignoit la dureté de celui de la belle; au lieu de réservoir, qui est ordinairement un sabot, c'étoit une pantoufle, faite sur le modèle de sa maîtresse; & au lieu d'eau commune & ordinaire, il l'avoit remplie de ses larmes, qu'il avoit amassées exprès pour cela; & par-dessus tout, notre amoureux lui-même fabriqué au naturel, c'est-à-dire, en robe & en rabat, faisoit l'office de rémouleur ou de gagne-petit, avec cette devise: *voilà ce qu'on gagne avec vous.* La belle fut si charmée de l'invention du conseiller, qu'elle lui fit entendre qu'il ne falloit plus qu'un tour de roue pour que son cœur fût à lui.

L'AGRÉABLE D... courtisoit de son mieux l'incomparable Javotte, qui se piquoit d'avoir

de l'esprit, & qui ne pouvoit en refuser à D... , puisqu'il parloit latin : (car il avoit très-bien fait ses études) il est vrai qu'elle ne l'entendoit pas ; mais Javotte n'est pas la seule dont l'ignorance produise l'admiration. D... avoit beaucoup de raison pour desirer de plaire à Javotte ; car elle étoit fort riche, & son père possédoit beaucoup de bon bien au soleil, sans celui qu'il ne montrait pas. Indépendamment du latin que D... crachoit sans cesse, comme l'on dit, il faisoit continuellement des vers & des élégies pour son adorable, ou pour mieux dire, il en copioit dans tous les livres, sans compter les belles lettres qu'il écrivoit, & dont il faisoit valoir la longueur. Malgré tant de mérite, il ne faisoit que de l'eau toute claire ; & Javotte, qui n'en avoit guère, ne lui trouvoit pas encore assez d'esprit pour elle. Un jour elle entendit parler des fées & de leurs contes chez une dame du fauxbourg Saint-Germain, qu'elle étoit allé voir en visite. Elle revint chez elle, croyant qu'il étoit du bon air de parler des mêmes choses dont on s'entretenoit dans cet illustre fauxbourg ; cependant elle n'avoit été que dans la rue Dauphine. Elle dit donc qu'elle aimoit outrageusement les contes de fées, terme qu'elle avoit parfaitement retenu, & qu'elle plaça plus de vingt

fois ce jour-là même. D... étoit trop galant pour ne pas lui offrir d'en imaginer un tout au plutôt : son offre fut acceptée, mais à condition qu'il ne seroit point en latin. Il marchandait long-temps sur le jour qu'il le livreroit ; on lui donna huit-jours, au bout desquels, avec un air composé & très-content de lui-même, il lut devant la bonne compagnie du quartier, & dans la présence de mademoiselle Javotte, le conte qui suit.

Le prince Bel-Esprit, & la reine Toute-Belle.

C O N T E.

IL étoit une fois une reine qui se nommoit Toute-Belle ; elle avoit le nez un peu retrouffé, mais plein de charmes ; les yeux petits, mais tournés à la friandise ; la taille petite, mais d'une reine qu'elle étoit ; la bouche un peu plate, mais remplie de toutes les perles de l'Orient : on n'en sera pas étonné, puisqu'elle ressembloit comme deux gouttes d'eau à mademoiselle Javotte. La reine Toute-Belle étoit fort occupée de son empire, mais elle l'étoit aussi de sa beauté ; & les dimanches & les fêtes

on admiroit sa parure : une palatine , un petit ruban embellissoient sa grifette à ne la pas reconnoître , de façon que tout le monde étoit amoureux d'elle. Parmi ses soupirans , le prince Bel-Esprit soupiroit & témoignoit son amour par de beaux vers , & par des déclarations continuelles. Le bonheur lui en voulut assez pour que , la reine Toute-Belle ayant été priée de quêter le jour du patron de la paroisse , le prince Bel-Esprit l'emportât sur ses rivaux , & fût choisi pour lui donner la main. Ce bonheur le mit au comble de la joie ; il envoya un bouquet à la reine , comme il se pratique , avec ces mots écrits sur un papier : *c'est un rendu* : pour faire entendre la façon dont elle le menoit tous les jours , & celle dont il la meneroit cet heureux jour. L'espérance de devenir son compère , pour être dans la suite quelque chose de mieux , se joignoit au plaisir de paroître devant tout le monde en donnant la main à la reine. Toutes ces idées lui donnoient une joie qui le faisoit rire , comme l'on dit , aux anges ; mais cette heureuse situation (car les bonheurs ne peuvent pas toujours durer) fut interrompue par plus de trente-six sols en liards , qu'une main barbare jeta dans la bourse de la plus belle des quêteuses. La reine Toute-Belle rougit & versa même quelques larmes de l'affront que

lui faisoit la fée Toinon, qui, toute bascroche qu'elle étoit, n'en étoit cependant pas moins jalouse de la préférence que l'on avoit donnée à la reine pour ce grand jour; car l'on fait assez combien ces occasions sont agréables & souhaitées dans le monde. Le prince Bel-Esprit rassuroit cependant la reine par un clin d'œil, & lui disoit toujours, en souriant : ce ne fera rien, mademoiselle, croyez-moi, elle en aura le démenti; rira bien qui rira le dernier; elle s'est trop pressée. En effet, Bel-Esprit avoit non-seulement prié tous ses amis de donner à la quêteuse, à charge de revanche; mais il avoit aposté plusieurs personnes, qui donnèrent plus de dix-huit francs en pièces de douze & de vingt-quatre sols, de façon que la mitraille se trouva couverte, & que la grosseur de la bourse, qui faisoit paroître la quête admirable, fit endêver la fée Toinon. C'est à vous, belle Javotte, de permettre à l'enchanteur Amour de couronner une si belle union.

Javotte, piquée de ce que son aventure devenoit publique par cette indiscretion, (car la chose lui étoit en effet arrivée depuis peu) & désespérée sur-tout d'apprendre que les dix-huit francs venoient de la générosité de son amant, & non pas de son mérite, dit tout haut que le prince Bel-Esprit étoit un sot,

& qu'elle le chassoit de sa cour. Elle a tenu parole, & D... a perdu une belle fille & une grosse dot, pour n'avoir pu se taire encore quelque temps sur les dix-huit francs. Les femmes n'aiment point qu'on leur reproche les dépenses.

Pour Sainte-Elisabeth.

MONSIEUR l'abbé ***, bel esprit de la ville du Mans, étoit lié de la plus étroite amitié avec madame de ***; elle s'appelloit Elisabeth. Le jour de sa fête il entre dans son appartement au moment qu'on l'éveilloit, tenant dans sa main une corbeille couleur de rose; il l'aborde en disant ces mots :

Pour vous composer un bouquet,
Des plus brillantes fleurs j'ai choisi l'assemblage,
Du beau sexe qui nous engage
Vous êtes le plus bel objet;
Sur les fleurs de notre bosquet
Elles ont le même avantage.

Alors il lève le dessus de la corbeille, il en tire le bouquet; mais surpris, il dit :

Mais hélas! ces fleurs sont passées,
Votre réveil a changé leur état;
Par les vôtres je vois qu'elles sont effacées;
Près de vous tout se fane & tout perd son éclat.

Les

*Les épreuves d'amour dans les quatre
élémens.*

HISTOIRE NOUVELLE.

UNE dame, dont je tairai le nom, appelée Cécile, fort adonnée aux amusemens de l'esprit, avoit exigé d'un cavalier, qui la confidéroit beaucoup, une histoire de sa façon pour bouquet, en guise de discrétion qu'il avoit perdue avec elle à certain jeu; dont voici comme il s'acquitta.

Eulalie étoit née pour éprouver les caprices les plus singuliers de la fortune & de l'amour; sa beauté étoit conforme à sa naissance, & c'est tout dire. Sa vie commença d'abord au bal de l'opéra de Paris, où madame sa mère se trouva dans la nécessité de la mettre au monde. Elle y fut reçue par une troupe de masques, parmi lesquels il s'en trouva un en sage-femme, & l'autre en nourrice, qui facilitèrent beaucoup la naissance de la jeune Eulalie. D'un autre côté, le jeune Alexis naissoit. C'étoit un cavalier qui devoit être accompli, comme il le fit voir dans peu. C'étoit lui-même que le ciel destinoit pour causer & partager les aven-

tures d'Eulalie ; car nous naissons toujours assortis à quelqu'autre ; la question est de nous rencontrer.

Cependant la belle Eulalie entra en nourrice comme Alexis en sortoit : leur étoile commença par les faire venir frère & sœur de lait ; jugez de la simpathie que cela leur donna l'un pour l'autre. Aussi peut-on avancer que ce commencement leur procura , par la suite , l'occasion de se connoître , de s'attacher encore plus étroitement l'un à l'autre , & de remplir leur vocation. Je passerai , s'il vous plaît , en silence toutes les gentilleses d'une enfance si charmante , qui rempliroient un volume ; afin d'aller en avant dans une histoire si intéressante. Passons donc tout d'un coup à l'adolescence de ces pauvres enfans ; ce que j'en dis de pauvres enfans , n'est pas qu'ils ne fussent assez accommodés des biens de fortune pour avoir de quoi ; mais c'est par rapport aux révolutions de leurs cœurs. La fortune , qui sembloit conduire leur roman par la main , fit encore plus pour eux , & les rendit voisins de quartier , en sorte qu'il n'y avoit que la rue entre deux. Bientôt leurs parens , qui s'étoient plu à voir l'attachement réciproque de ces deux enfans , & qui s'en faisoient un jeu , en craignirent les suites. Une brouillerie , survenue

à propos entr'eux, fut le commencement des infortunes qui tourmentèrent la vie de nos amans. Les voilà donc séparés & réduits à ne se plus voir qu'à la dérobée, à la messe, & par-tout où ils se rencontroient, c'est-à-dire, rarement aux promenades, & jamais aux spectacles. Heureusement ils demeuroient vis-à-vis l'un de l'autre, & ils passôient une bonne moitié de la journée à leurs fenêtres, à s'envoyer mille regards & mille soupirs que les zéphirs leur portoient & rapportoient sans cesse très-fidèlement. Ce soulagement leur suffisoit; l'Amour se passe à peu quand il est jeune: mais leurs parens s'en apperçurent, on changea Eulalie d'appartement; cette dernière séparation leur parut bien plus insupportable que la première. Ils auroient passé leur vie à se regarder à travers la rue, du moins ils le croyoient. A cet âge, on ne croit rien d'impossible. Il fallut s'aider, & chercher des expédiens pour éluder la rigueur de leurs tyrans. La fortune, qui ne faisoit que sembler de les abandonner, les tira d'embarras. Heureusement le feu prit chez Eulalie, mais avec tant de violence, que c'étoit un charme de voir comme en un instant la maison parut toute enflammée. L'occasion étoit trop belle pour qu'Alexis n'en profitât pas. Il ne perdit point de temps, &

sans craindre ni feu ni flamme, il se jeta tout au travers de l'incendie, & fit si bien qu'il pénétra jusqu'à la couchette d'Eulalie, l'en tira le plus modestement qu'il put, la prit entre ses bras, & l'emporta si à propos chez lui, que le plancher d'Eulalie s'écroula le moment d'après, & la maison presque consumée tomba en ruine, & s'écroula sur elle-même si parfaitement, que ce n'étoit plus qu'un monceau de décombemens, qui n'avoit plus ni forme, ni figure de maison. La confusion fut aussi grande que le désordre; en sorte que les parens, ne sachant à qui entendre, ne s'aperçurent pas de l'heureux enlèvement de leur chère fille, & même ils firent mieux, car ils crurent qu'elle avoit été brûlée & écrasée avec les meubles & le reste de la maison. Tandis qu'ils la pleuroient, nos heureux amans étoient réunis en secret par le plus grand bonheur du monde: jugez de leur amour; c'est là où l'histoire reste tout court: on ne peut décrire ce qu'on ne peut définir. Mais cependant remarquons la délicatesse d'Eulalie, qui, entre les bras de son amant, devoit naturellement n'avoir rien à désirer, & qui pourtant regretta de n'avoir pas sauvé de l'incendie quelques petits billets doux qu'elle avoit reçus de son cher Alexis. Cependant il la tenoit, avec bien du

Secret, dans sa chambre au troisième; la nourrissant de tout ce qu'il pouvoit attraper à la cuisine, & y mettant jusqu'au dernier sou de l'argent qu'on lui donnoit pour ses menus plaisirs; mais l'amour suppléoit au reste: si la chère étoit courte, les contentemens étoient grands. Leur félicité paroîtra incroyable aux insensibles; mais laissons-les là, ils ne sont bons à rien. Ces deux amans passaient les jours entiers à s'aimer & à en être charmés; ils n'avoient pas le temps de songer à l'avenir; ils n'envifageoient que le présent, & en profitoient: qu'auroient pu faire de mieux des gens plus raisonnables & plus expérimentés? Le bonheur de leur roman fut troublé par cette fatalité qui ne permet jamais à la félicité d'être durable. Un fripon de valet s'apperçut de quelque chose; il en jura, tout fut découvert; & l'on vint arracher, un beau matin, Eulalie d'entre les bras de l'Amour même. Quel réveil! car enfin elle dormoit alors; il falloit bien dormir quelquefois. Une mère fâcheuse, comme c'est l'ordinaire, l'enleva d'autorité; ce qui fut accompagné de quelques petites influences sur les joues de roses d'Eulalie. Qu'avoit fait la pauvre enfant, que toute autre n'eût fait à sa place? Les voilà donc séparés comme si de rien n'étoit, sans savoir ce qu'ils alloient devenir; & il n'en

resta à Alexis, sans compter le reste, que le plaisir d'avoir sauvé Eulalie du feu, & le chagrin de la perdre peut-être pour jamais. Mais il y a, comme on dit, un dieu pour les enfans pour les amans, car c'est tout un. Alexis, à force de remuer, apprit enfin qu'on alloit mener Eulalie au couvent dans une province des environs de Paris, & qu'apparemment elle étoit perdue pour lui sans retour. Effectivement, sa mère prétendoit en faire, bon gré malgré, une religieuse pour toute sa vie; &, pour mieux y déterminer sa fille, elle lui avoit fait accroire l'inconstance de son amant. Filles, ne vous y trompez pas, c'est la rubrique ordinaire dont les parens se servent en pareil cas. Eulalie, qui ne le croyoit pas plus que de raison, laissoit faire sa mère, & prenoit par force le parti d'obéir. Le jour du départ fatal arriva. Il fallut se lever pour la dernière fois; on la mit en carrosse, & l'on partit sans lui permettre d'aller faire ses adieux dans le quartier. C'est alors que l'infortunée Eulalie sentit plus que jamais toute la force de son malheur: un foible rayon d'espérance l'avoit toujours soutenue; mais voyant que chaque pas qu'elle faisoit l'éloignoit de son cher Alexis, & l'approchoit de son exil éternel, elle perdit la tramontane. Le désespoir s'empara de son triste cœur; elle

prit une résolution bien terrible, & n'attendit qu'une occasion favorable pour l'exécuter. Mais, me dira-t-on, on n'a point de nouvelles d'Alexis ? Patience, lecteur, chacun aura son tour ; nous l'avons laissé rongéant son frein ; il ne tardera pas à reparoître sur la scène. Eulalie rouloit, lorsqu'à une certaine distance il survint une rivière qu'il falloit passer dans un bac ; à cet aspect, Eulalie feignit d'avoir peur, & demanda à descendre : comme on cherchoit à l'amadouer, on n'eut garde de lui refuser sa demande. Etant donc descendue à pied dans le bac, elle s'approcha d'un des bords, & dans l'endroit où l'eau étoit la plus forte, elle se précipita à corps perdu : aussitôt on entendit derrière un grand cri, & un des gens de livrée ne fut ni fou, ni étourdi ; mais, sans perdre de temps, il se jeta après elle, dans le dessein de la sauver ou de périr avec. Aussi étoit-ce le désespéré Alexis, qui s'étoit ainsi travesti pour suivre sa maîtresse de l'œil ; comme il s'étoit déjà jeté une fois dans le feu pour elle, il n'est pas étonnant qu'il se jetât à l'eau pour la sauver encore une fois.

Cependant le courant, qui étoit extrêmement rapide, avoit déjà entraîné bien loin Eulalie & son amant ; il faisoit des efforts surnaturels pour la joindre. . . .

Ici l'histoire s'est trouvée par malheur interrompue, mais on fera son possible pour engager l'auteur à nous en donner promptement la seconde partie, qui ne sera peut-être pas la dernière.

Suite des épreuves d'amour dans les quatre élémens.

POUR peu qu'on s'en souviennne, on peut se rappeler aisément que nous avons laissé nos deux amans à-vau-l'eau. Les spectateurs les avoient perdus de vue, & se contentoient, ne pouvant faire mieux, de les recommander à saint Nicolas. Cependant, Alexis ne s'endormoit pas de son côté; au contraire, il fit tant, qu'il joignit enfin sa chère Eulalie, que ses hardes & quelques mouvemens involontaires, qu'elle faisoit de temps en temps, faisoient revenir sur l'eau; mais au moment que je parle, son amant alloit mettre la main dessus, il la voyoit faire le plongeon, & lui-même alloit à la dérive. Ce petit manége dura quelque temps: Alexis essuyoit toutes ces contrariétés; il retournoit sans cesse avec une patience admirable à la charge; & sans attendre que sa proie reparût, il alloit, même en plongeant, la

chercher jusques au fond des ondes ; tel qu'un barbet courageux qui poursuit un canard. Il étoit temps que leur naufrage finît : Alexis épuisé rassembla toute son industrie ; & , à force de ruses , il saisit Eulalie par ses beaux cheveux , qui flottoient au gré des eaux. Alors , ranimé par cet heureux avantage , il la remorqua jusque sur la rive , & la fit echouer sur un gazon , qui sembla se trouver là exprès pour recevoir une si belle charge ; il ne l'eut pas plutôt mise à sec , que , se mettant à la considérer , il crut s'appercevoir que la vie lui manquoit , & qu'elle l'avoit laissée au fond de la rivière. Alors il fut sur le point d'aller s'y jeter lui-même , désespéré d'en avoir fait à deux fois : il prenoit congé de sa pauvre défunte par mille baisers qu'il prodiguoit sur ce visage , où il n'y avoit plus que des lis , lorsqu'ayant par hasard rencontré sa chère bouche , il sentit quelque reste de respiration : il eût non seulement partagé son ame avec elle , mais il la lui auroit volontiers transmise toute entière. Il continua donc ; c'étoit de quoi ramener un mort ; aussi fit-il. Eulalie , reprenant haleine , soupira , ouvrit un de ses beaux yeux mourans , & un de ses regards fut adressé à son libérateur , qui jouit de sa résurrection avec des transports trop grands pour être sensibles : trop heureux de pouvoir éprouver

alternativement qu'on peut mourir de plaisir ainsi que de désespoir. Tandis qu'ils étoient tous deux dans cet heureux passage de la mort à la vie, les parens, les amis & tous les passagers arrivèrent à la file; & nos amans, sans s'en appercevoir, s'en trouvèrent environnés. Chacun félicita Alexis, excepté la mère, qui l'en remercia froidement, & qui fit transporter sa fille autre part, sans vouloir permettre à Alexis de venir prendre un air de feu avec elle; il fut, comme on dit, obligé de se sécher où il s'étoit mouillé: ce dernier trait de dureté l'affligea plus que tout le reste; mais il s'en consola par le plaisir d'avoir sauvé ce qu'il aimoit. Il prit donc son parti, & devint ce qu'il plut à la fortune.

Cependant, après qu'on eut fait à Eulalie tout ce qu'on put lui faire humainement, il fallut remonter en carrosse & continuer la route. On arriva, trop tôt pour elle, dans le triste séjour où elle devoit être confinée bientôt après. Elle reçut les adieux de toute la carrossée; on la laissa aussi mouillée de ses pleurs que si elle fortoit encore de la rivière: mais sa mère n'en répandit point, & partit après avoir recommandé aux mères discrettes de lui donner le plus de vocation qu'il seroit possible pour la vie religieuse.

Voilà donc Eulalie claquemurée. Sa clôture lui parut un enfer anticipé ; elle fut parmi ces vestales quelque temps comme au milieu des sauvages dans une île inhabitée ; elle ne voyoit & n'entendoit rien ; lorsqu'à la longue, parmi les jeunes professes, qui s'empressoient autour d'elle, elle en apperçut une qui avoit un faux air tout-à-fait ressemblant à Alexis. Elle se mit à l'envifager plusieurs jours de suite ; sa pres-tance, sa corporance, son maintien, son ton de voix, sa voix même, ses discours équivoques, & tout enfin lui gagna insensiblement le cœur ; elle sentit que c'étoit, ou que ce devoit être Alexis en personne ; rarement le pressentiment nous trompe, sur-tout quand il est fondé sur la vraisemblance & appuyé par l'amour. En effet, c'étoit Alexis qui, à l'aide de sa phy-sionomie modeste & de sa jeunesse, avoit trouvé le secret d'entrer parmi les novices de ce couvent. Il ne tarda pas à ne laisser aucun doute à Eulalie du recouvrement de son amant ; ce fut alors qu'elle pardonna tout à la fortune. Quel plaisir pour deux amans de porter le même habit, d'avoir la même demeure, les mêmes fonctions, les mêmes devoirs, & de ne voir entr'eux d'autre différence que celle qui ser-voit encore plus à les réunir ! Ils comptoient faire ensemble profession ; ils avoient toujours

fait les mêmes vœux : ainsi ceux qui leur res-
toient à faire leur paroissoient la consommation
du reste. Le temps de la profession approchoit ;
ils soupiroient après ce moment qui devoit les
unir pour jamais. Ils auroient voulu en être
au lendemain ; mais le démon de la jalousie se
fourra entre deux ; leur grande liaison, ou
plutôt l'instinct de quelques nones, fit qu'elles
examinèrent le plus qu'elles purent la fausse
novice. L'amour heureux est aveugle, la féli-
cité porte avec elle une espèce de sécurité qui
devient souvent très-dangereuse : quoi qu'il en
puisse être, Alexis fut trahi par son sexe, qui
traperçoit à travers de sa guimpe. La none
qui s'étoit furtivement assurée du fait, n'en
douta plus ; & , soit par désespoir, ou par
l'amour de sa règle, elle fut dénoncer ce qu'elle
avoit vu, en faire la description authentique
aux mères discrètes, qui eurent peine à croire
ce rapport. L'affaire fut mise en délibération ;
celle qui nioit le fait, n'étoit pas fâchée en
secret de s'en convaincre par ses propres yeux,
c'est ce qui fut exécuté fort heureusement pour
elle. Un beau matin Alexis fut pris au fait
du lit, il n'y eut pas moyen d'éluder ; la con-
viction fut telle, qu'il fut dès-lors traité comme
un loup qui se seroit sauvé dans la bergerie :
cependant l'on en revint, après bien des débats,

à un parti plus raisonnable, qui étoit de ne rien laisser ébruiter. Après avoir pris d'Alexis un serment qui rassura toute la communauté, & qui maintint chaque religieuse dans son innocence, on lui fit déposer les dépouilles monastiques, que l'on rebénit après, & on lui fournit les vieux habits d'un sacristain mort depuis peu à la fleur de son âge au service du couvent. Ainsi Alexis fut renvoyé, avec défense de roder autour du couvent, & d'en approcher plus près qu'à la portée du pistolet. On dit qu'Eulalie ne fut pas la seule qui le regretta : toutefois, pour ne rien avancer qui ne soit vraisemblable, son désespoir fut égal à sa perte ; mais il fut presque secret : heureusement pour elle, on convint, pour plus de sûreté, de lui faire recommencer son noviciat. Je dis heureusement, parce que cela lui mettoit encore une année devant elle : comme on dit, qui a terme ne doit rien ; & le temps amène bien des événemens, qui n'arriveroient pas sans lui.

De quoi l'amour féminin n'est-il pas capable, quand il est contrecarré si constamment ! Eulalie passoit le temps à imaginer inutilement, lorsqu'enfin n'ayant plus d'autres ressources, elle s'en tint à un expédient bien imprévu, qui fut de faire semblant d'être enceinte. On lui apprit

à en feindre tous les symptômes les plus significatifs ; on lui fournit à mesure de quoi s'arrondir la taille. Comme elle s'étoit fait aimer dans le couvent , elle y trouva secrètement tous les secours nécessaires. Les choses étant en cet état , un bruit sourd en circula par toute la communauté ; l'habitation qu'Alexis avoit faite dans le couvent , ne nuisit pas à la confirmation de cette rumeur. Autre conseil fut tenu dans le chapitre secret , & l'on résolut d'en écrire à la mère , qui , aussi-tôt la lettre reçue , devint comme une furie , déclara qu'elle renonçoit sa fille pour jamais ; qu'elle l'abandonnoit à son mauvais destin , la privoit de sa succession ; & que de plus , par la présente , elle lui envoyoit sa malédiction. Que faire à tout cela ? la grossesse prétendue alloit toujours son chemin & augmentoit à vue d'œil ; la terreur augmenta aussi dans le couvent ; peut-être que si l'on eût pu espérer qu'Eulalie n'accouchât que d'une fille , on auroit pu la garder ; mais on craignit qu'elle ne mît au monde un garçon , & même deux : quel scandale auroit-ce été ! Dans cette incertitude , on signifia à Eulalie qu'elle eût à prendre son parti le plus promptement qu'elle pourroit , d'autant plus que le terme approchoit , & que le bruit qui transpiroit déjà au-dehors , se répandroit bientôt dans les environs.

Eulalie accepta son congé à belles baïse-mains ; elle sortit sans savoir ce qu'elle deviendrait ; il ne faut qu'aimer ; avec l'amour on croit que terre ne peut jamais manquer.

Notre nouvelle défroquée se réfugia donc dans l'endroit le plus prochain, & là elle voulut reprendre son honneur, qu'elle avoit laissé dormir quelque temps ; c'est-à-dire qu'elle abjura sa prétendue grossesse, & rentra dans le rang des vierges, pour passer bientôt dans celui des martyres, comme nous l'allons voir. Le juge des lieux, informé de sa sortie du couvent & du motif qui en avoit été cause, ne lui voyant plus cette rotondité qu'elle avoit rapportée dans le siècle ; crut qu'elle étoit accouchée en secret ; c'est pourquoi il se transporta sur le lieu, pour la féliciter sur son heureuse délivrance, & en même temps pour lui signifier qu'elle eût à lui représenter son fruit ; ce que n'ayant pu obtenir d'elle, à cause de l'impossibilité, il la fit appréhender au corps & conduire en prison, ne doutant pas un moment qu'elle ne se fût défait du nouveau-né. On juge aisément de l'embarras où elle fut pour faire voir qu'elle n'avoit jamais été grosse ; & en effet, malheureusement pour elle, rien n'est plus difficile à prouver : elle eut beau nier, ses protestations & une chanson furent la même chose. M. le

bailli entendit en déposition toute la communauté, l'une après l'autre, qui soutint unanimement son dire, ajoutant qu'elle s'y connoissoit très-bien, & qu'elle n'étoit point si facile à être affrontée. Enfin, il résulta d'un témoignage si authentique, qu'Eulalie auroit été grosse; & le bailli suppléa d'office qu'elle étoit accouchée clandestinement sans avoir acelarné, c'est le terme, & qu'elle s'étoit défait de son fruit; pour réparation de quoi il la condamna à être suspendue & à mourir au bout d'une corde. On sera sans doute étonné de la briéveté avec laquelle on rendoit la justice en ce pays-là; le fait n'en est pas moins constant, & il y a souvent bien des réalités auxquelles il ne manque que la vraisemblance: peut-être que, pour connoître l'innocence d'Eulalie, on eût pu procéder aux vérifications & rapports des personnes expertes en ce cas; mais, soit à cause de leur incertitude, ou par autres raisons que ce soit, on n'en vint pas là, & dès le lendemain, l'innocence même fut conduite au lieu de l'exécution avec un grand concours. Alexis y fut comme les autres. Quel coup de foudre pour lui, quand il apperçut la patiente Eulalie à la potence, & qui plus est, Eulalie perfide, infidelle, condamnée pour un crime auquel il n'avoit point donné lieu; car il l'avoit toujours respectée

respectés si parfaitement, qu'il étoit sûr de n'avoir aucune part à cette maternité, & qu'il ne lui en avoit fourni aucun titre. Désespéré d'une infidélité si publique, bien plus que de sa mort, qui sembloit le venger, il fut tenté de la laisser subir son supplice. Mais quoi ! voir pendre ce qu'on a tant aimé, & ce qu'on aime encore ; car la tendresse d'un amant n'expire pas toujours avec la fidélité d'une maîtresse, & l'Amour meurt rarement de mort subite : cependant il étoit temps de résoudre ; Eulalie n'avoit plus qu'un instant à vivre : le lien malheureux qui devoit lui ôter la vie, entouroit déjà ce col d'ivoire & d'albâtre : quels nœuds, grand Dieu ! au lieu de celui qu'il devoit former, & qui devoit l'attacher pour jamais à son amant ! Alexis ne put souffrir ce spectacle plus long-temps ; à tout hasard, il se mit avec cinq ou six étourdis, aussi touchés de compassion que lui ; ils s'unirent ; & faisant un escarre dans la presse, Alexis, d'un coup de sabre, coupa la corde fatale, & reçut Eulalie dans ses bras, tandis que ses camarades, à l'aide de quelques coups de plat d'épée, écartèrent le reste, & lui donnèrent le moyen de se sauver avec elle, dont le bailli fit un beau procès verbal. Ainsi Eulalie, qui avoit pensé périr dans le feu, dans

l'eau , & tout-à-l'heure en l'air , fut pour la troisième fois sauvée par son amant. Cependant nos oiseaux s'envoloient à tire d'aile. Comme tout se trouve à point dans les histoires extraordinaires , Alexis rencontra un cheval qui passoit non loin de là , qui lui vint fort à propos ; au hasard de le crever , il lui fit faire une traite , qui paroîtroit sans doute incroyable , si tout n'étoit pas possible dans de certaines circonstances.

La fortune , qui sembloit vouloir se réconcilier avec eux , après leur avoir fourni les moyens de se mettre en sûreté , n'en demeura pas là. Alexis reçut des nouvelles du pays , qui lui mandoient que son père étoit à l'extrémité , & qu'il n'avoit point de temps à perdre , s'il vouloit venir recueillir ses derniers sours & sa succession. Dans cette extrémité , combattu par l'amour , par la piété envers son père & par le besoin futur où il alloit tomber , il crut qu'il ne devoit pas laisser mourir son père sans lui ; il fallut encore se séparer de sa chère Eulalie ; mais il espéra que cette séparation seroit la dernière , & qu'ils se réuniroient enfin une bonne fois pour tout. Cependant , certains pronostics opiniâtres , qui reviennent toujours quand on les chasse , sembloient lui présager quelque chose de sinistre ; il avoit

beau les secouer ; il buvoit, il mangeoit, alloit, venoit, demeuroit & dormoit malgré lui avec eux ; il ne pouvoit deviner à qui ils en vouloient, & ne prévoyoit pas qu'il pût lui arriver rien au-delà du trépas de son père. Il part donc, & les adieux furent entremêlés de soupirs plus accablans que jamais. A peine Eulalie, qui l'avoit suivi des yeux, autant qu'ils pouvoient s'étendre, eut perdu de vue cet objet que l'amour sembloit ne lui faire que prêter ; qu'elle tomba dans un abattement affreux ; elle eut tous les avant-coureurs de la maladie la plus en forme & la plus considérable qu'on puisse avoir ; le courage, qui l'avoit soutenue jusqu'ici, lui fit faux-bond tout-à-coup ; elle s'en trouva moins qu'une femmelette accablée de la perte d'une guenuche ou d'un perroquet. La maladie ne manqua pas de se déclarer au plutôt ; il fallut se mettre au lit pour n'en plus relever ; malgré la disette de médecins, le mal empira de lui-même, sans aucun secours, & vint à tel point, qu'elle cessa de donner aucun signe de vie. Ce moment fatal arriva jour pour jour le quinzième du départ d'Alexis, qui, sans savoir rien de rien, arrivoit à toutes jambes, & se trouva justement à temps pour assister aux convoi & enterrement d'Eulalie. Ce fut alors que le désespoir eut son cours ; peu

s'en fallut qu'il ne se fît enterrer avec elle; mais on ne voulut pas lui accorder cette foible consolation. On le ramena malgré lui au logis de la défunte, où ce fut encore pis quand il ne l'y trouva plus; il ne laissoit pas de la chercher par-tout. Les grandes douleurs sont folles; celles d'Alexis furent des plus extravagantes, mais elles lui étoient pardonnables; quand on perd tout, on peut bien perdre l'esprit; il lui en resta cependant assez pour lui faire prendre une résolution qui marquoit bien la grandeur de son amour, & qui prouva que le temps ne pouvoit jamais le diminuer. Pour exécuter ce grand dessein, il attendit la nuit, qui heureusement ne tarda pas: aussi-tôt il fut trouver le corps d'Eulalie, qui gissoit dans sa dernière demeure. Là, malgré la peur des revenans, il fit si bien qu'il se coucha avec elle, dans le dessein d'y mourir tout enterré: il se mit donc lui-même tout au fond, charmé de se trouver enfin réuni pour jamais avec sa maîtresse: il se recouvrit de terre le mieux qu'il put; & se rangeant côte à côte du corps d'Eulalie, il se mit à lui tenir les discours les plus tendres; qui auroient été capables de réchauffer sa cendre, s'il n'eût répandu en même temps un torrent de larmes: ce fut alors qu'un doux sommeil vena fermer ses yeux, il se crut

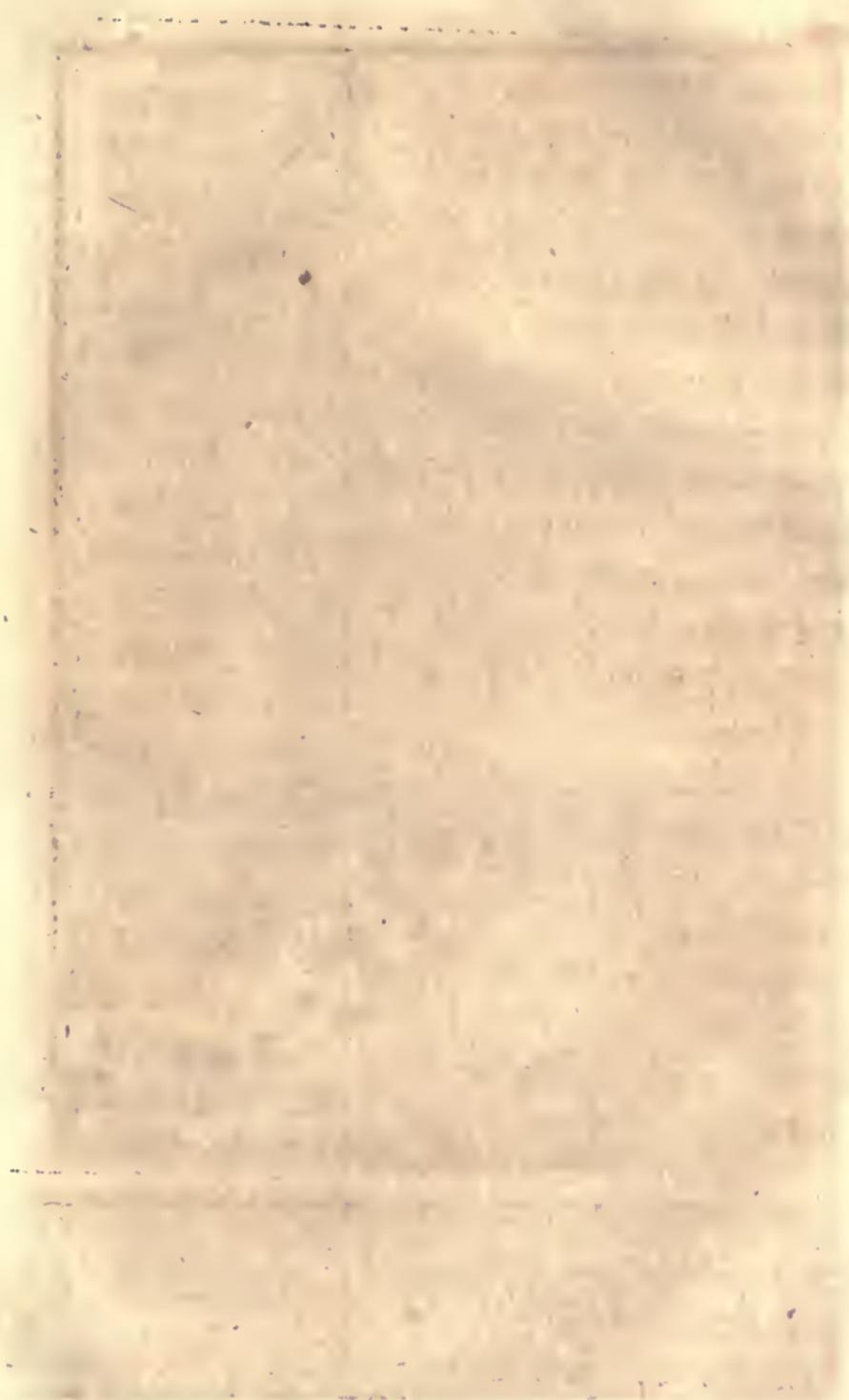
mort. On se tromperoit à moins, puisque le sommeil est le frère de la mort, & ressemble à sa sœur comme deux gouttes d'eau. Dans cet état, son esprit ne s'endormit pas, & continua par un songe agréable à s'entretenir avec la défunte, qui de son côté sembloit lui répondre sur le même ton. Qui auroit pu les ouïr, auroit sans doute été très-étonné d'entendre dire à des morts des choses si belles, que les vivans auroient eu de la peine à en dire autant. Ainsi se passa la nuit entière, lorsqu'Alexis, qui ne croyoit plus être en vie, eut quelque soupçon du contraire. A force d'y prêter attention, il crut entendre sa voisine soupirer & gémir à son tour: il se rappella certains discours, des réponses, des plaintes & des tendresses qu'il croyoit venir de l'autre monde, ou plutôt il s'y crut avec Eulalie: cependant, à travers quelques vuides qu'il n'avoit pas rebouchés exactement, le soleil pénétra ce mystère, &, par des détours obliques, porta ses rayons naissans jusques au fond de leur sépulture. Est-ce vous, cher amant, lui dit Eulalie? Quoi! vous n'avez donc pu me survivre? Quelle marque d'amour viens-je de recevoir de votre part! ah! je m'en ressouviendrai éternellement! Vous le voyez, répondit Alexis; le trépas nous a réunis. Que

faire où vous n'êtes pas ? La vie est où vous êtes ; ce n'est plus être mort que de l'être avec vous (a). Mais, dit Eulalie, en bonne foi, sommes-nous morts ? Je ne fais ; mais je vous avouerai que j'ai de la peine à le croire. Ah ! n'en doutez pas, répondit Alexis, puisque nous sommes enterrés ; ce sont nos ombres & nos âmes qui s'entretiennent. Tâtez comme nos corps sont froids ; mais vraiment ils ne le sont pas, s'écrièrent-ils tous deux, s'étant tâtés en même temps. Ah ! dit Alexis, c'est une chaleur d'amour ; c'est le feu dont nous avons brûlé qui couve sous sa cendre, & qui s'entretient par le voisinage de nos corps. Je ne fais, dit Eulalie ; mais il me semble que je me sens comme si j'étois pleine de vie. Après tout, comme je n'avois jamais été morte auparavant, j'ignore comme on est quand on n'est plus, & je m'en rapporte à vous. Je croirai tout ce qu'il vous plaira, reprit Alexis, & je ne serai mort qu'autant que vous le ferez ; mais éclaircissons-nous, la vie en vaut bien la peine. Tout en disant cela, ils se démenèrent & se débarrassèrent un peu de leur funeste attirail. O ciel ! s'écrie Alexis, ressuscitons-nous ? Est-ce aujourd'hui le grand jour ? Je ne sais où j'en

(a) C'est un vers ; on ne fait d'où il vient, ni ce qu'il deviendra.



O Ciel ! résuscitons-nous ? Est-ce aujourd'hui
le grand jour ?



fuis , ni ce que nous sommes. A tout hafard , voyons , levons-nous , & fachons un peu ce qui fe paffe. Oui , je reconnois tous ces lieux ; ils font comme je les ai laiffés. Voyez cette colline à gauche , & ce vallon au bas , ce ruiſſeau qui ſerpente , ces gazons qu'il fit naître , ces campagnes émaillées , & ces fleurs odorantes ; je vois , j'entends les heureux habitans de ces cantons fortunés chanter & danſer à ſon de la muſette ; voilà des troupeaux paiffans , des agneaux bondiffans , des chiens & des bergers , des cabanes ruſtiques , des toits couverts de chaume. Tandis qu'Alexis , chemin faiſant , faiſoit l'inventaire de ce qu'il voyoit , Eulalie lui dit , on nous prendra pour une mafcarade , ſi l'on nous voit ; réfugions-nous promptement à la maifon , & là nous nous inſtruirons du reſte. Ils arrivèrent à la porte du logis , où ils ne furent pas plutôt entrés , que chacun diſparut. La frayeur ſ'empara de toute cette maiſonnée ; ils ne purent trouver à qui parler qu'à eux , mais cela leur ſuffit ; peu à peu ils ſ'afſurèrent réciproquement qu'ils étoient en pleine ſanté. Petit-à-petit , ceux qu'ils avoient ſi fort effarouchés revinrent , & ſ'apprivoisèrent avec nos revenans. Enfin , Eulalie & ſon amant apprirent qu'on l'avoit crue aſſez morte pour l'enterrer ; qu'apparemment il lui avoit pris

une foiblesse, qui étoit dégénérée en léthargie ; & comme il est arrivé de nos jours à plusieurs morts que l'on connoît, on l'avoit enterrée vivante : il fallut bien en passer par-là, & recevoir les excuses qu'on leur fit à ce sujet. Ainsi Alexis remplit la quatrième épreuve d'amour dans le quatrième élément, & se trouva dans le sien, qui étoit les bras d'Eulalie ; il l'époufa enfin, au grand contentement de tous ceux qui furent cette histoire, qui n'aura peut-être jamais sa semblable, quoique pourtant il n'y ait rien que de très-faisable. Ceux qui voudront en retirer quelque belle moralité en amour, y trouveront celle-ci : *Tiens bon, & je t'aurai.*

D'une pierre deux coups.

CERTAINNE dame, à dessein ou autrement, tourmentoit jour & nuit M. Tirsis, pour savoir s'il n'avoit point quelque anguille sous roche, c'est-à-dire une maîtresse. Comme la discrétion est une des premières obligations de la galanterie, le chevalier ne répondoit point *ad rem* ; mais peut-on toujours résister à de beaux yeux & à une belle bouche réunis ensemble ? La dame étoit aussi aimable qu'on doit

l'être quand on a ces fortes de curiosités; & il étoit peu de choses dans le monde qu'elle ne fût en droit d'obtenir. Ses appas mettoient dans ses prières une autorité absolue. Un jour donc de sainte Catherine, qui étoit sa fête, elle reçut dès le matin, de la part du sieur Tirsif, un petit paquet cacheté d'un chiffre inconnu; elle l'ouvre aussitôt, & trouve, quoi? me direz-vous, ce n'étoit qu'un petit miroir de poche avec ces mots écrits au-dessous: *N'osant vous nommer mon vainqueur, vous y verrez son portrait.* Ce que voyant la dame, elle passe dans son cabinet, refit un paquet du miroir, & le renvoya par le même porteur au galant, qui fut désespéré en recevant son paquet; il crut que la dame le méprisoit; cependant il l'ouvrit en tremblant: quel fut son ravissement! quand il vit qu'elle y avoit ajouté au bas ces mots consolans: *Je vous en livre autant.*

Qui perd gagne, histoire.

FRAGMENT.

L..... L'infortuné M. Usquebak, toujours conduit par son malheureux sort, après avoir erré long-temps par la ville de.....,

se trouva enfin rendu sur le pont-royal vers minuit ou une heure. Là, excédé de fatigue & d'ennuis, le cœur gonflé de soupirs, & les yeux noyés de larmes, il leur donnoit un libre cours, assis nonchalamment sur l'une ou l'autre banquette, lorsqu'un événement imprévu & invisible lui fit, malgré lui, interrompre ses tristes rêveries, & le tira d'un sommeil qui commençoit à l'affoiblir. D'abord, il lui sembla ouïr quelque mouvement & quelques sons mal articulés qui venoient de loin. La curiosité calma pour un moment son désespoir, & lui fit tourner l'oreille de ce côté-là; soit que le vent favorable alors lui portât la parole, ou autrement, il distingua, sans rien voir, des gémissemens qui partoient d'une femme, envers qui on vouloit apparemment user de violence. Il fut bientôt plus instruit; car, quoique la nuit semblât ce jour-là avoir employé exprès les voiles les plus opaques, il discerna ce dont il s'agissoit, par ces mots que la fureur dictoit : non cruelle ! disoit l'autre, il n'est plus temps de vivre ! il faut enfin expier à la fois vos refus, vos rigueurs & toutes vos cruautés, barbare que vous êtes ! & mille autres invectives semblables qu'il vomissoit à grands flots. Il n'y a que la mort qui puisse m'ôter un amour si mal récompensé, & vous jugez

bien qui de nous l'a mieux méritée. En disant cela, il assit la pauvre dame sur le bord du parapet, les jambes passées du côté de la rivière, & étoit prêt de la précipiter. Dans cette situation affreuse, la malheureuse infortunée, qui ne tenoit presque plus à rien, joignoit les mains; &, par les accens les plus pitoyables, conjuroit inutilement l'inhumanité de son bourreau, qui devenoit toujours plus dur qu'un Pharaon. Quoi! disoit-elle, en se raccrochant du mieux qu'elle pouvoit, dans un moment qui est le dernier de ma vie, refuserez-vous de m'entendre? C'est pour vous avoir trop entendue que je ne vous entends plus. Mais que vous ai-je donc fait, disoit-elle? Vous vous êtes trop fait aimer, disoit-il. Mais, disoit-elle, a-t-on jamais noyé une femme comme moi? Encore si je vous avois aimé, si après l'avoir fait, je vous avois fait des infidélités, des perfidies, à la bonne heure, vous pourriez vous fâcher; mais je vous ai toujours haï. De bonne foi, c'est peut-être un grand malheur pour moi que d'être insensible, j'y perds pour le moins autant que vous; mais qu'y faire? il ne m'est pas plus aisé d'avoir pour vous de l'amour, qu'à vous-même de vous défaire de celui que vous avez pris: d'ici à demain je ne vous dirois pas autre

chose ; ce seroit vous trahir que de vous rendre heureux ; car votre bonheur ne seroit pas véritable. Et que m'importe, reprit brusquement notre désespéré ? Attrapez-moi toujours de même , une erreur véritable est un bonheur réel. (a) Mais c'est perdre un moment trop précieux en discours inutiles ; vous savez que jusqu'ici j'ai mieux aimé mourir que de vous violenter en la moindre chose , & que si j'avois voulu user de la loi du plus fort , mon amour à présent en auroit le cœur net. Ingrate ! je voulois ne vous devoir qu'à votre goût , & & que votre cœur devînt un présent de votre main ; mais va-t-en voir s'ils viennent : enfin , je suis trop désespéré pour n'en pas finir. Encore un coup , & pour la dernière fois , il faut opter ; ça , cruelle , le cœur ou la vie. Ni l'un ni l'autre , répondit l'inhumaine assez séchement. Ah ! c'en est trop , tigresse. Ce fut le propre terme dont il se servit. A ces mots , s'abandonnant à sa rage , qui croissoit d'autant plus , il prend l'objet de sa fureur à travers le corps , & après l'avoir quelque temps balancée en l'air comme pour la lancer à l'eau , il la jeta tout au beau milieu du pavé du pont ; & détournant tout-à-coup contre lui-même son

(a) Il faisoit des vers par mégarde ; l'indignation fait le vers.

désespoir, il se précipita à corps perdu dans les flots, en s'écriant : mourons comme j'ai vécu. (a) A ce changement de scène, & au bruit de sa chute, la pauvre délaissée fit un grand cri, auquel le sieur Usquebak accourut aussi-tôt. Dieu ! quel fut son étonnement suprême, quand il reconnut que la dame en question étoit sa femme, qui lui avoit été enlevée la veille de ses noces, & dont il pleuroit depuis six semaines le ravissement & l'infidélité ; car il ne doutoit pas qu'elle n'eût prêté la main à son enlèvement. Elle se justifia aisément de ce reproche ainsi que du reste. Sa résistance & le désespoir du ravisseur, joints au petit colloque qu'ils avoient eu ensemble, quadroient parfaitement avec son innocence ; l'amour croit volontiers une maîtresse innocente. Ainsi nos deux époux se trouvèrent réunis par une des plus singulières aventures dont il ait jamais été fait mention sur le pont-royal. Cette intacte Lucrece rentra dans les bras de M. son époux comme elle en étoit sortie, & retrouva dans lui-même un amant aussi tendre, mais moins furieux que le défunt. C'est ce qui a fait intituler cette histoire véritable de *Qui perd gagne*, par laquelle les dames voient que la fidélité est toujours bonne à avoir, &

(a) C'étoit un marin.

qu'un amour qui n'est pas en règle, tourne mal à son auteur. On ne doute pas cependant qu'après les explications indispensables entr'eux, leurs premiers soins n'aient été de faire secourir le malheureux qui s'étoit noyé à leur sujet.

Galanterie nouvelle d'un marchand boucher à sa maîtresse.

IL y avoit une fois un honnête boucher, qui avoit bien plus d'argent que d'esprit, duquel il fit l'usage qui s'enfuit. On l'avoit invité de faire une galanterie à sa maîtresse; il rêva donc si long-temps, que le mardi gras arriva: comme il n'y avoit plus de temps à perdre, il imagina de lui envoyer un bœuf, dans lequel il y avoit un cochon, qui renfermoit un veau, où étoit contenu un mouton, où l'on avoit mis un poulet d'Inde, lequel contenoit un chapon du Mans, garni en dedans d'une bartavelle, où se trouvoit un ortolan; & ainsi toujours en diminuant, l'un dans l'autre, jusqu'à une petite mauviette, dans laquelle, pour finir, il avoit écrit un billet de déclaration, en ces termes: « Si le contenu du présent billet est » agréable à mademoiselle, je préférerois la

» mauviette à ortolan , perdrix , chapon , din-
 » don , mouton , veau & cochon , & je m'esti-
 » merois plus heureux que ce bœuf gras. »

Le poisson d'avril.

UN amant , qui par hasard n'avoit pu plaire à celle qu'il aimoit , ne laissa pas de gager contre elle qu'il lui donneroit le meilleur poisson d'avril du monde ; elle , de son côté , ne voulant pas demeurer en arrière , gagea aussi contre lui qu'elle lui en fourniroit un bien plus beau. Ledit sieur fit donc faire une caisse en forme de poisson d'avril , mais assez grande pour qu'il pût se fourrer dedans. Effectivement , il s'en fit un étui , & l'on le transporta ainsi chez sa demoiselle , laquelle en conçut à l'instant de si grands soupçons , qu'elle se douta du contenu. Elle trouva justement sous sa main un autre de ses amans qui lui plaisoit infiniment , & avec qui elle étoit en pour-parler de noces ; c'est pourquoi elle s'assit avec lui sur la caisse énigmatique ; & là , sans autre façon , y reçut & accepta de lui toutes les promesses imaginables d'amour & de fidélité , à charge d'autant ; le tout accompagné de railleries & plaisanteries à l'encontre de

celui qui faisoit l'ame du prétendu poisson d'avril. On demande lequel des deux valoit le mieux.

ON propose par imitation, à l'émulation des amateurs de vers, une nouvelle fabrique de sonnets qui n'ont point encore eu leurs semblables à la cour d'Apollon. Ami poëte ou versificateur, qui que tu sois, que si ce nouveau genre vous duit, vous pouvez, chemin faisant, perfectionner cette nouveauté.

Sonnet en rimes rentrantes.

Oublions un objet dont les charmes
 Eurent trop de pouvoir fûr mon ame
 Que la table, la chasse & les jeux
 Remplissent tour-à-tour mes desirs
 Que je suis foible encore ! & quels transports
 Je reprens à regret ma liberté
 Venez à mon secours, dieu du vin,
 Je ne puis boire, hélas ! qu'à l'ingrate
 Oublions un objet dont les charmes
 Eurent trop de pouvoir fûr mon ame
 Que la table, la chasse & les jeux
 Remplissent tour-à-tour mes desirs
 Que je suis foible encore ! & quels transports
 Je reprens à regret ma liberté
 Venez à mon secours, dieu du vin,
 Je ne puis boire, hélas ! qu'à l'ingrate

puiffans
 asservie ;
 innocens
 & ma vie.
 je sens !
 ravie.
 j'y consens ;
 Silvie.
 Son

Son image s'obstine à me suivre
 en tous lieux,
 Même au fond de mon verre elle s'offre
 à mes yeux,
 Et je sens à la fois deux ivresses
 pour une.
 Ne forçons point l'amour, & laissons
 dans un cœur
 S'éteindre d'elle-même une flamme
 importune.
 Qui cherche à se guérir, irrite son mal-
 heur.

Comme les choses arrivent.

HISTOIRE.

MADemoiselle Brechet contoit l'autre jour à un monsieur de qualité, de ses amis, qu'elle avoit trouvé chez une de ses parentes, là où elle dînoit, M. Daviliers, qui, l'ayant entendue chanter des petits airs à boire, & qu'elle rendoit à manger, lui avoit dit : en vérité, mademoiselle, vous devriez bien entrer à l'opéra. Pour qui me prenez-vous, monsieur ? lui avoit-elle dit ; je ne suis point fille à ça, je veux retourner à mon couvent, dont elle étoit en effet pensionnaire. A quelques jours de là, elle revint encore dîner dans le même

endroit ; & M. Daviliers , qui s'y trouva pareillement , lui dit , quand elle eut chanté , ou plutôt enchanté toute la compagnie : en vérité , mademoiselle , vous devriez bien entrer à l'opéra. Je l'envoyai pâtre fort poliment , mais de façon que je crus qu'il ne m'en parleroit jamais plus. Cependant le même dîné s'étant encore refait de la même façon , M. Daviliers ne me dit-il pas encore la même chose ! Oh , dame ! je me fâchai tout de bon , je vous le rembarrai qu'il n'y manqua rien ; je pleurai , je voulus à toute force retourner à mon couvent , & j'entrai le lendemain à l'opéra.

Histoire véritable d'un gentishomme qui donna à souper à deux dames qu'il vouloit épouser.

JAMAIS on ne se ruine que quand on fait des dépenses extraordinaires ; c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'abandonner à la dissipation des richesses ; quand la fortune nous fait le plaisir de nous donner du bien , comme on le va voir. Un gentishomme amoureux de deux dames , nommé Guillaume , les couchoit toutes deux en joue , en tout bien & en tout honneur. Enfin finale , il parvint à leur donner

à souper à toutes deux, & lui sont trois. Rien ne faisoit mieux voir sa magnificence que sa bombance ; car sans doute le festin n'a pas eu son égal, tant pour les petits pieds que pour les autres viandes & la bonne chère qui y étoit répandue par-tout, sans compter le vin & les autres boissons ; les bouteilles voloient à la ronde, pendant quoi ils faisoient la conversation, où Cupidon & Bacchus n'étoient point épargnés ; il en comptoit à la brune & à la blonde, pour parvenir tour-à-tour à en épouser une des deux, car il s'étoit fait informer dans le quartier qu'elles étoient fort riches & fort belles. Mais les mauvaises intentions sont toujours mal récompensées ; car une des demoiselles, ayant beaucoup mangé de plusieurs ragoûts, fit semblant de sortir en s'en allant de la chambre pour les écouter ; ce qui fit qu'il conta des fleurettes à la blonde, dont elle se trouvoit fort prête à l'épouser en l'absence de l'autre. Elle rentra, après les avoir entendus entre la poire & le fromage, en fureur, où elle prit un couteau, & voulant le poignarder dans sa colère. Mais l'autre demoiselle brune, voyant qu'il y avoit eu aussi des promesses avec sa cousine, prenant de son côté une fourchette qu'il y avoit sur la table par hasard, elles sortirent toutes deux en renversant tout ce

qui étoit dessus, soit plats, soit chandeliers, & jusqu'au vin, avec des paroles injurieuses, pour ne le plus voir jamais. C'est pourquoi Damon, qui entra sans trouver seulement un verre où l'on pût boire tout entier, entra déplorant le sort de son infortuné ami, lui représenta qu'il ne faut pas dépenser notre argent sans prendre garde à ce que nous faisons, entraînés par la volupté des passions, sur-tout quand on court deux lièvres à la fois.

CHANSON.

Sur l'air du prologue des Indes galantes : *Poins de bruit, &c.*

QUAND on est gentishomme,
 On fait comme
 L'amour se gouverne :
 Quand on est gentishomme ;
 On fait comme
 Faut s'en agir.
 Quand on tient sa brunette,
 On va z'à la guinguette,
 On fait venir d'un air aisé
 Un ragoût, du vin rosé.
 Quand on est gentishomme, &c.

Second couplet.

En trinquant avec elle ;
 On lui regarde dans la prunelle :

En trinquant avec elle ,
 On la prend par le chignon ,
 En disant , c'est que je t'aime.
 Elle répond , moi de même ;
 Et puis , pour la divertir ,
 On l'embrasse , ça fait plaisir !
 En trinquant avec elle , &c.

*Bataille de chiens , dont un mariage est
 devenu rompu.*

JE ne fais pas d'où vient qu'on considère tant les chiens après ce qui en vient d'arriver de nos jours à un repas sur la paroisse de Bonnes-Nouvelles , le propre jour de la noce , ainsi qu'il s'enfuit. Comme on y mangeoit beaucoup , & qu'un chacun , par mégarde , jetoit les os sous la table , deux chiens les rongeoient , comme on voit souvent que c'est d'ordinaire la coutume dans les festins , si bien que la chienne , se disputant avec Médor , faisoit un diable à quatre , qu'on avoit bien de la peine à s'entendre , dont on donnoit différens coups de pieds pour les faire taire ; ce qui fit que Sultane marcha imprudemment sur le pied du marié , qui , prenant ça pour un autre , sentit d'affreuses jalousies qui lui entrèrent dans le cœur. La mariée innocente , qui n'avoit marché

sur personne, & qui n'en favoit pas les conséquences, faisoit comme si de rien n'étoit. Pendant tout ce temps-là, les yeux du fiancé tomboient avec fureur sur son cousin du côté de la mariée, qui, sur ces entrefaites, but par malheur à sa santé, qui le lui rendit, ainsi que la civilité le permet, sans qu'il y eût rien là-dessous. A cet outrage, le sieur Dorimène, je veux dire le marié, que nous nommerons dorénavant de la manière, se jeta sur sa prétendue, lui arrachant sa belle garniture. Sur cette vivacité, voilà tous les garçons de la noce & madame la belle-mère qui retirèrent sa parole, dont le mariage ne se fit plus. Voyez, après cela, si vous devez mener vos chiens en compagnie.

LA QUEUE DE MOUTON,

CHANSON,

Avec la manière qui convient.

IL faut d'abord que la personne, soit homme ou demoiselle, qui veut divertir honnêtement la compagnie en chantant cette chanson, se retire pour un moment du repas, sous quelque

prétexte honnête, comme d'*aller parler à son procureur*, ou telle autre civilité.

Etant seule, il faut qu'elle roule sa serviette de telle sorte que cela ressemble à une queue de mouton; & la meilleure manière est que l'un des deux bouts soit propre à faire beaucoup de bruit, en y enfermant, par exemple, un mouchoir tortillé, ou même une fourchette, ce qui seroit d'un grand agrément.

Quand la queue est faite, il faut s'en attacher un bout par derrière, comme qui diroit à la grimace de la culotte, & faire passer ensuite la queue à côté de votre hanche droite ou de la gauche, selon votre goût, la tenant à deux mains, & toujours en mouvement, comme la propre queue d'un mouton, pendant que vous chantez, & sur-tout quand la compagnie répète le refrain; ce qu'on fait ainsi.

Nous dirons pourtant auparavant que, quand on a un ami dans la compagnie, & qu'il vous voit revenir avec la queue de mouton, comme nous avons dit, il doit avertir, sans faire semblant de rien, un quelqu'un de l'assemblée, soit en poussant du coude, ou par quelques joyusetés en paroles, afin d'attirer les yeux des personnes dessus; car cela annonce agréablement la chanson comme la voilà.

CHANSON,

Sur l'air : *Eh , haut le pied , gué , ma diguedondaine , &c.*

JE suis un marchand de mouton ,
 La bonne emplette , achetez donc :
 J'ai tous les plus beaux du canton ,
 Voyez la queue , la belle queue.

Ah ! quel bon mets que la queue , que la queue ,

Ah ! quel bon mets que la queue de mouton !

J'ai tous les plus beaux du canton ,
 La bonne emplette , &c.

C'est moi qui fournis Maubuisson ,
 Voyez la queue , &c.

C'est moi qui fournis Maubuisson ;
 La bonne emplette , &c.

Et les dames de Miramion :
 Voyez la queue , &c.

Et les dames de Miramion ;
 La bonne emplette , &c.
 Les malades , quand elles en ont ;
 Voyez la queue , &c.

Les malades , quand elles en ont ;
 La bonne emplette , &c.

En prennent pour leur guérison.
 Voyez la queue , la belle queue.

Ah ! quel bon mets que la queue , que la queue ,

Ah ! quel bon mets que la queue de mouton !

La personne est encore avertie qu'il ne faut pas manquer, en finissant la chanson, de frapper un grand coup sur la table, en disant: c'est pour la demoiselle la plus friande de la compagnie.

Si c'est une dame qui veut chanter la chanson, elle peut faire revenir la queue par la poche de son tablier. Il y en a qui la font passer par-dessus leur épaule, & j'ai remarqué que cela faisoit encore plus de plaisir à la compagnie.

Cruauté inouïe, exercée par M. Chambéry envers Javotte de Pantin.

IL est bien dur de voir s'abandonner par les personnes qu'on aime, quand on n'a pas sujet de se plaindre d'eux; car encore si on leur avoit fait quelque chose: mais au contraire, Javotte de Pantin avoit toujours eu tant d'égards pour cet ingrat, qu'elle ne devoit pas s'y attendre. Qui a menti, mentira; car si Chambéry avoit dit tout naturellement qu'il étoit décroteur à la royale, & qu'il ne se feroit pas fait passer pour être le fils du dégraisseur qui fait le coin de la rue par où elle venoit à Paris pour vendre ses herbes & autres

choses, auroit-elle pensé à ce garçon-là pour faire une fin ? car on fait bien qu'un décroteur n'a pas de quoi. Voilà donc qu'un samedi, comme son terme approchoit, car elle avoit eu de la complaisance pour lui, elle lui dit tout franc qu'il falloit prendre ses mesures, & s'épouser comme on s'étoit promis, dont le traître lui dit de le venir trouver le lendemain à sa boutique, là où elle fut toute courante avec sa sœur Gogo, qui cherchoit aussi bien à s'établir, & demanda l'adresse du dégraisseur, qu'on leur montra, & demandèrent après M. Chambéry le fils, dont on se prit à rire, disant que n'y avoit pas de ce nom au logis. Quel coup fatal ce lui fut ! elle cria au meurtre, dont les voisins s'assemblent, & ne sachant rien de rien, trouvèrent l'action si noire, qu'ils auroient mis en pièces le malheureux décroteur, qui décrote, comme si de rien n'étoit, au coin du pont-au-change. Ne faut-il pas convenir, après cela, que la mauvaise foi des messieurs est presque toujours ce qui périt les demoiselles ?

Ode amoureuse & lyrique d'un gentil-homme à sa maîtresse, traduite du grec.

Sur l'air : C'est mademoiselle Manon qui a bien su me plaire, &c.

Il faut observer que, pour aller sur l'air, on ne prononce quelquefois plusieurs syllabes que comme une, & ces syllabes sont en lettres d'Italie.

C'EST dans une rue de Paris que j'ai fait une maîtresse ;
Mais malheureusement c'est que je n'y suis pas heureux.

Je lui parle quand je veux ,

Je l'entretiens de tous mes feux :

Elle ne me répond pas avec délicatesse.

Je la vois tous les soirs ,

Et si cependant, je n'ai point d'espairs

Qu'elle soit, quèques-uns de ces jours,

Sensible à mon amour.

Est-ce que je serois destiné à aimer une cruelle ;

Qui me dit pour jamais qu'elle veut me faire enrager ?

J'ai beau m'en fâcher ,

Elle ne fait rien pour me soulager ;

Et cependant je lui promets une flamme éternelle,

Parce qu'elle a de beaux yeux ,

Qui sont fous, brillans & joyeux,

Et d'ailleurs aussi bleux

Que l'on peut voir les cieux.

Un beau jour de juillet que je la trouvai toute seule,

Est-ce que je n'osai pas lui déclarer mon tourment ?

*Je lui dis tout nettement ,
 Que je voulois bien être son amant.
 Elle ne me répondit rien , ni ne fit la bégueule :
 Je crus pour certain ,
 Qu'elle me répondroit drès le lendemain :
 Ce fut en vain , puisque son cœur
 Me tient encor rigueur.*

*Enfin , elle me répondit , avec un air modeste ,
 Que j'avois un fort grand tort de vouloir tant l'aimer ;
 Qu'elle se connoit bien , qu'elle n'est pas faite pour charmer.
 Avec ces beaux propos , elle crut me donner mon reste.
 Qu'elle a des mépris ,
 Parce que si son cœur étoit épris ,
 Elle voudroit m'aimer tant ,
 Que cela feroit son tourment.*

*Voyez la belle raison qu'à ma flamme elle oppose ;
 Elle me laisse quelquefois pourtant baiser ses mains.
 Ne vous étonnez pas si cela me fait du chagrin ,
 C'est que je voudrois bien , moi , qu'elle me donnât autre
 chose ;
 Mais ; hélas ! elle me répond ,
 Et cela d'un air qui me confond ,
 Que je n'aurai jamais
 Aucun de ses attraits.*

*Elle dit que ce n'est qu'à ses yeux qu'elle doit ma tendresse ;
 Mais quand bien même cela feroit , doit-elle m'en aimer moins ?
 Malgré ses rigueurs , tous les jours je lui rends des foins ,
 Et je lui tiens des discours tout comme pour une princesse.*

C'est que si je ne l'ai pas,
 Me voilà dans un grand embarras ;
 Parce que c'est celle d'Argos (a)
 Qui trouble mon repos.

Quoiqu'elle ne rende pas justice à ma constance,
 Je ne veux pas la quitter pour m'enflammer ailleurs.
 Peut-être qu'un jour je pourrai bien vaincre sa rigueur ;
 (Car il est des momens contre l'indifférence.)

Si je lui plais jamais,
 Je me payerai bien de tous mes regrets,
 Etant très-sûr qu'elle a
 Tout ce qu'il faut pour cela.

D'AUCUNS de nos amis envieux prétendent, en parlant au monde, que nous n'avons jamais connu ce que c'est que les régularités des vers. Pour les convaincre de la preuve du contraire, nous glisserons dans ce corps de pièces furtives une déclaration de poésie en amour, d'un anonyme nommé M. de Genticour, qui écrit avec réflexion tout ce qui lui vient au bas de la plume.

(a) Paris.

*Pour mademoiselle de Romeray , aimable
demoiselle.*

D'UN mouvement soudain, comme il fut légitime,
 Votre objet, mon vainqueur,
 Passa dedans mes yeux, entra dans mon estime,
 Et tomba dans mon cœur.

Ce ne sont point vos lis, ce ne sont point vos roses
 Qui m'ont le plus tenté;
 Je découvre plus loin, & vous avez des choses
 Par-delà la beauté.

Votre aimable beauté contribue à ma flamme,
 Qui cause mon transport;
 Or, c'est plus qu'en partie à cause de votre ame
 Que j'aime votre corps.

La parole fait le jeu.

H I S T O I R E.

MONSIEUR Bonnau, dont nous tairons le nom dans ce cas-là, avoit une fille qu'il se plaifoit à élever dans les belles manières. Elle étoit belle comme un charme, & civile à faire plaisir à tous ceux qui alloient la voir; mais tout cela, sans la vertu, ne sert pas d'un clou

à sifflet. Il arriva donc que, comme il ne vouloit pas qu'on hantât des hommes, d'autant qu'il favoit ce qu'en vaut l'aune, rapport que la plupart du temps les filles ne tombent dans le désordre de leur mauvaise conduite que parce qu'on leur en donne l'instigation; c'est pourquoi il fut obligé de faire un voyage où il ne pouvoit pas la mener; ce qui fit que parmi la plus grande partie du peu d'honnêtes gens qu'il soupçonnoit d'avoir une bonne éducation, il choisit un jeune seigneur de condition, d'autant qu'il y a bien de la différence entre les gens d'une certaine façon, & il lui laissa mademoiselle Javotte. Comme ils demeuroient ensemble, & même se voyoient tous les jours, ce qui étoit fort aisé & facile, ils devinrent amoureux, dont ils ne se seroient douté de rien, si mademoiselle Javotte ne s'en étoit pas apperçue. Elle le dit à son amant, qui en convint de bonne foi; mais cela ne les avança de rien, ce qui est toujours bien cruel dans le cas de ces fortes d'occasions. M. Bonnau, en revenant, trouva sa fille comme il l'avoit laissée, ce qui ne lui fit pas de peine; car il craignoit que l'amant de sa fille auroit voulu devenir son gendre, c'est-à-dire s'amuser à la bagatelle; mais il ne fut ni fou, ni étourdi, & lui déclara, sans en faire à deux fois, qu'il

ne vouloit plus garder sa fille, d'autant que cela se garde, pour la plupart, comme le chat fait la souris; ce qui fit que M. Bonnau le remercia de sa civilité. Mais dès le lendemain, comme le jeune amant n'avoit plus d'honneur à garder dont il fût chargé par la politesse du père, il vint tout doucement en catimini, & se cacha dans la ruelle, de manière que tout le quartier en a tenu hautement de certains discours à l'oreille, sous prétexte que la fille en étoit devenue enceinte; & voilà ce qui fait la probité.

Cette histoire galante nous a été envoyée pour insérer dans notre livre; mais, quoiqu'on y remarque bien du mérite, nous ne l'avons pas jugée digne de l'impression; c'est pourquoi nous la mettons ici, afin que le public voie que nous ne cherchons qu'à avoir l'honneur de son approbation.

Déclaration musulmane.

L'AMOUR est du pays de tout le monde, jusqu'en Turquie, à la différence de la façon, ce qui, dans le fond, revient au même; témoin le turc ci-après, que l'on appellera, je crois, musulman. Il étoit tombé furtivement amoureux

de

de trois honnêtes & belles filles de son quartier, qui logeoient ensemble, & à qui cependant il n'avoit pas encore osé le faire savoir. Or, pour y parvenir, il se proposa de leur donner la foire, qui se tenoit pour lors à Constantinople; il y fut, & acheta trois beaux & bons fichus brodés comme des anges en soie, qu'il mit bien proprement dans une jolie boîte, sur laquelle il avoit fait peindre en France trois cœurs au naturel, qu'un amour poursuivoit, avec cette devise ingénieuse autour, en lettres dorées au-dessus : *Autant de fichus*. Le tout fut porté dès le matin par un eunuque au logis de ces belles, qui déjeûnoient ensemble, dont les trois demoiselles toutes réjouies, ayant découvert le pot-aux-roses, se doutèrent bien de l'énigme, & le tinrent dès-lors pour leur amant. Vous autres, qui aimez sans oser sonner mot, donnez; c'est la grosse cloche en amour.

ÉLOGE.

PAR la mort, messieurs, à laquelle nous sommes tous sujets, sans qu'aucun mortel en soit dispensé; nous perdons le souvenir des pensées dont cette vie est remplie; l'exemple

des autres nous l'apprend. L'illustre M. G., que nous venons de perdre, digne objet de nos regrets, ne les entend pas, & même les ignore; il nous en laisse goûter l'amertume, & n'en recueille que les fruits. L'héritage qu'il nous a laissé de plusieurs beaux ouvrages, enrichit la postérité; & un si beau modèle d'émulation, en formant sur lui des sujets qui l'imiteront, fera naître notre consolation de la cause même de notre douleur. Permettez, messieurs, que je ne m'explique pas, & que pour me conformer à la modestie du mort & à la volonté des vivans, je ne nomme pas par leur nom les ouvrages de M. G. répandus dans cette édition nouvelle: chargé seulement du soin de son éloge, j'ai cru devoir en user comme je fais, & me borner à ce qui peut donner aux lecteurs de ce livre une idée juste d'un de ceux qui y ont travaillé.

M. G. étoit un gros homme, & la nature en cela s'étoit joué, comme elle fait souvent; car il n'avoit été que deux mois en nourrice, à cause qu'il avoit apporté toutes ses dents en naissant: cependant il n'a jamais été sur sa bouche, & ce n'est pas de cela qu'il est mort, mais bien d'avoir passé les nuits à travailler. Il avoit été magister dans sa ville à l'âge de dix-sept ans, ensuite bedeau de la cathédrale,

& puis tabellion, & puis beaucoup d'autres emplois, dont il s'est toujours acquitté à la satisfaction d'un chacun. Ses œuvres prouvent combien il étoit agréable en compagnie, faisant toujours rire, sans pincer; aussi ses meilleurs amis n'étoient jamais fâchés d'être avec lui; & cependant il leur faisoit, quand il vouloit, accroire que des vessies étoient des lanternes; mais ça leur faisoit plaisir. Ce n'est pas qu'il n'y eût bien quelque chose à dire sur son compte, à l'occasion d'un événement qui arriva dans une rencontre où il ne se conduisit pas de la belle manière; mais il ne faut jamais dire de mal des gens dont on veut dire du bien, quoique cela se pratique de la sorte aujourd'hui. Ainsi je n'irai pas plus loin, & je ne dirai rien non plus des livres qu'il a écrits, & qui ne lui ont pas fait honneur. Le silence est l'enfant de la douleur & le père du secret: renfermons-nous dans les bornes qui nous sont prescrites par l'un & par l'autre.



LE MARIAGE EN DÉTREMPE.

Nouvelle véritable & historique.

UN jeune gentilhomme, comme qui diroit M. Erasme, d'honnête famille, quoiqu'il méritât bien qu'on lui en fît la honte, mais on espère que pas moins il s'y reconnoitra, ne manquoit pas, pour se divertir, dès que les foires de Saint-Germain & de Saint-Laurent étoient arrivées, que d'y aller tous les jours. C'est ce qui faisoit qu'il ne désemparoit pas du Préau; après quoi il étoit très-assidu d'entrer à la comédie des personnes naturelles, & toujours aux places à six sols, dont il n'y avoit petit ni grand dans le jeu qui ne remarquât sa magnificence, sur-tout M. Léandre, le premier acteur, qui, ayant beaucoup de manières fort nobles, d'autant que son bon esprit l'avoit fait, par-dessus tous les autres, compère de Polichinelle. M. Erasme, même pendant le jeu, s'ingéroit de la conversation avec Polichinelle, & lui faisoit dire bien des gaudrioles, pour quoi les spectateurs de bon goût, qui les trouvoient fort récréatives & instructives, & qui s'y divertissoient à bouche que veux-tu, admirant l'esprit de M. Erasme, le préféroient

à toutes les autres marionnettes, dont il s'en falloit bien qu'on ne s'y divertît autant; de quoi M. Léandre eut la persuasion que c'étoit une personne de qualité; mais il n'en fut bien convaincu que quand, en l'espionnant un jour en catimini le soir, il le vit sortir de la foire, pleuvant à verse, qui prit un fiacre pour se remener chez lui. Aussi le lendemain, dans un cabaret à bière avec des demoiselles & messieurs de sa troupe, qu'il se rafraîchissoit, le voyant passer, il ne se put tenir qu'il ne courût à lui, pour lui demander, comme son meilleur ami, des nouvelles de sa santé, & qu'il avoit été bien mouillé hier au soir. A quoi M. Erasme, dont on verra peu après les desseins, fit semblant de ne le pas remettre autrement, & lui demanda, comme surpris, ce que c'étoit qu'il lui faisoit une question ded'même, dont il ne lui avoit jamais encore parlé, n'ayant pas, ce lui disoit-il, l'honneur de le connoître. Le sieur Léandre, quoiq'un peu étonné de ce qu'il ne le remettoit pas, ne se déféra point tellement qu'il ne lui dît son nom, & la raison pourquoi il lui demandoit des nouvelles de sa santé, dont l'autre admira l'esprit de sa réponse, & lui dit que pour cela il vouloit boire avec lui; & le suivit dans le cabaret à bière, où, entr'autres, étoit mademoiselle Gogo, sœur

du sieur Léandre, qui parut étonner M. Erasfe, comme s'il ne s'en fût pas apperçu, ce qui n'étoit pourtant qu'une frime. Cette demoiselle, qui d'un côté étoit jolie, de l'autre représentoit à ravir les Isabelles; & pour sa vertu, on peut bien dire qu'elle étoit sans reproche, d'autant qu'il y avoit bien quatre ans qu'elle couroit les villes & les provinces; mais pour le reste, fort peu de ça. On peut juger si M. Erasfe fut bien reçu de la compagnie, étant un homme de distinction, qui commença par boire à la santé d'abord de tout le monde, sans rien affecter, de quoi le sieur Léandre en fut fort aise, & le remercia. Lui qui étoit en cachette amoureux, à perdre les pieds, de mademoiselle sa sœur, & qui savoit combien l'autre étoit jaloux envers sa réputation, ne la regardoit que du coin de l'œil, de peur de pis; ce qui fit que quand il alla pour compter, il trouva que c'étoit fait, tant à l'égard de la bière, ratafia, &c. dont il ne lui dit autre chose, sinon qu'il vouloit avoir sa revanche ce soir même aux Porcherons; de sorte qu'après la comédie, ils allèrent tous trois en se promenant du côté de la barrière blanche; & M. Erasfe donna le bras à mademoiselle Gogo, d'autant qu'elle avoit de l'estime pour les gens de mérite, & en étoit bien aise.

Le sieur Erasfe demanda d'abord une salade, une fricassée de pigeons, avec une bonne tranche de bœuf à la mode, & du vin à douze, sans compter les cerneaux, cervelas, & autres desserts, de telle manière qu'il en coûta au sieur Erasfe plus de sept ou même huit francs; mais il étoit dans des circonstances & dépendances à ne pas prendre garde à ça. Pendant la collation, il avoit (car l'amour a de l'invention) trouvé moyen de persuader à mademoiselle Gogo que ce n'étoit que pour elle tout ce qu'il en faisoit; &, sans qu'il en vît rien, saisi l'occasion de boire dans son verre, de quoi touchée, comme ça se doit, elle lui avoit marché sur les pieds, dont il ne douta pas qu'il lui tenoit au cœur; ce qui lui fut d'une grande satisfaction, par la raison que nous avons dite, & qui lui fit passer gaiement la collation, parce que M. Léandre, qui étoit naturellement jovial & cocasse, n'en avoit rien vu. Quand fallut s'en aller, il pria l'amoureux de ramener mameselle sa sœur, parce qu'il avoit affaire pour cette nuit sur le rempart; à quoi, faut croire, il ne rechigna pas, dont le voilà seul avec elle, la tenant par-dessous les bras, lui témoignant du reste comme c'étoit pour elle de ce qu'il ne bougeoit de son jeu, & que sans ça il ne s'en soucieroit

pas autrement. A quoi sur-le-champ : eh bien, ce dit-elle, faudra voir. Tant y a qu'ils arrivèrent à sa chambre dans le fauxbourg Saint-Denis, au plat d'étain. Mademoiselle Gogo, bien irrésolue de ce qu'elle avoit à faire dans le cas, le laissa monter, parce qu'il étoit de loin, comme on fait aux personnes de connoissance, où incontinent il lui parla de mariage, & qu'il n'en auroit jamais d'autres ; ce qu'il écrivit, signé Eraste. Pourquoi elle se crut épousée jusqu'au lendemain matin qu'elle ne le revit plus, ni à la foire, ni ailleurs ; ce qui doit bien apprendre aux filles ce que c'est que la perfidie des hommes, en tant que ces mariages-là, dont est rare qu'il y en ait toujours un de bon.

Nous ne saurions mieux conclure notre recueil, qu'en finissant par quelques mots de préface sur les critiques. Il y a des gens qui nous méprisent, parce qu'ils ont le bonheur de parler tout de suite comme nous écrivons avec bien de la peine ; mais il y en a d'aucuns qui cherchent des défauts dans nos pensées de discours, & cela nous a paru d'une jalousie trop envieuse, rapport que si nous cherchions à le vouloir, nous ferions de belles & bonnes

critiques des ouvrages ou d'œuvres des plus fameux poètes de vers ; & comme quand on parle du loup on en voit la queue, voici par hafard une critique d'un de nos messieurs, que nous mettons ici exprès, sur la comédie d'Andromaque.

P Y R R H U S.

Me cherchiez-vous, madame ?

Un espoir si charmant me seroit-il permis ?

Beau début ! est-ce qu'une dame de qualité comme Andromaque fera les avances ? Mais voici qui est bien plus incivil encore : *chiez-vous, madame ?* terme mal-propre, & question qui ne se fait pas.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.

Aux lieux est du même goût. *Aux lieux où l'on garde mon fils ;* voilà un bel endroit pour élever un enfant !

Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste & d'Hector & de Troye,
J'allois, &c.

Tracasserie de ménage dont on n'a que faire.

Ah ! madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

Il y auroit bien des choses à dire là-dessus.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé ?

Peur, terme qui ne convient qu'à un enfant qui a peur des revenans, & non pas à un peuple.

Quelque tiran vous est-il échappé ?

Ne diroit-on pas que Pirrhus est un geolier ?

Un malheureux enfant, qui ne fait pas encor
Que Pirrhus est son maître & qu'il est fils d'Hector.

Un enfant, qui est encore trop jeune pour avoir lu l'Iliade, peut bien ignorer que Pirrhus est son maître, & qu'il est fils d'Hector : & qui est-ce qui fait qui est son père ? Sans parler de l'équivoque de *fi d'Hector*, cette expression choque une oreille un peu délicate.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse ;
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

Tel qu'il est, terme de mépris. *Le fils d'Agamemnon*. Il seroit plus poli de l'appeller par son nom, qui est *Oreste*. Le fils d'un tel n'est point du tout le ton de gens qui savent vivre.

Mais c'en est assez pour l'occasion ; nous voulions tant seulement faire voir que nous sentons le mérite d'une pièce ; nous ne voulons point décourager l'auteur, & nous serons bien aises qu'il nous en donne encore.

RELATION
GALANTE
ET FUNESTE

*De l'histoire d'une demoiselle qui a glissé,
pour être épousée, l'hiver du mois de
décembre 1742.*

MOITAGE
REVUE
LE FURET

Le Furet, revue de la littérature française et étrangère, dirigée par M. de la Roche, 1870.

A M. D E * * *

E P I T R E

D E D E D I C A C E .

POUR moi, je ne fais pas pourquoi, par où, ni comment on ne s'est pas encore avisé de songer à dédier des ouvrages à feu M. le grand Molière, ou du moins à sa servante. Il me semble que, depuis qu'il est mort, il est bien un assez grand seigneur pour cela. Je voudrois donc qu'en considération de son mérite d'autrefois, les auteurs d'aujourd'hui lui fissent la dédicace de leurs pièces, à moins qu'on ne dit que c'est rendre le mal pour le bien. Comme je travaille dans le même goût que vous, monsieur, & que je me suis modelé, c'est comme qui diroit stylé, sur vos

excellens ouvrages, je vous prie d'agrèer l'hommage que je vous fais de ce petit morceau d'histoire galante & funeste. Je fais bien aussi que c'est ici l'occasion de faire votre éloge, & que tous les auteurs en usent de la manière avec leurs Mécènes (a); mais je ne fais par où commencer. 1°. Il vous faudroit un portrait tout neuf, parce qu'attendu que vous ressemblez à peu de gens, il y a peu de gens qui vous ressemblent. Eh ! où trouver un homme aussi philosophe que vous, qui méprisez toutes les choses nécessaires, & ne vous souciez que du superflu ? Parlerai-je du grand art de se rendre heureux ? Vous jouiriez du plus parfait bonheur, si vous pouviez seulement ne pas troubler le plaisir que vous goûtez par l'inquiétude d'en chercher toujours

(a) Mécène est un mot latin, tiré de l'histoire romaine.

un autre. Si j'envifage votre fcience, le catalogue feul de vos ouvrages feroit une bibliothèque. Je n'oserois pas les nommer tous, de peur de faire fouffrir votre modestie & la pudeur des autres. Vous en auriez encore produit davantage, fi vous n'aviez pas réfisté à votre talent marqué. Oui, vous étiez né poëte : quand on ne s'en appercevrait pas à la façon dont votre profe est négligée, on le jugeroit à votre bibliothèque, où, jufqu'aux reliures, tout est en vers.

Les éloges que vous méritez ne m'aveuglent point fur vos défauts ; je vous les dirai franchement, & je vous avouerai que vous ne fentez point du tout votre homme de condition. Vous n'avez ni ignorance ni orgueil ; &, comme si on n'avoit pas aflez de fes peines, vous êtes aflez simple pour compatir à celles d'autrui. Vous vous distinguez par l'es-

prit & les talens comme un bourgeois ;
& , ce qui marque la dépravation de
votre goût , vous cherchez des amis ,
vous fuyez les complaisans , & vous êtes
plus sensible à l'estime qu'au respect avec
lequel je suis , &c.

Devine si tu peux , & choisis si tu l'oses.



R E L A T I O N

GALANTE ET FUNESTE

*De l'histoire d'une demoiselle qui a glissé ,
pour être épousée , l'hiver du mois de
décembre 1742.*

IL y a à parier cent contre un que la postérité à venir ne sauroit pas un mot de quoi il s'agit de nos jours , si on n'avoit pas soin de le lui apprendre ; ce qui a fait inventer l'histoire ; & par ce moyen on fait vivre sans avoir vécu.

Quoi qu'il en soit , deux jeunes messieurs , qui s'appelloient l'un & l'autre le comte & le marquis , & qui même étoient de condition , ayant beaucoup de parens dans la robe & dans l'église : comme ils ne pouvoient se regarder sans se voir comme deux rivaux , d'autant mieux qu'ils aimoient la même personne , qui étoit fille à l'âge de dix-sept ans : il est vrai que c'étoit une beauté régulière ; de grands yeux , qui accompagnoient le plus joli nez du monde , à fleur de tête ; la bouche bien fendue ,

où il y avoit, quand on rit, des dents aussi belles que si c'étoit d'ivoire ; avec toute la langueur des blondes & la vivacité des brunes, sans qu'elle fût ni l'une ni l'autre.

Pour à l'égard de l'esprit, elle l'avoit très-formé & très-grand, eu égard à la portée de son âge, attendu qu'elle alloit souvent à la comédie au paradis, & quelquefois le mardi à l'opéra, par le moyen de mademoiselle C***, & même de M. T*** : & pour en cas de la politesse, elle en avoit de la plus fine, comme on le verra dans la suite. Il n'étoit donc pas étonnant que tout le monde en fût amoureux, & particulièrement beaucoup de personnes telles que le comte & le marquis.

Un de ces jours passés, qu'il faisoit très-froid, comme chacun s'en souvient, mademoiselle Javotte de Passy, qui se nommoit ainsi, voulut aller prendre l'air, parce qu'il est bon de s'hiverner pour n'avoir pas si froid chez soi.

Nos deux amans, qui la suivoient jusqu'aux lieux où elle alloit, l'ayant vue tourner ses pas le long d'une pièce d'eau glacée, dans un jardin dont le nom est trop connu pour ne le pas cacher, ou pour le dire, entreprirent de lui donner un divertissement dont les jeunes gens se servent ordinairement, c'est-à-dire

qu'ils voulurent lui faire voir comme ils patinoient. Mademoiselle Javotte les voyoit faire avec plaisir ; & , réellement & de fait , ils lui montroient des choses fort agréables. De temps en temps , c'étoient des culbutes , & le tout par exprès , & pour faire rire. Mais ne voilà-t-il pas que tout d'un coup on voit paroître un traîneau , tel qu'on en voit dans les pays du froid. Monsieur le comte & le marquis ne furent ni fous ni étourdis ; & le firent approcher de mademoiselle Javotte , pour afin de l'y mettre : elle le voulut bien , en riant. Tout le monde faisoit des acclamations de l'admiration qu'on avoit de sa satisfaction : c'étoit une foule , qu'on ne s'entendoit pas de plaisir. Mais il ne faut jurer de rien en amour ; c'est un grand Dieu malicieux , qui nous élève souvent au plus haut sommet de la fortune , pour nous précipiter dans les inconvéniens des pièges ; il prend toutes sortes de couleurs pour nous tromper. On croit , à l'entendre , que c'est tout sucre & tout miel , tandis que c'est tout au contraire ; puisque l'on parvient au malheur affreux de s'en mordre les doigts pour toujours. Mais laissons là morale , & revenons à nos moutons. Sans s'en appercevoir , l'implacable , ou incapable démon de la jalousie indigne s'empare de leurs cœurs , & leur entre

dans l'âme. La fureur les saisit comme d'intelligence. Mademoiselle Javotte croit qu'ils vont se battre à l'épée ; & elle en étoit d'autant plus inquiète , que cela fait du bruit pour l'honneur d'une demoiselle. Elle leur crie d'arrêter , & , pour le leur couper court , dit qu'elle veut retourner à bord. A peine a-t-elle proféré cette parole , que tous les deux , s'accordant ensemble à force de discorde , pousèrent le traîneau sur un endroit de la glace qui étoit dégelé ; semblable à un air d'opéra , qui dit qu'il *aime mieux qu'un monstre affreux* , & le reste de la chanson. Mademoiselle Javotte alloit être noyée toute vive , lorsqu'un autre jeune étranger , qui se nommoit ordinairement F * * * , & qui s'étoit déguisé à telle fin que de raison en matelot , à cause du canal , tire une corde de sa poche , s'avance hardiment , avec toutes les précautions du péril où il s'exposoit , lui donne un bout qu'elle prend , & il la tire au bord. Elle raccommode aussitôt ses jupes que son évanouissement avoit dérangées. Il la prit entre ses bras & l'emporta dans une maison voisine , qui se trouva là toute trouvée. Il la mit sur un lit , qui étoit par hasard dans la maison , & s'évanouit dessus à son tour , sans pouvoir parler. On ne peut rapporter à quel point ils se disoient tout ce que la tendresse est capable de

fentir dans des cœurs bien appris. Ce n'étoit que des mots fans aucun ordre de suite, tel qui convient dans un pareil accident. On entendoit souvent, fans savoir qui, *j'enfonce ; j'enfonce ;* tant ils étoient frappés de l'image de ce qui venoit d'arriver. La belle ayant eu soin de mettre ses pieds auprès du feu, le généreux matelot s'y jeta, en lui faisant une déclaration en propres mots : mademoiselle, ce n'est pas pour me vanter ; mais il y a longtemps que je guettois le moment fortuné que je trouve aujourd'hui. Je ne donnerois pas dix écus pour que cela ne fût point arrivé, puisque ça me procure de vous déclarer ma passion, dont j'aurai l'honneur de vous entretenir, si vous êtes aussi sèche que je le voudrois ; mais la civilité veut que l'on coure au plus pressé. Un discours aussi touchant étoit trop tendre pour n'être pas pris du bon côté : ce qui occasiona que mademoiselle Javotte répondit par un souris gracieux, dont il devina que l'interprétation signifioit tout ce qu'elle pouvoit dire dans cette occasion, & l'enhardit à se découvrir, de façon qu'elle reconnut que c'étoit un seigneur anglois qu'elle n'avoit jamais vu, mais qui cependant lui avoit fait écrire plusieurs lettres *unanimes*, par le moyen d'une tante qu'elle pouvoit avoir, sur l'article de

son amour , & qui venoit en France pour favoir ce qui en étoit , pour afin que si en cas il trouvoit du retour , il pût se comporter pour le mariage tout également comme s'il eût été né natif de France. Sa générosité , qui fut cause de la reconnoissance du service , étoit une si grande preuve que son courage n'avoit point eu peur , dans l'excès de son amour , de la sauver en dépit des dangers , qu'elle l'épousa par préférence aux deux messieurs , tant le comte que le marquis , qui s'étoient réunis en buvant dans le cabaret en bas , sous prétexte d'entendre ce qui se passoit en haut , dont ils étoient la dupe , & qui les obligea à chercher d'autres personnes à marier en particulier , tandis que le seigneur milord & son épouse sortirent pour aller s'établir à Londres en Angleterre , où ils jouiront bientôt des douceurs de la vie , ainsi que d'une nombreuse postérité.

Cette histoire apprend fort aisément que , quoique l'amour unisse le sceptre & la houlette , ce n'est pas toujours un moyen sûr de faire tout ce qu'on veut , à cause des inconvéniens ; ce qui a fait dire un bon mot à un fameux poëte de nos jours , qui disoit en pareil cas : *nage toujours , & ne t'y fie pas*. Cela pourroit encore faire voir qu'il faut bien connoître les gens avant que de les épouser tout-à-fait.

*Lettre de M. Jaquinet, marchand
bonnetier, à M. J***.*

MONSIEUR & cher compère,

Vous faurez que je me suis mis dans la connoissance des belles choses. Il est vrai que j'y ai toujours été; ayant, dès mon enfance, recherché la compagnie des beaux-esprits; ce qui me faisoit aller souvent à la foire Saint-Germain, pour voir la belle hollandoise qui levoit une enclume avec ses cheveux.

Il y a quelques jours que notre voisin M. Jacques, vous savez qu'il faisoit des éventaillers pour la gouvernante de M. Rollin, dont il s'apperçut, par la conversation de ce grand homme, qu'il savoit aussi manier la plume pour se faire mouler tous les mois dans le mercure en contes de fées. Il me proposa donc de me mener au bout du pont-neuf pour me faire *déléctrifier*; je songeai à y mener ma femme, elle veut savoir de tout. Mademoiselle Rognon, notre cousine, voulut aussi en être, ainsi que mon neveu, l'abbé Tricot. Nous voilà arrivés. Nous voyons une grosse boule qui tournoit, & à côté une petite verge de fer. On fait monter ma cousine & l'abbé sur

un boisseau. Qu'arrive-t-il, mon compère ? Voilà que la verge de fer touche, comme un clin d'œil, mademoiselle Rognon, qui fait un cri, se jette dans un fauteuil, & qui se met à dire : *faut qu'on me marie, faut qu'on me marie.* Vous savez qu'elle avoit toujours dit, quand on lui en parloit, *fort peu de ça.* Ayant trente ans passés sans avoir songé qui ni qu'est-ce que le mariage : & depuis ce jour, dès qu'elle s'éveille, ou le soir quand elle a bu un coup de vin rosé, c'est toujours du mariage qu'elle demande. Et l'abbé Tricot, me direz-vous ? oh vraiment ! il a bien sa folie aussi. La verge l'avoit touché au front, comme il se baissoit pour la regarder ; eh bien, depuis cela, il va toujours donnant des bénédictions de la main droite & de la main gauche ; disant qu'il est évêque, ni plus ni moins que le clergé. Voyez, mon cher compère, ce que c'est que de se faire délectrifer. Avertissez-bien votre épouse & votre grande fille Babiche de n'en pas tâter ; elles seront plus sages que nos voisines de la rue Mouffetard, qui, depuis l'enforcellement de ma cousine, n'ont pas manqué d'aller prendre ce maléfice, dont elles ne se vantent pas ; ce qui donne à croire qu'il faudra bientôt les exorciser. Ah ça, mon cher compère, à l'honneur, &c.

Fin des Etrences de la Saint-Jean.

LES
ECOSSEUSES,
OU LES
ŒUFS DE PAQUES.

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS

LEOSSERUS

OF THE

GENUS DE TAGUES

AVIS AU LECTEUR.

LE Public a trop d'esprit pour être la dupe des mauvais auteurs; mais il est disgracieux néanmoins de voir des gens assez osés pour vouloir, comme on dit, lui en couler. C'est ce qui fait qu'on lui écrit la présente pour qu'il ne prenne pas son cul pour ses chausses, ou marte pour renard. Certains écrivains fades, & bêtes comme trente-six cochons, s'avisent d'envoyer de temps en temps des manuscrits à ruiner les imprimeurs, ce qui fait qu'on voit des *Etrennes de la Saint-Martin* & des *Suites d'histoire d'un gentilhomme amoureux de deux dames*, & tant d'autres dont on infecte le beau monde, pour imiter les batailles de chiens, *Etrennes de la Saint-Jean*, cruauté inouïe, & autres ouvrages reconnoissables aux personnes de goût. Mais, de peur qu'on ne s'y méprenne, on conviendra d'un signe particulier avec l'ami public, pour qu'il ne soit pas exposé davantage à se tromper sur la

conséquence. Après ce petit avis, que je n'ai pu refuser à l'intérêt de ma réputation, je vais lui rendre compte de ce présent petit recueil, pour continuer à travailler, comme j'en ai déjà rendu compte au public. Je regarde de tout ce que je vois; car il y a bien des gens qui voient sans regarder, & je puis dire, sans vanité, que je ne suis pas de ceux-là. Ce mois de juillet dernier, me promenant dans Paris, je fus arrêté par les rires & le ton de la joie que j'entendis faire à cinq ou six bonnes & grosses commères qui écossoient des pois vis-à-vis la boucherie de Saint-Roch; j'entrâi, pour écouter, chez un honnête monsieur, marchand épiciier de profession, qui fait le coin de la petite rue qu'on appelle *du rempart*; & sans faire aucun semblant de rien, j'écoutai plusieurs de leurs histoires sur différens sujets: je vis bien, à part moi, qu'elles étoient convenues ensemble de faire chacune la leur; car il y en eut une qui dit en finissant: à vous le dez, ma commère, une autre,

car chacun le sien ce n'est pas trop ; & je suis persuadé qu'elles parloient de ça, faut croire. Or, les histoires me parurent coffues & si pleines de gorges chaudes, qu'elles me donnèrent la pensée de les écrire avec un meilleur style & plus en françois qu'elles n'étoient dites, & de les donner sous le titre des *Ecoffeuses*, parce qu'en effet cette occupation n'empêche pas plus les femmes de parler que les duchesses qui font des nœuds : je pourrai donc rapporter beaucoup d'autres histoires chaque année ou tous les ans, si ce petit essai peut agréer ; je n'ai point rapporté toutes les conversations à la suite ; car il y a bien souvent du fretin, comme l'on peut croire. Je n'ai dit que les choses qui m'ont paru historiques, ou bien instructives & amusantes ; du reste, j'ai ajouté à mes *Ecoffeuses*, sur lesquelles je fais un grand fonds, quelques pièces de différens sujets, afin de trouver, comme dans un bouquet, le goût des curieux ; si ce n'est sur une chose, c'est sur une autre que l'on le

510 AVIS AU LECTEUR.

trouve; & comme la comédie est, à ce qu'on m'a dit, fort à la mode, ma voisine la ravaudeuse m'a fourni un sujet que je n'ai pu me refuser, & que j'ai travaillé tout de mon mieux, parce que les caractères de tous gens de ma connoissance m'ont paru touchans, quoiqu'à la vérité ce ne soit pas ce qui touche le plus ma plume que ces sortes d'ouvrages; mais il faut bien essayer de tout, pour savoir à quoi l'on peut être propre.





LES ECOSSEUSES,

O U

LES ŒUFS DE PAQUES.

Le Oui & le Non mal placés.

IL avint donc que ce fut le tour à l'histoire de la mère Bachot ; elle en savoit pour l'ordinaire de bonnes , quand elle étoit en train ; mais il falloit l'y mettre : cela étant ainsi , elle enfila le sien comme il s'ensuit.

Il m'est avis que les enfans ne valent pas la peine d'en faire , & qu'à la parfin ça se tourne au rebours du plaisir qu'on s'en imagine : tenez , sans offenser personne , cette graine-là , drès qu'elle est devenue drue , se donne du menu aux dépens des pauvres pères & mères , qui croient avoir fait un beau chef-d'œuvre. Des enfans , vous dis-je , c'est l'engeance du diable ; je fais ce qu'en vaut l'aune,

& si ça étoit à refaire. . . . Tant y a que chacun sent son mal, j'en ai tout mon soul; ce n'est pas pourtant que mon drôle, après la petite reprise de justice qui lui est arrivée, j'espère, s'il plaît à Dieu, qu'il ira à Saint-Raboni, & qu'il ne donnera plus tant dans l'eau-de-vie & dans la criature, & qu'il aura un peu plus de sacristie, ainsi soit & la Vierge; car, tout compté & tout rabattu, c'est-là le hic. Ma commère, ôtez ce que vous savez à la jeunesse, vous en faites pis que des saints. Mais, va-t-en voir s'ils viennent.

En attendant, vous saurez-donc que l'année passée je fus de noces; & si je n'en fus pas, nous eûmes la courte honte, par rapport qu'on nous fit un vrai tour de carême-prenant, quoique ce fût après pâques. Depuis quelque temps auparavant, la petite Grifaude, qui débite au cimetière Saint-Jean avec sa mere-grand, s'étoit laissé amouracher par un enfant du quartier, qui lui alloit comme de cire: les deux faisoient la paire, & la propice y étoit à proportion, d'autant que l'amoureux, dans son métier du port Saint-Paul, y avoit des jours, quand ça donnoit, qu'il vous auroit gagné ses quarante, cinquante, jusqu'à l'écu blanc; dame! ça fait un ménage de coq en pâte, quand l'autre se démène de son côté, & qu'elle fait
le

le tran-tran ; car l'esprit par-tout fait tout ; ça fait qu'on s'établit dans l'aifance : or, ils se faisoient donc l'amour, la petite Grifaude & le grand Cornichon ; & puis, quand leur amour fut fait, ce fut une autre paire de manches ; elle le vouloit, il la vouloit, & toute sa parenté pareillement : voilà donc qui est baclé jusqu'à revoir ; on parla d'époufailles ; car faut toujours, coûte qui coûte, que le prêtre boute son conjugô à tout ce tracas, & que l'amitié finisse par-là, d'autant que ça leur faisoit perdre leur temps ; car ce n'est que les riches qu'ont le temps de s'aimer, & si je crois qu'ils ne s'aiment pas trop ; par rapport à ce que le négocé de nos amoureux ne battoit plus que d'une aile, il fut force de les fiancer ; ils le furent donc fans sonner mot ; puis, allons gais, le faumoneur, dare dare, fit sa tournée ; un bon averti en vaut deux. Nous voilà donc tous tant que nous étions à l'église drès cinq heures du matin, sur notre droit, avec nos affiquets, bouquets & rubans fins ; car la paille & le bled, tout y alloit par écuellée ; qui n'eût pas dit que le reste iroit de même ? nous avions tous l'air à la danse. Il fallut déchanter ; écoutez bien la controverse, la voilà qu'arrive : la cérémonie alloit son train, quand tout d'un coup, à l'endroit justement où faut dire oui, voilà-t-il

pas la petite masque de Grifaude qui, sur votre respect, dit, non, mais si bel & bien qu'il n'y avoit point de nenni; & dame! en en voyant son vertigo, c'est tout comme si les cornes fussent venues d'avance à la tête de son futur: queufi queumi, nous en eûmes notre bonne part; comme bien croyez; n'y avoit pas à en démordre, loin de ça: allons donc, vous voulez rire, Grifaude, lui dit le grand Cornichon; eh non, ce lui fit la drôlesse, je ne veux point d'un grand mal-va comme vous, vantez-vous en, voyez ce las-d'aller, tredame! on lui dira oui, c'est pour ton nez, zeste.... Parle donc, hay, fille, ce fit la mère-grand, qui voulut entreposer son autorité: te goberge-tu de nous? je te barray d'une paire de moules de gants si bons que la terre t'en donnera une autre; est-ce là l'honnêteté? N'y a honnêteté qui tienne, ma mère-grand, reprit l'obstinée; quand il me marcheroit à quatre pieds sur le ventre, il n'en seroit que ça; j'aimerois mieux gratter la terre avec mes ongles que de lâcher la parole; mon consentement est à moi une fois, ce n'est pas pour lui.... M. le prêtre, qui étoit tout chose de cette affaire, se scandalisa si bien qu'il se mit un peu à faire son catéchisme; & à la sermoner sur sa fantaisie; mais autant de raison d'un côté comme de

l'autre, il y perdit son latin & ne lui fit que de l'eau claire; ce que la Grifaude avoit à la tête, voyez-vous, elle ne l'avoit pas autre part; vaudroit autant prêcher une mule qu'une fille quand elle a pris sa quinte; si bien que le vicaire en fut pour sa mine de fèves, & nous pour un pied de nez. Le pauvre grand Cornichon ne savoit à quelle sauce manger le poisson qu'il n'avoit pas pris; ça lui devint d'autant plus dur qu'il avoit le cœur bien tendre pour elle; mais les malheurs n'arrivent que par les accidens; nous nous éparpillâmes tous comme une poignée de puces; la compagnie s'en alla à la dégingandade, qui boire & l'autre ailleurs. Le conjungo fut rengainé, ou plutôt le même servit à une autre qui ne fut pas si dégoûtée, car elle attendoit après, si bien que nous voilà tous hors de noces. Mais, ce lui fis-je, cousine, en nous en allant, & par ma fi, si ça ne te faisoit pas plaisir, pourquoi pousser les choses si avant; ça me suffit, me dit-elle, ce m'est assez, qu'il s'aïlle paître; c'est pour lui rabattre son caquet; je lui gardois ça pour ses étrennes; hérite, ton père est mort; & en disant ça, elle n'étoit ni plus ni moins rouge qu'un charbon: nous autres, tout en cheminant avec le grand Cornichon sous le bras, car je fimes comme les

médecins de village , je nous en refûmes à pied. Nous nous mîmes donc après lui pour favoir où qu'étoit l'encolure de tout ça , & qui pouvoit avoir ainsi dépité sa fiancée ; mais nous eûmes beau le retourner sens sus-dessous , sens devant derrière , il s'y trouva que de toute la journée le grand Cornichon n'avoit encore bu que la valiscence d'un pauvre poisson d'eau-de-vie , & cela ne suffit pas pour rompre le cou au mariage qui est de connivence comme étoit celui-là ; faut bien se tenir le cœur gai , & prendre ses forces quand on se marie ; mais le pauvre cher homme ne nous disoit pas tout , & nous découvrâmes peu après le tu autem qui avoit fait aller la noce à-vau-l'eau. Ça vint par le côté du grand Cornichon , qui n'avoit pas assez épluché ses paroles par rapport à certains propos , parce que d'ordinaire , la jeunesse a l'accoutumance de dire la besogne qu'elle fait , & plus souvent qu'elle ne fait pas , comme si la menterie les rendoit plus gras ; mais c'est aussi qu'on ne devoit pas les croire quand ils s'en font accroire. Bref , la veille ou la surveille le grand Cornichon , en payant son bec-jaune au port Saint-Paul à ses camarades , en trinquant dans la gaieté à la santé de son accordée , avoit à la parfin lâché quelques contes saugrenus , comme il en arrive souvent

entre garçons au sujet de filles de leur connoissance : ça n'étoit pas tombé à bas, un maudit cornifleux les avoit tout chaudement rapportés à la Grifaude qui les avoit entendus à mal, comme si ça écorchoit son honneur : ça n'emportoit pas la pièce, mais c'est que n'y a rien de si chatouilleux qu'à l'endroit de l'honneur du sexe ; c'est la cause pourquoi la colère l'avoit fait monter sur ses grands chevaux, & qu'elle n'avoit plus ni bouche ni éperon. Ce que le grand Cornichon avoit lâché, butoit à signifier comme si par-ci par-là quelquefois dans l'occasion il avoit mis des arrhes au coche, ou, si vous voulez, pris un pain de brassé sur la fournée ; c'est ce qu'il avoit fait entendre au doigt & à l'œil ; pourquoi comme ça n'étoit point en tout vrai ; la Grifaude en étoit devenue pis qu'enragée, & ne lui gardoit pas poires molles en temps & lieu ; car, en cas de ça, les filles n'aimont pas qu'on mente ou qu'on dise vrai ; & de fait, le grand Cornichon devoit empêcher sa langue de forcher ainsi, & du moins attendre au lendemain des noces pour en dire pis que pendre, s'il eût voulu, il auroit toujours été assez à temps pour cela ; mais c'est que le vin, ma commère, ne prend pas garde à ce qu'il dit, & que la prudence & lui ne peuvent pas tenir

ensemble dans le corps humain. Vous n'y êtes pas, on se rencontre parfois dans la vie, c'est ce qui arriva entre la Grifaude & le grand Cornichon. Ah ! vous voilà, notre défunte future ; eh bien, la belle, qu'est-ce ? avous encore le diable au corps, & mordu, sur quelle herbe aviez-vous donc marché la nuit d'auparavant la rupture de nos époufailles ? Palsandié, vous m'avez coulé un godan aux œufs, l'avez-vous encore sur le cœur ? Voyons donc ce que c'est, faites-moi participant de tout ça ; quelle manière ! n'y a-t-il pas moyen de ravitailler tout ça ? Mais la Grifaude, au lieu de dévisager son homme, elle l'envifagea sans faire semblant de rien, prenez que la raison lui eût mis de l'eau dans son vin, ou que son amitié d'autre fois fut fâchée d'avoir pris la chèvre : la voilà donc à lui reprendre qu'il étoit pis qu'un serpent & qu'il avoit la langue de vipère ; que c'étoit être bien damné que d'éflorer comme ça en bonne compagnie la fleur des filles qu'on alloit épouser ; qu'elle ne lui pardonneroit ni à la mort, ni à la vie ; que, dieu merci, elle étoit ni plus ni moins que l'enfant qui vient de naître, & qu'elle aimeroit mieux je ne fais pas quoi que de passer, quand ça étoit faux, pour avoir forfait. Drès-là le grand Cornichon se sentit morveux, pourquoi

il vous la détourna tout bellement dans la petite ruelle, afin de faire la paix de façon où d'autre, & y parlementer à leur aise; car, faute de s'entendre, on meurt sans confession; drès qu'on s'explique, n'y a plus que demi-mal; il la fit débonder; puis, comme ils n'avoient pas le temps de s'en dire davantage, le rapatriage se fit, mais pas si bien qu'il n'y eût encore quelque chose à refaire, ce qui fut pourquoi qu'afin de s'achever, ils se donnèrent un autre rendez-vous, où la Grifaude se trouva en personne, afin de se faire réparer son honneur à forfait: ce fut sur la brune d'un autre soir, entre chien & loup, derrière les sacs à bled: dame, il en fallut découdre en plein; le grand Cornichon en favoit plus d'une nichée; c'étoit un drù qu'avoit la fesse tondue, beau diseur, ayant la parole en bouche; il ne donna point de relâche à sa mie, qu'il ne lui eût replâtré son méfait; il lui dégoisâ tant & tant, par rapport à ce qu'il l'avoit fâchée, que la Grifaude, plus douce qu'une brebis, y mit sa créance, comme si les paroles d'un amoureux étoient mots d'évangile; puis le sexe est si foible envers l'ami du cœur, qu'à la parfin la petite mijorée se laissa ôter sa rancune, qui ne tenoit presqu'à rien; son Cornichon lui parut plus net qu'un torchon; drès que l'amitié est entre

deux, ça sert de lessive, tout le grabuge s'en va à-yau-l'eau; nage toujours, ne t'y fie pas, c'est ce qui se verra. Les voilà donc rapatriés, si bien qu'il n'y paroïssoit non plus que s'ils avoient toujours été en pleine cordialité; pour marque de ça, à pareille heure d'une autre fois, fallut-il pas se bailler encore une entrevue; on auroit dit qu'ils avoient ensemble plus d'affaires que le légat, c'est qu'avec l'amour y a toujours quelque chose à refaire: ce fut dans un bateau de foin que les pauvres enfans se retrouvèrent. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse; nos amoureux ensemble à l'heure qu'ils étoient seuls, avec leur amitié fraîchement remise en pied, ne savoient où mettre leurs mains, tant ils étoient aises de se voir; & si pourtant ils ne se voyoient pas, parce qu'il faisoit une belle nuit des plus noires, mais l'amour sent son avoine; ils s'aimoient pis que jamais, ils étoient dans la paille jusqu'au cou, tout ça y fait; bref, les frais du raccommodement coûtent queuquesois presque toujours plus cher qu'au marché; le pied glisse quand on ne se tient pas bien avec ceux-là qui vont toujours leur train; ça ne s'arrête pas par le licou comme notre âne; puis ils avoient la bride sur le cou. On en profite quand n'y a qu'à aller, aussi la petite Grifaude fut plus vite

que le pas, & son amoureux lui fit prendre le mors aux dents : ores, admirez l'allée & la venue du cœur de la fille, qui veut par après ce qu'elle n'a pas voulu devant, tant y a que la chienne qu'avoit dit non, quand il falloit dire oui, dit alors oui, quand il falloit dire non ; & quel oui, ma commère ! mais c'étoit dans un bateau de foin, & le prêtre n'y étoit pas ; sans cela, n'y auroit eu que demi-mal : voilà donc en contredition avec elle, puis après avec son Cornichon ; le retour vaut mieux que matines ; la Grifaude ne tarda pas à s'en aviser, par rapport à ce que son jupon naguère après se mit à raccourcir tous les jours à vue d'œil, dont elle devina bien à part soi ce qu'en étoit la cause ; car elle étoit comme celui-là qui devine les fêtes quand elles sont venues ; bien lui fallut chaumer celle-là, mais ce fut à là malheure ; car quand l'amoureux est content, il saigne du nez, & s'en va de long ; vouloir le rattraper, c'est tirer le diable par la queue, la jeunesse devroit retenir ça dans son catéchisme ; qu'a fait la sottise la boive ; elle la but tout son soul. Voilà que la créature est en l'air après son Cornichon, à ce qu'il eût à réparer le dommage arrivé de par lui à l'endroit d'elle ; mais nescio vos ; à d'autres, ceux-là sont rafflés ; ils sont cuits de jeudi, il n'y a

plus de Cornichon pour elle ; le volontaire en avoit sa fuffifance , c'étoit le ventre de fa mère , il n'y vouloit plus retourner ; le plus fort étoit fait , pas ne lui foucioit du reſte ; la cérémonie lui fit peur , il n'en avoit non plus d'envie qu'il en pleut dans mon œil ; elle eut beau le tintamarrer , tarabufter , fabouler , piſſer des yeux , c'étoit pain perdu ; quand l'eau bénite eſt faite , n'y a plus à revenir : ſes angoiſſes , ſes doléances , ſes reproches & toutes ſes diableries ne firent ſur le cœur de Cornichon non plus qu'un cautère ſur une jambe de bois ; le drôle étoit pis qu'une enclume , falloit battre le fer tandis qu'il étoit chaud ; voilà de la beſogne bien faite ! Ores , c'eſt que quand les filles ne font pas en cas de ça la ſourde oreille ; les garçons la font par après ; car faut toujours que quelqu'un la faſſe , & vaudroit mieux que ce fût l'autre ; mais ça ne s'arrange pas comme un papier de muſique : ce n'eſt pas que Cornichon , à l'entendre , n'eût ſa raifon ; car c'eſt juſtice d'écouter tout le monde : le drôle répondoit qu'il avoit déjà été repouſſé une fois à la demi-lune ; que chacun ſon tour n'étoit pas trop ; que d'ailleurs la Grifaude étoit pis qu'un enfant ; qui n'y avoit point de fiat à elle ; qu'on ne ſavoit , ni elle non plus , ce qu'elle vouloit ; que ſa volonté alloit par giboulées ; que

tantôt elle disoit oui, & tantôt elle disoit non, selon que ça lui faisoit plaisir; ça ne laissoit pas d'être véritablement vrai: si bien qu'enfin finale, de tout ce tracas, la Grifaude en est restée pour sa neuvaine, & n'a qu'à se vouer à Nôtre-Dame de bonne délivrance: voilà le cas; moyennant quoi cela se séchera avec le temps. En attendant, ça nous fait voir qu'en cas de ça comme d'autre chose, faut bien prendre garde dans la vie du monde à ne pas se tromper en disant oui ou non, & que le plus court à prendre pour la fille, est toujours de répondre comme dans la Normandie.

Le coup de tonnerre.

IL n'y a personne dans le quartier qui n'ait entendu parler des noces de Jacqueline avec le cousin Sabot; là, celui qui a fait tant de bruit l'an passé, parce qu'il battit le père de la femme qui ne la lui vouloit pas donner, parce qu'il n'avoit pas grand'chose; & dans le fond le père de la fille n'étoit pas dans son tort, voyez-vous; car, à le dire entre nous, mes commères, sans que ça nous passe; car je ne veux point faire tort à personne; j'ai bien affaire qu'on aille dire que je suis une méchante langue: enfin, tant y a qu'il est vrai que je suis

sa cousine germaine, & que j'en fais fort bien le compte; mon cousin Sabot n'avoit pas davantage que cinquante écus devant lui pour se mettre en maîtrise, & il n'avoit pas été plus de cinq mois en apprentissage chez M. Giffiot dans la rue Gît-le-cœur; aussi disoit-on qu'il ne le faisoit pas trop bien; il étoit pourtant d'une bonne corpulence, gros & gras comme père & mère. Pour Jacqueline, vous la connoissez tout comme moi, mes commères, & vous êtes là pour me démentir si je dis mal; c'est une bonne dondon, bien réjouie, drue comme quatre, & si gentille, que si elle marchoit sur trois œufs, dame! elle n'en auroit pas écrasé quatre; & pour ce qui est de son métier d'écosser des pois, elle auroit plutôt fessé ses trois litrons que sa mère n'en auroit fait un; voilà ce qui est bon: oh! pour ça, ça alloit dru, il falloit voir; ça venoit à Sabot comme mars en carême; car il alloit vite & droit en besogne, aussi lui; je lui en fais bon gré, ça marque de la volonté; pour moi, cependant je n'aime pas qu'on fasse si vite, & vous, mes commères? après ça, chacun le fait comme il peut & non pas comme il veut. Il arriva donc pour ça que, quelques jours après leur mariage, qui fut fait dans le plein cœur de l'été; oui, car c'étoit vers la Notre-Dame d'août, lorsque quasi le pain des

noces n'étoit pas encore mangé, étant couchés ensemble, le temps se vint à troubler, & v'là de grands éclairs d'orage & de tonnerre, si bien que toute la chambre trembloit, que c'étoit une bénédiction; s'il y avoit eu des vitres, il n'en seroit pas resté une: oh, pour ça, je m'en ressouviens bien; car j'eus bien, peur moi; & si pourtant j'étois couchée avec mon homme; v'là Jacqueline bien effrayée, & que par après se jeta hors du lit toute en chemise; elle fait sa petite prière tout de bout en bout en courant par toute la chambre comme une folle, & la v'là qui va chercher de l'eau benite, qu'elle avoit dans le cu d'une vieille cruche cassée dans le coin de la chambre auprès de la porte, après avoir tant couru qu'elle n'en pouvoit plus, & si, voyez-vous, il tonnoit encore! la voilà qui revient pourtant pour se coucher dans la ruelle du lit. Mais écoutez le plus beau, mes commères; par aventure son mari, qui étoit tout nu sur son lit, parce qu'il faisoit grand chaud, & puis ça repose le linge, voyez-vous; il avoit, sauf votre respect mes commères, la face du grand turc tournée de côté-là, & comme elle alloit se fourrer dans le lit, elle entendit un grand bruit qui vous la fit jeter par terre, en criant de toute sa force: Ah! Jesus-Maria! le coup est tombé; mais point du tout, ce

n'étoit qu'un gros pet que Sabot avoit fait pour se foulager : auffi se moqua-t-il d'elle il faut voir ; elle voulut se fâcher , mais il se jeta sur elle , fans pourtant vouloir lui faire du mal , & il lui dit comme ça : va , va , Jacqueline , tu vas voir que petite pluie abat grand vent.

HISTOIRE

DE LA COMMÈRE JEAN-LOGNE,

Au fujet de ce qui regarde un revenant.

OH dame ! oui , qu'il y en a des esprits , tu as vrament beau dire que ton père n'en avoit point ; Dieu veuille avoir son ame , le pauvre homme qu'il étoit ! si pourtant il est revenu tout comme un autre , & nenni pas pour une fois , & toujours il mettoit tout fens dessus dessous ; il ne vous laissoit rien en place pour ce qui étoit de notre chambre : il ne faut point mettre en doutance qu'il en auroit fait tout de même de tous les meubles de cuisine , comme les esprits ffont pour l'ordinaire ; mais je n'en avions point ; car les pauvres gens vivent de ce qu'ils mangent , comme vous le savez bien ,

ma commère : tant y a qu'à faute de batterie, il vous faisoit rouler mon couvet que c'étoit une bénédiction ; en queuque part que j'allasse le cacher, il savoit toujours bien le trouver. Tredame ! bien m'en prit, savez-vous, qu'il étoit de cuivre ; aussi m'avoit-il coûté cinquante-trois bons sols ; oui, tout autant, j'en jure ; là, chez madame, sur le quai, qui est une si brave femme ; eh, mon dieu de la Ferraille, aidez-moi donc à dire ; je vous dis que vous ne connoissez autre, ni moi non plus, dont le fils, ce grand vaurien de borgne, s'est engagé l'année passée ; ah ! pour celui-là, ça vous l'a bien soulagée ste pauvre femme ; c'étoit un garnement qui vous auroit fait une mauvaise fin ; & ste pauvre Margot la Fourche doit assurément une belle chandelle à Dieu, le drôle ne vous l'avoit-il pas fiancée ; mais par bonheur (je ne me souviens plus pourquoi) il donna un coup de pied dans le ventre de la belle-mère ; ste pauvre madame la Fourche, si bien & si beau qu'elle vous en fit une fausse couche, elle en fut vrament bien malade, elle en pensa crever ; mais Dieu sur tout ; ça rompit le mariage, & le cassit, comme de raison. Vous devez vous souvenir de tout ça, ma commère : mais que voulois-je dire ? ah, je fais : c'étoit donc ste brave femme du Soleil

d'or, & là . . . dont la fille le portoit si beau, qu'elle passoit dans la rue comme si je ne l'avions pas connue; c'étoit pourtant la fille à madame Beautrou; ah oui, je savois bien que je la trouverois; elle fréquentoit les compagnies, vous faisoit de la demoiselle que rien n'y manquoit. Un jour qu'elle passoit dans un fiacre avec deux mousquetaires du roi; allons, elle étoit bien couverte, il faut donner ça; il y avoit un embarras, elle s'arrêtit tout au droit de moi, qui passois avec mon inventaire; elle ne fit pas tant seulement semblant de me regarder, & moi je lui dis tout franc, v'là une jolie demoiselle si elle ne chioit point; oui, ma foi, je lui donnai ça dans son sac tout comme je vous le dis là; eh, qu'est-ce qu'elle m'auroit fait? j'aurois ma foi bien voulu qu'elle s'y fût frottée; je vous l'aurois peignée en enfant de bonne maison: dame! v'là ce qu'on gagne à péter plus haut que le cu; aussi nous la vîmes passer quelque temps après dans la charrette à madame Pataclin; mon Dieu! que ça me fit de plaisir! ah dame! pour lors je vous lui en dis bien du long sans le large. Madame Beautrou me dit donc, pour en revenir à mon histoire: ma foi de Dieu, commère Jean-Logne, prenez-moi le couvet, sur ma parole je vous le donne au prix coûtant; c'est un hasard, regardez-le bien;

bien, il n'a ni trou ni pièce, il vous fera de l'honneur & du profit; je crus ce qu'elle m'en disoit après l'avoir bien regardé; car la méfiance est la mère de sûreté, & l'on ne doit jamais acheter chat en poche; enfin elle avoit raison, n'y a rien de tel que d'acheter de bonnes marchandises; quand on paye bien, faut être servie. Viennent les prunes, il y aura sept ans que je m'en quarre; enfin tant y a, le pauvre défunt ne laissoit rien de repos quand il s'en venoit chez nous; notre grande Catin dormoit comme une soupe; j'avois beau la réveiller, ça vous dormoit comme une pierre. Pour moi, commère, je me souviendrai toujours & je ne l'oublierai jamais, qu'une belle nuit; veille de saint Nicolas, bon jour; bonne œuvre; je vis un grand homme tout droit, mais si grand qu'il avoit bien trenté pieds; je ne fais bonnement comme il faisoit pour y tenir dans notre chambre, car elle n'étoit pas fort haute; nous l'ouyions dans ce temps-là; au cinquième, sur le devant, là tout auprès du corps-de-garde, chez ste pauvre mère la Touillaude; vous m'y avez vu demeurer; commère Lantonne; vous pouvez dire si je mens; pour vous le faire court, j'y serois encore, Dieu me le pardonne, sans tout ce biau venez-y voir; enfin donc; tant y a que la peur me prit si bien; que je battois la géné-

rale avec les dents ; oh ! dame , on auroit peur à moins , je vous en répons ; pendant ce temps-là , vlà tout qui roule par la chambre , le couvet , les galoches , l'inventaire , la chaise , l'escabeau ; enfin finale , tout ce qui pouvoit la danfer la danfa. Après tout le tintamarre , j'entendis , mais comme je vous entends , faire de grands soupirs , & le lit de la grande Catin qui fretilloit que c'étoit une bénédiction ; quand on n'aime point ses enfans , voyez-vous , on n'aime rien ; je mis à crier tout bas tant que j'avois de force : Catin , Catin ! point de nouvelles ; le lit fretilloit toujours ; prends garde à toi , lui disois-je de plus belle , l'esprit est , Dieu me pardonne , sur ton lit ; mais , pour tout ça , Catin ne m'entendoit seulement pas : au bout d'une demi-heure , qui me parut longue comme un jour sans pain , j'entendis que je n'entendois plus rien , & voyez , je vous en prie , ste malheureuse Catin , comme ça dort : ma commère , croyez - vous bien qu'elle me soutint lendemain dur comme fer que je n'avois rien entendu ; mais , à quelques jours de là , ce lui fut bien force d'en convenir ; car je ne fais pas bien précisément comme ça se fit ; mais l'esprit qui n'aimoit pas à voir dormir , faut le croire comme ça , vous la laissa tomber , ou bien vous la jetit toute plate & toute

brandie au fin milieu de la chambre : ah dame ! il falloit après l'entendre geindre , braire & pleurer comme un âne ; ma commère ça faisoit pitié ; aussi ne voulut-elle plus coucher seule , & vous époufa-t-elle le compère l'Enflé , le beau premier qui se présenta ; allons , elle vous est bien tombée , faut en convenir ; car c'est un honnête homme qui mange bien sa soupe ; aussi vous a-t-elle du mal , faut voir ! pour moi je quittai bien vite ste chienne de chambre , je donnai congé , car le bonheur m'en voulut assez pour que tout ça fût bâti & conclu au terme , & je n'ai plus rien entendu ; mais il n'y a rien de plus certain ; dame ! je m'y ferois hacher menu comme chair à pâté : j'ai vu stilà , je l'ai entendu , & je n'étois ni foule ni folle . Tout le monde du quartier a voulu savoir ce qui en étoit , je vous leur ai conté tout de la même façon que je vous le conte là ; & je le dirai toujours , quoiqu'en disent de certains vauriens , des chenapans qui font les olibrieux , des éplucheux de pois gris , qui mettent toujours leurs nez où ils n'avont que faire , qui disoient que c'étoit un revenant pour moi toute seule , & la Verdure du corps-de-garde pour ma fille Catin , comme si je n'avois pas vu un homme tout droit ; oui , ma commère , un homme de trente pieds tout au

moins, comme si ce n'étoit pas l'ame de son père, qui n'auroit pas voulu faire une chose comme ça; c'étoit sa fille une fois, & le pauvre homme, vous le connoissez, ma commère, il n'étoit pas capable de ça; il étoit bien plutôt capable de boire une pinte de vin qui ne lui auroit rien coûté; le cotillon ne lui étoit de rien, vous le savez, ma commère, j'en étois assez fâchée; mais dame, au bout du compte, je voudrois bien savoir qui m'empêcheroit de vous en dire la vérité; oui, je voudrois bien le savoir, Catin n'est-elle pas à présent bien établie, c'est l'affaire de son homme après tout. Voilà ce qui m'est arrivé, à moi qui vous parle; allez, laissez-les dire: envoyez-les à la commère Jean-Logne, elle vous leur en dira des nouvelles.

HISTOIRE

De la fille dénaturée, par la commère

Jambon.

Vous parlez du mal qu'il y a pour vous élever des enfans, comme y faut; dame, je ne parle point de les torcher, de les fevrer, de les porter, enfin de tout le tracas: je vous

parle, moi, pour les rendre raisonnables ; c'est ça qui coûte, faut voir ; quand je vois comme ça qu'une fille dont la mère lui dit : Babiche, faut aller au catéchisme, & qu'à vous répond ; fort peu de ça, j'en dis du mirlirot : funt la grand-mère à notre homme nous en racontoit le récit quand j'étois encore petite fille, & que je l'y passions entre les jambes ; c'étoit de la fille d'un huissier qui demouroit dans la montée d'à-côté, ste petite masque elle avoit pu d'esprit qu'elle n'étoit grosse ; elle n'avoit pas douze ans qu'en s'en revenant de l'école, au lieu de vous répéter son aleçon, comme doit faire une fille qui veut être sage, ça vous montoit sur une borne dans la rue, pour faire comme le chanteux du pont-neuf qui porte un coq pour son chapeau ; allons, ça n'étoit pas mal imaginé, faut lui donner ça : nous avons vu aussi stila qui étoit tout galonné de paille, je suis franche comme l'osier : tenez, ma commère, la première fois que je vis ça, j'y fus prise ; ste paille, ça vous est reluisant, ma foi de Dieu, je crus que c'étoit quelque chose de beau, & si pourtant ce n'étoit que ça ; car tout ce qui reluit n'est pas or, comme vous voyez, ma commère. Pour revenir donc à ce que je vous disois de ste jeunesse, ça étoit trop adonné à la fainiantise ; ça com-

mencit par chanter, comme je vous ai fait le conte, & ça finit par la danser; elle voulut le porter trop haut pour une fille de son calibre, elle en fit tant, tant, qu'à la fin Dieu la punit visiblement; car comme elle avoit chanté, au lieu d'aller au catéchisme, on en composa une belle chanson qui fut moulée; je vais vous en régaler; car une chanson vaut bien une histoire; c'est souvent tout un, m'est avis: écoutez donc, vous autres, faites chorus avec moi; c'est sur l'air: *O reguingué, ô lon lanla.*

Chrétiens, oyons dévotement

Lè très-terrible châtiment,
O reguingué, ô lon lanla,
A l'endroit d'une jeune fille,
D'honnête & très-noble famille.

Son père, qu'avoit le moyen,
L'éleva en fille de bien,
O reguingué, &c.
L'y fit apprendre la lecture
Dans toute sorte d'écriture.

Mais, quand a devint grande un peu,
A perdit la crainte de Dieu,
O reguingué, &c.
En se montrant rebourse & fière
Aux conseils de mamfelle sa mère,

Al' aimoit les jeunes mugnets,
Et fréquentoit les cabarets,

O reguingué, &c.

Pestant & jurant comme un diantre,
Et faisant son Dieu de son ventre.

Comme à la taverne alle étoit,
Qu'alle chantoit, qu'alle trinquoit,
O reguingué, &c.

Sa mère vint, d'un amour tendre,
Pour très-sagement l'en reprendre.

L'indigné, sans écouter ça,
De sa mère elle se gauffa,
O reguingué, &c.

Tant qu'enfin lui faisant la moue,
De sa main lui couvrit la joue.

Son bon ange, qui la voyoit,
En la taçant se lui crioit:
O reguingué, &c.

Malheureuse peux-tu méconnoître,
La propre mère qui t'a fait naître?

Le ciel, courroucé grandement,
La punit par un châtement;
O reguingué, &c.

Son visage devint un masque,
Et sa piau de tambour de basque.

La chanson finit avec la dernière écossaise de ce jour-là, & chacun que ça avoit mis en train s'en alla de son côté, qui chantant, qui disant qu'il y avoit de mauvaisés gens dans le monde plus que par-tout ailleurs; que la punition étoit toujours au bout; que l'on ne savoit pas

ce qu'on faisoit quand on faisoit des enfans ; que pour deux qui nourrissoient leur père & mère, il y en avoit cent qui les mangeoient ; & plusieurs autres belles choses & moralités que je ne pus attraper ; mais j'espère être plus heureux à l'écosse de cette présente année 1739 , & vous en faire part , ami lecteur , si vous avez bien fait la mienne , en achetant ce présent petit recueil.

Le Départ lucratif.

IL n'est pas vrai de dire qu'il en coûte toujours pour partir ; car il en coûte encore quelquefois plus pour rester : témoin l'aventure qui est arrivée à M. Guillaume, comme on verra par après ; car il est vrai que MM. les traiteurs sont forts chers , & qu'ils vous sucent une bourse tant qu'ils ont de force : aussi , pour l'instruction de la belle jeunesse , un maître de pension, qui crachoit des vers comme du latin, a bien pris la peine de mettre cette histoire véritable en rimes pour que ça fût plus aisé à retenir par la mémoire , & il la faisoit dire par cœur tous les matins à ses écoliers. avant de déjeuner. Mais , comme il vouloit joindre l'agréable à l'utile, il la faisoit chanter aussi ;

car, quoiqu'il ne fût pas musicien (il buvoit cependant bien tout de même), il avoit mis ligne pour ligne tout comme il y a dans un opéra de Cadmus ou de Camus, je ne fais pas lequel, mais c'étoit tout en chant, & par conséquent c'étoit la même chose. Ainsi, si vous savez chanter, vous n'avez qu'à le faire, si vous ne le savez pas, lisez-la agréablement: si vous ne savez rien du tout, retenez-la par cœur, & puis vous la faurez.

DIALOGUE

De dame Guillemette & de son fils le gros Guillaume.

LE FILS.

IL faut partir, ma bonne mère,
Tous ces messieurs voudroient qu'on leur fit bonne
chère,

Et je ne fais rien dépenser;
C'est en vain que mon cœur prétendroit s'en défendre;
Il faudroit à la fin à tant d'assauts se rendre,
Je ne puis plus les amuser.

LA MÈRE.

Ah, mon fils, ah, que tu me plais!
Tu soutiens dignement le renom de la race;

Vas, suis toujours la même trace,
Tu ne t'appauvriras jamais.

L'honneur, ce pauvre faint, jamais on ne le chaume
Dans la famille de Guillaume.

Ah, mon fils, ah, que tu me plais!

LE FILS.

L'exemple d'un cousin n'étoit pas bon à suivre,
En vain à son régal on m'offrit le bouquet.

LA MÈRE.

'Ah! que fort à propos d'eux tous tu te délivres!
Je fais bien que de toi par-tout on se moquoit;
Mais il vaut mieux sans honneur vivre
Que de donner un tel banquet.

LE FILS.

Ma bonne mère, il faut, sans tarder davantage,
Par un départ soudain éviter tous ces bruits;
Pour les éviter tous, je me retire & suis
De ce maudit pays, où l'on se rit du sage.

LA MÈRE.

Hélas! pourquoi blâmer ainsi le bon ménage!
Faut-il, pour contenter ce glouton de cousin,
Cesser ici d'être mesquin?
N'en aye pas la complaisance;
S'il aime tant le bon festin,
Qu'il en fasse seul la dépense.

LE FILS.

En effet, à quoi bon nous venir atabler?
Aussi-tôt qu'il parut, j'eus raison de trembler.

L A M E R E.

Tu conçus de justes alarmes.

L E F I L S.

J'en ressens encor les douleurs.

L A M E R E.

J'en ai pour toi versé des pleurs.

L E F I L S.

En partant je taris la source de vos larmes.

L A M E R E.

Fuis donc, & promptement.

L E F I L S.

Je vais vous obéir.

L A M E R E.

Fuis, mais il faut courir.

Je fais que ton cœur est sensible ;

Mais brise de l'amour le dangereux lien.

L E F I L S.

Aux cœurs intéressés il n'est rien d'impossible,

Aussi-tôt qu'il s'agit de conserver son bien.

D U O à deux.

L A M E R E & L E F I L S.

Ne donnons jamais rien.

L A M E R E.

Qu'une périlleuse tendresse

Ne te retienne point . . . le temps presse.

DUO à deux.

L A M E R E & L E F I L S.

Le brillant dont nos cœurs sont le plus éblouis,
Est celui des louis.

L E F I L S.

Amassons.

L A M E R E.

C'est ce qu'il faut faire.

Aux cœurs comme le tien c'est l'or seul qui doit plaire.

DUO à deux.

L A M E R E & L E F I L S.

Quand on donne , qu'on a d'ennuis !

L A M E R E.

Epargne.

L E F I L S.

Je le fais.

L A M E R E.

Sois mesquin.

L E F I L S.

Je le suis.

Mais je risque quand je diffère ;
Il faut me sortir de ce lieu.

L A M E R E.

Ah , mon fils !

L E F I L S.

Ah , ma mère !

L A M E R E.

Adieu.

HISTOIRE VÉRITABLE

D'un beau bal dansé après souper, dans un fauxbourg de Paris.

Monsieur Gaudichon, dans le fauxbourg Saint-Jacques, après d'heureuses couches, venant d'avoir un gros garçon, a voulu donner une fête entre plusieurs autres qui marquât la joie de ce qu'il ressentoit; & qui fît plaisir aux dames de son quartier, dont il est sans contredit la coqueluche, & c'est avec raison. L'on va voir si j'ai tort en lisant la suivante invitation, faite & signée par lui-même assez souvent en forme d'une espèce de vers, ou de vermine, comme dit l'autre.

La résolution prise d'assembler douze demoiselles qui n'ont pas encore paru aux réjouissances passées, sont priées de faire l'honneur à M. Gaudichon de venir souper chez lui jeudi prochain, avec chacune leur écuyer, d'oublier leurs noms;

Et d'apporter chacune leur plat pour faire un repas délicat.

LA BONTÉ. *Mademoiselle Gifflet apportera*

Sa belle jeunesse & son air de bonté,
Qui nous donnera envie de la posséder.

LA SAGESSE. *Mademoiselle Boisseau apportera*

Son adresse & sa sagesse,
Pour renouveler ma tendresse.

LA BELLE VOIX. *Mademoiselle Julienne
apportera*

Sa belle voix & son petit air mutin,
Qui fera la joie du festin.

LA GENTILLESSE. *Mademoiselle Bignet
apportera*

Sa belle taille & ses beaux yeux,
Qui lui procureront des amoureux.

LE BEAU TEINT. *Mademoiselle Gallane
apportera*

Son air fin & son beau teint,
Pour nous causer de l'amour sans fin.

LA GAÏETÉ. *Mademoiselle Dubois apportera*

Son enjouement & sa gaieté,
Pour continuer à se faire aimer.

LA BEAUTÉ. *Mademoiselle le Coq apportera*

Sa beauté & sa vivacité,
Pour se faire admirer.

LA DOUCEUR. *Mademoiselle Charpi apportera*

Son air de douceur,
Qui inspirera de l'amour dans les cœurs.

L'EMBOINPOINT. *Mademoiselle Bertrand
apportera*

Ses belles joues & son embonpoint,
Pour de tous s'attirer les soins.

LES RIS. *Mademoiselle Passi apportera*

Ses ris gracieux ordinaires,
Qui feront souhaiter de l'imiter.

LE BON AIR. *Mademoiselle Bardot apportera*

Sa belle physionomie & son bon air,
Qui nous engagera à passer la rivière.

LES GRACES. *Mademoiselle le Cœur apportera*

Ses charmes & ses graces,
Qui nous feront au collet la passe.

Les quatre demoiselles qui arriveront les premières, avec chacune leur écuyer, commenceront une contre-danse, & auront la bonté de faire les honneurs de cette charmante assemblée, jusqu'au souper; après le souper, les quatre premières forties de table.

Prendront leur place & le soin que tout jusqu'à minuit aille bien.

Après minuit, les quatre autres continueront à faire danser jusqu'au matin pour inspirer l'envie d'avoir encore un dauphin.

Les violons commenceront à trois heures.

Ces douze premières reines sont priées de faire avertir les anciennes qu'elles ne pourront occuper dans cette partie que les places de princesses & de duchesses.

APOSTILLE.

Mademoiselle, vous priez madame votre mère & mademoiselle votre sœur de vous accompagner.

Cette apostille est pour celles qui ont des mères ou des sœurs.

Notez bien la destination des quatre qui feront danser depuis minuit jusqu'au matin.

GAUDICHON.

Le tout se passa, comme dessus, magnifiquement & agréablement.



LE
PORTEUR D'IAU,
OU
LES AMOURS
DE LA RAVAUDEUSE,
COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE.

 A C T E U R S .

M A R G O T, *ravaudeuse.*

Madame R O G N O N, *tripièrè.*

Madame C O T T E R E T, *vendeuse de
pommes.*

M. S I F F L E T, *porteur d'eau.*

P O I T E V I N, }
C H A M P A G N E, } *laquais.*

B O U R G U I G N O N, }

P A S S E - P A R T O U T, *clerc du commissaire.*

La scène est dans une rue de Paris.



L E

PORTEUR D'IAU,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

MARGOT *dans sa boutique,* **POITEVIN,**

M A R G O T.

P O I T E V I N , Poitevin , écoute donc ,
Poitevin.

P O I T E V I N.

Que veux-tu ? je n'ai pas le temps.

M A R G O T.

Tu n'a plus le temps ; tu l'as bien su prendre
bon vaurien.

P O I T E V I N.

Je me donne au diable si je n'ai une com-
mission qui presse.

M m ij

MARGOT.

Où est le temps, Poitevin, quand je te voulois renvoyer ; quand je te disois, va-t-en ; monsieur te grondera, monsieur te fera maître d'hôtel chez toi : tu me disois ; bon , bon ! s'il n'est pas content , qu'il prenne des cartes ; est-ce qu'il n'y a point d'autres maîtres que lui dans Paris ? c'est que tu avois envie de ma piau , c'est que...

P O I T E V I N .

Oh , monsieur est devenu plus difficile , & je ferois , ma foi , bien fâché de le quitter.

M. SIFFLET *passant.*

A. l'iau... au... votre valet , mademoiselle Margot.

MARGOT.

Votre servante , M. Sifflet. Tout cela est bel & bon ; mais à quand notre mariage ?

P O I T E V I N .

Qui ? notre mariage ? Oh ! il n'y a rien qui presse.

MARGOT.

N'y a rien qui presse , dis-tu ? vois-tu donc comme vlà qui pousse ; tout le monde le verra bientôt ; on en battera la moutarde dans tout

le quartier ; & si je ne puis pas dire , je suis la femme à Poitevin , je ne saurai que devenir.

P O I T E V I N .

Bon , Margot ! n'es-tu pas bien établie ? n'as-tu pas quelque chose devant toi ? est-ce un chien que toutes tes pratiques ? tu changes continuellement le trou pour la pièce. Oh , dame , je ne vois pas.....

M A R G O T .

Quoi ! tu n'as pas pitié de l'état où tu m'a mis ?

P O I T E V I N .

Cela est donc bien fâcheux. Oh bien, je ne veux pas m'affliger tout seul ; je vais avertir Champagne , Bourguignon , la Fleur.

M A R G O T .

Qu'entends-tu par-là , chien de voierie ?

P O I T E V I N .

Doucement , mademoiselle Margot , je vous en prie , point de gros mots ; je saurois bien vous paumer la gueule. J'entends..... vous le savez ce que j'entends. Le four n'a pas chauffé pour moi tout seul.

M A R G O T .

Voyez cet impudent ! comme si j'étois fille....

P O I T E V I N.

Vraiment nenni, tu ne l'es pas.

M A R G O T.

Ce chien-là ! ne me l'as-tu pas vu ?

P O I T E V I N.

Oh qu'oui, je te l'ai vu.

M A R G O T.

Eh bien, c'est donc pour ça. Je crois, Dieu me le pardonne, que tu te fiches de moi ? veux-tu m'épouser, ne le veux-tu pas ?

P O I T E V I N.

Je te dis que monsieur ne le voudroit pas.

M A R G O T.

Je te dis & je te douze moi, que ça n'est pas vrai ; mène-moi chez lui tout à st' heure, sinon je m'y en vais. Je lui dirai...

P O I T E V I N.

Tu lui diras que j'ai couché avec toi. Il est, ma foi, bien curieux de ça.

M A R G O T.

Nous verrons. Je lui demanderai justice.

P O I T E V I N.

Il te le fera. Il me défendra de te voir jamais plus.

M A R G O T.

Et tu pourras lui obéir ?

P O I T E V I N.

Dame, c'est mon maître une fois.

M A R G O T.

Comment ! ton fruit ne sauroit te toucher ?

P O I T E V I N.

Pourquoi diable veux-tu me le donner ce beau fruit ? qu'ai-je affaire moi de ta préférence ?

M A R G O T.

Je suis bien malheureuse, - hi hi hi. Voilà comme ils sont, ces vilains hommes ; quand on les a contentés, ils vous traitent comme des je ne fais qui.

P O I T E V I N.

Sans adieu, Margot ; tu ne pleurnicheras pas toujours.

M A R G O T.

Adieu, montfaucon, adieu, bicêtre ; on t'attend à la grève, va donc, va donc vite, tu les fais trop attendre. Que ferai-je ? le chien n'a pas voulu gober l'hameçon ; ce gueux-là me chie du poivre ; il faut cependant trouver

quelque miché qui prenne la moitié de st'enfant pour ne l'avoir pas toute fine seule, comme ça en prend le chemin.

S C È N E I I.

Madame COTTERET *avec son inventaire,*
MARGOT *dans sa boutique.*

Madame C O T T E R E T.

POIRES cuites au four, poires.

Ecoute donc, Margot; si tu parles encore à ce Poitevin, nous aurons castille, je t'en avertis.

M A R G O T.

Moi, je ne li parle pas; je ne fais que li répondre.

Madame C O T T E R E T.

Tout çï tout ça, pati pata, je l'aime ce garçon-là. Et comme tu m'a promis de me le laisser à moi toute fine seule, oh dame, je t'ai fervi comme pour le roi. Allons, que ne chantes-tu donc comme à ton ordinaire?

M A R G O T.

Hélas! mon ordinaire, ma pauvre madame Cotteret, vous savez ce qui en est; j'en suis bien triste.

Madame C O T T E R E T.

Eh si, mon enfant ; tu dis toujours la même turlure. Eh bien, tu es logée chez la veuve j'en tenons ; voyez le grand malheur ! si toutes les filles se pendoient pour ça , vraiment, vraiment, il n'y auroit pas tant de femmes mariées. As-tu fait ce que je t'ai dit ?

M A R G O T.

Oui.

Madame C O T T E R E T.

Il faut s'endimancher comme ça tous les jours.

M A R G O T.

- Je le fais , comme vous voyez.

Madame C O T T E R E T *riant.*

Non. Mais je vois bien que tu l'as fait.... Allons, fois gaillarde, donne-toi des talons dans le cu.

M A R G O T.

Oui, ma foi, j'ai bien envie de rire, j'en ai mon cou chargé.

Madame C O T T E R E T.

J'ai dit à tout plein de gens que tu avois eu une succession ; que ne t'auroit pas qui voudroit ; & pour preuve de ça , voilà un sac d'huîtres

à l'écaille qu'il faut mettre dans la boutique ; il faut le cacher pour qu'on le voye. Tu entends bien.

M A R G O T.

Fort bien.

Madame C O T T E R E T.

J'ai dit que nous devions aller, toi & moi & nous deux, aux pilliers des halles pour t'acheter du beau linge d'hafard. Oh, s'il ne tient qu'à parler, j'ai fait miracle. Je compte bien être de noce au moins.

M A R G O T.

Ce seroit beau, vraiment, que vous n'en fussiez pas ; mais avec qui ste chienne de noce, & qui me voudra dans l'état où je suis ?

Madame C O T T E R E T.

Puisque la chose est ainsi, elle ne peut être autrement. Il te faut une bonne couverture de mari ; c'est ma chanson, c'est mon refrain à moi.

M A R G O T.

C'est le difficile, c'est le tu autin.

Madame C O T T E R E T.

Parce que tu as déjà fait le plus aisé, il ne faut pas jeter le manche après la cognée ; les

maris, vois-tu, c'est une si bonne pâte de gens, une femme leur alonge & leur accourcit comme elle le veut.

M A R G O T.

Quoi ?

Madame C O T T E R E T.

L'armanac. Elle leur persuade tout le long du jour que des vessies sont des lanternes; tant y a que la plus sotte de nos commères en fait plus que le plus madré de tous tant qu'ils sont.

M A R G O T.

Quand nous en aurons fait donner un dedans, je saurai bien qu'en faire? reposez-vous sur moi.

Madame C O T T E R E T.

Lui diras-tu ?

M A R G O T.

Je voudrais bien en être là ! mais pour ça, je suis bien chanceuse; le malheur m'en a bien voulu; quand je vois tant de filles qui... je ne me puis m'empêcher de pleurer.

Madame C O T T E R E T.

Bon, bon, pleurer, ça ne guérit de rien; il n'y a d'emplâtre à ça qu'un mari.

M A R G O T.

Oh ça, voyons.

Madame C O T T E R E T.

C'est le fils d'un savoyard; en as-tu quelqu'un en vue?

M A R G O T.

Je ne parle pas de ça.

Madame C O T T E R E T.

Qu'est-ce qui te fait les doux yeux?

M A R G O T.

Comment! qui m'en conte, qui voudroit en découdre?

Madame C O T T E R E T.

Oui.

M A R G O T.

Qu'est-ce qui monte à ma chambre, n'est-ce pas?

Madame C O T T E R E T.

Fort peu de ça, ceux-là ils ont trop monté; ça essoufle, vois-tu; mais ceux qui veulent monter, voilà les bons.

M A R G O T.

J'entends; tenez, celui qui paroît en avoir le plus d'envie, c'est M. Sifflet.

Madame C O T T E R E T.

Qui, le garde des siaux?

M A R G O T.

Oui, le porteur d'eau, stilà même; il arrête toujours ses siaux devant ma boutique, pour se reposer, & ça sans être las: toutes les fois qu'il passe & repasse, il me dit, bonjour, mademoiselle Margot, ou bien, en voulez-vous une prise? je vais vous en raper.

Madame C O T T E R E T.

Prends garde qu'il ne t'en casse après, comme les autres feroient sans moi.

M A R G O T.

La fontaine est à ce tournant de rue, comme vous savez, madame Cotteret; drès qu'il a su qui le lui rend, il vient d'abord à ma boutique s'il n'y a personne.

Madame C O T T E R E T.

Stilà est un bon homme; ça gagne sa vie, ça est jeune, ça se porte bien, ça vous est toujours en rue.

M A R G O T.

Quand il n'y feroit pas, on va porter de l'ouvrage en ville; on,...

Madame C O T T E R E T.

Tu l'entendras de reste. Mais qu'aurois-tu fait sans moi ? J'ai tant parlé de la succession, de ton héritage, que tu les vas voir venir te le proposer en tout bien & en tout honneur ; s'entend, Champagne, Bourguignon, la Fleur ; dame ! tu me seras bien obligée.

M A R G O T.

Pour ça oui, c'est une charité, voyez-vous, que d'avoir pitié d'une jeuneffe.

Madame C O T T E R E T.

Vlà venir ta tante Rognon ; fait-elle tout ça ? je l'ai cherchée par-tout à cette fin de lui en parler.

M A R G O T.

Elle ne fait rien, n'allez point lui jaser.

Madame C O T T E R E T.

Moi, jaser ! vraiment tu me connois bien, tu verras ; je veux tant seulement l'empêcher de faire du train ; je ne lui dirai que ce qui faut. Crois-tu donc que je ne fais pas avoir bouche cousue ?

SCENE III.

Madame ROGNON, madame COTTERET,
MARGOT.

Madame R O G N O N *parlant du nez.*

TIENS, ma nièce, voilà un bon morceau de mou que je t'apporte pour ton dîné.

Madame C O T T E R E T.

Du mou, commère Rognon ! ça n'est bon que pour les chats ; je ne m'étonne pas si elle étoit si lasse d'en manger.

Madame R O G N O N.

Tredame ! voulez-vous pas qu'elle fait de la soupe tous les jours ? si bien que vous vlà jabant, jasant comme des pies borgnes ; car pour l'ouvrage, on vous en souhaite, ça ne vous ficheroit pas un point.

Madame C O T T E R E T.

Ah ! commère, vous ne devez pas gronder pour ce qui est de l'ouvrage, vous en trouverez assez de fait.

Madame R O G N O N.

Tant mieux. Eh bien, il en faut faire encore.

Madame C O T T E R E T.

Tuchou ! comme vous y allez ! oh dame ! elle a beau vouloir , elle n'en peut pas faire davantage , vous dit-on.

Madame R O G N O N.

Mon Dieu , notre commère Cotteret , vous êtes trop bonne quand vous n'êtes pas soule ; vous gâtez ste jeunesse , elle vous est paresseuse ; c'étoit moi qu'il falloit voir à st'âge-là , je travaillois , moi , drès les quatre heures toujours chantant.

M A R G O T.

Vous savez bien , ma tante , que je ne suis pas paresseuse de ne rien faire.

Madame R O G N O N.

Ça feroit bon lanlère ; je voudrois bien voir ça , ça je voudrois bien voir.

Madame C O T T E R E T.

Oh ça , madame Rognon , il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron ; il s'agit d'aller à la noce.

Madame R O G N O N.

Bon , bon , à la nôce ! ça étoit bon autrefois ; dame ! y falloit m'y voir par derrière & par devant ; je ne savois à qui entendre , j'avois toujours

toujours de franches lippées. Oh ! c'étoit le bon temps, on s'enivroit pour ses six sous ; à présent ce n'est pu çà, si je n'avois pas toujours le mot pour agacer ces garçons, y faudroit voir faire les autres, & çà est bien triste : mais votre homme n'est pas mort, madame Cotteret ; je l'ai dévisagé hier, si je n'ai la berlue.

Madame C O T T E R E T.

Mon mari, il est plein de vie.

Madame R O G N O N.

Je ne fais pas pour aujourd'hui, mais pour hier il étoit plein de vin ; ça se foule ces vilains hommes, que c'est une bénédiction : eh bien donc la noce à qui voulez-vous dire ?

Madame C O T T E R E T.

Pardi ! celle de votre nièce Margot.

Madame R O G N O N.

Ma nièce, ma nièce Margot ! qui voudroit s'embâter de cet oïson ?

Madame C O T T E R E T.

Qui ? ah pardi ! tous ceux qui là voudront ne l'auront pas ; demeurez ici ; je suis bien trompée si vous n'allez voir beau jeu, donnez tant seulement votre consentement.

Madame R O G N O N.

Mon consentement : ça est bientôt dit , ça se donne comme ça , mon consentement ! & qu'est-ce qui m'en reviendra. Quand je l'aurai donné ce consentement , en ferai-je plus grasse ? mais encore faut-il savoir à qui.

Madame C O T T E R E T.

Au premier qui en voudra.

Madame R O G N O N.

Comment donc , ma commère ! comment l'entendez-vous ? pour qui nous prenez-vous ? j'ons du cœur & de l'honneur.

Madame C O T T E R E T.

Je savons ce que je savons , & si je ne sommes pas marchand de savon , commère Rognon. Regardez plutôt ; dame , ça se voit sans lunettes ça. (*lui montrant le ventre de Margot.*)

Madame R O G N O N.

Voyez un peu st'insolente , st'impudente ! n'étoit le respect de ton fruit , chienne , je te rouerois de coups , je t'échinerois ; Dieu me pardonne la sainte parole ; mais voyez ste bégueule , ste putain , st'échappée de l'hôpital ! comment ça t'est y arrivé , malheureuse ; dis-moi ça toute-à-l'heure.

M A R G O T.

Ma tante, vous le savez bien, fans....

Madame C O T T E R E T.

Elle a raison, commère Rognon; vous n'avez pas oublié comme ça se fait.

Madame R O G N O N.

Çamon, nenny; mais voilà une fille déshonorée.

Madame C O T T E R E T.

Queu compte! nous allons la marier, vous dit-on.

Madame R O G N O N.

Oui, à Jean des Vignes, vrament il ne lui manquoit que ça pour être un bon parti; elle n'avoit déjà qu'onze écus, la malheureuse! faire de ces choses-là avant que vous avoir un mari!

M A R G O T.

Ma tante, ne faites point tant de la fâchée: laissez-nous faire, tant seulement.

Madame R O G N O N.

Travailler comme ça fans chandelle & vouloir que je me taïse, ça ne se peut pas; je veux

que tout le monde le fache, quand ce ne feroit que pour li faire honte.

M A R G O T.

Ma tante!

Madame C O T T E R E T.

Commère, je vous en prie.

S C E N E I V.

CHAMPAGNE, BOURGUIGNON,
MARGOT, madame ROGNON,
madame COTTERET.

C H A M P A G N E.

A H ça, Bourguignon, poursuis ton chemin.

B O U R G U I G N O N.

C'est moi qui te quitte, Champagne; je veux parler à Margot.

C H A M P A G N E.

Je venois pour lui parler aussi; allons-y donc de compagnie, il y fait bon.

B O U R G U I G N O N.

Tu as bon nez; on dit comme ça qu'il y a gras: bonjour, Margot.

MARGOT.

Votre servante, M. Bourguignon; y a-t-il quelque chose à reprendre?

CHAMPAGNE.

Ne veux-t-on pas toujours le reprendre à une jolie fille?

MARGOT.

Vous êtes bien gracieux, M. Champagne!

BOURGUIGNON.

Ah, ah! que faites-vous donc d'un sac?

MADAME ROGNON.

Un sac, il est bon là, queu mic mac! il n'est que trop plein son sac.

MADAME COTTERET.

Margot, pourquoi montrer ça comme ça? cache-le donc, si tu puis.

BOURGUIGNON.

Ah oui ma foi, c'est bien cacher à qui le cul voit; allons de franc jeu; Margot, comme à ton ordinaire. Qu'est-ce que c'est que ça.

MADAME COTTERET.

Ne le dites pas au moins; est-ce que vous

ne le savez pas ? c'est un commencement de suffession.

Madame R O G N O N.

Une suffession d'étrons, je gage.

C H A M P A G N E.

On vous le prendra comme autre chose, mon petit bouchon ; donnez-le moi, je le mettrai avec le mien.

M A R G O T.

Fort peu de ça, s'il vous plaît.

Madame R O G N O N.

A d'autres, dénicheux de marles ; c'est vraiment pour son nez, il n'a qu'à s'y attendre ; donne-le moi, Margot, je te le garderai, moi.

M A R G O T.

Quand j'aurai reçu tout le restant, ma tante, nous verrons ça.

B O U R G U I G N O N.

Je n'ai pas besoin du reste, moi ; je ne suis pas difficile.

Madame R O G N O N :

Oui, la quille.

B O U R G U I G N O N.

A qui en avez-vous donc, notre bonne mère

Rognon ? croyez-vous que ce soit-là une bride à veaux ?

Madame R O G N O N.

Au diable , mal - au - dos ! vous êtes des avaleux de pois gris, vous autres ; vous sentez le sac ; mais ça ne se fait pas comme ça , savez-vous ?

C H A M P A G N E.

C'est bien dit pour lui , je fais bien mieux faire les choses , moi ; je viens pour vous simonner , commère Rognon.

Madame C O T T E R E T, *bas à Margot.*

Ne te l'avois - je pas dit ?

B O U R G U I G N O N.

Comme si je ne venois pas pour ça !

Madame R O G N O N.

Tredame ! comme vous y allez vous autres ! est-ce pour vous flageoler de moi ?

C H A M P A G N E.

Nenni ma foi.

B O U R G U I G N O N.

C'est du tout de bon , j'en jure.

Madame R O G N O N.

J'ai beau être sa tante , je ne puis lui en

faire épouser qu'un, voyez-vous; qu'elle choisisse celui qui lui revient le plus; voilà tout ce que j'y fais.

C H A M P A G N E.

Bon! c'est moi.

B O U R G U I G N O N.

Voilà qui va bien, j'en suis content; allons, Margot, touche-là.

C H A M P A G N E.

Doucement, Bourguignon, c'est à moi à la toucher.

Madame R O G N O N.

Allons donc, Margot, ça est donc bien difficile d'en prendre un.

Madame C O T T E R E T.

Qui refuse muse, mon enfant.

M A R G O T.

Mais, ma tante, ils sont deux.

C H A M P A G N E.

Pour moi, je me moque de ça; il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron, elle fera ma femme.

B O U R G U I G N O N.

Ta femme! elle fera la mienne.

C H A M P A G N E.

N'y a qu'un mot qui serve, elle est grosse.

B O U R G U I G N O N.

Et c'est justement pour ça qu'elle est à moi.

Madame R O G N O N.

A moi, à toi ! voyez le beau venez-y-voir ; voue en avez menti tous deux ; ma nièce est honnête fille : ne suis-je pas la tante Rognon , qui oseroit dire le contraire ?

C H A M P A G N E.

Allons, bonne mère, tirez-vous de-là ; laissez-nous de repos, je fais mieux ce qu'elle est que vous.

B O U R G U I G N O N.

Celui-là n'est pas mauvais, comme si je ne le favois pas mieux que toi.

Madame R O G N O N.

Vrament, vrament, vous me la baillez douce ! jour de Dieu, ne m'échauffez pas les oreilles ; mais voyez un peu comme ça vous parle au monde !

C H A M P A G N E.

Dame, je parle, moi, comme saint Paul, la bouche ouverte, commère Rognon.

B O U R G U I G N O N .

Champagne ! ..

C H A M P A G N E .

Bourguignon ! ..

Madame C O T T E R E T .

Eh, messieurs, faut-il que deux amis se battent pour ça ; tirez-moi la fille au doigt mouillé ; ce sera plutôt fait.

C H A M P A G N E .

Allez au diable, madame Cotteret, avec votre doigt mouillé.

Madame C O T T E R E T .

Comment, chien, tu m'envoies delà l'iau ! tiens, Bourguignon, crois-moi, va-t-en déclarer chez M. le commissaire que l'enfant t'appartient ; nous verrons si la mère....

C H A M P A G N E .

Comme si je n'en allois pas faire autant.

Madame R O G N O N .

Oui, chenapant, ma nièce n'est point gibier à commissaire, entends-tu, entendez-vous tous les deux, quand vous feriez plus d'un cent.

B O U R G U I G N O N .

Nous ne parlerons qu'à son clerc. Vous ne devez pas vous fâcher ; bon ! le voici qui s'en vient par ici.

SCENE V.

M. PASSE-PARTOUT, CHAMPAGNE,
MARGOT, BOURGUIGNON, madame
COTTERET, madame ROGNON.

CHAMPAGNE.

VOTRE valet, M. Passe-partout; d'abord,
voilà la pièce; écrivez, s'il vous plaît.

M. PASSE-PARTOUT.

Quoi? que faut-il écrire?

BOURGUIGNON.

Que Margot est grosse de moi; je ne fais
pas tant tourner autour du pot.

CHAMPAGNE.

Il s'agit bien ici de pot ni de cruche! écri-
vez, monsieur, que son fruit m'appartient;
pardi, je vous ai donné la pièce, vous me
devez l'écriture.

BOURGUIGNON.

Comme si je n'avois pas de pièce aussi-
bien que toi; tenez, voilà la mienne.

M. PASSE-PARTOUT.

J'entends à présent; mais comme vos affaires

sont absolument communes, elles iront sur le même papier.

C H A M P A G N E.

C'est votre métier, gouvernez ça comme vous l'entendrez.

B O U R G U I G N O N.

Tout comme il vous plaira.

Madame R O G N O N.

Tout comme le cu vous pellerà. Mais voilà qui est admirable ; comment ! je verrai mettre ma nièce en écriture ; & je ne parlerai pas !

M. P A S S E - P A R T O U T.

Ma bonne, faites silence, s'il vous plaît ; procédons à présent. Vos noms, vos qualités ?

C H A M P A G N E, B O U R G U I G N O N.

Laquais suivant nos maîtres.

M. P A S S E - P A R T O U T.

Et la fille, que dit-elle à tout ceci ?

M A R G O T, *avec une révérence.*

Monsieur, je ne fais que faire.

M. P A S S E - P A R T O U T.

C'est-à-dire qu'elle ne fait à qui des deux appartient son enfant. Ecrivons.

C H A M P A G N E.

Laisse finir l'écriture, après cela tu feras peigné d'importance.

B O U R G U I E N O N.

Je n'attends que la définition pour t'accommoder en enfant de bonne maison.

Madame R O G N O N.

Commère Cotteret, qu'allons-nous devenir avec st'écritoire ?

Madame C O T T E R E T.

Hélas ! commère, ça seroit bien fâcheux si ce vilain enfant alloit causer mort d'homme pendant que je sommes ici pour le contraire.

S C È N E V I.

M. SIFFLET & les précédens.

Madame C O T T E R E T.

ARRIVEZ donc, compère Sifflet.

M. SIFFLET.

Quoi ? qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ? quelle nouvelle ? que faites-vous là tretous ? que griffonne ce biau monsieur ? que font là ces paroquets ?

Madame R O G N O N.

On pataraphe ste belle Alifon , ce bel oifon.

Madame C O T T E R E T.

Ils la veulent tretous.

M. S I F F L E T.

Qu'appellez-vous , ils la veulent ?

Madame C O T T E R E T.

A cause de sa sussesion , ne savez-vous pas ?

M. S I F F L E T.

Non , par ma fiquette.

Madame C O T T E R E T.

Vous en voyez le fac , c'est à qui l'aura.

M. S I F F L E T.

Comment ! pour avoir mademoiselle Margot , ste sussesion , ce fac , il ne tient qu'à faire écrire st'écrivain !

M. P A S S E - P A R T O U T.

N'avez-vous plus rien à ajouter ?

C H A M P A G N E , B O U R G U I G N O N.

Non , monsieur.

M. P A S S E - P A R T O U T.

Ecoutez donc : (*il lit*) Pardevant nous sont

comparus les nommés Champagne d'une part, & Bourguignon d'autre part, soi-disant laquais suivans leurs maîtres, lesquels ont dit qu'ayant eu une parfaite cordialité qui a dégénéré dans une trop grande familiarité, il s'en seroit suivi une copulation charnelle qui auroit occasioné l'enfant dont elle est grosse; déclarant, chacun en leur particulier, vouloir à femme légitime la dénommée Margot, ravaudeuse publique, avec tous ses droits, ses biens présens & à venir.

M. SIFFLET.

La malle-bosse!

PASSE-PARTOUT, *continuant de lire.*

Mais, attendu que lesdits Champagne & Bourguignon persistent dans les mêmes prétentions sur les personne & production de la susdite Margot, ils sont convenus que la gueule du juge en péteroit incessamment. Signez, messieurs.

CHAMPAGNE.

Volontiers, donnez que je signe.

BOURGUIGNON.

Comme je ne signerai pas!

Pendant qu'ils se querellent

M. SIFFLET, après s'être gratté la tête.

Tenez, M. le commissaire, écoutez-moi bien.

PASSE-PARTOUT.

Que voulez-vous, mon ami ?

M. SIFFLET.

Il me vient une idée. Ces vivans-là ne pourront jamais s'accommoder ; car à tout ça, tout le monde est aveugle, personne n'y voit goutte ; c'est un four que ça, savez-vous ; écrivez-moi, puisqu'il faut de l'écritoire pour ça. Je prendrai Margot pour elle, & son enfant pour la sussion.

Bourguignon, Champagne se battent, battent M. Sifflet. Les femmes crient, la boutique se renverse, le sac se délie, les écailles d'huîtres paroissent.

C H A M P A G N E.

Parbleu ! nous sommes de fots merles, vlà donc la sussion ?

B O U R G U I G N O N.

Monieur, rendez-moi ma signature.

C H A M P A G N E.

Apparemment, que je n'en veux plus.

M.

M. PASSE-PARTOUT.

Doucement , messieurs ; ça ne se fait pas comme ça.

C H A M P A G N E.

Pas pour un diable , vous aurez beau faire & beau dire.

B O U R G U I G N O N.

Ce manant-là n'a-t-il pas signé comme nous ? qu'il l'épouse , il est plus sûr de son fait que nous du nôtre.

M. S I F F L E T.

Moi , que j'épouse une huître à l'écaille ! mornombille , je n'en ferai rien.

C H A M P A G N E.

Nous saurons bien t'y contraindre.

La bataille recommence ; les femmes crient ; M. Sifflet tient bon.

M. PASSE-PARTOUT.

Je vois bien qu'il faut accommoder cette affaire. Il n'y a rien à gagner avec tous ces gueux-là.

SCENE VII.

La bataille & le chamaillis durent à volonté, & ne finissent que par l'arrivée de Passe-partout, qui se met au milieu des combattans avec une pinte & des verres.

PASSE-PARTOUT, *avant de parler aux combattans.*

CETTE pinte, où j'ai fait mettre un poisson d'eau-de-vie, appaisera les combattans. (*haut*)

Messieurs; de part le roi, buvez un coup. *Ils boivent; mais il donne rasade à M. Sifflet.*

M. SIFFLET.

Deux contre un, ça ne se fait pas; & si pourtant ils ne m'avont morgué pas eu du poil.

PASSE-PARTOUT.

Encore un coup, M. Sifflet; croyez-moi, prenez des forces.

M. SIFFLET *boit.*

Très-volontiers, ça est bon du vin, ça soule.

PASSE-PARTOUT.

Deux contre un ne vous font pas peur, à ce qu'il me semble; eh bien, la mère & l'enfant n'en font pas davantage.

M. SIFFLET.

Ça est vrai, mais. . . .

PASSE-PARTOUT.

Buvez encore, pensez-y bien; on ne vous propose pas autre chose.

M. SIFFLET *boit.*

Encore si tout ça n'étoit pas des chiennes de coquilles, s'il y avoit quelque argent, je dirois.

PASSE-PARTOUT.

Allons, cela est juste, messieurs; vous avez signé.

Madame COTTRET.

Oui, il faut cracher au bassin.

Madame ROGNON.

Autrement je nous en tenons à l'écrit, je faurons bien vous faire voir votre bec-jaune, & que les gens du roi ne sont pas des marouffles.

CHAMPAGNE.

Je donnerai bien quinze francs, à condition que Bourguignon en donnera tout autant.

BOURGUIGNON.

C'est trop cher, quinze francs! Champagne, tu te fiches de la barbouillée, fais tu. . . .

Madame ROGNON.

Que veut dire stilà avec sa barbouillée?

Margot n'est vraiment pas barbouillée, elle vous est nette comme un denier. Ah, dame ! tout est augmenté ; il fait cher vivre ; ce n'est plus comme autrefois ; l'on ne peut faire à ce prix, c'est trop bon marché, vous dit-on.

C H A M P A G N E.

Bon, bon ! à vous entendre, commère Rognon, on diroit que la façon n'auroit rien coûté.

PASSE-PARTOUT, *donnant à boire à*
M. Sifflet.

Ma foi, qu'ils fassent cinquante francs, vingt-cinq francs chacun, & je vous le conseille en ami, M. Sifflet.

C H A M P A G N E.

Vingt-cinq francs, M. Passe-partout, vous n'y pensez pas !

B O U R G U I G N O N.

Je n'y consentirai jamais ; vingt-cinq francs !

P A S S E - P A R T O U T.

Savez-vous bien que cela vaut cinquante francs par toute terre ? je fais bien ce qu'en vaut l'aune : tuer un archer, crever un cheval de louage, faire un enfant à une fille, la loi l'a dit, cinquante francs ; ainsi je ne puis faire à moins.

M. SIFFLET, *balbutiant.*

Sur ce pied-là, ça fait cent francs; ils font deux qui avont signé, si j'ai bonne mémoire.

PASSE-PARTOUT.

Oui, mais il n'y a qu'une fille grosse, il faut être raisonnable aussi, M. Sifflet, & vous avez signé de votre côté que vous la preniez comme elle étoit.

BOURGUIGNON.

Allons, il ne faut pas tant barguigner; il faut chier rondement; voilà les vingt-cinq francs, pourvu que nous allions les boire.

CHAMPAGNE.

J'y consens, si je suis de noce.

M. SIFFLET, *à moitié yvre.*

Pardienne, ça est bien juste, c'est à tout le moins; parlez-moi de bons garçons comme ça, dame! vlà des garçons de noce, ceux-là; ils avont fait toute la besogne; allons, j'y consens; baise-moi, mon petit cœur Margot.

MARGOT.

Le voulez-vous bien, ma tante?

Madame RONGNON.

Voyez la bonne pièce! m'a-t-elle demandé permission quand.... je ne veux pas dire.

MARGOT.

Ma tante, ce n'étoit pas pour me marier.

Madame R O G N O N.

Ah, c'est autre chose ! mais n'y retourne plus, je te le conseille.

M A R G O T.

Non, ma tante, je n'ai gardé ; n'ai-je pas à présent une bonne couverture ?

M. S I E F F L E T.

Pardié, je t'en répons.

Madame R O G N O N.

Embrasse-moi, ma nièce, embrassez-moi, mon neveu ; embrassez-vous tretous.

Madame C O T T E R E T *chante.*

Allons, allons à la guinguette, allons.

P A S S E - P A R T O U T.

Allez tous vous divertir, croyez-moi ; qu'on dise après cela du mal de la justice. Si vous aviez eu de quoi, cet écrit étoit pour vous ruiner tous les trois. (*il le déchire.*)

On chante, on danse.

CET ouvrage étant sous la presse, j'ai recueilli cette lettre approuvée par un monsieur laquais, de mes amis, qui m'a dit que son maître l'avoit trouvée fort magnifique ; & comme je ne vous cache rien, mon cher lecteur, & que

je ne veux pas, comme les plumes du paon, prendre ce qui n'est point à moi, je vous dirai tout franc que je ne l'ai point écrite, puisqu'elle m'a coûté, pour l'avoir, une pinte de vin blanc avec une botte de raves pour déjeuner au Petit-Maure; je donnerois beaucoup plus pour vous assurer combien je suis tout à vous, votre respectueux serviteur.

A GUIDOMA, ce 3 mai 1738.

L'adresse est à mademoiselle Dalmon, directrice de l'hôpital de la Providence, rue de Créqui, à Grenoble.

MADEMOISELLE, il y a huit années que j'étois malade à Grenoble mon pays, vous me rendâtes service avec bien de la charité, & je m'en souviens toujours; comme vous êtes une personne toute charitable, je vous prie de me faire une grace, qui est de parler à ma femme, Catau Rouleau, dite la grosse Gorge, demeurant à Grenoble, rue de la Perrière, si elle est en cette vie, si plaît à Dieu, lui dire de venir me trouver à Guidoma en la Barbarie, là où je demeure de présent, & suis petit mufti, à cause que je suis savant en écriture, & que les gens

du pays ne savent quasi pas écrire. Je m'enrôlas étant foul, envers M. Calignon, dans la Couronne, & je défertis deux mois après par de méchans conseils; je m'en fus à Bayonne; & puis, de peur d'être pendu, j'allas en Espagne, & je travaillas de mon métier de peigneur de chanvre; mais je me foulas un dimanche, & je m'en enrôlas encore, & on nous embarqua dans la mer, & on nous menit à Oran, la ville capitale de la Barbarie, & au Roi d'Espagne, qui n'y demeure pas, mais bien à Madrid dans l'Espagne; je vous dis la vérité comme un bon chrétien. J'allas en détachement avec notre coronel M. de la Roya, qui fut tué d'un grand coup de fabre, & nous autres pris par les soldats noirs, qui nous dépouillirent, sauf votre respect, comme des vers, & nous battoient comme des bœufs & nous mettoient à la charrue pour labourer, sans manger de pain, mais bien des racines crues; & je fus vendu par bonheur au grand musti d'Ameleta, qui est comme un évêque; c'est pourquoi, me voyant, il me dit: bon garçon, d'où est-ce que tu es, Spagnol? & moi je lui dis que je n'étois pas Spagnol, mais du roi de France; & il me dit, de Paris? & je lui dis de Grenoble? & il me dit, où est-ce que c'est Grenoble, & moi je lui dis, du Dauphiné; & il regarda sur sa carte, & il dit, c'est

vrai : & puis il dit , j'aime les gens de ton roi , & je te ferai à ton aise si tu veux n'être pas chrétien ; & moi je lui disis que je voulois être chrétien en Jesus-Christ ; il me dit , tais-toi & mange , & on me menit à l'écurie , & on me baillit de la viande , & on ne me faisoit point de mal . Il me mandit querir deux jours en après , & il me dit , adore Dieu , & je le lui adoras ; il me dit , voilà qui est bien : moi , j'étois bien aise ; mais il ne voulut plus par après que je fisse le signe de la croix , & disoit que je n'étois plus chrétien ; & moi je disis que si . Alors on me battit bien & on me laissa mourir de faim ; & moi j'étois en désordre & je recommandois mon ame à la bonne vierge Marie , je disois que j'étois malheureux , mais on n'avoit pas pitié de moi ; je fus quatre jours sans manger qu'un peu de l'eau . Mon maître me manda encore querir , j'y allas que je voyois tout trouble , tant j'étois foible ; il me dit , eh bien ! veux-tu être reniant ? je lui dis que je ne voulois pas me damner ; il me disit alors , ni moi , ni toi ne fera jamais damné en adorant Dieu ; & moi je lui dis qu'il étoit plus savant que moi , & que je ferois tout ce qu'il voudroit ; & il dit à son aumônier : circoncis ce françois , & aye bien soin de ne lui pas faire mal ; alors on me menit dans une belle chambre & un bon lit , & on

me coupit la circoncision fans me faire de mal, & je fus guari peu de jours après, & j'allas puis à l'école, pour apprendre la religion du pays, qui est quasi comme celle de Grenoble, excepté qu'on ne dit pas la messe & vêpres; il n'y a point de prêtre habillé de noir, mais des muftis en soutanne verte. Après trois années d'étude, mon maître me mit petit mufti de Guidoma, qui me vaut bien plus que la cure de Saint-Laurent de Grenoble; j'ai quatre cents habitans qui m'aiment comme leur garçon; ils font de bonnes gens, & je leur fais la lecture une fois la semaine, & puis comme qui diroit le catéchisme, & puis je circoncis les garçons. Je vous dis la vérité, mademoiselle, comme si j'étois prêt de mourir. Quoique j'aye épousé ici trois femmes, j'aime toujours la première. C'est pour cela que je vous prie de me l'envoyer; elle n'a qu'à vendre tout ce qu'elle a & s'en aller à Marseille; elle y trouvera un négociant de Tunis, mon bon ami, nommé Abdalla Rifabec, qui doit passer en Barbarie au printemps prochain, & qui me l'emmera: j'attends cette charité de vous, mademoiselle, pour l'amour de Dieu.

Je suis votre affectionné serviteur, Nicolas Didier, dit à présent Grafallon Mauricque.

Autre avis au public.

LES petits génies s'imaginent qu'il n'y a qu'à se baïsser & en prendre, & qu'en allant du grenier à la cave, & mettant la charrue devant les bœufs, & comme on dit, magnificat à matines, que cela se fait tout seul, mais ce n'est pas ça. Le public n'est pas un aveugle des rues, il voit bien de quoi il retourne, & que ça se fait pour lui attraper deux liards par çï par là; la chose ne va pas ainsi, encore qu'on la pousse, & ce n'est pas là le tu-autem. Ami lecteur, cher lecteur, on veut vous plaire; mais on ne veut pas moins vous édifier & instruire les jeunesses par des préceptes & des histoires dont il y ait du profit; car sans l'honneur, foin du reste; vous trouverez dans tout ce que j'écris, morale, philosophie, justice, & semences de toutes vertus, car voilà le hic; tout ce qui ne vous fera pas tel, cela n'est pas de chez nous, ne vous y trompez pas, bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. On ne veut que votre bien, & non pas votre argent. Ah, ah, ah, ah, ah!

Fin du dixième & dernier volume.

Lu

T A B L E

DU TOME DIXIEME.

FACÉTIES, QUATRIÈME PARTIE.

<i>A</i> VERTISSEMENT de l'éditeur. page	I
HISTOIRE DE M. GUILLAUME.	5
Préface de M. Guillaume au public.	7
Histoire & aventures de mademoiselle Godiche la coëffeuse.	11
Histoire de M. Bordereau, commis à la douane, avec madame Minutin.	26
Histoire des bonnes fortunes de M. le cheva- lier Brillantin.	46
Histoire de madame Alain & de M. l'abbé Evrard.	60
LES BALS DE BOIS.	85
Lettre de M. le comte Z***, à M. le marquis, &c.	87
Première Aventure, arrivée au bal de la porte Saint-Antoine.	89

T A B L E.

589

<i>Deuxième Aventure , arrivée au bal de la barrière de Sève.</i>	95.
<i>Troisième Aventure , arrivée au bal du Car- rousel.</i>	98
<i>Quatrième Aventure , arrivée au bal de l'Es- trapade.</i>	103.
<i>Cinquième Aventure , arrivée dans un des bals.</i>	106.
<i>Sixième Aventure.</i>	108.
<i>Septième Aventure , d'un prince & d'une prin- cesse , arrivée à un des bals de la place Vendôme.</i>	111
<i>Huitième Aventure du bal de la place Ven- dôme.</i>	116
<i>Neuvième Aventure de la place Vendôme. Les filles pourvues.</i>	121

LES FÊTES ROULANTES. 124

<i>Le Char de la Gloire.</i>	130
<i>Le Char de l'Hymen.</i>	133
<i>Le Vaisseau de la ville.</i>	137
<i>Le Char de Cérés.</i>	145
<i>Le Char de Bacchus.</i>	150
<i>Histoire de la princesse Lacune.</i>	152
<i>Sixième Char qui n'a pas paru , &c.</i>	158
<i>Les Regrets des petites rues.</i>	166
<i>Chanson nouvelle.</i>	168
<i>Autre Chanson.</i>	170

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES COLPORTEURS.	171
<i>Avant-propos.</i>	173
<i>Idée générale de la société des colporteurs.</i>	175
<i>Voyages d'un cul-de-jatte, colporteur.</i>	178
<i>Histoire du sorcier Galichet.</i>	197
<i>La Toilette, ou les Arrêts du destin.</i>	207
<i>Podamir & Christine, nouvelle russe.</i>	213
<i>Suite de l'histoire de Podamir.</i>	220
<i>Histoire du sieur Boniface.</i>	227
<i>Histoire de Catherine Cuiffon, qui colpor- toit.</i>	234
<i>La Reine de Congo, tragédie.</i>	247
<i>Scène de politique.</i>	260
<i>Manuscrit perdu.</i>	263
<i>Avertissement.</i>	264
<i>Vie de l'auteur.</i>	265
<i>Lettre de Jean Loncuart à M. D. L. B.</i>	283
<i>La Malle-bosse, nouvelle nuit de Straparole.</i>	305
<i>Mémoire de Simon Collat, dit Placard.</i>	341
LES ETRENNES DE LA SAINT-JEAN.	393
L'Éditeur au Public.	396
<i>Lettre persanne d'un monsieur de Paris, à un gentilhomme turc de ses amis.</i>	403
<i>Réponse du gentilhomme turc.</i>	405
<i>Le Bouquet de roses.</i>	407
<i>Dialogue en forme de questions sur le ma- riage.</i>	409

T A B L E.

591

<i>Les Mémoires du président Guillerin.</i>	412
<i>Pour saint Pierre & saint Paul.</i>	419
<i>La Rupture ingénieuse.</i>	420
<i>Pensées différentes sur divers sujets.</i>	422
<i>Le Ballet des dindons.</i>	425
<i>L'Emblème allégorique.</i>	426
<i>Le prince Bel-Esprit & la reine Toute-Belle.</i>	429
<i>Pour sainte Elisabeth.</i>	432
<i>Les Epreuves d'amour dans les quatre élé- mens.</i>	433
<i>Suite des épreuves d'amour dans les quatre élémens.</i>	440
<i>D'une pierre deux coups.</i>	456
<i>Qui perd gagne , histoire.</i>	457
<i>Galanterie nouvelle d'un marchand boucher à sa maîtresse.</i>	462
<i>Le Poisson d'avril.</i>	463
<i>Comme les choses arrivent , histoire.</i>	465
<i>Histoire véritable d'un gentilhomme qui donna à souper à deux dames qu'il vouloit épou- ser.</i>	466
<i>Chanson.</i>	468
<i>La Bataille des chiens.</i>	469
<i>La queue de mouton , chanson , &c.</i>	470
<i>Cruauté inouïe exercée par M. Chambéry en- vers Javotte de Pantin.</i>	473
<i>Ode amoureuse & lyrique, traduite du grec.</i>	475

<i>Pour mademoiselle de Romeray , aimable demoiselle.</i>	478
<i>La parole fait le jeu , histoire.</i>	ibid.
<i>Déclaration musulmane.</i>	480
<i>Eloge.</i>	481
<i>Le Mariage en détrempe , nouvelle véritable & historique.</i>	484
<i>Relation galante & funeste de l'histoire d'une demoiselle qui a glissé, pour être épousée, l'hiver du mois de décembre 1742.</i>	491
<i>Lettre de M. Jacquinet.</i>	503
LES ECOSSEUSES, OU LES ŒUFS DE	
PAQUES.	
<i>Avis au lecteur.</i>	507
<i>Le Oui & le Non mal placés.</i>	511
<i>Le Coup de tonnerre.</i>	523
<i>Histoire de la commère Jean-Logne, &c.</i>	526
<i>Histoire de la fille dénaturée, par la commère Jambon.</i>	532
<i>Le Départ lucratif.</i>	536
<i>Dialogue de dame Guillemette & de son fils Gros-Guillaume.</i>	537
<i>Histoire véritable d'un beau bal dansé après soupé dans un fauxbourg de Paris.</i>	541
<i>Le Porteur d'iau, ou les Amours de la ravau-deuse, comédie en un acte & en prose.</i>	545

Fin de la table du tome dixième.



UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT LOS ANGELES
THE UNIVERSITY LIBRARY
This book is DUE on the last date stamped below

1962
BRITTLE REJECTED BY BINDERY

JUN 6 5 1963

JUN 12 1963

LD-URL JUN 21 1965

RENEWAL RECEIVED
JUL 2 1965
LD-URL

JUN 28 1965

AM
7-4

4-9

PM

9-10



University of California, Los Angeles



L 006 376 055 7

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 001 426 651 4

